G 11

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Clement s. Faye
1864

TRAITÉ
DE L'AMOUR
DE DIEU

II.

TRAITÉ
DE L'AMOUR
DE DIEU,

PAR SAINT-FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE, INSTITUTEUR DE L'ORDRE DE LA VISITATION DE SAINTE MARIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et légèrement retouchée par M. l'abbé BONVALLET DES BROSSES, de l'Académie royale des belles-lettres de la Rochelle.

On a mis à la tête de chaque volume une table alphabétique des mots et des expressions hors d'usage, avec leur explication.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ SAINTMICHEL, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1813.

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE SEPTIÈME.

De l'union de l'âme avec son Dieu, qui se parfait en l'oraison.

CHAPITRE PREMIER.

Comme l'amour fait l'union de l'âme avec Dieu en l'oraison.

Nous ne parlons pas ici de l'union générale du cœur avec son Dieu, mais de certains actes et mouvemens particuliers que l'âme recueillie en Dieu fait par manière d'oraison, afin de s'unir et joindre de plus en plus à sa divine bonté; car il y a, certes, différence entre unir et joindre une chose à l'autre, et serrer ou presser une chose contre une autre ou sur une autre, d'autant que pour joindre et unir, il n'est besoin que d'une simple application d'une chose à l'autre, en sorte qu'elles se touchent et soient ensemble, ainsi que nous joignons les vignes aux ormeaux et les jasmins aux treilles des berceaux que

l'on fait ès-jardins. Mais pour serrer et presser, il faut faire une application forte qui accroisse et augmente l'union; de sorte que serrer, c'est intimement et fortement joindre, comme nous voyons que le lierre se joint aux arbres; car il ne s'unit pas seulement, mais il se presse et sert si fort à eux, que même il pénètre et entre dans leurs écorces.

La comparaison de l'amour des petits enfans envers leur mère ne doit point être abandonnée à cause de son innocence et pureté. Voyons donc ce beau petit enfant auquel sa mère assise présente son sein; il se jette de force entre les bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron et sur cette poitrine aimable. Et voyez réciproquement sa mère, comme le recevant, elle le serre, et, par manière de dire, le colle à son sein, et le baisant, joint sa bouche à la sienne. Mais voyez derechef ce petit poupon appâté des caresses maternelles, comme de son côté il coopère à cette union d'entre sa mère et lui; car il se serre aussi et se presse, tant qu'il peut par lui-même, sur la poitrine et le visage de sa mère, et semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein agréable duquel il est extrait.

Or alors, Théotime, l'union est parfaite, laquelle n'étant qu'une, ne laisse pas de procéder de la mère et de l'enfant, en sorte néanmoins qu'elle dépend toute de la mère; car elle a attiré à soi l'enfant, elle l'a la première serré entre ses bras et pressé sur sa poitrine, et les forces du poupon ne sont pas si grandes qu'il eût pu se serrer et prendre si fort à sa mère. Mais toutefois ce pauvre petit fait bien ce qu'il peut de son côté, et se joint de toute sa force au sein maternel, non seulement consentant à la douce union

que sa mère pratique, mais y contribuant ses foibles efforts de tout son cœur. Et je dis ses foibles efforts, parce qu'ils sont si imbécilles qu'ils ressemblent presque plutôt des essais d'union que non pas une union.

Ainsi donc, Théotime, notre Seigneur montrant le très-aimable sein de son divin amour à l'âme dévote, il la tire toute à soi, la ramasse, et par manière de dire, il replie toutes les puisances d'icelle dans le giron de sa douceur plus que maternelle; puis brûlant d'amour, il serre l'âme, il la joint, la presse et colle sur ses lèvres de suavité et sur sa délicieuse poitrine, la *baisant du* sacré *baiser de sa bouche*, et lui faisant savourer ses *mamelles meilleures que le* vin. (*Cant. Cant.* 1. 1.) Alors l'âme, amorcée des délices de ses faveurs, non seulement consent et se prête à l'union que Dieu fait, mais de tout son pouvoir elle coopère, s'efforçant de se joindre et serrer de plus en plus à la divine bonté; de sorte toutefois qu'elle reconnoît bien que son union et liaison à cette souveraine douceur dépend toute de l'opération divine, sans laquelle elle ne pourroit seulement pas faire le moindre essai du monde pour s'unir à icelle.

Quand on voit une exquise beauté regardée avec grande ardeur, ou une excellente mélodie écoutée avec grande attention, ou un rare discours entendu avec grande contention, on dit que cette beauté-là tient collés sur soi les yeux des spectateurs, que cette musique tient attachées les oreilles, que ce discours ravit les cœurs des auditeurs. Qu'est-ce à dire tenir collés les yeux, tenir attachées les oreilles et ravir les cœurs, sinon unir et joindre fort serré les sens et puissances dont on parle à leurs objets? L'âme

donc se serre et se presse sur son objet, quand elle s'y affectionne avec grande attention; car le serrement n'est autre chose que le progrès et avancement de l'union et conjonction. Nous usons même de ce mot selon notre langage ès-choses morales. Il me presse de faire ceci ou cela, il me presse de demeurer, c'est-à-dire il n'emploie pas seulement sa persuasion ou sa prière, mais il l'emploie avec contention et effort, comme firent les pèlerins en Emmaüs, qui non seulement supplièrent notre Seigneur, mais le pressèrent et serrèrent à force, *le contraignant* d'une amoureuse violence *d'arrêter* au logis avec eux.

Or, en l'oraison, l'union se fait souvent par manière de petits, mais fréquens élancemens et avancemens de l'âme en Dieu. Et si vous prenez garde aux petits enfans unis et joints au sein de leur mère, vous verrez que de temps en temps ils se pressent et serrent par de petits élans que le plaisir de téter leur donne. Ainsi en l'oraison, le cœur uni à son Dieu fait maintefois certaines recharges d'union par des mouvemens avec lesquels il se serre et presse davantage en sa divine douceur : comme, par exemple, l'âme ayant longuement demeuré au sentiment d'union par lequel elle savoure doucement combien elle est heureuse d'être à Dieu; enfin accroissant cette union par un serrement et élan cordial : Oui, Seigneur, dira-t-elle, je suis votre toute, toute, toute sans exception; ou bien : Eh! Seigneur, je le suis, certes, et je le veux être toujours plus; ou bien, par manière de prière : O doux JÉSUS, eh! tirez-moi toujours plus avant dans votre cœur, afin que votre amour m'engloutisse, et que je sois du tout abîmée en sa douceur!

Mais d'autres fois l'union se fait, non par des élancemens répétés, ains par manière d'un continuel insensible pressement et avancement du cœur en la divine bonté; car comme nous voyons qu'une grande et pesante masse de plomb, d'airain, ou de pierre, quoiqu'on ne la pousse point, se serre, enfonce et presse tellement contre la terre sur laquelle elle est posée, qu'enfin avec le temps on la trouve toute enterrée à cause de l'inclination de son poids, qui par sa pesanteur la fait toujours tendre au centre; ainsi notre cœur étant une fois joint à son Dieu, s'il demeure en cette union et que rien ne l'en divertisse, il va s'enfonçant continuellement par un insensible progrès d'union jusques à ce qu'il soit tout en Dieu, à cause de l'inclination sacrée que le saint amour lui donne de s'unir toujours davantage à la souveraine bonté; car, comme dit le grand apôtre de France, l'amour est une vertu unitive, c'est-à-dire qui nous porte à la parfaite union du souverain bien. Et puisque c'est une vérité indubitable que le divin amour, tandis que nous sommes en ce monde, est un mouvement ou au moins une habitude active et tendante au mouvement; lors même qu'il est parvenu à la simple union, il ne laisse pas d'agir, quoique imperceptiblement, pour l'accroître et perfectionner de plus en plus.

Ainsi les arbres qui aiment d'être transplantés, après qu'ils le sont, étendent leurs racines et se fourrent bien avant dans le sein de la terre qui est leur élément et aliment, nul ne s'apercevant de cela tandis qu'il se fait, ains seulement quand il est fait. Et le cœur humain transplanté du monde en Dieu par le céleste amour, s'il s'exerce fort en l'oraison,

certes il s'étendra continuellement et se serrera à la divinité, s'unissant de plus en plus à sa bonté, mais par des accroissemens imperceptibles, desquels on ne remarque pas bonnement le progrès tandis qu'il se fait, ains quand il est fait. Si vous buvez quelque exquise liqueur, par exemple de l'eau impériale, la simple union d'icelle avec vous se fera à mesure que vous la recevrez; car la réception et l'union sont une même chose en cet endroit; mais par après, petit à petit, cette union s'agrandira par un progrès imperceptiblement sensible; car la vertu de cette eau, pénétrant de toutes parts, confortera le cerveau, revigorera le cœur, et étendra sa force sur tous vos esprits. Ainsi un sentiment de dilection, comme, par exemple, *que Dieu est bon*! étant entré dedans le cœur, d'abord il fait l'union avec cette bonté, mais étant entretenu un peu longuement comme un parfum précieux, il pénètre de tous côtés l'âme, il se répand et dilate dans notre volonté, et, par manière de dire, il s'incorpore avec notre esprit, se joignant et serrant de toutes parts de plus en plus à nous, et nous unissant à lui. Et c'est ce que nous enseigne le grand David, quand il compare les sacrées paroles au *miel*; car qui ne sait que la douceur du miel s'unit de plus en plus à notre sens par un progrès continuel de savourement, lorsque le tenant longuement en la bouche, ou que l'avalant tout bellement, sa saveur pénètre plus avant le sens de notre goût? Et de même, ce sentiment de la bonté céleste exprimé par cette parole de saint Bruno : *O bonté!* ou par celle de saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* ou par celle de Madeleine : Eh! *mon maître!* ou par celle de saint François : *Mon Dieu et mon tout!* ce senti-

ment, dis-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'étend et s'enfonce par une intime pénétration en l'esprit, et de plus en plus le détrempe tout de sa faveur, qui n'est autre chose qu'accroître l'union, comme fait l'onguent précieux ou le baume, qui, tombant sur le coton, se mêle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec icelui, qu'enfin on ne sauroit plus dire si le coton est parfumé, ou s'il est parfum; ni si le parfum est coton, ou le coton parfum. O qu'heureuse est une âme, qui, en la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la présence de Dieu! car son union avec la divine bonté croîtra perpétuellement, quoiqu'insensiblement, et détrempera tout l'esprit d'icelui de son infinie suavité. Or, quand je parle du sacré sentiment de la présence de Dieu en cet endroit, je n'entends pas parler du sentiment sensible, mais de celui qui réside en la cime et suprême pointe de l'esprit, où le divin amour règne et fait ses exercices principaux.

CHAPITRE II.

Des divers degrés de la sainte union qui se fait en l'oraison.

L'UNION se fait quelquefois sans que nous y coopérions, sinon par une simple suite; nous laissant unir sans résistance à la divine bonté, comme un petit enfant amoureux du sein de sa mère, mais tellement allangouri, qu'il ne peut faire aucun mouvement pour y aller ni pour se serrer quand il y est, mais seule-

ment est bien aise d'être pris et tiré entre les bras de sa mère, et d'être pressé par elle sur sa poitrine.

Quelquefois nous coopérons, lorsqu'étant tirés, nous courons volontiers pour seconder la douce force de la bonté qui nous tire et nous serre à soi par son amour.

Quelquefois il nous semble que nous commençons à nous joindre et serrer à Dieu avant qu'il se joigne à nous, parce que nous sentons l'action de l'union de notre côté, sans sentir celle qui se fait de la part de Dieu; lequel toutefois sans doute nous prévient toujours, bien que toujours nous ne sentions pas sa prévention : car s'il ne s'unissoit à nous, jamais nous ne nous unirions à lui; il nous choisit et saisit toujours avant que nous le choisissions ni saisissions. Mais quand suivant ses attraits imperceptibles, nous commençons à nous unir à lui, il fait quelquefois le progrès de notre union, secourant notre imbécillité, et se serrant sensiblement lui-même à nous, si que nous le sentons qu'il entre et pénètre notre cœur par une suavité incomparable. Et quelquefois aussi comme il nous a attirés insensiblement à l'union, il continue insensiblement à nous aider et secourir. Et nous ne savons comme une si grande union se fait, mais nous savons bien que nos forces ne sont pas assez grandes pour le faire, si que nous jugeons bien par-là que quelque secrète puissance fait son insensible action en nous. Comme les nochers qui portent du fer, lorsque sous un vent fort foible ils sentent leurs vaisseaux cingler puissamment, connoissent qu'ils sont proche des montagnes de l'aimant, qui les tirent imperceptiblement, et voyent en cette sorte un connoissable et perceptible avancement provenant d'un moyen inconnu et imper-

ceptible. Car ainsi lorsque nous voyons notre esprit s'unir de plus en plus à Dieu sous de petits efforts que notre volonté fait, nous jugeons bien que nous avons trop peu de vent pour cingler si fort, et qu'il faut que l'amant de nos âmes nous tire par l'influence secrète de sa grâce, laquelle il veut nous être imperceptible, afin qu'elle nous soit plus admirable, et que sans nous amuser à sentir ses attraits, nous nous occupions plus purement et simplement à nous unir à sa bonté.

Aucune fois cette union se fait si insensiblement, que notre cœur ne sent ni l'opération divine en nous, ni notre coopération; ains il trouve la seule union insensiblement toute faite, à l'imitation de Jacob, qui sans y penser, se trouva marié avec Lia, ou plutôt comme un autre Samson, mais plus heureux, il se trouve lié et serré des cordes de la sainte union, sans que nous nous en soyons aperçus.

D'autres fois nous sentons les serremens, l'union se faisant par des actions sensibles tant de la part de Dieu que de la nôtre.

Quelquefois l'union se fait par la seule volonté et en la seule volonté, et aucune fois l'entendement y a sa part, parce que la volonté le tire après soi et l'applique à son objet, lui donnant un plaisir spécial d'être fiché à le regarder; comme nous voyons que l'amour répand une profonde et spéciale attention en nos yeux corporels, pour les arrêter à voir ce que nous aimons.

Quelquefois cette union se fait de toutes les facultés de l'âme qui se ramassent toutes autour de la volonté; non pour s'unir elles-mêmes à Dieu, car elles n'en sont pas toutes capables, mais pour donner plus de commodité à la volonté de faire son union. Car si les

autres facultés étoient appliquées une chacune à son objet propre, l'âme opérant par icelles, ne pourroit pas si parfaitement s'employer à l'action par laquelle l'union se fait avec Dieu. Telle est la variété des unions.

Voyez saint-Martial, (car ce fut comme on dit, le bienheureux enfant duquel il est parlé en saint-Marc). Notre Seigneur le prit, le leva et le tint assez longuement entre ses bras. O beau petit Martial! que vous êtes heureux d'être saisi, pris, porté, uni, joint et serré sur la poitrine céleste du Sauveur et baisé de sa bouche sacrée, sans que vous y coopériez, qu'en ne faisant pas résistance à recevoir ces divines caresses! Au contraire, Saint-Siméon embrasse et serre notre Seigneur sur son sein, sans que notre Seigneur fasse aucun semblant de coopérer à cette union; bien que, comme chante la très-sainte Eglise, *le Vieillard portoit l'enfant, mais l'enfant gouvernoit le Vieillard.* Saint-Bonaventure touché d'une sainte humilité, non seulement ne s'unissoit pas à notre Seigneur, ains se retiroit de sa présence réelle, c'est-à-dire, du très-saint sacrement de l'Eucharistie, quand un jour oyant messe, notre Seigneur se vint unir à lui, lui portant son divin sacrement. Or cette union faite, eh Dieu! Théotime, pensez de quel amour cette sainte âme serra son sauveur sur son cœur! A l'opposite, sainte Catherine de Sienne, désirant ardemment notre Seigneur en la sainte communion, pressant et poussant son âme et son affection devers lui, il se vint joindre à elle, entrant en sa bouche avec mille bénédictions. Ainsi notre Seigneur commença l'union avec saint Bonaventure, et sainte Catherine sembla commencer celle qu'elle eut avec son Sauveur. La sacrée amante

du Cantique parle comme ayant pratiqué l'une et l'autre sorte d'union : *Je suis toute à mon bien-aimé*, ce dit-elle, *et son retour est devers moi*; (*Cant. Cant.* 7. 10.) car c'est autant que si elle disoit : Je me suis unie à mon cher ami, et réciproquement il se retourne devers moi, pour, en s'unissant de plus en plus à moi, se rendre aussi tout mien. *Mon cher ami m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein*, et je l'y serrerai comme un bouquet de suavité. *Mon âme*, dit David, *s'est serrée à vous*, ô mon Dieu! et *votre main droite m'a empoigné* et saisi. Mais ailleurs elle confesse d'être prévenue, disant : *Mon cher ami est tout à moi, et moi je suis toute sienne* (*Cant. Cant.* 2. 16.); nous faisons une sainte union par laquelle il se joint à moi et moi je me joins à lui. Et pour montrer que toujours toute l'union se fait par la grâce de Dieu qui nous tire à soi, et par ses attraits émeut notre âme et anime le mouvement de notre union envers lui, elle s'écrie comme toute impuissante : *Tirez-moi* : mais pour témoigner qu'elle ne se laissera pas tirer comme une pierre ou comme un forçat, ains qu'elle coopérera de son côté et mêlera son foible mouvement parmi les puissans attraits de son amant, *nous courrons*, dit-elle, *à l'odeur de vos parfums*. Et afin qu'on sache que si on la tire un peu fortement par la volonté, toutes les puissances de l'âme se porteront à l'union : *Tirez-moi*, dit-elle, *et nous courrons*. L'époux n'en tire qu'une, et plusieurs courent à l'union. La volonté est la seule que Dieu veut, mais toutes les autres puissances courent après elle pour être unies à Dieu avec elle.

A cette union le divin berger des âmes provoquoit

sa chère Sulamite. *Mettez-moi*, disoit-il, *comme un sceau sur votre cœur, comme un cachet sur votre bras*. Pour bien imprimer un cachet sur la cire, on ne le joint pas seulement, mais on le presse bien serré. Ainsi veut-il que nous nous unissions à lui d'une union si forte et pressée que nous demeurions marqués de ses traits.

Le saint *amour du Sauveur nous presse* (2 *Ep. ad Cor.* 5. 14.) O Dieu quel exemple d'union excellente ! il s'étoit joint à notre nature humaine par grâce, comme une vigne à son ormeau, pour la rendre aucunement participante de son fruit. Mais voyant que cette union s'étoit défaite par le péché d'Adam, il fit une union plus serrée et pressante en l'incarnation, par laquelle la nature humaine demeure à jamais jointe en unité de personne à la Divinité. Et afin que non seulement la nature humaine, mais tous les hommes pussent s'unir intimement à sa bonté, il institua le Sacrement de la très-sainte Eucharistie, auquel un chacun peut participer pour unir son Sauveur à soi-même réellement et par manière de viande. Théotime, cette union sacramentelle nous sollicite et nous aide à la spirituelle de laquelle nous parlons.

CHAPITRE III.

Du souverain degré d'union par la suspension et ravissement.

Soit donc que l'union de notre âme avec Dieu se fasse imperceptiblement, soit qu'elle se fasse perceptiblement, Dieu en est toujours l'auteur, et nul ne

peut s'unir à lui, s'il ne va à lui : nul ne peut aller à lui, s'il n'est tiré par lui, comme témoigne le divin époux, disant : *Nul ne peut venir à moi, sinon que mon père le tire*; ce que sa céleste épouse proteste aussi, disant : *Tirez-moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums.*

Or la perfection de cette union consiste en deux points; qu'elle soit pure et qu'elle soit forte. Ne puis-je pas m'approcher d'une personne pour lui parler, pour le mieux voir, pour obtenir quelque chose de lui, pour odorer les parfums qu'il porte, pour m'appuyer sur lui? Et lors je m'approche voirement de lui et me joins à lui; mais l'approchement et union n'est pas ma principale prétention, ains je m'en sers seulement comme d'un moyen et d'une disposition pour obtenir une autre chose. Que si je m'approche de lui et me joins à lui, non pour aucune autre fin que pour être proche de lui et jouir de cette prochaineté et union; c'est alors un approchement d'union pure et simple.

Ainsi plusieurs s'approchent de notre Seigneur, les uns pour l'ouïr, comme Madelaine; les autres pour être guéris, comme l'Hémorroïsse; les autres pour l'adorer, comme les Mages; les autres pour le servir, comme Marthe; les autres pour vaincre leur incrédulité, comme saint Thomas; les autres pour le parfumer, comme Madelaine, Joseph, Nicodème. Mais sa divine Sulamite le cherche pour le trouver, et l'ayant trouvé ne veut autre chose que de le tenir bien serré, et le tenant, ne jamais le quitter. *Je le tiens*, dit-elle, *et ne l'abandonnerai point.* Jacob, dit saint Bernard, tenant Dieu bien serré, le veut bien quitter pourvu qu'il reçoive sa bénédiction; mais la Sulamite ne le quittera pas quelle bénédiction qu'il lui donne : car

elle ne veut pas les bénédictions de Dieu, elle veut le Dieu des bénédictions, disant avec David : *Qu'y a-t-il au ciel pour moi, et que veux-je sur la terre, sinon vous?* Vous êtes *le Dieu de mon cœur et mon partage à toute éternité.* (*Psalm.* 62. 25. 26).

Ainsi fut la glorieuse *mère auprès de la croix* de son fils. Eh! que cherchez-vous, ô mère de la vie, en ce mont de calvaire et en ce lieu de mort? Je cherche, eût-elle dit, mon enfant qui est la vie de ma vie. Et pourquoi le cherchez-vous? Pour être auprès de lui. Mais maintenant il est parmi les tristesses de la mort. Eh! ce ne sont pas les allégresses que je cherche, c'est lui-même, et partout mon cœur amoureux me fait rechercher d'être unie à cet aimable enfant, mon cher bien aimé. En somme la prétention de l'âme en cette union n'est autre que d'être avec son amant.

Mais quand l'union de l'âme avec Dieu est grandement très-étroite et très-serrée, elle est appelée par les théologiens, inhésion ou adhésion, parce que par icelle l'âme demeure prise, attachée, collée et affichée à la divine majesté : en sorte que mal-aisément peut-elle s'en déprendre et retirer. Voyez, je vous prie, cet homme pris et serré par attention à la suavité d'une harmonieuse musique, ou bien (ce qui est extravagant) à la niaiserie d'un jeu de cartes; vous l'en voulez retirer et vous ne pouvez : quelles affaires qu'il ait au logis, on ne le peut arracher, il en perd même le boire et le manger. O Dieu! Théotime, combien plus doit être attachée et serrée l'âme qui est amante de son Dieu, quand elle est unie à la divinité de l'infinie douceur; et qu'elle est prise et éprise en cet objet d'incomparables perfections? Telle fut celle du grand vaisseau d'élection, qui s'écrioit : *Afin que je vive à Dieu,*

je suis affiché à la croix avec Jésus-Christ (*Ep. ad Gal.* 2. 19). Aussi proteste-t-il que rien, non pas *la mort* même, *ne* le *peut séparer* de son maître. Et cet effet de l'amour fut même pratiqué entre David et Jonathas; car il est dit que *l'âme de Jonathas fut collée à celle de David.* Aussi est-ce un axiome célébré par les anciens pères, que l'amitié qui peut finir, ne fut jamais vraie amitié, ainsi que j'ai dit ailleurs.

Voyez, je vous prie, Théotime, ce petit enfant attaché au sein et au col de sa mère. Si on le veut arracher de là pour le porter en son berceau, parce qu'il est temps, il marchande et dispute tant qu'il peut pour ne point quitter ce sein tant aimable. Si on le fait déprendre d'une main, il s'accroche de l'autre, et si on l'enlève du tout il se met à pleurer; et tenant son cœur et ses yeux où il ne peut plus tenir son corps, il va réclamant sa chère mère, jusques à ce qu'à force de le bercer on l'ait endormi. Ainsi l'âme, laquelle, par l'exercice de l'union, est parvenue jusqu'à demeurer prise et attachée à la divine bonté, n'en peut être tirée presque que par force et avec beaucoup de douleur; on ne la peut faire déprendre: si on détourne son imagination, elle ne laisse pas de se tenir prise par son entendement; que si on tire son entendement, elle se tient attachée par la volonté, et si on la fait encore abandonner de la volonté par quelque distraction violente, elle se retourne de moment en moment du côté de son cher objet, duquel elle ne peut du tout se déprendre, renouant tant qu'elle peut les doux liens de son union avec lui par des fréquens retours qu'elle fait comme à la dérobée, expérimentant en cela la peine de saint Paul: car elle est *pressée de deux* désirs, d'être délivrée de toute occupation extérieure

pour demeurer en son intérieur avec Jésus-Christ, et d'aller néanmoins à l'œuvre de l'obéissance que l'union même avec Jésus-Christ lui enseigne être requise.

Or, la bienheureuse mère Thérèse dit excellemment que l'union étant parvenue jusqu'à cette perfection que de nous tenir pris et attachés avec notre Seigneur, elle n'est point différente du ravissement, suspension ou pendement d'esprit; mais qu'on l'appelle seulement union, ou suspension, ou pendement, quand elle est courte; et quand elle est longue, on l'appelle extase ou ravissement; d'autant qu'en effet l'âme attachée à son Dieu si fermement et si serrée qu'elle n'en puisse pas aisément être deprise, elle n'est plus en soi-même, mais en Dieu : non plus qu'un corps crucifié n'est plus en soi-même, mais en la croix; et que le lierre attaché à la muraille n'est plus en soi, mais en la muraille.

Mais afin d'éviter toute équivoque, sachez, Théotime, que *la charité est un lien*, et un lien *de perfection*; et qui a plus de charité, il est plus étroitement uni et lié à Dieu. Or, nous ne parlons pas de cette union qui est permanente en nous, par manière d'habitude; soit que nous dormions, soit que nous veillions : nous parlons de l'union qui se fait par l'action, et qui est un des exercices de la charité et dilection. Imaginez-vous donc que saint Paul, saint Denis, saint Augustin, saint Bernard, saint François, sainte Catherine de Gênes ou de Sienne, sont encore en ce monde, et qu'ils dorment de lassitude après plusieurs travaux pris pour l'amour de Dieu. Représentez-vous d'autre part quelque bonne âme, mais non pas si sainte comme eux, qui fût en l'oraison d'union à même temps; je vous demande, mon cher Théotime,

qui est plus uni, plus serré, plus attaché à Dieu, ou ces grands saints qui dorment, ou cette âme qui prie? Certes, ce sont ces admirables amans; car ils ont plus de charité, et leurs affections, quoiqu'en certaine façon dormantes, sont tellement engagées et prises à leurs maîtres, qu'elles en sont inséparables. Mais, ce me direz-vous, comme se peut-il faire qu'une âme qui est en l'oraison d'union, et même jusqu'à l'extase, soit moins unie à Dieu que ceux qui dorment, pour saints qu'ils soient? Voici que je vous dis, Théotime : celle-là est plus avant en l'exercice de l'union, et ceux-ci sont plus avant en l'union; ceux-ci sont unis et ne s'unissent pas, puisqu'ils dorment; et celle-là s'unit, étant en l'exercice et pratique actuelle de l'union.

Au demeurant, cet exercice de l'union avec Dieu se peut même pratiquer par des courts et passagers, mais fréquens élans de notre cœur en Dieu par manière d'oraisons jaculatoires faites à cette intention. Ah! Jésus, qui me donnera la grâce que je sois un seul esprit avec vous! Enfin, Seigneur, rejetant la multiplicité des créatures, je ne veux que votre unité. O Dieu, vous êtes le seul un et la seule unité nécessaire à mon âme! Hélas, cher ami de mon cœur, unissez ma pauvre unique âme à votre très-unique bonté. Eh! vous êtes tout mien, quand serai-je tout vôtre! L'aimant tire le fer et le serre. O Seigneur Jésus, mon amant, soyez mon tire-cœur, serrez, pressez et unissez à jamais mon esprit sur votre paternelle poitrine! Eh! puisque je suis fait pour vous, pourquoi ne suis-je pas en vous? Abîmez cette goutte d'esprit que vous m'avez donnée, dedans la mer de votre bonté de laquelle elle procède. Ah! Seigneur,

puisque votre cœur m'aime, que ne me ravit-il à soi, puisque je le veux bien? *Tirez-moi*, et *je courrai à la suite* de vos attraits, pour me jeter entre vos bras paternels, et n'en bouger jamais ès-siècles des siècles. *Amen*.

CHAPITRE IV.

Du ravissement, et de la première espèce d'icelui.

L'EXTASE s'appelle ravissement, d'autant que par icelle Dieu nous attire et élève à soi, et le ravissement s'appelle extase, en tant que par icelui nous sortons et demeurons hors et au-dessus de nous-mêmes pour nous unir à Dieu. Et bien que les attraits par lesquels nous sommes attirés de la part de Dieu, soyent admirablement doux, suaves et délicieux; si est-ce qu'à cause de la force que la beauté et bonté divine a pour tirer à soi l'attention et application de l'esprit, il semble que non seulement elle nous élève, mais qu'elle nous ravit et emporte; comme au contraire à raison du très-volontaire consentement et ardent mouvement par lequel l'âme ravie s'écoule après les attraits divins, il semble que non seulement elle monte et s'élève, mais qu'elle se jette et s'élance hors de soi en la divinité même. Et c'en est de même en la très-infâme extase ou abominable ravissement qui arrive à l'âme, lorsque par les amorces des plaisirs charnels elle est mise hors de sa propre dignité spirituelle, et au-dessous de sa condition naturelle; car en tant que volontairement elle suit cette malheureuse volupté et se précipite hors de soi-même, c'est-à-

dire hors de l'état spirituel : on dit qu'elle est en l'extase sensuelle, mais en tant que les appas sensuels la tirent puissamment, et, par manière de dire, l'entraînent dans cette basse et vile condition ; on dit qu'elle est ravie et emportée hors de soi-même, parce que ces voluptés grossières la démettent de l'usage de la raison et intelligence avec une si furieuse violence, que, comme dit l'un des plus grands philosophes, l'homme étant en cet accident semble être tombé en épilepsie, tant l'esprit demeure absorbé et comme perdu. O hommes! jusques à quand serez-vous si insensés que de vouloir ravaler votre dignité naturelle, descendant volontairement et vous précipitant en la condition des bêtes brutes?

Mais, mon cher Théotime, quant aux extases sacrées, elles sont de trois sortes. L'une est de l'entendement, l'autre de l'affection, et la troisième de l'action : l'une est en la splendeur, l'autre en la ferveur, et la troisième en l'œuvre; l'une se fait par l'admiration, l'autre par la dévotion, et la troisième par l'opération. L'admiration se fait en nous par la rencontre d'une vérité nouvelle que nous ne connoissions pas ni n'attendions pas de connoître. Et si à la nouvelle vérité que nous rencontrons, est jointe la beauté et bonté, l'admiration qui en provient est grandement délicieuse. Ainsi la reine de Saba trouvant en Salomon plus de véritable sagesse qu'elle n'avoit pensé, elle demeura toute pleine d'admiration; et les Juifs, voyant en notre Sauveur une science qu'ils n'eussent jamais cru, furent surpris d'une grande admiration. Quand donc il plaît à la divine bonté de donner à notre entendement quelque spéciale clarté, par le moyen de laquelle il vint con-

templer les mystères divins d'une contemplation extraordinaire et fort relevée; alors, voyant plus de beauté en iceux qu'il n'avoit pu s'imaginer, il entre en admiration.

Or, l'admiration des choses agréables attache et colle fortement l'esprit à la chose admirée, tant à raison de l'excellence de la beauté qu'elle lui découvre, qu'à raison de la nouveauté de cette excellence, l'entendement ne se pouvant assez assouvir de voir ce qu'il n'a encore point vu, et qui est si agréable à voir. Et quelquefois, outre cela, Dieu donne à l'âme une lumière non seulement claire, mais croissante comme l'aube du jour, et alors comme ceux qui ont trouvé une minière d'or, fouillent toujours plus avant pour trouver toujours davantage de ce tant désiré métal, ainsi l'entendement va de plus en plus s'enfonçant en la considération et admiration de son divin objet; car ne plus ne moins que l'admiration a causé la philosophie et attentive recherche des choses naturelles, elle a aussi causé la contemplation et théologie mystique; et d'autant que cette admiration, quand elle est forte, nous tient hors et au-dessus de nous-mêmes par la vive attention et application de notre entendement aux choses célestes, elle nous porte par conséquent en l'extase.

CHAPITRE V.

De la seconde espèce de ravissement.

Dieu attire les esprits à soi par sa souveraine beauté et incompréhensible bonté : excellences qui toutes

deux ne sont néanmoins qu'une suprême divinité très-uniquement belle et bonne tout ensemble. Tout se fait pour le bon et pour le beau : toutes choses regardent vers lui, sont mues et contenues par lui, et pour l'amour de lui. Le bon et le beau est désirable, aimable et chérissable à tous : pour lui toutes choses font et veulent tout ce qu'elles opèrent et veulent. Et quant au beau, parce qu'il attire et rappelle à soi toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parole qui veut dire appeler.

De même quant au bien, sa vraie image c'est la lumière, surtout en ce que la lumière recueille, réduit et convertit à soi tout ce qui est, dont le soleil entre les Grecs est nommé d'une parole, laquelle montre qu'il fait que toutes choses soient ramassées et serrées, rassemblant les dispersées, comme la bonté convertit à soi toutes choses, étant non seulement la souveraine unité, mais souverainement unissante, d'autant que toutes choses la désirent comme leur principe, leur conservation et leur dernière fin; de sorte qu'en somme le bon et le beau ne sont qu'une même chose, d'autant que toutes choses désirent le beau et le bon.

Ce discours, Théotime, est presque tout composé des paroles du divin saint Denis Aréopagite. Et certes, il est vrai que le soleil, source de la lumière corporelle, est la vraie image du bon et du beau; car entre les créatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ni de beauté égale à celle du soleil. Or, la beauté et bonté du soleil consiste en sa lumière, sans laquelle rien ne seroit beau et rien ne seroit bon en ce monde corporel. Elle éclaire tout, comme belle; elle échauffe et vivifie tout, comme bonne. En tant qu'elle est

belle et claire, elle attire tous les yeux qui ont vue au monde; en tant qu'elle est bonne et quelle échauffe, elle attire à soi tous les appétits et toutes les inclinations du monde corporel; car elle tire et élève les exhalations et vapeurs, elle tire et fait sortir les plantes et les animaux de leurs origines, et ne se fait aucune production à laquelle la chaleur vitale de ce grand luminaire ne contribue. Ainsi Dieu, Père de toute lumière, souverainement bon et beau par sa beauté, attire notre entendement à le contempler, et par sa bonté il attire notre volonté à l'aimer. Comme beau, comblant notre entendement de délices, il répand son amour dans notre volonté; comme bon, remplissant notre volonté de son amour, il excite notre entendement à le contempler, l'amour nous provoquant à la contemplation, et la contemplation à l'amour; dont il s'ensuit que l'extase et le ravissement dépend totalement de l'amour; car c'est l'amour qui porte l'entendement à la contemplation, et la volonté à l'union, de manière qu'enfin il faut conclure avec le grand saint Denis, que l'amour divin est extatique, ne permettant pas que les amans soyent à eux-mêmes, ains à la chose aimée. A raison de quoi cet admirable apôtre, saint Paul, étant en la possession de ce divin amour, et fait participant de sa chose extatique, d'une bouche divinement inspirée : *Je vis*, dit-il, *non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi.* (*Ep. ad Gal.* 2. 20.) Ainsi, comme un vrai amoureux sorti hors de soi en Dieu, il vivoit, non plus de sa propre vie, mais de la vie de son bien aimé, comme souverainement aimable.

Or, ce ravissement d'amour se fait sur la volonté en cette sorte. Dieu la touche par ces attraits de sua-

vité, et lors, comme une aiguille touchée par l'aimant se tourne et remue vers le pôle, s'oubliant de son insensible condition; ainsi la volonté, atteinte de l'amour céleste, s'élance et porte en Dieu, quittant toutes ses inclinations terrestres, entrant par ce moyen en un ravissement, non de connoissance, mais de jouissance; non d'admiration, mais d'affection; non de science, mais d'expérience; non de vue, mais de goût et de savourement.

Il est vrai que, comme j'ai déjà signifié, l'entendement entre quelquefois en admiration, voyant la sacrée délectation que la volonté a en son extase, comme la volonté reçoit souvent de la délectation, apercevant l'entendement en admiration; de sorte que ces deux facultés s'entrecommuniquent leurs ravissemens, le regard de la beauté nous la faisant aimer, et l'amour nous la faisant regarder. On n'est guère souvent échauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit éclairé, ni éclairé qu'on n'en soit échauffé. L'amour fait facilement admirer, et l'admiration facilement aimer.

Toutefois les deux extases de l'entendement et de la volonté ne sont pas tellement appartenantes l'une à l'autre, que l'une ne soit bien souvent sans l'autre; car comme les philosophes ont eu plus de la connoissance que de l'amour du créateur, aussi les bons chrétiens en ont maintefois plus d'amour que de connoissance, et par conséquent l'excès de la connoissance n'est pas toujours suivi de celui de l'amour, non plus que l'excès de l'amour n'est pas toujours accompagné de celui de la connoissance, ainsi que j'ai remarqué ailleurs. Or, l'extase de l'admiration étant seule ne nous fait pas meilleurs, suivant ce

qu'en dit celui qui avoit été ravi en extase jusqu'au troisième ciel : *Si je connoissois*, dit-il, *tous les mystères et toute la science, et je n'ai pas la charité : je ne suis rien*; (1. *Ep. ad Cor.* 13. 2.) et partant le malin esprit peut extasier, s'il faut ainsi parler, et ravir l'entendement, lui représentant des merveilleuses intelligences qui le tiennent élevé et suspendu au-dessus de ses forces naturelles, et par telles clartés, il peut encore donner à la volonté quelque sorte d'amour vain, mou, tendre et imparfait, par manière de complaisance, satisfaction et consolation sensible. Mais de donner la vraie extase de la volonté, par laquelle elle s'attache uniquement et puissamment à la bonté divine, cela n'appartient qu'à cet *esprit* souverain, *par* lequel *la charité de Dieu est répandue dedans nos cœurs.*

CHAPITRE VI.

Des marques du bon ravissement, et de la troisième espèce d'icelui.

En effet, Théotime, on a vu en notre âge plusieurs personnes qui croyoient elles-mêmes, et chacun avec elles, qu'elles fussent fort souvent ravies divinement en extase; et enfin toutefois on découvroit que ce n'étoient qu'illusions et amusemens diaboliques. Un certain prêtre du temps de saint Augustin, se mettoit en extase toujours quand il vouloit, chantant ou faisant chanter certains airs lugubres et pitoyables, et ce pour seulement contenter la curiosité de ceux qui désiroient voir ce spectacle. Mais ce qui est admirable,

c'est que son extase passoit si avant, qu'il ne sentoit même pas quand on lui appliquoit le feu, sinon après qu'il étoit revenu à soi : et néanmoins si quelqu'un parloit un peu fort et à voix claire, il l'entendoit comme de loin, et n'avoit aucune respiration. Les philosophes mêmes ont reconnu certaines espèces d'extases naturelles faites par la véhémente application de l'esprit à la considération des choses plus relevées. C'est pourquoi il ne se faut pas étonner si le malin esprit, pour faire le singe, tromper les âmes, scandaliser les foibles, et *se transformer en esprit de lumière* (2 *ad Cor.* 9. 14), opère des ravissemens en quelques âmes peu solidement instruites en la vraie piété.

Afin donc qu'on puisse discerner les extases divines d'avec les humaines et diaboliques, les serviteurs de Dieu ont laissé plusieurs documens. Mais quant à moi, il me suffira pour mon propos de vous proposer deux marques de la bonne et sainte extase. L'une est que l'extase sacrée ne se prend ni attache jamais tant à l'entendement qu'à la volonté, laquelle elle émeut, échauffe et remplit d'une puissante affection envers Dieu; de manière que si l'extase est plus belle que bonne, plus lumineuse que chaleureuse, plus spéculative qu'affective, elle est grandement douteuse et digne de soupçon. Je ne dis pas qu'on ne puisse avoir des ravissemens, des visions même prophétiques, sans avoir la charité : car je sais bien que comme on peut avoir la charité sans être ravi et sans prophétiser, aussi peut-on être ravi et prophétiser sans avoir la charité; mais je dis que celui qui en son ravissement a plus de clarté en l'entendement pour admirer Dieu, que de chaleur en la volonté pour l'aimer,

il doit être sur ses gardes ; car il y a danger que cette extase ne soit fausse, et ne rende l'esprit plus enflé qu'édifié, le mettant voirement comme *Saül*, Balaam et Caïphe, *entre les prophètes*, mais le laissant néanmoins entre les réprouvés.

La seconde marque des vraies extases consiste en la troisième espèce d'extases que nous avons marquée ci-dessus; extase toute sainte, toute aimable, et qui couronne les deux autres : et c'est l'extase de l'œuvre et de la vie. L'entière observation des commandemens de Dieu n'est pas dans l'enclos des forces humaines, mais elle est bien pourtant dans les confins de l'instinct de l'esprit humain, comme très-conforme à la raison et lumière naturelle : de sorte que vivant selon les commandemens de Dieu, nous ne sommes pas pour cela hors de notre inclination naturelle. Mais outre les commandemens divins, il y a des inspirations célestes pour l'exécution desquelles il ne faut pas seulement que Dieu nous élève au-dessus de nos forces, mais aussi qu'il nous tire au-dessus des instincts et des inclinations de notre nature, d'autant qu'encore que ces inspirations ne sont pas contraires à la raison humaine, elles l'excèdent toutefois, la surmontent, et sont au-dessus d'icelle : de sorte que lors nous ne vivons pas seulement une vie civile, honnête et chrétienne, mais une vie sur-humaine, spirituelle, dévote et extatique, c'est-à-dire, une vie qui est en toute façon hors et au-dessus de notre condition naturelle.

Ne point dérober, ne point mentir, ne point commettre de luxure, prier Dieu, ne point jurer en vain, aimer et honorer son père, ne point tuer : c'est vivre selon la raison naturelle de l'homme. Mais quitter tous nos biens, aimer la pauvreté, l'appeler et tenir

en qualité de très-délicieuse maîtresse, tenir les opprobres, mépris, abjections, persécutions, martyres pour des félicités et béatitudes; se contenir dans les termes d'une absolue chasteté, et enfin vivre emmi le monde et en cette vie mortelle contre toutes les opinions et maximes du monde, et outre le courant du fleuve de cette vie, par des ordinaires résignations, renoncemens et abnégations de nous-mêmes : ce n'est pas vivre humainement, mais sur-humainement ; ce n'est pas vivre en nous, mais hors de nous et au-dessus de nous. Et parce que nul ne peut sortir en cette façon au-dessus de soi-même, *si le Père* éternel *ne le tire*, partant cette sorte de vie doit être un ravissement continuel et une extase perpétuelle d'action et d'opération.

Vous êtes morts, disoit le grand apôtre aux Colossiens, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (*Ep. ad Coloss.* 3. 3). La mort fait que l'âme ne vit plus en son corps ni en l'enclos d'icelui. Que veut donc dire, Théotime, cette parole de l'apôtre : *Vous êtes morts*? C'est comme s'il eût dit : Vous ne vivez plus en vous-mêmes, ni dedans l'enclos de votre propre condition naturelle; votre âme ne vit plus selon elle-même, mais au-dessus d'elle-même. Le phénix est phénix, en cela qu'il anéantit sa propre vie à la faveur des rayons du soleil, pour en avoir une plus douce et vigoureuse, cachant, par manière de dire, sa vie sous les cendres. Les bigats et vers à soie changent leur être, et de vers se font papillons; les abeilles naissent vers, puis deviennent nymphes, marchant sur leurs pieds, et enfin deviennent mouches volantes. Nous en faisons de même, Théotime, si nous sommes spirituels : car nous quittons

notre vie humaine pour vivre d'une autre vie plus éminente au-dessus de nous-mêmes, *cachant* toute cette *vie* nouvelle en *Dieu avec Jésus-Christ*, qui seul la voit, la connoît et la donne. Notre vie nouvelle, c'est l'amour céleste qui vivifie et anime notre âme, et cet amour est tout *caché en Dieu*, et ès-choses divines *avec Jésus-Christ*. Car puisque, comme disent les lettres sacrées de l'Evangile, après que Jésus-Christ se fût un peu laissé voir à ses disciples en montant là haut au Ciel, enfin *une nuée* l'environna, qui *l'ôta* et cacha *de devant leurs yeux*. Jésus-Christ donc est caché au ciel en Dieu : or, Jésus-Christ est notre amour, et notre amour est la vie de notre âme : donc notre *vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ*; et *quand Jésus-Christ qui est* notre amour, et par conséquent notre *vie* spirituelle, *viendra paroître* au jour du jugement, *alors* nous *apparoîtrons avec lui en gloire* (*Ep. ad Coloss.* 3. 4); c'est-à-dire, Jésus Christ notre amour nous glorifiera, nous communiquant sa félicité et splendeur.

CHAPITRE VII.

Comme l'amour est la vie de l'âme, et suite du discours de la vie extatique.

L'AME est le premier acte et principe de tous les mouvemens vitaux de l'homme; et, comme parle Aristote, elle est le principe par lequel nous vivons, sentons et entendons; dont il s'ensuit que nous connoissons la diversité des vies, selon la diversité des mouvemens; en sorte même que les animaux qui n'ont

point de mouvement naturel, sont du tout sans vie. Ainsi, Théotime, l'amour est le premier acte et principe de notre vie dévote ou spirituelle par lequel nous vivons, sentons et nous émouvons; et notre vie spirituelle est telle que sont nos mouvemens affectifs; et un cœur qui n'a point de mouvement et d'affection, il n'a point d'amour; comme au contraire un cœur qui a de l'amour, n'est point sans mouvement affectif. Quand donc nous avons colloqué notre amour en Jésus-Christ, nous avons par conséquent mis en lui notre vie spirituelle. Or, il est caché maintenant en Dieu au ciel, comme Dieu fut caché en lui tandis qu'il étoit en terre. C'est pourquoi notre vie est cachée en lui; et quand il paroîtra en gloire, notre vie et notre amour paroîtra de même avec lui en Dieu. Ainsi saint Ignace, au rapport de saint Denis, disoit que son amour étoit crucifié, comme s'il eût voulu dire : Mon amour naturel et humain, avec toutes les passions qui en dépendent, est attaché sur la croix : je l'ai fait mourir comme un amour mortel qui faisoit vivre mon cœur d'une vie mortelle : et comme mon Sauveur fut crucifié et mourut selon sa vie mortelle pour ressusciter à l'immortelle; aussi je suis mort avec lui sur la croix selon mon amour naturel qui étoit la vie mortelle de mon âme, afin que je ressuscitasse à la vie surnaturelle d'un amour qui pouvant être exercé au ciel, est aussi par conséquent immortel.

Quand donc on voit une personne qui, en l'oraison, a des ravissemens par lesquels elle sort et monte au-dessus de soi-même en Dieu, et néanmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est-à-dire, ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu par abné-

gation des convoitises mondaines, et mortification des volontés et inclinations naturelles par une intérieure douceur, simplicité, humilité, et surtout par une continuelle charité; croyez, Théotime, que tous ces ravissemens sont grandement douteux et périlleux; ce sont ravissemens propres à faire admirer les hommes, mais non pas à les sanctifier. Car quel bien peut avoir une âme d'être ravie à Dieu par l'oraison, si en sa conversation et en sa vie elle est ravie des affections terrestres, basses et naturelles? Etre au-dessus de soi-même en l'oraison, et au-dessous de soi en la vie et opération, être angélique en la méditation, et bestial en la conversation, c'est *clocher de part et d'autre, jurer en Dieu, et* jurer *en Melchon*; et en somme, c'est une vraie marque que tels ravissemens et telles extases ne sont que des amusemens et tromperies du malin esprit. Bienheureux sont ceux qui vivent une vie sur-humaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient point ravis au-dessus d'eux-mêmes en l'oraison. Plusieurs saints sont au ciel, qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation; car combien de martyrs et de grands saints et saintes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais eu en l'oraison autre privilége que celui de la dévotion et ferveur? Mais il n'y eut jamais saint qui n'ait eu l'extase et ravissement de la vie et de l'opération, se surmontant soi-même et ses inclinations naturelles.

Et qui ne voit, Théotime, je vous prie, que c'est l'extase de la vie et opération de laquelle le grand apôtre parle principalement quand il dit : *Je vis*, mais *non plus moi, ains Jésus-Christ vit en moi*? (*Ep. ad Gal.* 2. 20.) Car il l'explique lui-même en autres

termes aux Romains, disant que *notre vieil homme est crucifié ensemblement avec Jésus-Christ*, (*Ep. ad Rom.* 6. 6.) que nous sommes *morts au péché* avec lui, et que de même nous sommes ressuscités avec lui pour *marcher en nouveauté de vie*, afin de ne *plus servir au péché*. Voilà deux hommes représentés en un chacun de nous, Théotime, et par conséquent deux vies : l'une du vieil homme, qui est une vieille vie, comme on dit de l'aigle, qui, étant devenue vieille, va traînant ses plumes et ne peut plus prendre son vol; l'autre vie est de l'homme nouveau, qui est aussi une vie nouvelle, comme celle de l'aigle, laquelle déchargée de ses vieilles plumes qu'elle a secouées dans la mer, en prend des nouvelles, et s'étant rajeunie vole en la nouveauté de ses forces.

En la première vie, nous vivons selon le vieil homme, c'est-à-dire selon les défauts, foiblesses et infirmités que nous avons contractés par le péché de notre premier père Adam, et partant nous vivons au péché d'Adam, et notre vie est une vie mortelle, ains la mort même. En la seconde vie, nous vivons selon l'homme nouveau, c'est-à-dire selon les grâces, faveurs, ordonnances volontés de notre Sauveur, et par conséquent nous vivons au salut et à la rédemption, et cette nouvelle vie est une vie vive, vitale et vivifiante. Mais quiconque veut parvenir à la nouvelle vie, il faut qu'il passe par la mort de la vieille, *crucifiant sa chair avec* tous *les vices et* toutes *les convoitises* d'icelle, et l'ensevelissant sous les eaux du saint baptême ou de la pénitence; comme Naaman qui noya et ensevelit dans les eaux du Jourdain sa vieille vie lépreuse et infecte, pour vivre une

vie nouvelle, saine et nette; car on pouvoit bien dire de cet homme qu'il n'étoit plus le vieux Naaman lépreux et infect, ains un Naaman nouveau, net, sain et honnête, parce qu'il étoit mort à la lèpre, et vivoit à la santé et netteté.

Or, quiconque est ressuscité à cette nouvelle vie du Sauveur, il ne vit plus ni à soi, ni pour soi, ni en soi, ains à son Sauveur, en son Sauveur et pour son Sauveur. *Estimez*, dit saint Paul, *que vous êtes vraiment morts au péché, et vivans à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.* (*Ep. ad Rom.* 6. 11.)

CHAPITRE VIII.

Admirable exhortation de saint Paul à la vie extatique et sur-humaine.

Mais enfin saint Paul fait le plus fort, le plus pressant et le plus admirable argument qui fut jamais fait, ce me semble, pour nous porter tous à l'extase et ravissement de la vie et opération. Oyez, Théotime, je vous prie, soyez attentif et pesez la force et efficace des ardentes et célestes paroles de cet apôtre tout ravi et transporté de l'amour de son maître. Parlant donc de soi-même (et il en faut autant dire d'un chacun de nous) : *La charité*, dit-il, *de Jésus-Christ nous presse.* (2. *ad Cor.* 5. 14.) Oui, Théotime, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour. Si un homme sait d'être aimé de qui que ce soit, il est pressé d'aimer réciproquement; mais si c'est un homme vulgaire qui est aimé d'un grand seigneur,

certes il est bien plus pressé; mais si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé davantage? Et maintenant, je vous prie, sachant que Jésus-Christ, vrai Dieu éternel, tout-puissant, nous a aimés jusqu'à vouloir souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix; ô mon cher Théotime, n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est toute aimable et amiable? Mais comme est-ce que ce divin amant nous presse? *La charité de Jésus-Christ nous presse*, dit son saint apôtre, *estimant ceci*. Qu'est-ce à dire *estimant ceci*? C'est-à-dire que la charité du Sauveur nous presse, lors principalement que nous estimons, considérons, pesons, méditons et sommes attentifs à cette résolution de la foi. Mais quelle résolution? Voyez, je vous prie, Théotime, comme il va gravement, fichant et poussant sa conception dans nos cœurs: *estimant ceci*, dit-il. Et quoi? *Que si un est mort pour tous, donc tous sont morts, et Jésus-Christ est mort pour tous.* Il est vrai, certes, si un Jésus-Christ est mort pour tous, donc tous sont morts en la personne de cet unique Sauveur qui est mort pour eux, et sa mort leur doit être imputée, puisqu'elle a été endurée pour eux et en leur considération.

Mais que s'ensuit-il de cela? Il m'est advis que j'oye cette bouche apostolique comme un tonnerre qui exclame aux oreilles de nos cœurs; il s'ensuit donc, ô chrétiens! ce que Jésus-Christ a désiré de nous en mourant pour nous. Mais qu'est-ce qu'il a désiré de nous, sinon que nous nous conformassions à lui, *afin*, dit l'apôtre, *que ceux qui vivent ne*

vivent plus désormais *à eux-mêmes, ains à celui qui est mort et ressuscité pour eux.* Vrai Dieu, Théotime, que cette conséquence est forte en matière d'amour! Jésus-Christ est mort pour nous, il nous a donné la vie par sa mort, nous ne vivons que parce qu'il est mort; il est mort pour nous, à nous et en nous. Notre vie n'est donc plus nôtre, mais à celui qui nous l'a acquise par sa mort : nous ne devons donc plus vivre à nous, mais à lui; non en nous, mais en lui; non pour nous, mais pour lui. Une jeune fille de l'île de Sestos avoit nourri une petite aigle avec le soin que les enfans ont accoutumé d'employer en telles occupations; l'aigle devenue grande commença petit à petit à voler et chasser aux oiseaux selon son instinct naturel; puis, s'étant rendue plus forte, elle se rua sur les bêtes sauvages, sans jamais manquer d'apporter toujours fidèlement sa proie à sa chère maîtresse; comme en reconnoissance de la nourriture qu'elle avoit reçue d'icelle. Or, advint que cette jeune demoiselle mourut un jour, tandis que la pauvre aigle étoit au pourchas, et son corps, selon la coutume de ce temps et de ce pays-là, fut mis sur un bûcher en public pour être brûlé; mais ainsi que la flamme du feu commençoit à le saisir, l'aigle survint à grands traits d'ailes, et voyant cet inopiné et triste spectacle, outrée de douleur, elle lâche ses serres, et, abandonnant sa proie, se vint jeter sur sa pauvre chère maîtresse, et la couvrant de ses ailes, comme pour la défendre du feu, ou pour l'embrasser de pitié, elle demeura ferme et immobile, mourant et brûlant courageusement avec elle; l'ardeur de son affection ne pouvant céder la place aux flammes et ardeurs du feu, pour se rendre victime et holocauste de son

brave et prodigieux amour, comme sa maîtresse l'étoit de la mort et des flammes.

Ah! Théotime, quel essor nous fait prendre cette aigle! Le Sauveur nous a nourris dès notre tendre jeunesse, ains il nous a formés et reçus comme une aimable nourrice, entre les bras de sa divine Providence dès l'instant de notre conception. Il nous a rendus siens par le baptême, et nous a nourris tendrement, selon le cœur et selon le corps, par un amour incompréhensible; et pour nous acquérir la vie, il a supporté la mort, et nous a repus de sa propre chair et de son propre sang. Eh, que reste-t-il donc, quelle conclusion avons-nous plus à prendre, mon cher Théotime, sinon *que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, ains à celui qui est mort pour eux*? (2. *ad Cor.* 5. 15.) C'est-à-dire que nous consacrions au divin amour de la mort de notre Sauveur tous les momens de notre vie, rapportant à sa gloire toutes nos proies, toutes nos conquêtes, toutes nos œuvres, toutes nos actions, toutes nos pensées et toutes nos affections. Voyez-le, Théotime, ce divin Rédempteur étendu sur la croix, comme sur son bûcher d'honneur, où il meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux que la mort même, ou d'une mort plus amoureuse que l'amour même. Eh! que ne nous jetons-nous en esprit sur lui pour mourir sur la croix avec lui, qui, pour l'amour de nous, a bien voulu mourir? Je le tiendrai, devrions-nous dire si nous avions la générosité de l'aigle, et ne le quitterai jamais; je mourrai avec lui et brûlerai dedans les flammes de son amour : un même feu consumera ce divin Créateur et sa chétive créature! Mon Jésus *est tout mien et*

je suis toute sienne, je vivrai et mourrai sur sa poitrine, *ni la mort ni la vie ne* me *séparera* de lui. Ainsi donc se fait la sainte extase du vrai amour quand nous ne vivons plus selon les raisons et inclinations humaines, mais au-dessus d'icelles, selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos âmes.

CHAPITRE IX.

Du suprême effet de l'amour affectif qui est la mort des amans, et premièrement de ceux qui moururent en amour.

L'*AMOUR est fort comme la mort* (*Cant. Cant.* 8. 6). La mort sépare l'âme du mourant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde : l'amour sacré sépare l'âme de l'amant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde ; et il n'y a point d'autre différence, sinon en ce que la mort fait toujours par effet ce que l'amour ne fait ordinairement que par l'affection. Or je dis ordinairement, Théotime, parce que quelquefois l'amour sacré est bien si violent, que même par effet il cause la séparation du corps et de l'âme, faisant mourir les amans d'une mort très heureuse qui vaut mieux que cent vies.

Comme c'est le propre des réprouvés de mourir en péché, aussi est-ce le propre des élus de mourir en l'amour et grâce de Dieu ; mais cela toutefois advient différemment. Le juste ne meurt jamais à l'imprévu : car c'est avoir bien pensé à sa mort, que d'avoir persévéré en la justice chrétienne jusqu'à la fin. Mais il meurt bien quelquefois de mort subite ou soudaine. C'est pourquoi l'église toute sage ne nous fait pas simplement

requérir, ès-litanies, d'être délivré de mort soudaine mais de mort soudaine et imprévue : pour être soudaine, elle n'en est pas pire, sinon qu'elle soit encore imprévue. Si des esprits foibles et vulgaires eussent vu le feu du ciel tomber sur saint Simeon Stylite, et le tuer, qu'eussent-ils pensé, sinon des pensées de scandale ? Mais l'on en doit toutefois point faire d'autre, sinon que ce grand saint s'étant immolé très-parfaitement à Dieu en son cœur déjà tout consumé d'amour, le feu vint du ciel pour faire l'holocauste et le brûler du tout : car l'abbé Julien, éloigné d'une journée, vit l'âme d'icelui montant au ciel, et fit jeter de l'encens à même heure pour en rendre grâces à Dieu. Le bienheureux Hommebon, crémonois, oyant un jour la sainte messe planté sur ses deux genoux en extrême dévotion, ne se leva point à l'évangile, selon la coutume; et pour cela ceux qui étoient autour de lui le regardèrent, et virent qu'il était trépassé. Il y a eu de notre âge de très-grands personnages en vertu et doctrine que l'on a trouvé morts, les uns en un confessionnal, les autres oyant le sermon; et même on en a vu quelques-uns tomber morts au sortir de la chaire où ils avoient prêché avec grande ferveur; morts toutes soudaines, mais non imprévues. Et combien de gens de bien voit-on mourir apoplectiques, léthargiques, et en mille sortes fort subitemement, et des autres mourir en rêveries et frénésie, hors de l'usage de raison ? Et tous ceux-ci, avec les enfans baptisés, sont décédés en grâce, et par conséquent en l'amour de Dieu. Mais comme pouvoient-ils décéder en l'amour de Dieu, puisque même ils ne pensoient pas en Dieu lors de leur trépas ?

Les savans hommes, Théotime, ne perdent pas leur science en dormant : autrement ils seroient ignorans à leur réveil, et faudroit qu'ils retournassent à l'école. Or c'en est de même de toutes les habitudes de prudence, de tempérance, de foi, d'espérance, de charité; elles sont toujours dedans l'esprit des justes, bien qu'il n'en fassent pas toujours les actions. En un homme dormant, il semble que toutes ses habitudes dorment avec lui, et qu'elles se réveillent aussi avec lui, Ainsi donc l'homme juste mourant subitement, ou accablé d'une maison qui tombe dessus lui, ou tué par la foudre, ou suffoqué d'un catharre, ou bien mourant hors de son bon sens par la violence de quelque fièvre chaude, il ne meurt certes pas en l'exercice de l'amour divin, mais il meurt néanmoins en l'amour d'icelui, dont le sage a dit : *Le juste, s'il est prévenu de la mort, il sera en refrigere* (*Sap.* 4. 7.) : car il suffit, pour obtenir la vie éternelle, de mourir en l'état et habitude de l'amour et charité.

Plusieurs saints néanmoins sont morts non seulement en charité et avec l'habitude de l'amour céleste mais aussi en l'action et pratique d'icelui. Saint-Augustin mourut en l'exercice de la sainte contrition, qui n'est pas sans amour. Saint Jérôme exhortant ses chers enfans à l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu : saint Ambroise, tout ravi, devisant doucement avec son Sauveur soudain après avoir reçu le très-divin sacrement de l'Autel : saint Antoine de Padoue, après avoir récité un hymne à la glorieuse vierge Mère, et parlant en grande joie avec le Sauveur : saint Thomas d'Aquin joignant les mains, élevant ses yeux au ciel, haussant fortement sa voix, et prononçant, par manière d'élans, avec grande ferveur ces

paroles du cantique qui étoient les dernières qu'il avoit exposées : *Venez, ô mon* cher *bien-aimé, et sortons ensemble aux champs* (*Cant. Cant.* 7. 11). Tous les apôtres et presque tous les martyrs sont morts priant Dieu : le bienheureux et vénérable Bede ayant su par révélation l'heure de son trépas, alla à Vêpres (et c'étoit le jour de l'Ascension), et se tenant debout, appuyé seulement aux accoudoirs de son siége, sans maladie quelconque, finit sa vie au même instant qu'il finit de chanter vêpres, comme justement pour suivre son maître montant au ciel, afin d'y jouir du beau matin de l'éternité qui n'a point de vêpres. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, homme si docte et si pieux, que comme dit Sixtus Senensis, on ne peut discerner s'il a surpassé sa doctrine par la piété, ou sa piété par la doctrine, ayant expliqué les cinquante propriétés de l'amour divin marquées au Cantique des Cantiques; trois jours après montrant un visage et un cœur fort vifs, expira, prononçant et répétant plusieurs fois, par manière d'oraison jaculatoire, ces saintes paroles tirées du même cantique : ô Dieu ! votre *dilection est forte comme la mort.* Saint Martin, comme chacun sait, mourut si attentif à l'exercice de dévotion qu'il ne se peut rien dire de plus. Saint Louis, ce grand roi entre les saints, et grand saint entre les rois, frappé de pestilence, ne cessa jamais de prier : puis ayant reçu le divin viatique, étendant les bras en croix, les yeux fichés au ciel, expira, soupirant ardemment ces paroles d'une parfaite confiance amoureuse : Eh ! Seigneur, *j'entrerai en votre maison, je vous adorerai en votre saint Temple, et bénirai votre nom* (*Ps.* 5. 8). St. Pierre Célestin, tout détrempé en des cruelles

afflictions qu'on ne peut bonnement dire, étant arrivé à la fin de ses jours, se mit à chanter comme un cygne sacré le dernier des psaumes, et acheva son chant et sa vie en ces amoureuses paroles : *Que tout esprit loue le Seigneur*. L'admirable et sainte Eusebe, surnommée l'Etrangère, mourut à genoux en une fervente prière. Saint Pierre le martyr, écrivant avec son doigt et de son propre sang la confession de la foi pour laquelle il mouroit, et disant ces paroles : Seigneur, *je recommande mon esprit en vos mains*. Et le grand apôtre des Japonois, François Xavier, tenant et baisant l'image du crucifix, et répétant à tout coup ces élans d'esprit : ô JÉSUS, le Dieu de mon cœur !

CHAPITRE X.

De ceux qui moururent par l'amour et pour l'amour divin.

Tous les martyrs, Théotime, moururent pour l'amour divin : car quand on dit que plusieurs sont morts pour la foi, on ne doit pas entendre que ç'ait été pour la foi morte, ains pour la foi vivante, c'est-à-dire animée de la charité. Aussi la confession de la foi n'est pas tant un acte de l'entendement et de la foi, comme c'est un acte de la volonté et de l'amour de Dieu. Et c'est pourquoi le grand saint Pierre, gardant la foi dans son âme au jour de la passion, perdit néanmoins la charité, ne voulant pas avouer de bouche pour son maître celui qu'il reconnoissoit pour tel en son cœur. Mais pourtant il y a eu des martyrs qui moururent expressément pour la charité seule : comme le grand précurseur du Sauveur, qui fut martyrisé pour la cor-

rection fraternelle : et les glorieux princes des Apôtres, Saint Pierre et Saint Paul, mais principalement saint Paul, moururent pour avoir converti à la sainteté et chasteté les femmes que l'infâme Néron avoit débauchées; les saints évêques Stanislas et Thomas de Cantorbéry furent aussi tués pour un sujet qui ne regardoit pas la foi, mais la charité. Et enfin une grande partie des saintes vierges et martyres furent massacrées pour le zèle qu'elles eurent à garder la chasteté, que la charité leur avoit fait dédier à l'époux céleste.

Mais il y en a entre les amans sacrés qui s'abandonnent si absolument aux exercices de l'amour divin, que ce saint feu les dévore et consume leur vie. Le regret quelquefois empêche si longuement les affligés de boire, de manger, de dormir, qu'enfin affoiblis et allangouris ils meurent ; et lors le vulgaire dit qu'ils sont morts de regret; mais ce n'est pas la vérité, car ils meurent de défaillance de forces et d'inanition. Il est vrai que cette défaillance leur étant arrivée à cause du regret, il faut avouer que s'ils ne sont pas morts de regret, ils sont morts à cause du regret et par le regret. Ainsi, mon cher Théotime, quand l'ardeur du saint amour est grande, elle donne tant d'assauts au cœur, elle le blesse si souvent, elle lui cause tant de langueurs, elle le fond si extraordinairement, elle le porte en des extases et ravissemens si fréquens, que par ce moyen l'âme presque toute occupée en Dieu, ne pouvant fournir assez d'assistance à la nature pour faire la digestion et nourriture convenable, les forces animales et vitales commencent à manquer petit à petit, la vie s'accourcit, et le trépas arrive.

O Dieu! Théotime, que cette mort est heureuse! Que douce est cette amoureuse sagette, qui nous

blessant de cette plaie incurable de la sacrée dilection, nous rend pour jamais languissans et malades d'un battement de cœur si pressant, qu'enfin il faut mourir. De combien pensez-vous que ces sacrées langueurs, et les travaux supportés pour la charité, avançassent les jours aux divins amans, comme à sainte Catherine de Sienne, à saint François, au petit Stanislas Kostka, à saint Charles, et à plusieurs centaines d'autres, qui moururent si jeunes? Certes, quant à saint François, dès qu'il eut reçu les saints stigmates de son maître, il eut de si fortes et pénibles douleurs, tranchées, convulsions et maladies, qu'il ne lui demeura que la peau et les os, et sembloit plutôt une anatomie, ou une image de la mort, qu'un homme vivant et respirant encore.

CHAPITRE XI.

Que quelques-uns entre les divins amans moururent encore d'amour.

Tous les élus donc, Théotime, meurent en l'habitude de l'amour sacré, mais quelques-uns, outre cela, meurent en l'exercice de ce saint amour; les autres pour cet amour, et d'autres par ce même amour. Mais ce qui appartient au souverain degré d'amour, c'est que quelques-uns meurent d'amour, et c'est lorsque non seulemnt l'amour blesse l'âme, en sorte qu'il la met en langueur, mais quand il la transperce, donnant son coup droit dans le milieu du cœur, et si fortement qu'il pousse l'âme dehors de son corps; ce qui se fait ainsi. L'âme attirée puissamment par les

suavités divines de son bien-aimé, pour correspondre de son côté à ses doux attraits, elle s'élance de force et tant qu'elle peut devers ce désirable ami attrayant; et ne pouvant tirer son corps après soi, plutôt que de s'arrêter avec lui parmi les misères de cette vie: elle le quitte et se sépare, volant seule comme une belle colombelle dans le sein délicieux de son céleste époux. Elle s'élance en son bien-aimé, et son bien-aimé la tire et ravit à soi : et comme l'époux *quitte père et mère* pour *se joindre* à sa bien-aimée; ainsi cette chaste épouse quitte la chair pour s'unir à son bien-aimé. Or c'est le plus violent effet que l'amour fasse en une âme, et qui requiert auparavant une grande nudité de toutes les affections qui peuvent tenir le cœur attaché ou au monde, ou au corps; ensorte que comme le feu ayant séparé petit à petit l'essence de sa masse, et l'ayant du tout épurée, fait enfin sortir la quintessence; aussi le saint amour ayant retiré le cœur humain de toutes humeurs, inclinations et passions, autant qu'il se peut; il en fait par après sortir l'âme, afin que par cette mort précieuse aux yeux divins, elle passe en la gloire immortelle.

Le grand saint François, qui en ce sujet de l'amour céleste me revient toujours devant les yeux, ne pouvoit pas échapper qu'il ne mourût par l'amour, à cause de la multitude et grandeur des langueurs, extases et défaillances que sa dilection envers Dieu lui donnoit; mais outre cela Dieu qui l'avoit exposé à la vue de tout le monde, comme un miracle d'amour, voulut que non seulement il mourût pour l'amour, ains qu'il mourût encore d'amour. Car voyez, je vous supplie, Théotime, son trépas. Se voyant sur le point de son départ, il se fit mettre nu sur la terre, puis

ayant reçu un habit en aumône, duquel on le vétit, il harangua ses frères, les animant à l'amour et crainte de Dieu et de l'Eglise; fit lire la passion du Sauveur, puis commença avec une ardeur extrême à prononcer le psaume 141. *J'ai crié de ma voix au Seigneur : j'ai supplié de ma voix le Seigneur* (*Psaume* 141. 2); et ayant prononcé ces dernières paroles : O Seigneur, *tirez mon âme de la prison*, *afin que je bénisse votre saint nom*; *les justes m'attendent jusques à ce que vous me guerdonniez*, il expira l'an quarante-cinquième de son âge. Qui ne voit, je vous prie, Théotime, que cet homme séraphique, qui avoit tant désiré d'être martyrisé et de mourir pour l'amour, mourut enfin d'amour, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs?

Sainte Madeleine, ayant, l'espace de trente ans, demeuré en la grotte que l'on voit encore en Provence, ravie tous les jours sept fois, et élevée en l'air par les anges, comme pour aller chanter le sept heures canoniques en leur chœur; enfin un jour de dimanche elle vint à l'église, en laquelle son cher évêque saint Maximin la trouvant en contemplation, les yeux pleins de larmes et les bras élevés, il la communia, et tôt après elle rendit son bienheureux esprit, qui derechef alla pour jamais aux pieds de son Sauveur jouir de *la meilleure part* qu'elle avoit déjà *choisie* en ce monde.

Saint Basile avoit fait une étroite amitié avec un grand médecin, juif de nation et de religion, en intention de l'attirer à la foi de notre Seigneur : ce que toutefois il ne put onc faire, jusques à ce que rompu de jeûnes, veilles et travaux, étant arrivé à l'article de la mort il s'enquit du médecin quelle opinion il

avoit de sa santé, le conjurant de lui dire franchement; ce que le médecin fit, et lui ayant tâté le pouls : Il n'y a plus, dit-il, aucun remède; devant que le soleil soit couché, vous trépasserez. Mais que direz-vous, répliqua alors le malade, si je suis encore demain en vie? Je me ferai chrétien, je vous le promets, dit le médecin. Le saint pria donc Dieu, et impétra la prolongation de sa vie corporelle en faveur de la spirituelle de son médecin, lequel ayant vu cette merveille, se convertit; et saint Basile se levant courageusement du lit, alla à l'église, et le baptisa avec toute sa famille; puis étant revenu en sa chambre et remis dans son lit, après s'être assez longuement entretenu par l'oraison avec notre Seigneur, il exhorta saintement les assistans à servir Dieu de tout leur cœur; et enfin voyant les anges venir à lui, prononçant avec extrême suavité ces paroles : Mon Dieu, je vous recommande mon âme et la remets entre vos mains, il expira; et le pauvre médecin converti le voyant trépassé, l'embrassant et fondant en larmes sur icelui : O grand Basile, serviteur de Dieu, dit-il, en vérité si vous eussiez voulu, vous ne fussiez non plus mort aujourd'hui qu'hier. Qui ne voit que cette mort fut toute d'amour? Et la bienheureuse mère Thérèse de Jésus révéla, après son trépas, qu'elle étoit morte d'un assaut et impétuosité d'amour qui avoit été si violent, que la nature ne le pouvant supporter, l'âme s'en étoit allée vers le bien-aimé objet de ses affections.

CHAPITRE XII.

Histoire merveilleuse du trépas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet.

OUTRE ce qui a été dit, j'ai trouvé une histoire, laquelle pour être extrêmement admirable, n'en est que plus croyable aux amans sacrés; puisque, comme dit le saint apôtre, *la charité croit* très-volontiers *toutes choses*, c'est-à-dire, elle ne pense pas aisément qu'on mente; et s'il n'y a des marques apparentes de fausseté en ce qu'on lui représente, elle ne fait pas difficulté de les croire, mais surtout quand ce sont choses qui exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu; d'autant que la charité qui est reine souveraine des vertus, se plaît à la façon des princes, ès-choses qui servent à la gloire de son empire et domination. Et bien que le récit que je veux faire, ne soit ni tant publié, ni si bien témoigné, comme la grandeur de la merveille qu'il contient la requerroit, il ne perd pas pour cela sa vérité : car, comme dit excellemment saint Augustin, à peine sait-on les miracles, pour magnifiques qu'ils soient, au lieu même où ils se font, et encore que ceux qui les ont vus les racontent, on a peine de les croire; mais ils ne laissent pas pour cela d'être véritables; et en matière de religion les âmes bien faites ont plus de suavité à croire les choses ès-quelles il y a plus de difficulté et d'admiration.

Un fort illustre et vertueux Chevalier alla donc

un jour outre mer en Palestine, pour visiter les saints lieux, èsquels notre Seigneur avoit fait les œuvres de notre rédemption; et pour commencer dignement ce saint exercice, avant toutes choses, il se confessa et communia dévotement; puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth où l'ange annonça à la Vierge très-sainte la très-sacrée Incarnation, et où se fit la très-adorable Conception du Verbe éternel; et là ce digne pèlerin se mit à contempler l'abîme de la bonté céleste qui avoit daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de perdition. De là il passa en Bethléem au lieu de la Nativité, où l'on ne sauroit dire combien de larmes il répandit, contemplant celles desquelles le Fils de Dieu, petit enfant de la Vierge, avoit arrosé ce saint étable, baisant et rebaisant cent fois cette terre sacrée, et léchant la poussière sur laquelle la première enfance du divin poupon avoit été reçue. De Bethléem il alla en Bethabara, et passa jusqu'au petit lieu de Béthanie, où se ressouvenant que notre Seigneur s'étoit dévétu pour être baptisé, il se dépouilla aussi lui-même, et entrant dans le Jourdain, se lavant et buvant des eaux d'icelui, il lui étoit avis d'y voir son Sauveur recevant le baptême par la main de son précurseur, et le Saint-Esprit descendant visiblement sur icelui sous la forme de colombe, avec les cieux encore ouverts, d'où, ce lui sembloit, descendoit la voix du Père éternel, disant : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, auquel je me complais.* De Béthanie il va dans le désert, et y voit, des yeux de son esprit, le Sauveur jeûnant, combattant et vainquant l'ennemi, puis les anges qui le servent de viandes admirables. De là il va sur la montagne de Thabor, où il voit le Sauveur transfiguré; puis en la

montagne de Sion où il voit, ce lui semble encore, notre Seigneur agenouillé dans le Cénacle, lavant les pieds aux disciples, et leur distribuant par après son divin corps en la sacrée Eucharistie. Il passe le torrent de Cedron, et va au jardin de Gethsemani, où son cœur se fond ès-larmes d'une très-aimable douleur, lorsqu'il s'y représente son cher Sauveur suer le sang en cette extrême agonie qu'il y souffroit; puis tôt après, lié, garrotté et mené en Jérusalem où il s'achemine aussi, suivant partout les traces de son bien-aimé, et le voit, en imagination, traîné çà et là chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérodes, fouetté, baffoué, craché, couronné d'épines, présenté au peuple, condamné à mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant fait la pitoyable rencontre de sa mère toute détrempée de douleur, et des dames de Jérusalem pleurantes sur lui. Si monte enfin ce dévot pèlerin sur le mont Calvaire, où il voit en esprit la croix étendue sur terre, et notre Seigneur que l'on renverse et que l'on cloue pieds et mains sur icelle très-cruellement. Il contemple de suite comme on lève la croix et le crucifie en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroits de son divin corps. Il regarde la pauvre sacrée Vierge toute transpercée du *glaive* de douleur; puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié, duquel il écoute les sept paroles avec un amour nompareil; et enfin le voit mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance, et montrant par l'ouverture de la plaie son cœur divin; puis ôté de la croix et porté au sépulcre, où il va le suivant, jetant une mer de larmes sur les lieux détrempés du sang de son rédempteur; si qu'il entre dans le sépulcre et ensevelit son cœur auprès du corps de son maître; puis resussci-

tant avec lui il va en Emmaüs, et voit tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples; et enfin revenant sur le mont Olivet où se fit le mystère de l'Ascension, et là voyant les dernières marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles, et les baisant mille et mille fois avec des soupirs d'un amour infini, il commença à retirer à soi toutes les forces des ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut décocher sa flèche; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel: O Jésus, dit-il, mon doux Jésus, je ne sais plus où vous chercher et suivre en terre. Eh! Jésus, Jésus, mon amour, accordez donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille après vous là-haut; et avec ces ardentes paroles il lança quant et quant son âme au ciel, comme une sacrée sagette, que comme divin archer il tira au blanc de son très-heureux objet.

Mais ses compagnons et serviteurs qui virent ainsi subitement tomber comme mort ce pauvre amant, étonné de cet accident, coururent de force au médecin, qui venant trouva qu'en effet il étoit trépassé; et pour faire jugement assuré des causes d'une mort tant inopinée, s'enquiert de quelle complexion, de quelles mœurs et de quelle humeur étoit le défunt; et il apprit qu'il étoit d'un naturel tout doux, aimable, dévot à merveilles, et grandement ardent en l'amour de Dieu. Sur quoi, sans doute, dit le médecin, son cœur s'est donc éclaté d'excès et de ferveur d'amour. Et afin de mieux affermir son jugement, il le voulut ouvrir, et trouva ce brave cœur ouvert avec ce sacré mot gravé au-dedans d'icelui : Jésus mon amour! L'amour donc fit en ce cœur l'office de la mort, séparant l'âme du corps sans concurrence d'aucune

autre cause. Et c'est saint Bernardin de Sienne, auteur fort docte et fort saint, qui fait ce récit au premier de ses Sermons de l'Ascension.

Certes, un autre auteur presque du même âge, qui a célé son nom par humilité, mais qui seroit néanmoins digne d'être nommé, en un livre qu'il a intitulé: *Miroir des Spirituels*, raconte une autre histoire encore plus admirable. Car il dit qu'ès-quartiers de Provence, il y avoit un Seigneur grandement adonné à l'amour de Dieu et à la dévotion du très-saint Sacrement de l'autel. Or, un jour étant extrêmement affligé d'une maladie qui lui donnoit des vomissemens continuels, on lui apporta la divine communion; laquelle n'osant recevoir à cause du danger qu'il y avoit de la rejeter, il supplia son curé de la lui mettre sur la poitrine, et le signer avec icelle du signe de la croix, ce qui fut fait; et en un moment cette poitrine enflammée du saint amour se fendit, et tira dedans soi le céleste aliment dans lequel étoit le bien-aimé, et à même temps expira. Je vois bien à la vérité que cette histoire est grandement extraordinaire, et qui mériteroit un témoignage de plus grand poids; mais après la très-véritable histoire du cœur fendu de sainte Claire de Montfalcon, que tout le monde peut voir encore maintenant, et celle des stigmates de saint François qui est très-assurée, mon âme ne trouve rien de malaisé à croire parmi les effets du divin amour.

CHAPITRE XIII.

Que la très-sacrée Vierge mère de Dieu mourut d'amour pour son fils.

On ne peut quasi bonnement douter que le grand saint Joseph ne fût trépassé avant la passion et mort du Sauveur, qui sans cela n'eût pas recommandé sa mère à saint Jean. Et comme pourroit-on donc imaginer que le cher enfant de son cœur, son nourrisson bien-aimé ne l'assistât à l'heure de son passage? *Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* (*Matth.* 5. 7). Hélas! combien de douceur, de charité et de miséricorde furent exercées par ce bon père nourricier envers le Sauveur lorsqu'il naquit petit enfant au monde. Et qui pourroit donc croire qu'icelui sortant de ce monde, ce divin Fils ne lui rendît la pareille au *centuple*, le comblant de suavités célestes? Les cigognes sont un vrai portrait de la mutuelle pitié des enfans envers les pères, et des pères envers les enfans : car comme ce sont des oiseaux passagers, elles portent leurs pères et mères vieux en leurs passages, ainsi qu'étant encore petites leurs pères et mères les avoient portées en même occasion. Quand le Sauveur étoit encore petit, le grand Joseph son père nourricier, et la très-glorieuse Vierge sa mère l'avoient porté maintefois, et spécialement au passage qu'ils firent de Judée en Egypte, et d'Egypte en Judée. Eh! qui doutera donc que ce saint père, parvenu à la fin de ses jours, n'ait réciproquement été porté par son divin nourrisson au pas-

sage de ce monde en l'autre dans le sein d'Abraham, pour de-là le transporter dans le sien à la gloire, le jour de son Ascension? Un saint qui avoit tant aimé en sa vie, ne pouvoit mourir que d'amour; car son âme ne pouvant à souhait aimer son cher Jésus entre les distractions de cette vie, et ayant achevé le service qui étoit requis au bas âge d'icelui, que restoit-il, sinon qu'il dît au Père éternel : *O Père, j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée en charge* (*Joan.* 17. 4). Et puis au Fils : O mon enfant, comme votre Père céleste remit votre corps entre mes mains au jour de votre venue en ce monde, ainsi en ce jour de mon départ de ce monde je remets mon esprit entre les vôtres.

Telle, comme je pense, fut la mort de ce grand patriarche, homme choisi pour faire les plus tendres et amoureux offices qui furent ni seront jamais faits à l'endroit du Fils de Dieu, après ceux qui furent pratiqués par sa céleste épouse, vraie mère naturelle de ce même Fils, de laquelle il est impossible d'imaginer qu'elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour, mort la plus noble de toutes, et due par conséquent à la plus noble vie qui fut onc entre les créatures, mort de laquelle les anges mêmes désireroient de mourir s'ils étoient capables de mort. Si les premiers chrétiens furent dits n'avoir qu'*un cœur et une âme,* à cause de leur parfaite mutuelle dilection; si saint Paul ne vivoit plus lui-même, ains Jésus-Christ vivoit en lui, à raison de l'extrême union de son cœur à celui de son maître, par laquelle son âme étoit comme morte en son cœur qu'elle animoit pour vivre dans le cœur du Sauveur qu'elle animoit; ô vrai Dieu! combien est-il plus véritable que la sacrée

vierge et son fils n'avoient qu'une âme, qu'un cœur et qu'une vie; ensorte que cette sacrée mère, vivant, ne vivoit pas elle, mais son fils vivoit en elle. Mère la plus amante et la plus aimée qui pouvoit jamais être, mais amante et aimée d'un amour incomparablement plus éminent que celui de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mère unique et de fils unique sont aussi des noms au-dessus de tous autres noms en matière d'amour. Et je dis de mère unique et d'enfant unique, parce que tous les autres enfans des hommes partagent la reconnoissance de leur production entre le père et la mère. Mais en celui-ci, comme toute sa naissance humaine dépendit de sa seule mère, laquelle seule contribua, ce qui étoit requis à la vertu du Saint-Esprit, pour la conception de ce divin enfant, aussi à elle seule fut dû et rendu tout l'amour qui provient de la production; de sorte que ce fils et cette mère furent unis d'une union d'autant plus excellente, qu'elle a un nom différent en amour par-dessus tous les autres noms; car à qui de tous les séraphins appartient-il de de dire au Sauveur : Vous êtes mon vrai fils, et je vous aime comme mon vrai fils? Et à qui de toutes les créatures fut-il jamais dit par le Sauveur : Vous êtes ma vraie mère, et je vous aime comme ma vraie mère; vous êtes ma vraie mère toute mienne, et je suis votre vrai fils tout vôtre? Si donc un serviteur amant osa bien dire, et le dit en vérité, qu'il n'avoit point d'autre vie que celle de son maître, hélas! combien hardiment et ardemment devoit exclamer cette mère : Je n'ai point d'autre vie que la vie de mon fils, ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne! Car ce n'étoit plus union, ains

unité de cœur, d'âme et de vie entre cette mère et ce fils.

Or, si cette mère vécut de la vie de son fils, elle mourut aussi de la mort de son fils; car quelle est la vie, telle est la mort. Le phénix, comme on dit, étant fort envieilli ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques, sur lesquels, comme sur son lit d'honneur, il va finir ses jours; car lorsque le soleil au fort de son midi jette ses rayons plus ardens, ce tout unique oiseau, pour contribuer à l'ardeur du soleil un surcroît d'action, ne cesse point de battre des ailes sur son bûcher jusqu'à ce qu'il lui ait fait prendre feu, et, brûlant avec icelui, il se consume et meurt entre ces flammes odorantes. De même, Théotime, la vierge mère ayant assemblé en son esprit, par une vive et continuelle mémoire, tous les plus aimables mystères de la vie et mort de son fils, et recevant toujours à droit fil parmi cela les plus ardentes inspirations que son fils, soleil de justice, jetât sur les humains au plus fort du midi de sa charité; puis d'ailleurs faisant aussi de son côté un perpétuel mouvement de contemplation; enfin le feu sacré de ce divin amour la consuma toute comme un holocauste de suavité, de sorte qu'elle en mourut : son âme étant toute ravie et transportée entre les bras de la dilection de son fils. O mort amoureusement vitale! ô amour vitalement mortel!

Plusieurs amans sacrés furent présens à la mort du Sauveur, entre lesquels ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de douleur : car l'amour alors étoit tout détrempé en la douleur, et la douleur en l'amour; et tous ceux qui pour leur Sauveur étoient passionnés d'amour, furent amoureux de sa passion

et douleur; mais la douce mère, qui aimoit plus que tous, fut plus que tous *outrepercée* du *glaive* de douleur. La douleur du fils fut alors une épée tranchante qui passa au travers du cœur de la mère, d'autant que ce cœur de mère étoit collé, joint et uni à son fils d'une union si parfaite que rien ne pouvoit blesser l'un qu'il ne navrât aussi vivement l'autre. Or, cette poitrine maternelle étant ainsi blessée d'amour, non seulement ne chercha pas la guérison de sa blessure, mais aima sa blessure plus que toute guérison, gardant chèrement les traits de douleur qu'elle avoit reçus à cause de l'amour qui les avoit décochés dans son cœur, et désirant continuellement d'en mourir, puisque son fils en était mort, qui, comme dit toute l'Ecriture Sainte et tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfait pour tous les péchés du monde.

CHAPITRE XIV.

Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extrêmement doux et tranquille.

On dit d'un côté que Notre-Dame révéla à sainte Matilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impétueux du divin amour; mais sainte Brigite et saint Jean Damascène témoignent qu'elle mourut d'une mort extrêmement paisible, et l'un et l'autre est vrai, Théotime.

Les étoiles sont merveilleusement belles à voir, et jettent des clartés agréables; mais si vous y avez pris garde, c'est par brillemens, étincellemens et

élans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantoient la lumière avec effort à diverses reprises, soit que leur clarté étant foible ne puisse pas agir si continuellement avec égalité, soit que nos yeux imbécilles ne fassent pas leur vue constante et ferme à cause de la grande distance qui est entre eux et ces astres. Ainsi pour l'ordinaire les saints qui moururent d'amour sentirent une grande variété d'accidens et symptômes de dilection avant que d'en venir au trépas, force élans, force assauts, force extases, force langueurs, force agonies, et sembloit que leur amour enfantât par effort et à plusieurs reprises leur bienheureuse mort : ce qui se fit à cause de la débilité de leur amour, non encore absolument parfait, qui ne pouvoit pas continuer sa dilection avec une égale fermeté.

Mais ce fut toute autre chose en la très-sainte Vierge; car comme nous voyons croître la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, ains par une certaine dilatation et croissance continue, qui est presque insensiblement sensible, en sorte que vraiment on la voit croître en clarté, mais si également que nul n'aperçoit aucune interruption, séparation ou discontinuation de ses accroissemens; ainsi le divin amour croissoit à chaque moment dans le cœur virginal de notre glorieuse dame, mais par des croissances douces, paisibles et continues, sans agitation, ni secousse, ni violence quelconque. Ah! non, Théotime, il ne faut pas mettre une impétuosité d'agitation en ce céleste amour du cœur maternel de la vierge; car l'amour de soi-même est doux, gracieux, paisible et tranquille. Que s'il fait quelquefois des assauts, s'il donne des secousses à l'esprit, c'est parce qu'il y

trouve de la résistancê. Mais quand les passages de l'âme lui sont ouverts sans opposition ni contrariété, il fait ses progrès paisiblement avec une suavité nompareille. Ainsi donc la sainte dilection employoit sa force dans le cœur virginal de sa mère sacrée, sans effort ni violente impétuosité, d'autant qu'elle ne trouvoit ni résistance ni empêchement quelconque; car comme l'on voit les grands fleuves faire des bouillons et rejaillissemens avec grand bruit ès-endroits raboteux, ès-quels les rochers font des bancs et écueils, qui s'opposent et empêchent l'écoulement des eaux, où au contraire se trouvant en la plaine ils coulent et flottent doucement sans effort; de même le divin amour trouvant ès-âmes humaines plusieurs empêchemens et résistances, comme à la vérité toutes en ont, quoique différemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et différens efforts, afin de se faire faire place, ou du moins outrepasser ces obstacles.

Mais en la Vierge sacrée, tout favorisoit et secondoit le cours de l'amour céleste. Les progrès et accroissemens d'icelui se faisoient incomparablement plus grands qu'en tout le reste des créatures, progrès néanmoins infiniment doux, paisibles et tranquilles. Non, elle ne pâma pas d'amour ni de compassion auprès de la croix de son Fils, encore qu'elle eût alors le plus ardent et douloureux accès d'amour qu'on puisse imaginer : car bien que l'accès fût extrême, si fut-il toutefois également fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paisible, composé d'une chaleur aiguë, mais suave.

Je ne dis pas, Théotime, qu'en l'âme de la très-

sainte Vierge il n'y eût deux portions, et par conséquent deux appétits : l'un selon l'esprit et la raison supérieure, l'autre selon les sens et la raison inférieure; en sorte qu'elle pouvoit sentir des répugnances et contrariétés de l'un à l'autre appétit, car ce travail se trouva même en notre Seigneur son Fils; mais je dis qu'en cette céleste mère toutes les affections étoient si bien rangées et ordonnées que le divin amour exerçoit en elle son empire et sa domination très-paisiblement, sans être troublée par la diversité des volontés ou appétits, ni par la contrariété des sens; parce que les répugnances de l'appétit naturel, ni les mouvemens des sens n'arrivoient jamais jusques au péché, non pas même jusques au péché véniel; ains au contraire tout cela étoit saintement et fidèlement employé au service du saint amour pour l'exercice des autres vertus, lesquelles pour la plupart ne peuvent être pratiquées qu'entre les difficultés, oppositions et contradictions.

Les épines, selon l'opinion vulgaire, sont non seulement différentes, mais aussi contraires aux fleurs; et semble que, s'il n'y en avoit point au monde, la chose en iroit mieux; qui a fait penser à saint Ambroise que sans le péché il n'en seroit point. Mais toutefois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles, et en fait des haies et clôtures autour des champs et jeunes arbres auxquels elles servent de défenses et remparts contre les animaux. Ainsi la glorieuse Vierge ayant eu part à toutes les misères du genre humain, excepté celles qui tendent immédiatement au péché, elle les employa très-utilement pour l'exercice et accroissement des saintes vertus de force, tempérance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance,

compassion; de sorte qu'elles ne donnoient aucun empêchement, ains beaucoup d'occasion à l'amour céleste de se renforcer par des continuels exercices et avancemens; et chez elle, Madeleine ne se divertit point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amoureuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir. Elle a choisi l'amour de son fils, et rien ne le lui ôte.

L'aimant, comme chacun sait, Théotime, tire naturellement à soi le fer par une vertu secrète et très-admirable; mais pourtant cinq choses empêchent cette opération; 1. la trop grande distance de l'un à l'autre; 2. s'il y a quelque diamant entre deux; 3. si le fer est engraissé; 4. s'il est frotté d'un ail; 5. si le fer est trop pesant. Notre cœur est fait pour Dieu qui l'allèche continuellement, et ne cesse de jeter en lui les attraits de son céleste amour. Mais cinq choses empêchent la sainte attraction d'opérer; 1. le péché qui nous éloigne de Dieu; 2. l'affection aux richesses; 3. les plaisirs sensuels; 4. l'orgueil et vanité; 5. l'amour-propre avec la multitude des passions déréglées qu'il produit, et qui sont en nous un pesant fardeau lequel nous accable. Or, nul de ces empêchemens n'eut lieu au cœur de la glorieuse Vierge : 1. toujours préservée de tout péché, 2. toujours très-pauvre de cœur, 3. toujours très-pure, 4. toujours très-humble, 5. toujours maîtresse paisible de toutes ses passions, et toute exempte de la rébellion que l'amour-propre fait à l'amour de Dieu. Et c'est pourquoi, comme le fer, s'il étoit quitte de tous empêchemens et même de sa pesanteur, seroit attiré fortement, mais doucement et d'une attraction égale par l'aimant, en sorte néanmoins que l'attraction seroit toujours plus active et

plus forte à mesure que l'un seroit plus près de l'autre, et que le mouvement seroit plus proche de sa fin; ainsi la très-sainte Mère n'ayant rien en soi qui empêchât l'opération du divin amour de son fils, elle s'unissoit avec icelui d'une union incomparable, par des extases douces, paisibles et sans efforts; extases ès-quelles la partie sensible ne laissoit pas de faire ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité à l'union de l'esprit : comme réciproquement la parfaite application de son esprit ne donnoit pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son fils *l'attirant* suavement *à l'odeur de* ses *parfums*; et elle s'écoulant très-amiablement après la senteur sacrée d'iceux dedans le sein de la bonté de son Fils. Et bien que cette sainte âme aimât extrêmement son très-saint, très-pur et très-aimable corps; si le quitta-t-elle néanmoins sans peine ni résistance quelconque, comme la chaste Judith, quoiqu'elle aimât grandement les habits de pénitence et de viduité, les quitta néanmoins et s'en dépouilla avec plaisir pour se revêtir de ses habits nuptiaux quand elle alla se rendre victorieuse d'Holopherne; ou comme Jonathas, quand, pour l'amour de David, il se dépouilla de ses vêtemens. L'amour avoit donné près de la croix à cette divine épouse les suprêmes douleurs de la mort; certes il étoit raisonnable qu'enfin la mort lui donnât les souveraines délices de l'amour.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

De l'amour de conformité, par lequel nous unissons notre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiee par ses commandemens, conseils et inspirations.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaisance.

Comme *la bonne terre* ayant reçu *le grain*, le rend en sa saison *au centuple*; ainsi le cœur qui a pris de la complaisance en Dieu, ne se peut empêcher de vouloir réciproquement donner à Dieu une autre complaisance. Nul ne nous plaît à qui nous ne désirions de plaire. Le vin frais rafraîchit pour un temps ceux qui le boivent : mais soudain qu'il a été échauffé par l'estomac dans lequel il entre, il l'échauffe réciproquement; et plus l'estomac lui donne de chaleur, plus il lui en rend. Le véritable amour n'est jamais ingrat, il tâche de complaire à ceux ès-quels il se complaît : et de là vient la conformité des amans qui nous fait être tels que ce que nous aimons Le très-dévot et très-sage roi Salomon devint idolâtre et fol, quand il aima les femmes idolâtres et folles, et eut autant d'idoles que ses femmes en avoient. L'écriture appelle pour cela

efféminés les hommes qui aiment éperduement les femmes pour leur sexe, parce que l'amour les transforme d'hommes en femmes quant aux mœurs et humeurs.

Or cette transformation se fait insensiblement par la complaisance, laquelle étant entrée en nos cœurs, en engendre une autre pour donner à celui de qui nous l'avons reçue. On dit qu'il y a ès-Indes un petit animal terrestre qui se plaît tant avec les poissons et dans la mer, qu'à force de venir souvent nager avec eux enfin il devient poisson, et d'animal terrestre il est rendu tout-à-fait animal marin. Ainsi à force de se plaire en Dieu on devient conforme à Dieu, et notre volonté se transforme en celle de la divine majesté par la complaisance qu'elle y prend. L'amour, dit saint Chrysostôme, ou il trouve, ou il fait la ressemblance; l'exemple de ceux que nous aimons, a un doux et imperceptible empire et une autorité insensible sur nous; il est force ou de les quitter ou de les imiter. Celui qui, attiré de la suavité des parfums, entre en la boutique d'un parfumeur, en recevant le plaisir qu'il prend à sentir ces odeurs, il se parfume soi-même, et au sortir de là il donne part aux autres du plaisir qu'il a reçu, répandant entr'eux la senteur des parfums qu'il a contractée. Avec le plaisir que notre cœur prend en la chose aimée, il tire à soi les qualités d'icelle : car la délectation ouvre le cœur, comme la tristesse le resserre, dont l'Ecriture sacrée use souvent du mot de dilater, en lieu de celui de réjouir. Or, le cœur se trouvant ouvert par le plaisir, les impressions des qualités desquelles le plaisir dépend, entrent aisément en l'esprit; et avec elles les autres encore qui sont au même sujet, bien qu'elles nous déplaisent, ne laissent

pas d'entrer en nous parmi la presse du plaisir; comme celui qui *sans robe nuptiale* entra au festin parmi ceux qui étoient parés. Ainsi les disciples d'Aristote se plaisoient à parler bègue comme lui, et ceux de Platon tenoient les épaules courbées à son imitation. En somme, le plaisir que l'on a en la chose, est un certain fourrier, qui fourre dans le cœur amant les qualités de la chose qui plaît. Et pour cela la sacrée complaisance nous transforme en Dieu que nous aimons; et à mesure qu'elle est grande, la transformation est plus parfaite. Ainsi les Saints qui ont grandement aimé, ont été fort vitement et parfaitement transformés, l'amour transportant et transmettant les mœurs et humeurs de l'un des cœurs en l'autre.

Chose étrange, mais véritable; s'il y a deux luths unisones, c'est-à-dire, de même son et accord, l'un près de l'autre; et que l'on joue d'un d'iceux, l'autre, quoiqu'on ne le touche point, ne laissera pas de résonner comme celui duquel on joue, la convenance de l'un à l'autre, comme par un amour naturel, faisant cette correspondance. Nous avons répugnance d'imiter ceux que nous haïssons, ès-choses mêmes qui sont bonnes; et les Lacédémoniens ne voulurent pas suivre le bon conseil d'un méchant homme, sinon après qu'un homme de bien l'auroit prononcé. Au contraire, on ne peut s'empêcher de se conformer à ce qu'on aime. Le grand apôtre dit, comme je pense en ce sens, que *la loi n'est point mise aux justes* : car, en vérité, le juste n'est juste, sinon parce qu'il a le saint amour; et s'il a l'amour, il n'a pas besoin qu'on le presse par la rigueur de la loi, puisque l'amour est le plus pressant docteur et solliciteur pour persuader au cœur qu'il possède, l'obéissance aux volontés et intentions

du bien-aimé. L'amour est un magistrat qui exerce sa puissance sans bruit, sans prévôts ni sergens; par mutuelle complaisance par laquelle, comme nous nous plaisons en Dieu, nous désirons aussi réciproquement de lui plaire. L'amour est l'abrégé de toute la théologie, qui rend très-saintement docte l'ignorance des Paul, des Antoine, des Hilarion, des Siméon, des François, sans livres, sans précepteurs, sans art. En vertu de cet amour, la bien-aimée peut dire en assurance : *Mon bien-aimé est tout mien*, par la complaisance de laquelle il me plaît et me paît; *et moi je suis toute à lui* par bienveillance de laquelle je lui plais et le repais. Mon cœur se paît de se plaire en lui, et le sien se paît de quoi je lui plais pour lui; tout ainsi qu'un sacré berger il me paît, comme sa chère brebis, entre les lis de ses perfections èsquelles je plais; et pour moi, comme sa chère brebis, je le pais du lait de mes affections, par lesquelles je lui veux plaire. Quiconque se plaît véritablement en Dieu, désire de plaire fidèlement à Dieu, et pour lui plaire, de se conformer à lui.

CHAPITRE II.

De la conformité de soumission qui procéde de l'amour de bienveillance.

La complaisance attire donc en nous les traits des perfections divines, selon que nous sommes capables de les recevoir, comme le miroir reçoit la ressemblance du soleil, non selon l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire, mais selon la ca-

pacité et mesure de sa glace, si que nous sommes ainsi rendus conformes à Dieu.

Mais outre cela l'amour de bienveillance nous donne cette sainte conformité par une autre voie. L'amour de complaisance tire Dieu dedans nos cœurs; mais l'amour de bienveillance jette nos cœurs en Dieu, et par conséquent toutes nos actions et affections, les lui dédiant et consacrant très-amoureusement : car la bienveillance désire à Dieu tout l'honneur, toute la gloire et toute la reconnoissance qu'il est possible de lui rendre, comme un certain bien extérieur qui est dû à sa bonté.

Or, ce désir se pratique selon la complaisance que nous avons en Dieu, en la façon qui s'ensuit. Nous avons eu une extrême complaisance à voir que Dieu est souverainement bon; et partant nous désirons, par l'amour de bienveillance, que tous les amours qu'il nous est possible d'imaginer, soient employés à bien aimer cette bonté. Nous nous sommes plus en la souveraine excellence de la perfection de Dieu; ensuite de cela nous désirons qu'il soit souverainement loué, honoré et adoré. Nous nous sommes délectés à considérer comme Dieu est non seulement le premier principe, mais aussi la dernière fin, auteur, conservateur et seigneur de toutes choses, à raison de quoi nous souhaitons que tout lui soit soumis par une souveraine obéissance. Nous voyons la volonté de Dieu souverainement parfaite, droite, juste et équitable, et à cette considération nous désirons qu'elle soit la règle et la loi souveraine de toutes choses, et qu'elle soit suivie, servie et obéie par toutes les autres volontés.

Mais notez, Théotime, que je ne traite pas ici de

l'obéissance qui est due à Dieu, parce qu'il est notre Seigneur et maître, notre père et bienfaiteur : car cette sorte d'obéissance appartient à la vertu de justice, et non pas à l'amour. Non, ce n'est pas cela dont je parle à présent : car encore qu'il n'y eût ni enfer pour punir les rebelles, ni paradis pour récompenser les bons, et que nous n'eussions nulle sorte d'obligations ni de devoir à Dieu : (et ceci soit dit par imagination de chose impossible, et qui n'est presque pas imaginable), si est-ce toutefois que l'amour de bienveillance nous porteroit à rendre toute obéissance et soumission à Dieu par élection et inclination, voire même par une douce violence amoureuse, en considération de la souveraine bonté, justice et droiture de la divine volonté.

Voyons-nous pas, Théotime, qu'une fille, par une libre élection qui procède de l'amour de bienveillance, s'assujétit à un époux, auquel d'ailleurs elle n'avoit aucun devoir; ou qu'un gentilhomme se soumet au service d'un prince étranger, ou bien jette sa volonté ès-mains du supérieur de quelque Ordre de religion auquel il se rangera?

Ainsi donc se fait la conformité de notre cœur avec celui de Dieu, lorsque par la sainte bienveillance nous jetons toutes nos affections entre les mains de la divine volonté, afin qu'elles soient par icelle pliées et maniées à son gré, moulées et formées selon son bon plaisir. Et en ce point consiste la très-profonde obéissance d'amour, laquelle n'a pas besoin d'être excitée par menaces ou récompenses, ni par aucune loi ou par quelque commandement; car elle prévient tout cela, se soumettant à Dieu pour la seule très-parfaite bonté qui est en lui, à raison de laquelle il mérite que toute

volonté lui soit obéissante, sujette et soumise, se conformant et unissant à jamais en tout et partout à ses intentions divines.

CHAPITRE III.

Comme nous nous devons conformer à la divine volonté, que l'on appelle signifiée.

Nous considérons quelquefois la volonté de Dieu en elle-même; et la voyant toute sainte et toute bonne, il nous est aisé de la louer, bénir et adorer, et de sacrifier notre volonté et toutes celles des autres créatures à son obéissance, par cette divine exclamation : *Votre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (*Matth.* 6. 10). D'autres fois nous considérons la volonté de Dieu en ses effets particuliers, comme ès-événemens qui nous touchent, et ès-occurrences qui nous arrivent; et finalement en la déclaration et manifestation de ses intentions. Et bien qu'en vérité sa divine majesté n'ait qu'une très-unique et très-simple volonté, si est-ce que nous la marquons de noms différens, suivant la variété des moyens par lesquels nous la connoissons; variété selon laquelle nous sommes aussi diversement obligés de nous conduire à icelle.

La doctrine chrétienne nous propose clairement les vérités que Dieu veut que nous croyons, les biens qu'il veut que nous espérions, les peines qu'il veut que nous craignions, ce qu'il veut que nous aimions, les commandemens qu'il veut que nous fassions, et les conseils qu'il désire que nous suivions. Et tout cela

s'appelle la volonté signifiée de Dieu, parce qu'il nous a signifié et manifesté qu'il veut et entend que tout cela soit cru, espéré, craint, aimé et pratiqué.

Or, d'autant que cette volonté signifiée de Dieu procède par manière de désir, et non par manière de vouloir absolu, nous pouvons ou la suivre par obéissance, ou lui résister par désobéissance; car Dieu fait trois actes de sa volonté pour ce regard: il veut que nous puissions résister, il désire que nous ne résistions pas, et permet néanmoins que nous résistions si nous voulons. Que nous puissions résister, cela dépend de notre naturelle condition et liberté; que nous résistions, cela dépend de notre malice; que nous ne résistions pas, c'est selon le désir de la divine bonté. Quand donc nous résistons, Dieu ne contribue rien à notre désobéissance; ains *laissant* notre volonté *en la main* de son franc-arbitre, il permet qu'elle choisisse le mal. Mais quand nous obéissons, Dieu contribue son secours, son inspiration et sa grâce. Car la permission est une action de la volonté, qui de soi-même est brehaigne, stérile, inféconde, et par manière de dire, c'est une action passive, qui ne fait rien, ains laisse faire. Au contraire, le désir est une action active, féconde, fertile, qui excite, semond et presse. C'est pourquoi Dieu désirant que nous suivions sa volonté signifiée, il nous sollicite, exhorte, incite, inspire, aide et secourt; mais permettant que nous résistions, il ne fait autre chose que de simplement nous laisser faire ce que nous voulons, selon notre libre élection, contre son désir et intention. Et toutefois ce désir est un vrai désir : car comme peut-on exprimer plus naïvement le désir que l'on a qu'un ami fasse bonne chère, que de préparer un bon et ex-

cellent festin, comme fit ce roi de la parabole évangélique, puis l'inviter, presser et presque contraindre par prières, exhortations et poursuites de venir s'asseoir à table et de manger? Certes, celui qui, à vive force, ouvriroit la bouche à un ami, lui fourreroit la viande dans le gosier et la lui feroit avaler, il ne lui donneroit pas un festin de courtoisie, mais le traiteroit en bête, et comme un chapon qu'on veut engraisser. Cette espèce de bienfait veut être offert par semonces, remontrances et sollicitations, et non violemment et forcément exercé. C'est pourquoi il se fait par manière de désir, et non de vouloir absolu. Or, c'en est de même de la volonté signifiée de Dieu; car par icelle Dieu désire d'un vrai désir, que nous fassions ce qu'il déclare; et à cette occasion il nous fournit tout ce qui est requis, nous exhortant et pressant de l'employer. En ce genre de faveur on ne peut rien désirer de plus. Et comme les rayons du soleil ne laissent pas d'être vrais rayons, quand ils sont rejetés et repoussés par quelque obstacle; aussi la lonté signifiée de Dieu ne laisse pas d'être vraie volonté de Dieu, encore qu'on lui résiste, et bien qu'elle ne fasse pas tant d'effets comme si on la secondoit.

La conformité donc de notre cœur à la volonté signifiée de Dieu, consiste en ce que nous voulions tout ce que la divine bonté nous signifie être de son intention, croyant selon sa doctrine, espérant selon ses menaces, aimant et vivant selon ses ordonnances et avertissemens, à quoi tendent les protestations que si souvent nous en faisons ès-saintes cérémonies ecclésiastiques. Car pour cela nous demeurons debout, tandis qu'on lit les leçons de l'Evangile, comme prêts

d'obéir à la sainte signification de la volonté de Dieu que l'Evangile contient. Pour cela nous baisons le livre à l'endroit de l'Evangile, comme adorant la sainte parole qui déclare la volonté céleste. Pour cela plusieurs saints et saintes portoient sur leurs poitrines anciennement l'Evangile en écrit, comme un épithème d'amour, ainsi qu'on lit de sainte Cécile; et de fait on trouva celui de saint Mathieu sur le cœur de saint Barnabé trépassé, écrit de sa propre main. Ensuite de quoi, ès anciens conciles, on mettoit au milieu de l'assemblée de tous les évêques un grand trône, et sur icelui le livre des saints Evangiles qui représentoit la personne du Sauveur, roi, docteur, directeur, esprit et unique cœur des conciles et de toute l'Eglise : tant on honoroit la signification de la volonté de Dieu exprimée en ce divin livre. Certes le grand miroir de l'ordre pastoral, saint Charles, archevêque de Milan, n'étudioit jamais dans l'Ecriture sainte, qu'il ne se mît à genoux et tête nue, pour témoigner le respect avec lequel il falloit entendre et lire la volonté de Dieu signifiée.

CHAPITRE IV.

De la conformité de notre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver.

Dieu nous a signifié en tant de sortes et par tant de moyens qu'il vouloit que nous fussions tous sauvés, que nul ne le peut ignorer. A cette intention, il nous a fait à son image et semblance par la création, et s'est fait à notre image et semblance par l'incarnation;

après laquelle il a souffert la mort pour racheter toute la race des hommes et la sauver : ce qu'il fit avec tant d'amour, que comme raconte le grand saint Denis, apôtre de la France, il dit un jour au saint homme Carpus, qu'il étoit prêt de pâtir encore une fois pour sauver les hommes, et que cela lui seroit agréable, s'il se pouvoit faire sans péché d'aucun homme.

Or, bien que tous ne se sauvent pas, cette volonté néanmoins ne laisse pas d'être une vraie volonté de Dieu, qui agit en nous selon la condition de sa nature et de la nôtre : car sa bonté le porte à nous communiquer libéralement le secours de sa grâce, afin que nous parvenions au bonheur de sa gloire ; mais notre nature requiert que sa libéralité nous laisse en liberté de nous en prévaloir pour nous sauver, ou de les mépriser pour nous perdre.

J'ai demandé une chose, disoit le prophète, *et c'est celle-là que je requerrai à jamais : que je voie la volupté du Seigneur, et que je visite son temple* (*Ps.* 26, 4). Mais quelle est la volupté de la souveraine bonté, sinon de se répandre et communiquer ses perfections? Certes ses *délices sont d'être avec les enfans des hommes*, pour verser ses grâces sur eux. Rien n'est si agréable et délicieux aux agens libres que de faire leur volonté. Notre *sanctification est la volonté de Dieu*, et notre salut son bon plaisir : or il n'y a nulle différence entre le bon plaisir et la bonne volupté, ni par conséquent donc entre la bonne volupté et la bonne volonté divine ; ains la volonté que Dieu a pour le bien des hommes est appelée *bonne*, parce qu'elle est amiable, propice, favorable, agréable, délicieuse : et comme

les Grecs, après saint Paul, ont dit, c'est une vraie philantropie, c'est-à-dire, une bienveillance ou volonté toute amoureuse envers les hommes.

Tout le temple céleste de l'Eglise triomphante et militante résonne de toutes parts les cantiques de ce doux amour de Dieu envers nous. Et le corps très-sacré du Sauveur, comme un temple très-saint de sa divinité, est tout paré de marques et enseignes de cette bienveillance. C'est pourquoi, en visitant le temple divin, nous voyons ces aimables délices que son cœur prend à nous favoriser.

Regardons donc cent fois le jour cette amoureuse volonté de Dieu ; et fondant notre volonté dans icelle, écrions dévotement : ô bonté d'infinie douceur, que votre volonté est amiable! que vos faveurs sont désirables! Vous nous avez créés pour la vie éternelle ; et votre poitrine maternelle enflée des mamelles sacrées d'un amour incomparable, abonde en lait de miséricorde, soit pour pardonner aux pénitens, soit pour perfectionner les justes. Hé! pourquoi donc ne collons-nous pas nos volontés à la vôtre, comme les petits enfans s'attachent au sein de leur mère, pour sucer le lait de vos éternelles bénédictions ?

Théotime, nous devons vouloir notre salut, ainsi que Dieu le veut : or, il veut notre salut par manière de désir, et nous le devons aussi incessamment désirer ensuite de son désir. Non seulement il veut, mais en effet, il nous donne tous les moyens requis pour nous faire parvenir au salut ; et nous, ensuite du désir que nous avons d'être sauvés, nous devons non seulement vouloir, mais en effet accepter toutes les grâces qu'il nous a préparées et qu'il nous offre.

Il suffit de dire : je désire d'être sauvé ; mais il ne suffit pas de dire : je désire embrasser les moyens convenables pour y parvenir ; ains il faut d'une résolution absolue vouloir et embrasser les grâces que Dieu nous départ : car il faut que notre volonté corresponde à celle de Dieu. Et d'autant qu'elle nous donne les moyens de nous sauver, nous les devons recevoir comme nous devons désirer le salut, ainsi qu'elle le nous désire, et parce qu'elle le désire.

Mais il arrive maintefois que les moyens de parvenir au salut, considérés en bloc ou en général, sont agréables à notre cœur ; et regardés en détail et particulier, ils lui sont effroyables. Car n'avons-nous pas vu le pauvre saint Pierre disposé à recevoir en général toutes sortes de peines, et la mort même, pour suivre son maître ? Et néanmoins quand ce vint au fait et au prendre, pâlir, trembler et renier son maître à la voix d'une simple servante ? Chacun pense pouvoir *boire le calice* de notre Seigneur avec lui ; mais quand on le nous présente par effet, on s'enfuit, on quitte tout. Les choses représentées particulièrement font une impression plus forte, et blessent plus sensiblement l'imagination. C'est pourquoi en l'Introduction nous avons donné par avis qu'après les affections générales on fit les résolutions particulières en la sainte oraison. David acceptoit en particulier les afflictions comme un acheminement à sa perfection, quand il chantoit en cette sorte : O qu'*il m'est bon*, Seigneur, *que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos justifications !* (*Psaum.* 118. 71.) Ainsi furent les apôtres *joyeux* ès-tribulations, de quoi ils avaient la faveur *d'endurer des ignominies pour le nom* de leur Sauveur.

CHAPITRE V.

De la conformité de notre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandemens.

Le désir que Dieu a de nous faire observer ses commandemens, est extrême, ainsi que toute l'Ecriture témoigne. Et comme le pouvoit-il mieux exprimer que par les grandes récompenses qu'il propose aux observateurs de sa loi, et les étranges supplices dont il menace les violateurs d'icelle? C'est pourquoi David exclame : O Seigneur, *vous avez ordonné que vos commandemens soient trop plus observés* (*Psaum.* 118. 4.)

Or, l'amour de complaisance regardant ce désir divin, veut complaire à Dieu en l'observant : l'amour de bienveillance, qui veut tout soumettre à Dieu, soumet par conséquent nos désirs et nos volontés à celle-ci que Dieu nous a signifiée; et de là provient non seulement l'observation, mais aussi l'amour des commandemens que David exalte d'un style extraordinaire au Psaume 118, qu'il semble n'avoir fait que pour ce sujet.

Que j'aime votre loi d'un très-ardent amour!
C'est tout mon entretien, j'en parle tout le jour.
O Seigneur, je chéris vos très-saints témoignages
Plus que l'or et l'éclat du topaze doré.
Que doux à mon palais sont vos sacrés langages!
Pour moi fade est le miel, s'il leur est comparé.

Mais pour exciter ce saint et salutaire amour des

commandemens, nous devons contempler leur beauté, laquelle est admirable. Car comme il y a des œuvres qui sont mauvaises, parce qu'elles sont défendues; et des autres qui sont défendues, parce qu'elles sont mauvaises : aussi y en a-t-il qui sont bonnes, parce qu'elles sont commandées; et des autres qui sont commandées, parce qu'elles sont bonnes et très-utiles : de sorte que toutes sont très-bonnes et très-aimables, parce que le commandement donne la bonté aux unes qui n'en auraient point autrement, et donne un surcroît de bonté aux autres, qui sans être commandées ne laisseraient pas d'être bonnes.

Nous ne recevons pas le bien en bonne part, quand il nous est présenté par une main ennemie. Les Lacédémoniens ne voulurent pas suivre un fort sain et salutaire conseil d'un méchant homme, jusqu'à ce qu'un homme de bien leur redît. Au contraire, le présent n'est jamais qu'agréable quand un ami le fait : les plus doux commandemens deviennent âpres, si un cœur tyran et cruel les impose; et ils deviennent très-aimables, quand l'amour les ordonne : le service de Jacob lui sembloit une royauté, parce qu'il procédoit de l'amour. O que doux et désirable est le joug de la loi céleste, qu'un roi tant aimable a établie sur nous!

Plusieurs observent les commandemens, comme on avale les médecines, plus crainte de mourir damnés que pour le plaisir de vivre au gré du Sauveur. Ains comme il y a des personnes qui pour agréable que soit un médicament, ont du contre-cœur à le prendre, seulement parce qu'il porte le nom de médicament; aussi y a-t-il des âmes qui ont en horreur les actions commandées, seulement parce qu'elles sont

commandées : et s'est trouvé tel homme, ce dit-on, qui ayant doucement vécu dans la grande ville de Paris l'espace de 80 ans, sans en sortir; soudain qu'on lui eût enjoint de par le roi d'y demeurer encore le reste de ses jours, il alla dehors voir les champs que de sa vie il n'avait désirés.

Au contraire, le cœur amoureux aime les commandemens : et plus ils sont de chose difficile, plus il les trouve doux et agréables; parce qu'il complaît plus parfaitement au bien-aimé, et lui rend plus d'honneur. Il *lance* et chante des *hymnes* d'allégresse, *quand* Dieu lui *enseigne ses* commandemens et *justifications*. Et comme le pèlerin qui va gaiement chantant en son voyage, ajoute voirement la peine du chant à celle du marcher, et néanmoins en effet par surcroît de peine il se désennuie et allége du travail du chemin; aussi l'amant sacré trouve tant de suavité aux commandemens, que rien ne lui donne tant d'haleine et de soulagement en cette vie mortelle que la gracieuse charge des préceptes de son Dieu. Dont le saint psalmiste s'écrie : O Seigneur, *vos justifications* ou commandemens *me sont des* douces *chansons en ce lieu de mon pèlerinage*. On dit que les mulets et chevaux chargés de figues succombent incontinent au faix, et perdent toute leur force. Plus douce que les figues est la loi du Seigneur; mais l'homme brutal qui s'est rendu *comme le cheval et mulet, ès-quels il n'y a point d'entendement*, perd le courage, et ne peut trouver des forces pour porter cet aimable faix. Au contraire, comme une branche d'Agnus-castus empêche de lassitude le voyageur qui la porte; aussi la croix, la mortification, le joug, la loi du Sauveur, qui est le

vrai agneau chaste, est une charge qui délasse, qui soulage et recrée les cœurs qui aiment sa divine majesté. On n'a point de travail en ce qui est aimé; ou s'il y a du travail, c'est un travail bien aimé : le travail mêlé du saint amour est un certain aigre-doux plus agréable au goût qu'une pure douceur.

Le divin amour nous rend donc ainsi conformes à la volonté de Dieu, et nous fait soigneusement observer ses commandemens en qualité de désir absolu de sa majesté à laquelle nous voulons plaire. Si que cette complaisance prévient par sa douce et aimable violence la nécessité d'obéir que la loi nous impose, convertissant cette nécessité en vertu de dilection, et toute la difficulté en délectation.

CHAPITRE VI.

De la conformité de notre volonté à celle que Dieu nous a signifiée par ses conseils.

Le commandement témoigne une volonté fort entière et pressante de celui qui ordonne : mais le conseil ne nous représente qu'une volonté de souhait. Le commandement nous oblige; le conseil nous incite seulement. Le commandement rend coupables les transgresseurs ; le conseil rend seulement moins louables ceux qui ne le suivent pas. Les violateurs des commandemens méritent d'être damnés; ceux qui négligent les conseils, méritent seulement d'être moins glorifiés. Il y a différence entre commander et recommander. Quand on commande, on use d'autorité pour obliger; quand on recommande, on use d'amitié

pour induire et provoquer. Le commandement impose nécessité; le conseil et recommandation nous incite à ce qui est de plus grande utilité. Au commandement correspond l'obéissance, et la créance au conseil. On suit le conseil afin de plaire, et le commandement pour ne pas déplaire. C'est pourquoi l'amour de complaisance qui nous oblige de plaire au bien-aimé, nous porte par conséquent à la suite de ses conseils; et l'amour de bienveillance qui veut que toutes les volontés et affections lui soient soumises, fait que nous voulons, non seulement ce qu'il ordonne, mais ce qu'il conseille et à quoi il exhorte. Ainsi que l'amour et respect qu'un enfant fidèle porte à son bon père, le fait résoudre de vivre, non seulement selon les commandemens qu'il impose, mais encore selon les désirs et inclinations qu'il manifeste.

Le conseil se donne voirement en faveur de celui qu'on conseille, afin qu'il soit parfait. *Si tu veux être parfait*, dit le Sauveur, *va*, *vends tout ce que tu as*, *et le donnes aux pauvres*, *et me suis.* (*Matth.* 19, 21.)

Mais le cœur amoureux ne reçoit pas le conseil pour son utilité, ains pour se conformer au désir de celui qui conseille, et rendre l'hommage qui est dû à sa volonté. Et partant il ne reçoit les conseils, sinon ainsi que Dieu le veut; et Dieu ne veut pas qu'un chacun observe tous les conseils, ains seulement ceux qui sont convenables selon la diversité des personnes, des temps, des occasions et des forces, ainsi que la charité le requiert : car c'est elle qui, comme reine de toutes les vertus, de tous les commandemens, de tous les conseils, et en somme

de toutes les lois et de toutes les actions chrétiennes, leur donne à tous et à toutes le rang, l'ordre, le temps et la valeur.

Si ton père ou ta mère ont une vraie nécessité de ton assistance pour vivre, il n'est pas temps alors de pratiquer le conseil de la retraite en un monastère: car la charité t'ordonne que tu ailles en effet exécuter ce commandement d'*honorer*, servir, aider et secourir *ton père* ou *ta mère*. Tu es un prince, par la postérité duquel les sujets de la couronne qui t'appartient, doivent être conservés en paix, et assurés contre la tyrannie, sédition et guerre civile : l'occasion donc d'un si grand bien t'oblige de produire en un saint mariage des légitimes successeurs. Ce n'est pas perdre la chasteté, ou au moins c'est la perdre chastement, que de la sacrifier au bien public en faveur de la charité. As-tu une santé foible, inconstante, qui a besoin de grands supports? Ne te charge pas donc volontairement de la pauvreté effectuelle; car la charité te le défend. Non seulement la charité ne permet pas aux pères de famille de tout vendre pour donner aux pauvres, mais leur ordonne d'assembler honnêtement ce qui est requis pour l'éducation et sustentation de la femme, des enfans et serviteurs; comme aussi aux rois et princes d'avoir des trésors qui, provenus d'une juste épargne, et non de tyranniques inventions, servent comme de salutaires préservatifs contre les ennemis visibles. Saint Paul ne conseille-t-il pas aux mariés, passé le temps de l'oraison, de *retourner* au train bien réglé du devoir nuptial?

Les conseils sont tous donnés pour la perfection du peuple chrétien, mais non pas pour celle de

chaque Chrétien en particulier. Il y a des circonstances qui les rendent quelquefois impossibles, quelquefois inutiles, quelquefois périlleux, quelquefois nuisibles à quelques-uns, qui est une des intentions pour lesquelles notre Seigneur dit de l'un d'iceux ce qu'il veut être entendu de tous : *Qui le peut prendre, qu'il le prenne* ; (*Matth.* 19, 12.) comme s'il disoit, ainsi que saint Jérôme expose : qui peut gagner et emporter l'honneur de la chasteté comme un prix de réputation, qu'il le prenne ; car il est exposé à ceux qui courront vaillamment. Tous donc ne peuvent pas, c'est-à-dire, il n'est pas expédient à tous d'observer toujours tous les conseils, lesquels étant donnés en faveur de la charité, elle sert de règle et de mesure à l'exécution d'iceux.

Quand donc la charité l'ordonne, on tire les moines et religieux des cloîtres, pour en faire des cardinaux, des prélats, des curés ; voire même on les réduit quelquefois au mariage pour le repos des royaumes, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Que si la charité fait sortir des cloîtres ceux qui, par vœu solennel, s'y étoient attachés ; à plus forte raison, et pour moindre sujet, on peut, par l'autorité de cette même charité, conseiller à plusieurs de demeurer chez eux, garder leurs moyens, se marier, voire de prendre les armes et aller à la guerre qui est une profession si dangereuse.

Or, quand la charité porte les uns à la pauvreté, et qu'elle en retire les autres : quand elle en pousse les uns au mariage, les autres à la continence : qu'elle enferme l'un dans le cloître, et en fait sortir l'autre, elle n'a point besoin d'en rendre raison à personne : car elle a la plénitude de la puissance en la loi chré-

tienne, selon qu'il est écrit : *La charité peut toutes choses*; elle a le comble de la prudence, selon qu'il est dit : *La charité ne fait rien en vain.* Que si quelqu'un veut contester, et lui demander pourquoi elle fait ainsi; elle répondra hardiment : *Parce que le Seigneur en a besoin.*; tout est fait pour la charité, et la charité pour Dieu; tout doit servir à la charité, et elle à personne, non pas même à son bien-aimé, duquel elle n'est pas servante, mais épouse. Pour cela on doit prendre d'elle l'ordre de l'exercice des conseils : car aux uns elle ordonnera la chasteté, et non la pauvreté; aux autres l'obéissance, et non la chasteté; aux autres le jeûne, et non l'aumône; aux autres l'aumône, et non le jeûne; aux autres la solitude, et non la charge pastorale; aux autres la conversation, et non la solitude. En somme, c'est une eau sacrée par laquelle le jardin de l'Eglise est fécondé; et bien qu'elle n'ait qu'une couleur sans couleur, les fleurs néanmoins qu'elle fait croître ne laissent pas d'avoir une chacune sa couleur différente. Elle fait des martyrs plus vermeils que la rose, des vierges plus blanches que le lis : aux uns elle donne le fin violet de la mortification, aux autres le jaune des soucis du mariage; employant diversement les conseils pour la perfection des âmes qui sont si heureuses que de vivre sous sa conduite.

CHAPITRE VII.

Que l'amour de la volonté de Dieu signifiée ès-commandemens, nous porte à l'amour des conseils.

O Théotime, que cette volonté divine est aimable ! ô qu'elle est amiable et désirable ? ô loi toute d'amour et toute pour l'amour ! Les Hébreux, par le mot de paix, entendent l'assemblage et comble de tous biens, c'est-à-dire, la félicité ; et le Psalmiste s'écrie : Qu'*une paix plantureuse abonde à ceux qui aiment la loi* de Dieu, *et* que *nul choppement ne leur arrive* ; comme s'il vouloit dire : O Seigneur, que de suavités en l'amour de vos sacrés commandemens ! toute douceur délicieuse saisit le cœur qui est saisi de la dilection de votre loi. Certes ce grand roi qui avoit son cœur fait selon le cœur de Dieu, savouroit si fort la parfaite excellence des ordonnances divines, qu'il semble que ce soit un amoureux épris de la beauté de cette loi, comme de la chaste épouse et reine de son cœur, ainsi qu'il appert par les continuelles louanges qu'il lui donne.

Quand l'épouse céleste veut exprimer l'infinie suavité des parfums de son divin époux : *Votre nom*, lui dit-elle, *est un onguent répandu* ; comme si elle disoit : vous êtes si excellemment parfumé, qu'il semble que vous soyez tout parfum, et qu'il soit à propos de vous appelér onguent et parfum, plutôt qu'oint et parfumé. Ainsi l'âme qui aime Dieu, est tellement transformée en la volonté divine, qu'elle mérite plutôt d'être nommée volonté de Dieu, qu'o-

béissante ou sujette à la volonté divine, dont Dieu dit par Isaïe qu'il *appellera* l'église chrétienne d'*un nom nouveau*, *que la bouche du Seigneur nommera*, marquera et gravera dans le cœur de ses Fidèles; puis expliquant ce nom, il dit que ce sera *ma volonté en icelle;* comme s'il disoit qu'entre ceux qui ne sont pas chrétiens, un chacun a sa volonté propre au milieu de son cœur : mais parmi les vrais enfans du Sauveur, chacun quittera sa volonté, et il n'y aura plus qu'une volonté maîtresse, régente et universelle, qui animera, gouvernera et dressera toutes les âmes, tous les cœurs et toutes les volontés; et le nom d'honneur des chrétiens ne sera autre chose, sinon la volonté de Dieu en eux : volonté qui règnera sur toutes les volontés, et les transformera toutes en soi; de sorte que les volontés des chrétiens et la volonté de notre Seigneur ne soient plus qu'une seule volonté. Ce qui fut parfaitement vérifié en la primitive église, lorsque, comme dit le glorieux saint Luc, *en la multitude des croyans il n'y avoit qu'un cœur et qu'une âme:* car il n'entend pas parler du cœur qui fait vivre nos corps, ni de l'âme qui anime ces cœurs d'une vie humaine, mais il parle du cœur qui donne la vie céleste à nos âmes, et de l'âme qui anime nos cœurs de la vie surnaturelle : cœur et âme très-unique des vrais chrétiens, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu. *La vie*, dit le Psalmiste, *est en la volonté* de Dieu, non seulement parce que notre vie temporelle dépend de la volonté divine, mais aussi d'autant que notre vie spirituelle gît en l'exécution d'icelle, par laquelle Dieu vit et règne en nous, et nous fait vivre et subsister en lui. Au contraire, le méchant, *dès le siècle*, c'est-à-dire toujours, a *rompu le joug* de la loi de Dieu,

et a dit : *Je ne servirai point.* C'est pourquoi Dieu dit qu'il l'a *appelé, dès le ventre* de sa mère, *transgresseur* et rebelle; et parlant au roi de Tyr, il lui reproche qu'il avait *mis son cœur comme le cœur de Dieu :* car l'esprit révolté veut que son cœur soit maître de soi-même, et que sa propre volonté soit souveraine comme la volonté de Dieu. Il ne veut pas que la volonté divine règne sur la sienne, ains veut être absolu et sans dépendance quelconque. O Seigneur éternel, ne le permettez pas; ains faites que jamais *ma volonté ne soit faite, mais la vôtre.* (*Luc* 22. 42.) Hélas! nous sommes en ce monde, non point pour faire nos volontés, mais celle de votre bonté qui nous y a mis. *Il fut écrit* de vous, ô Sauveur de mon âme, que vous *fissiez la volonté* de votre Père éternel; et par le premier vouloir humain de votre âme, à l'instant de votre conception, vous embrassâtes amoureusement cette loi de la volonté divine, et la mîtes *au milieu de* votre *cœur* pour y règner et dominer éternellement. Eh! qui fera la grâce à mon âme, qu'elle n'ait point de volonté que la volonté de Dieu?

Or quand notre amour est extrême à l'endroit de la volonté de Dieu, nous ne nous contentons pas de faire seulement la volonté divine qui nous est signifiée ès-commandemens, mais nous nous rangeons encore à l'obéisssance des conseils, lesquels ne nous sont donnés que pour plus parfaitement observer les commandemens; auxquels aussi ils se rapportent, ainsi que dit excellemment saint Thomas. O combien excellente est l'observation de la défense des injustes voluptés en celui qui a même renoncé aux plus justes et légitimes délices! O combien celui-là est éloigné

de convoiter le bien d'autrui, qui rejette toutes richesses, et celles mêmes que saintement il pourroit garder! Que celui-ci est bien éloigné de vouloir préférer sa volonté à celle de Dieu, qui, pour faire la volonté de Dieu, s'assujétit à celle d'un homme!

David étoit un jour en son préside, et la garnison des Philistins en Bethléem. Or il fit un souhait, disant: *O si quelqu'un me donnoit à boire de l'eau de la citerne qui est à la porte de Bethléem* (2 *Reg.* 23. 15.) ! Et voilà qu'il n'eût pas plutôt dit le mot, que trois vaillans chevaliers partent de là, main et tête baissée, traversent l'armée ennemie, vont à la citerne de Bethléem, puisent de l'eau, et l'apportent à David: lequel voyant le hasard auquel ces gentilshommes s'étoient mis pour contenter son appétit, *ne voulut point boire* cette eau conquise au péril de leur sang et de leur vie, *ains la répandit en oblation* au Père éternel. Eh! voyez, je vous prie, Théotime, quelle ardeur de ces chevaliers au service et contentement de leur maître! ils volent et fendent la presse des ennemis avec mille dangers de se perdre, pour assouvir un seul simple souhait que le roi leur témoigne. Le Sauveur étant en ce monde déclara sa volonté en plusieurs choses par manière de commandement, et en plusieurs autres il la signifia seulement par manière de souhait: car il loua fort la chasteté, la pauvreté, l'obéissance et résignation parfaite, l'abnégation de la propre volonté, la viduité, le jeûne, la prière ordinaire; et ce qu'il dit de la chasteté, que qui en pourroit emporter le prix qu'il le prînt, il l'a assez dit de tous les autres conseils. A ce souhait, les plus vaillans chretiens se sont mis à la course, et forçant toutes les répugnances, convoitises et difficultés, ont atteint à la sainte per-

fection, se rangeant à l'étroite observance des désirs de leur roi, obtenant par ce moyen la couronne de gloire.

Certes, ainsi que témoigne le divin Psalmiste, Dieu n'exauce pas seulement l'oraison de ses fidèles, ains il exauce même encore le seul désir d'iceux, et *la seule préparation qu'ils font en leurs cœurs* pour prier : tant il est favorable et propice à faire la volonté de ceux qui l'aiment. Et pourquoi donc réciproquement ne serons-nous si jaloux de suivre la sacrée volonté de notre Seigneur, que nous fassions non seulement ce qu'il commande, mais encore ce qu'il témoigne d'agréer et souhaiter ? Les âmes nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour embrasser un dessein, que de savoir que le bien-aimé le désire. *Mon âme*, dit l'une d'icelles, *s'est écoulée soudain que mon ami a parlé.* (*Cant. Cant.* 5. 6.)

CHAPITRE VIII.

Que le mépris des conseils évangéliques est un grand péché.

Les paroles par lesquelles notre Seigneur nous exhorte de tendre et prétendre à la perfection, sont si fortes et pressantes, que nous ne saurions dissimuler l'obligation que nous avons de nous engager à ce dessein. *Soyez saints*, dit-il, *parce que je suis saint. Qui est saint, qu'il soit encore davantage sanctifié ; et qui est juste, qu'il soit encore plus justifié. Soyez parfait, ainsi que votre père céleste est parfait.* (*Math.* 5. 48.) Pour cela, le grand saint Bernard

écrivant au glorieux saint Guarin, abbé d'Aux, duquel la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en ce diocèse : l'homme juste, dit-il, ne dit jamais, c'est assez ; il a toujours faim et soif de la justice.

Certes, Théotime, quant aux biens temporels, rien ne suffit à celui auquel ce qui suffit ne suffit pas : car qu'est-ce qui peut suffire à un cœur auquel la suffisance n'est pas suffisante ? Mais quant aux biens spirituels, celui n'en a pas ce qui lui suffit, auquel il suffit d'avoir ce qui lui suffit ; et la suffisance n'est pas suffisante, parce que la vraie suffisance ès-choses divines consiste en partie au désir de l'affluence. Dieu, au commencement du monde, commanda à la terre de *germer l'herbe verdoyante faisant sa semence, et tout arbre fruitier faisant son fruit, un chacun selon son espèce, qui eût aussi sa semence en soi-même.* (*Genès.* 1. 11.)

Et ne voyons-nous pas par expérience que les plantes et fruits n'ont pas leur juste croissance et maturité, que quand elles portent leurs graines et pepins, qui leur servent de géniture pour la production de plantes et d'arbres de pareille sorte. Jamais nos vertus n'ont leur juste stature et suffisance, qu'elles ne produisent en nous des désirs de faire progrès ; qui, comme semences spirituelles, servent en la production de nouveaux degrés de vertus. Et me semble que la terre de notre cœur a commandement de germer les plantes des vertus qui portent les fruits des saintes œuvres, une chacune selon son genre, et qui ait les semences des désirs et desseins de toujours multiplier et avancer en perfection. Et la vertu qui n'a point la graine ou le pepin de ces désirs, elle n'est pas en sa suffisance et maturité. « O donc, dit saint

« Bernard au fainéant, tu ne veux pas t'avancer en « la perfection? Non. Et tu ne veux pas non plus « empirer? Non de vrai. Et quoi donc tu ne veux « être ni pire ni meilleur? Hélas! pauvre homme, « tu veux être ce qui ne peut être. Rien voirement « n'est stable ni ferme en ce monde; mais de l'homme « il en est dit encore plus particulièrement que *jamais* « *il ne demeure en un état.* Il faut donc ou qu'il « s'avance, ou qu'il retourne en arrière. »

Or, je ne dis pas, non plus que saint Bernard, que ce soit péché de ne pratiquer pas les conseils. Non certes, Théotime : car c'est la propre différence du commandement au conseil, que le commandement nous oblige sous peine de péché, et le conseil nous invite sans peine de péché. Néanmoins je dis bien que c'est un grand péché de mépriser la prétention à la perfection chrétienne, et encore plus de mépriser la semonce par laquelle notre Seigneur nous y appelle : mais c'est une impiété insupportable de mépriser les conseils et moyens d'y parvenir, que notre Seigneur nous marque. C'est une hérésie de dire que notre Seigneur ne nous a pas bien conseillés, et un blasphème de dire à Dieu : *Retire-toi de nous, nous ne voulons pas la science de tes voies.* Mais c'est une irrévérence horrible contre celui qui avec tant d'amour et de suavité nous invite à la perfection, de dire : je ne veux pas être saint ni parfait, ni avoir plus de part en votre bienveillance, ni suivre les conseils que vous me donnez pour faire progrès en icelle.

On peut bien, sans pécher, ne suivre pas les conseils pour l'affection que l'on a ailleurs : comme, par exemple, on peut bien ne vendre pas ce que l'on a,

et ne le donner pas aux pauvres, parce qu'on n'a pas le courage de faire un si grand renoncement : on peut bien aussi se marier, parce qu'on aime une femme, ou qu'on n'a pas assez de force en l'âme pour entreprendre la guerre qu'il faut faire à la chair. Mais de faire profession de ne vouloir point suivre les conseils, ni aucun d'iceux, cela ne se peut faire sans mépris de celui qui les donne. De ne suivre pas le conseil de virginité afin de se marier, cela n'est pas mal fait; mais de se marier pour préférer le mariage à la chasteté, comme font les hérétiques, c'est un grand mépris ou du conseiller, ou du conseil. Boire du vin contre l'avis du médecin, quand on est vaincu de la soif ou de la fantaisie d'en boire, ce n'est pas proprement mépriser le médecin ni son avis; mais dire, je ne veux point suivre l'avis du médecin, il faut que cela provienne d'une mauvaise estime qu'on a de lui. Or, quant aux hommes, on peut souvent mépriser leur conseil, et ne mépriser pas ceux qui le donnent, parce que ce n'est pas mépriser un homme d'estimer qu'il ait erré. Mais quant à Dieu, rejeter son conseil et le mépriser, cela ne peut provenir que de l'estime que l'on fait, qu'il n'a pas bien conseillé : ce qui ne peut être pensé que par esprit de blasphême; comme si Dieu n'était pas assez sage pour savoir, ou assez bon pour vouloir bien conseiller. Et c'en est de même des conseils de l'église, laquelle, à raison de la continuelle assistance du Saint-Esprit qui l'enseigne et conduit en toute vérité, ne peut jamais donner des mauvais avis.

CHAPITRE IX.

Suite du discours commencé. Comme chacun doit aimer, quoique non pas pratiquer tous les conseils évangéliques; et comme néanmoins chacun doit pratiquer ce qu'il peut.

ENCORE que tous les conseils ne puissent, ni doivent être pratiqués par chaque chrétien en particulier, si est-ce qu'un chacun est obligé de les aimer tous, parce qu'ils sont tous très-bons. Si vous avez la migraine, et que l'odeur du musc vous nuise, laisserez-vous pour cela d'avouer que cette senteur soit bonne et agréable? Si une robe d'or ne vous est pas advenante, direz-vous qu'elle ne vaut rien? Si une bague n'est pas pour votre doigt, la jetterez-vous pour cela dans la boue? Louez donc, Théotime, et aimez chèrement tous les conseils que Dieu a donnés aux hommes. O que béni soit à jamais l'ange du grand conseil, avec tous les avis qu'il donne, et les exhortations qu'il fait aux humains! *Le cœur est réjoui par les onguens et* bonnes *senteurs*, dit Salomon, *et par les bons conseils de l'ami, l'âme est adoucie.* (*Prov.* 27. 9.) Mais de quel ami et de quels conseils parlons-nous? O Dieu! c'est de l'ami des amis, et ses conseils sont plus aimables que le miel. L'ami, c'est le Sauveur : ses conseils sont pour le salut.

Réjouissons-nous, Théotime, quand nous verrons des personnes entreprendre la suite des conseils que nous ne pouvons ou ne devons pas observer : prions pour eux, bénissons-les, favorisons-les et les aidons;

car la charité nous oblige de n'aimer pas seulement ce qui est bon pour nous, mais d'aimer encore ce qui est bon pour le prochain.

Nous témoignerons assez d'aimer tous les conseils, quand nous observerons dévotement ceux qui nous seront convenables; car tout ainsi que celui qui croit un article de foi, d'autant que Dieu l'a révélé par sa parole annoncée et déclarée par l'église, ne sauroit mécroire les autres, et celui qui observe un commandement pour le vrai amour de Dieu, est tout prêt d'observer les autres quand l'occasion s'en présentera; de même celui qui aime et estime un conseil évangélique, parce que Dieu l'a donné, il ne peut qu'il n'estime consécutivement tous les autres, puisqu'ils sont aussi de Dieu. Or, nous pouvons aisément en pratiquer plusieurs, quoique non pas tous ensemble, car Dieu en a donné plusieurs, afin que chacun en puisse observer quelques-uns, et il n'y a jour que nous n'en ayons quelque occasion.

La charité requiert-elle que pour secourir votre père ou votre mère, vous demeuriez chez eux? Conservez néanmoins l'amour et l'affection à votre retraite, ne tenez votre cœur au logis paternel qu'autant qu'il faut pour y faire ce que la charité vous ordonne. N'est-il pas expédient, à cause de votre qualité, que vous gardiez la parfaite chasteté? Gardez-en donc au moins ce que, sans faire tort à la charité, vous en pourrez garder. Qui ne peut faire le tout, qu'il fasse quelque partie. Vous n'êtes pas obligé de rechercher celui qui vous a offensé, car c'est à lui de revenir à soi, et venir à vous pour vous donner satisfaction, puisqu'il vous a prévenu par injure et outrage; mais allez néanmoins, Théotime,

faites ce que le Sauveur vous conseille, prévenez-le au bien, rendez-lui bien pour mal, *jetez sur sa tête* et sur son cœur *un brasier ardent* de témoignage de charité, qui le brûle tout, et le force de vous aimer. Vous n'êtes pas obligé par la rigueur de la loi de donner à tous les pauvres que vous rencontrez, ains seulement à ceux qui en ont un très grand besoin; mais ne laissez pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur, de donner volontiers à tous les indigens que vous trouverez, autant que votre condition et que les véritables nécessités de vos affaires le permettront. Vous n'êtes pas obligé de faire aucun vœu, mais faites en pourtant quelques-uns qui seront jugés propres par votre père spirituel, pour votre avancement en l'amour divin. Vous pouvez librement user du vin dans les termes de la bienséance, mais, selon le conseil de saint Paul à Timothée, n'en prenez que ce qu'il faut pour soulager votre estomac.

Il y a divers degrés de perfections ès-conseils : de prêter aux pauvres, hors la très-grande nécessité, c'est le premier degré du conseil de l'aumône, et c'est un degré plus haut de leur donner, plus haut encore de donner tout, et enfin encore plus haut de donner sa personne, la vouant au service des pauvres. L'hospitalité, hors l'extrême nécessité, est un conseil : recevoir l'étranger est le premier degré d'icelui; mais aller sur les avenues des chemins pour le semondre, comme faisoit Abraham, c'est un degré plus haut; et encore plus de se loger ès-lieux périlleux, pour retirer, aider et servir les passans; en quoi excella ce grand saint Bernard de Menthon, originaire de ce diocèse, lequel, étant issu d'une maison fort illustre, habita plusieurs années entre les jougs et cimes de

nos Alpes, y assembla plusieurs compagnons, pour attendre, loger, secourir, délivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passans, qui mouraient souvent entre les orages, les neiges et froidures, sans les hôpitaux que ce grand ami de Dieu établit et fonda ès-deux monts, qui pour cela sont appelés de son nom : Grand-Saint-Bernard au diocèse de Sion, et Petit-Saint-Bernard en celui de Tarentaise. Visiter les malades qui ne sont pas en extrême nécessité, c'est une louable charité; les servir est encore meilleur : mais se dédier à leur service, c'est l'excellence de ce conseil que les clercs de la Visitation des infirmes exercent par leur propre institut, et plusieurs dames en divers lieux, à l'imitation de ce grand saint Sanson, gentilhomme et médecin romain, qui, en la ville de Constantinople, où il fut fait prêtre, se dédia tout-à-fait, avec une admirable charité, au service des malades, en un hôpital qu'il y commença, et que l'empereur Justinien éleva et paracheva; à l'imitation des saintes Catherine de Sienne et de Gênes, de sainte Elizabeth de Hongrie, et des glorieux amis de Dieu saint François et le bienheureux Ignace de Loyola, qui, au commencement de leurs ordres, firent cet exercice avec ardeur et utilité spirituelle incomparable.

Les vertus ont donc une certaine étendue de perfection : et pour l'ordinaire nous ne sommes pas obligés de les pratiquer en l'extrémité de leur excellence; il suffit d'entrer si avant en l'exercice d'icelles, qu'en effet on y soit. Mais de passer outre, et s'avancer en la perfection, c'est un conseil; les actes héroïques des vertus n'étant pas pour l'ordinaire commandés, ains seulement conseillés. Que si, en quelque occasion,

nous nous trouvons obligés de les exercer, cela arrive pour des occurrences rares et extraordinaires, qui les rendent nécessaires à la conversation de la grâce de Dieu. Le bienheureux portier de la prison de Sebaste, voyant l'un des quarante qui étoient lors martyrisés, perdre le courage et la couronne du martyre, se mit en sa place sans que personne le poursuivît, et fut ainsi le quarantième de ces glorieux et triomphans soldats de notre Seigneur. Saint Adauctus voyant que l'on conduisoit saint Félix au martyre; et moi, dit-il, sans être pressé de personne, je suis aussi bien chrétien que celui-ci, adorant le même Sauveur; puis baisant saint Félix, s'achemina avec lui au martyre, et eut la tête tranchée. Mille des anciens martyrs en firent de même; et pouvant également éviter et subir le martyre sans pécher, ils choisirent de le subir généreusement plutôt que de l'éviter loisiblement. En ceux-ci donc le martyre fut un acte héroïque de la force et constance qu'un saint excès d'amour leur donna. Mais quand il est force d'endurer le martyre, ou renoncer à la foi, le martyre ne laisse pas d'être martyre, et un excellent acte d'amour et de force; néanmoins je ne sais s'il le faut nommer acte héroïque, n'étant pas choisi par aucun excès d'amour, ains par la nécessité de la loi, qui en ce cas le commande. Or, en la pratique des actes héroïques de la vertu, consiste la parfaite imitation du Sauveur, qui comme dit le grand saint Thomas, eut dès l'instant de sa conception toutes les vertus en un degré héroïque; et certes je dirois volontiers plus qu'héroïque, puisqu'il n'étoit pas simplement plus qu'homme, mais infiniment plus qu'homme, c'est-à-dire, vrai Dieu.

CHAPITRE X.

Comme il se faut conformer à la volonté divine qui nous est signifiée par les inspirations; et premièrement de la variété des moyens par lesquels Dieu nous inspire.

Les rayons du soleil éclairent en échauffant, et échauffent en éclairant. L'inspiration est un rayon céleste qui porte dans nos cœurs une lumière chaleureuse, par laquelle il nous fait voir le bien, et nous échauffe au pourchas d'icelui. Tout ce qui a vie sur terre, s'engourdit au froid de l'hiver; mais au retour de la chaleur vitale du printemps tout reprend son mouvement. Les animaux terrestres courent plus vitement, les oiseaux volent plus hautement et chantent plus gaiement, et les plantes poussent leurs feuilles et leurs fleurs très-agréablement. Sans l'inspiration, nos âmes vivroient paresseuses, percluses et inutiles; mais à l'arrivée des divins rayons de l'inspiration, nous sentons une lumière mêlée d'une chaleur vivifiante, laquelle éclaire notre entendement, réveille et anime notre volonté, lui donnant la force de vouloir et faire le bien appartenant au salut éternel. Dieu ayant formé le corps humain *du limon de la terre*, ainsi que dit Moïse, il *inspira* en icelui *la respiration de vie*, *et il fut fait en âme vivante*, c'est-à-dire, en âme qui donnoit vie, mouvement et opération au corps; et ce même Dieu éternel souffle et pousse les inspirations de la vie surnaturelle en nos âmes, afin que, comme dit le grand apôtre, elles soient *faites en esprit vivifiant*, c'est-à-dire, en esprit qui nous fasse vivre,

mouvoir, sentir et ouvrer les œuvres de la grâce; en sorte que celui qui nous a donné l'être, nous donne aussi l'opération. L'haleine de l'homme échauffe les choses ès-quelles elle entre, témoin l'enfant de la Sunamite, sur la bouche duquel le prophète Hélisée ayant mis la sienne, et halené sur icelui, sa chair s'échauffa; et l'expérience est toute manifeste. Mais quant au souffle de Dieu, non seulement il échauffe, ains il éclaire parfaitement; d'autant que l'esprit divin est une lumière infinie, duquel le souffle vital est appelé inspiration; d'autant que par icelui cette suprême bonté halene et inspire en nous les désirs et intentions de son cœur.

Or, les moyens d'inspirer dont elle use, sont infinis. Saint Antoine, saint François, saint Anselme, et mille autres, recevoient souvent des inspirations par la vue des créatures. Le moyen ordinaire, c'est la prédication; mais quelquefois ceux auxquels la parole ne profite pas, sont instruits par la tribulation, selon le dire du prophète : *L'affliction donnera intelligence à l'ouïe*, c'est-à-dire ceux qui par l'ouïe des menaces célestes sur les méchans ne se corrigent pas, apprendront la vérité par l'événement et les effets, et deviendront sages sentant l'affliction. Sainte Marie Egyptienne fut inspirée par la vue d'une image de notre Dame; saint Antoine, oyant l'Evangile qu'on lit à la messe; saint Augustin, oyant le récit de la vie de saint Antoine; le duc de Gandie, voyant l'impératrice morte; saint Pachôme, voyant un exemple de charité; le bienheureux Ignace de Loyola, lisant la vie des saints; saint Cyprien (ce n'est pas le grand évêque de Carthage, ains un autre qui fut laïc, mais glorieux martyr), fut touché voyant le diable confes-

ser son impuissance sur ceux qui se confient en Dieu. Lorsque j'étois jeune, à Paris, deux écoliers, dont l'un étoit hérétique, passant la nuit au faubourg saint Jacques en une débauche, ouïrent sonner les matines des Chartreux; et l'hérétique demandant à l'autre à quelle occasion on sonnoit, il lui fit entendre avec quelle dévotion on célébroit les offices sacrés en ce saint monastère : O Dieu, dit-il, que l'exercice de ces religieux est différent du nôtre! ils font celui des anges, et nous celui des bêtes brutes; et voulant voir par expérience, le jour suivant, ce qu'il avoit appris par le récit de son compagnon, il trouva ces pères dans leurs formes, rangés comme des statues de marbre en une suite de niches, immobiles à toute autre action qu'à celle de la psalmodie, qu'ils faisoient avec une attention et dévotion vraiment angélique, selon la coutume de ce saint ordre; si que ce pauvre jeune homme, tout ravi d'admiration, demeura pris en la consolation extrême qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmi les catholiques, et se résolut, comme il fit par après, de se ranger dans le giron de l'église, vraie et unique épouse de celui qui l'avait visité de son inspiration, dans l'infâme litière de l'abomination en en laquelle il étoit.

O que bienheureux sont ceux qui tiennent leurs cœurs ouverts aux saintes inspirations! car jamais ils ne manquent de celles qui leur sont nécessaires pour bien et dévotement vivre en leurs conditions, et pour saintement exercer les charges de leurs professions. Car comme Dieu donne, par l'entremise de la nature, à chaque animal les instincts qui lui sont requis pour sa conservation et pour l'exercice de ses propriétés naturelles; aussi, si nous ne résistons pas

à la grâce de Dieu, il donne à un chacun de nous les inspirations nécessaires pour vivre, opérer, et nous conserver en la vie spirituelle. Hé! *Seigneur*, disoit le fidèle Eliezer, *voici que je suis près de cette fontaine d'eau; et les filles de cette cité sortiront pour puiser de l'eau. La jeune fille donc à laquelle je dirai, penchez votre cruche, afin que je boive; et elle répondra : buvez, ains je donnerai encore à boire à vos chameaux; c'est celle-là que vous avez préparée pour votre serviteur Isaac* (*Genès.* 24. 12, 13, 14.) Théotime, Eliezer ne se laisse entendre de désirer de l'eau que pour sa personne : mais la belle Rebecca obéissant à l'inspiration que Dieu et sa débonnaireté lui donnoient, s'offre d'abreuver encore les chameaux. Pour cela elle fut rendue épouse du saint Isaac, belle-fille du grand Abraham, et grand-mère du Sauveur. Les âmes certes qui ne se contentent pas de faire ce que par les commandemens et conseils le divin époux requiert d'elles, mais sont promptes à suivre les sacrées inspirations, ce sont celles que le Père éternel a préparées pour être épouses de son Fils bien-aimé. Et quant à son Eliezer, parce qu'il ne peut autrement discerner entre les filles de Haran, ville de Nachor, celle qui étoit destinée au fils de son maître, Dieu le lui fait connoître par inspiration. Quand nous ne savons que faire, et que l'assistance humaine nous manque en nos perplexités, Dieu alors nous inspire. Et si nous sommes humblement obéissans, il ne permet point que nous errions. Or, je ne dis rien de plus de ces inspirations nécessaires, pour en avoir souvent parlé en cet œuvre, et encore en l'Introduction à la vie dévote.

CHAPITRE XI.

De l'union de notre volonté à celle de Dieu, ès-inspirations qui sont données pour la pratique extraordinaire des vertus; et de la persévérance en la vocation, première marque de l'inspiration.

Il y a des inspirations qui tendent seulement à une extraordinaire perfection des exercices ordinaires de la vie chrétienne. La charité envers les pauvres malades est un exercice ordinaire des vrais chrétiens; mais exercice ordinaire qui fut pratiqué en perfection extraordinaire par saint François et sainte Catherine de Sienne, quand ils léchoient et suçoient les ulcères des lépreux et chancreux; et par le glorieux saint Louis, quand il servoit à genoux et tête nue les malades, dont un abbé de Cîteaux demeura tout éperdu d'admiration, le voyant en cette posture manier et agencer un misérable ulcéré de plaies horribles et chancreuses. Comme encore c'étoit une pratique bien extraordinaire de ce saint monarque de servir à table les pauvres les plus vils et abjects, et manger les restes de leurs potages. Saint Jérôme recevant en son hôpital de Bethléem les pèlerins d'Europe qui fuyoient la persécution des Goths, ne leur lavoit pas seulement les pieds, mais s'abaissoit jusque-là que de laver encore et frotter les jambes de leurs chameaux; à l'exemple de Rébecca dont nous parlions naguères, qui non seulement puisa de l'eau pour Eliezer, mais aussi pour ses chameaux. Saint François ne fut pas seulement extrême en la pratique de la pauvreté, comme chacun sait, mais il le fut encore en celle de

la simplicité. Il racheta un agneau, de peur qu'on ne le tuât, parce qu'il représentoit notre Seigneur. Il portoit respect presque à toutes créatures, en contemplation de leur Créateur, par une non accoutumée, mais très prudente simplicité. Telles fois il s'est amusé à retirer les vermisseaux du chemin, afin que quelqu'un ne les foulât au passage; ressouvenant que son Sauveur s'étoit parangonné au vermisseau. Il appeloit les créatures ses frères et sœurs, par certaine considération admirable que le saint amour lui suggéroit. Saint Alexis, seigneur de très noble extraction, pratiqua excellemment l'abjection de soi-même, demeurant dix-sept ans inconnu chez son propre père à Rome en qualité de pauvre pèlerin. Toutes ces inspirations furent, pour des exercices ordinaires, pratiquées néanmoins en perfection extraordinaire. Or, en cette sorte d'inspiration il faut observer les règles que nous avons données pour les désirs en notre Introduction. Il ne faut pas vouloir suivre plusieurs exercices à la fois et tout à coup : car souvent l'ennemi tâche de nous faire entreprendre et commencer plusieurs desseins, afin qu'accablés de trop de besogne, nous n'achevions rien, et laissions tout imparfait. Quelquefois mêmement il nous suggère la volonté d'entreprendre de commencer quelqu'excellente besogne, laquelle il prévoit que nous n'accomplirons pas, pour nous détourner d'en poursuivre une moins excellente que nous eussions aisément achevée ; car il ne se soucie point qu'on fasse force desseins et commencemens, pouvu qu'on n'achève rien. Il ne veut pas empêcher, non plus que Pharaon, que les mystiques femmes d'Israël, c'est-à-dire, les âmes chrétiennes enfantent des mâles, pourvu qu'avant qu'ils

croissent on les tue. Au contraire, dit le grand saint Jérôme, entre les chrétiens on n'a pas tant d'égard au commencement qu'à la fin. Il ne faut pas tant avaler de viande qu'on ne puisse faire la digestion de ce que l'on en prend. L'esprit séducteur nous arrête au commencement, et nous fait contenter du printemps fleuri : mais l'esprit divin ne nous fait regarder le commencement que pour parvenir à la fin, et ne nous fait réjouir des fleurs du printemps que pour la prétention de jouir des fruits de l'été et de l'autonne.

Le grand saint Thomas est d'opinion, qu'il n'est pas expédient de beaucoup consulter et longuement délibérer sur l'inclination que l'on a d'entrer dans une bonne et bien formée religion; et il a raison : car la religion étant conseillée par notre Seigneur en l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations? Il suffit d'en faire une bonne avec quelque peu de personnes, qui soient bien prudentes et capables de telle affaire, et qui nous puissent aider à prendre une courte et solide résolution. Mais dès que nous avons délibéré et résolu, et en ce sujet, et en tout autre qui regarde le service de Dieu, il faut être fermes et invariables, sans se laisser nullement ébranler par aucune sorte d'apparence de plus grand bien : car bien souvent, dit le glorieux saint Bernard, le malin esprit nous donne le change; et pour nous détourner d'achever un bien, il nous en propose un autre, qui semble meilleur; lequel après que nous avons commencé, pour nous divertir de le parfaire, il en présente un troisième; se contentant que nous fassions plusieurs commencemens, pourvu que nous ne fassions point de fin. Il ne faut pas même passer d'une religion en une autre, sans des motifs

grandement considérables, dit saint Thomas après l'abbé Nestorius rapporté par Cassian.

J'emprunte du grand saint Anselme, écrivant à Lauzon, une belle similitude. Comme un arbrisseau souvent transplanté ne sauroit prendre racine, ni par conséquent venir à sa perfection, et rendre le fruit désiré; ainsi l'âme qui transplante son cœur de dessein, ne sauroit profiter ni prendre la juste croissance de sa perfection, puisque la perfection ne consiste pas en commencemens, mais en accomplissemens. Les animaux sacrés d'Ezéchiel alloient *où l'impétuosité de l'esprit* les portoit, *et ne se retournoient point en marchant, mais un chacun* s'avançoit, *cheminant devant sa face.* (*Ezech. 1. 12.*) Il faut aller où l'inspiration nous pousse, et ne point se revirer ni retourner en arrière, ains marcher du côté où Dieu a contourné notre face, sans changer de visée. Qui est en bon chemin, qu'il se sauve. Il arrive que l'on quitte quelquefois le bien pour chercher le mieux, et que laissant l'un, on ne trouve pas l'autre. Mieux vaut la possession d'un petit trésor trouvé, que la prétention d'un plus grand qu'il faut aller chercher.

L'inspiration est suspecte qui nous pousse à quitter un vrai bien que nous avons présent; pour en pourchasser un meilleur à venir. Un jeune homme portugais, nommé François Bassus, étoit admirable, non seulement en éloquence divine, mais en la pratique des vertus, sous la discipline du bienheureux Philippe Nerius, en la congrégation de l'Oratoire de Rome. Or, il crut d'être inspiré de quitter cette sainte société pour se rendre en une religion formelle, et enfin se résolut à cela. Mais le bienheureux Philippe assis-

tant à sa réception en l'ordre de saint Dominique, pleuroit amèrement; dont étant interrogé par François Marie Tauruse, qui depuis fut archevêque de Sienne, et cardinal, pourquoi il jetoit des larmes : Je déplore, dit-il, la perte de tant de vertus. Et de fait, ce jeune homme si excellemment sage et dévot en la congrégation, sitôt qu'il fut en la religion, devint tellement inconstant et volage, qu'agité de divers désirs de nouveautés et changemens, il donna par après de grands et fâcheux scandales.

Si l'oiseleur va droit au nid de la perdrix, elle se présentera à lui, et contrefera l'errenée et boiteuse, et se lançant comme pour faire grand vol, se laissera tout à coup tomber, comme si elle n'en pouvoit plus, afin que le chasseur s'amusant après elle, et croyant qu'il la pourra aisément prendre, soit diverti de rencontrer ses petits hors du nid; puis comme il l'a quelque temps suivie, et qu'il cuide l'attraper, elle prend l'air et s'échappe. Ainsi notre ennemi voyant un homme qui, inspiré de Dieu, entreprend une profession et manière de vivre propre à son avancement en l'amour céleste, il lui persuade de prendre une autre voie de plus grande perfection en apparence; et l'ayant dévoyé de son premier chemin, il lui rend petit à petit impossible la suite du second; et lui en propose un troisième, afin que l'occupant en la recherche continuelle de divers et nouveaux moyens pour se perfectionner, il l'empêche d'en employer aucun, et par conséquent de parvenir à la fin pour laquelle il les cherche, qui est la perfection. Les jeunes chiens à tous rencontres quittent la meute, et tirent au change; mais les vieux qui sont sages, ne prennent jamais le change, ains suivent toujours les erres sur lesquelles

ils sont. Qu'un chacun donc ayant trouvé la très-sainte volonté de Dieu en sa vocation, demeure saintement et amoureusement en icelle, y pratiquant les exercices convenables selon l'ordre de sa discrétion, et avec le zèle de la perfection.

CHAPITRE XII.

De l'union de la volonté humaine à celle de Dieu ès-inspirations qui sont contre les lois ordinaires; et de la paix et douceur de cœur, seconde marque de l'inspiration.

Il se faut donc comporter ainsi, Théotime, ès-inspirations qui ne sont extraordinaires que d'autant qu'elles nous incitent à pratiquer avec une extraordinaire ferveur et perfection les exercices ordinaires du chrétien. Mais il y a d'autres inspirations que l'on appelle extraordinaires, non seulement parce qu'elles font avancer l'âme au delà du train ordinaire, mais aussi parce qu'elles la portent à des actions contraires aux lois, règles et coutumes communes de la très-sainte église, et qui partant sont plus admirables qu'imitables. La sainte demoiselle que les historiens appellent Eusèbe l'étrangère, quitta Rome, sa patrie, et s'habillant en garçon avec deux autres filles, s'embarqua pour aller outre mer, et passa en Alexandrie, et de-là en l'île de Cò; où se voyant en assurance, elle reprit les habits de son sexe, et se remettant sur mer elle alla au pays de Carie en la ville de Myssala, où le grand Paul qui l'avoit trouvée en Cô, et l'ayant prise sous sa conduite spirituelle, la mena; et où par après étant devenu évêque, il la gouverna si saintement qu'elle

dressa un monastère, et s'employa au service de l'église en l'office qu'en ce temps-là on appeloit de diacresse, avec tant de charité qu'elle mourut enfin toute sainte, et fut reconnue pour telle, par une grande multitude de miracles que Dieu fit par ses répliques et intercessions. De s'habiller des habits de sexe duquel on n'est pas, et s'exposer ainsi déguisée au voyage avec des hommes, cela est non seulement au-delà, mais contraire aux règles ordinaires de la modestie chrétienne. Un jeune homme donna un coup de pied à sa mère, et toujours de vive repentance s'en vint confesser à saint Antoine de Padoue, qui pour lui imprimer plus vivement en l'âme l'horreur de son péché, lui dit entr'autres choses : Mon enfant, le pied qui a servi d'instrument à votre malice, pour un si grand forfait, mériteroit d'être coupé; ce que le garçon prit si à cœur, qu'étant de retour chez sa mère, ravi du sentiment de sa contrition, il se coupa le pied. Les paroles du saint n'eussent pas eu cette force selon leur portée ordinaire, si Dieu n'y eût ajouté son inspiration; mais inspiration si extraordinaire qu'on croiroit que ce fut plutôt une tentation; si le miracle de la réunion de ce pied coupé, fait par la bénédiction du saint, ne l'eût autorisée. Saint Paul, premier hermite, saint Antoine, sainte Marie Egyptiaque, ne se sont pas abîmés en ces vastes solitudes, privés d'ouïr la messe, de communier et de se confesser, et privés, jeunes gens qu'ils étoient encore, de conduite et de toute assistance, sans une forte inspiration. Le grand Siméon Stylite fit une vie qu'homme du monde n'eût pu penser ni entreprendre, sans l'instinct et l'assistance céleste. Saint Jean, évêque, surnommé le Silentiaire, quittant son évêché à l'insu de tout son

clergé, alla passer le reste de ses jours au monastère de Laura, sans qu'on pût onc avoir de ses nouvelles : cela n'étoit-ce pas contre les règles de la très-sainte résidence? Et le grand saint Paulin, qui se vendit pour racheter l'enfant d'une pauvre veuve, comme le pouvoit-il faire selon les lois ordinaires, puisqu'il n'étoit pas sien, ains à son église et au public par la consécration épiscopale? Ces filles et femmes qui poursuivies pour leur beauté, défigurèrent leurs visages par des blessures volontaires, afin de garder leur chasteté, sous la faveur d'une sainte laideur, ne faisoient-elles pas chose, ce semble, défendue?

Or, une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulièrement des extraordinaires, c'est la paix et la tranquillité du cœur qui les reçoit ; car l'esprit divin est voirement violent, mais d'une violence douce, suave et paisible. Il vient comme *un vent impétueux* et comme un foudre céleste, mais il ne renverse point les apôtres, il ne les trouble point : la frayeur qu'ils reçoivent de son bruit est momentanée, et se trouve soudain suivie d'une douce assurance. C'est pourquoi ce feu *s'assied sur un chacun d'iceux*, comme y prenant et donnant son sacré repos; et comme le Sauveur est appelé paisible ou pacifique Salomon, aussi son épouse est appelée Sulamite, tranquille et fille de paix : et la voix, c'est-à-dire, l'inspiration de l'époux ne l'agite ni la trouble nullement; ains l'attire si suavement qu'il la fait doucement fondre, et comme écouler son âme en lui : *Mon âme*, dit-elle, *s'est fondue, quand mon bien-aimé a parlé.* (*Cant. Cant.* 5. 6.) Et bien qu'elle soit belliqueuse et guerrière, si est-ce que tout ensemble elle est tellement paisible, qu'em-

mi les armées et batailles, elle continue les accords d'une mélodie nompareille. *Que verrez-vous*, dit-elle *en la Sulamite, sinon les chœurs des armées*? Ses armées sont des chœurs, c'est-à-dire, des accords des chantres; et ses chœurs sont des armées, parce que les armes de l'église et de l'âme dévote ne sont autre chose que les oraisons; les hymnes, les cantiques et les psaumes. Ainsi les serviteurs de Dieu qui ont eu les plus hautes et relevées inspirations, ont été les plus doux et paisibles de l'univers; Abraham, Isaac et Jacob. Moïse est qualifié *le plus débonnaire de tous* les hommes : David est recommandé par sa mansuétude.

Au contraire, l'esprit malin est turbulent, âpre, remuant; et ceux qui suivent les suggestions infernales, cuidans que ce soient inspirations célestes, sont ordinairement connoissables, parce qu'ils sont inquiets, têtus, fiers, entrepreneurs et remueurs d'affaires, qui, sous le prétexte de zèle, renversent tout sens dessus dessous, censurent tout le monde, tancent un chacun, blâment toutes choses; gens sans conduite, sans condescendance, qui ne supportent rien, exerçant les passions de l'amour-propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin.

CHAPITRE XIII.

Troisième marque de l'inspiration, qui est la sainte obéissance à l'Eglise et aux supérieurs.

A la paix et douceur du cœur est inséparablement conjointe la très-sainte humilité. Mais je n'appelle

pas humilité ce cérémonieux assemblage de paroles, de gestes, de baisement de terre, de révérences, d'inclinations, quand il se fait, comme il advient souvent, sans aucun sentiment intérieur de sa propre abjection et de la juste estime du prochain. Car tout cela n'est qu'un vain amusement des foibles esprits, et doit plutôt être nommé fantôme d'humilité, qu'humilité.

Je parle d'une humilité noble, réelle, moëlleuse, solide, qui nous rend souples à la correction, maniables et prompts à l'obéissance. Tandis que l'incomparable Siméon Stylite étoit encore novice à Tolède, il se rendit impliable à l'avis de ses supérieurs qui le vouloient empêcher de pratiquer tant d'étranges rigueurs, par lesquelles il sévissoit désordonnément contre soi-même; si que enfin il fut pour cela chassé du monastère, comme peu susceptible de la mortification du cœur, et trop adonné à celle du corps. Mais étant par après rappelé et devenu plus dévot et plus sage en la vie spirituelle, il se comporta bien d'une autre façon, ainsi qu'il témoigna en l'action suivante. Car lorsque les hermites épars parmi les déserts voisins d'Antioche surent la vie extraordinaire qu'il faisoit sur sa colonne, en laquelle il sembloit être ou un ange terrestre, ou un homme céleste, ils lui envoyèrent un député d'entr'eux, auquel ils donnèrent ordre de lui parler de leur part en cette sorte : Pourquoi est ce, Siméon, que laissant le grand chemin de la vie dévote frayé par tant de grands et saints devanciers, vous en suivez un autre inconnu aux hommes, et tant éloigné de tout ce qui a été vu et ouï jusqu'à présent? Quittez, Siméon, cette colonne, et rangez-vous meshui avec les autres à la façon de vivre et

la méthode de servir Dieu usitée par les bons à pères prédécesseurs. Que si Siméon acquiesçoit à leur avis, et pour condescendre à leur volonté se montroit prompt à vouloir descendre, ils donnèrent charge au député de lui laisser la liberté de persévérer en ce genre de vie jà commencée; d'autant que par son obéissance, disoient ces bons pères, on pourra bien connoître qu'il a entrepris cette sorte de vie par l'inspiration divine; mais si au contraire il résistoit, et que, méprisant leur exhortation, il voulût suivre sa propre volonté, ils résolurent qu'il le falloit retirer par force, et lui faire abandonner sa colonne. Le député donc étant venu à la colonne, il n'eût pas sitôt fait son ambassade, que le grand Siméon, sans délai, sans réserve, sans réplique quelconque, se print à vouloir descendre avec une obéissance et humilité digne da sa rare sainteté. Ce que voyant le délégué : arrêtez, dit-il, ô Siméon, demeurez là, persévérez constamment, et ayez bon courage, poursuivez vaillamment votre entreprise, votre séjour sur cette colonne est de Dieu.

Mais voyez, Théotime, je vous prie, comme ces anciens et saints anachorètes, en leur assemblée générale, ne trouvent point de marque plus assurée de l'inspiration céleste en un sujet si extraordinaire, comme fut la vie de ce saint stylite, que de le voir simple, doux et maniable sous les lois de la très-sainte obéissance; aussi Dieu, bénissant la soumission de ce grand homme, lui donna la grâce de persévérer trente ans entiers sur une colonne haute de trente six coudées, après avoir déjà été sept ans sur les autres colonnes de six, de douze et de vingt pieds de hauteur, et ayant auparavant été dix ans sur une petite

pointe de rocher au lieu appelé la Mandre. Ainsi cet oiseau de paradis, vivant en l'air sans toucher terre, fut un spectacle d'amour pour les anges, et d'admiration pour les humains. Tout est assuré en l'obéissance, tout est suspect hors de l'obéissance.

Quand Dieu jette des inspirations dans un cœur, la première qu'il répand c'est celle de l'obéissance. Mais y eut-il jamais une plus illustre et sensible inspiration que celle qui fut donnée au glorieux saint Paul? Or, le chef principal d'icelle fut qu'il allât en la cité en laquelle il apprendroit par la bouche d'Ananie ce qu'il avait à faire; et cet Ananie, homme grandement célèbre, étoit, comme dit saint Dorothée, évêque de Damas. Quiconque dit qu'il est inspiré, et refuse d'obéir aux supérieurs et suivre leurs avis, il est un imposteur. Tous les prophètes et prédicateurs, qui ont été inspirés de Dieu, ont toujours aimé l'église, toujours adhéré à sa doctrine, toujours aussi été approuvés par icelle, et n'ont jamais rien annoncé si fortemement que cette vérité, que *les lèvres du prêtre gardoient la science*, *et* qu'on devoit *requérir la loi de sa bouche.* (*Malach.* 2. 7.) De sorte que les missions extraordinaires sont des illusions diaboliques, et non des inspirations célestes, si elles ne sont reconnues et approuvées par les pasteurs qui sont de la mission ordinaire; car ainsi s'accordent Moïse et les prophètes. Saint François, saint Dominique, et les autres pères des ordres religieux, vinrent au service des âmes par une inspiration extraordinaire, mais ils se soumirent d'autant plus humblement et cordialement à la sacré hiérarchie de l'église. En somme les trois meilleures et plus assurées marques des légitimes inspirations, sont la persévérance

contre l'inconstance et légèreté, la paix et douceur de cœur contre les inquiétudes et empressemens, l'humble obéissance contre l'opiniâtreté et bigearrerie.

Et pour conclure tout ce que nous avons dit de l'union de notre volonté à celle de Dieu, qu'on appelle signifiée, presque toutes les herbes qui ont les fleurs jaunes, et même la chicorée sauvage qui les a bleues, les tournent toujours du côté du soleil, et suivent ainsi son contour; mais l'heliotrope ne contourne pas seulement ses fleurs, ains encore toutes ses fleurs à la suite de ce grand luminaire; de même tous les élus tourmentent la fleur de leur cœur, qui est l'obéissance aux commandemens, du côté de la volonté divine; mais les âmes vivement éprises du saint amour ne regardent pas seulement cette divine bonté par l'obéissance aux commandemens, ains aussi par l'union de toutes leurs affections, suivant le contour de ce divin soleil en tout ce qu'il leur commande, conseille et inspire sans réserve ni exception quelconque, dont elles peuvent dire avec le sacré Psalmiste : Seigneur, *vous avez empoigné ma main droite, et m'avez conduit en votre volonté, et m'avez recueilli avec* beaucoup de *gloire. J'ai été fait comme un cheval envers vous, et je suis toujours avec vous*; (*Ps.* 62. 24.) car comme un cheval bien dressé se manie aisément, doucement et justement, en toutes façons, par l'écuyer qui le monte; aussi l'âme amante est si souple à la volonté de Dieu, qu'il en fait tout ce qu'il veut.

CHAPITRE XIV.

Briève méthode pour connoître la volonté de Dieu.

Saint Basile dit que la volonté de Dieu nous est témoignée par ses ordonnances ou commandemens, et que lors il n'y a rien à délibérer; car il faut faire simplement ce qui est ordonné; mais que pour le reste il est en notre liberté de choisir à notre gré ce que bon nous semblera, bien qu'il ne faille pas faire tout ce qui est loisible, ains seulement ce qui est expédient; et qu'enfin, pour bien discerner ce qui est convenable, il faut ouïr l'avis du sage père spirituel.

Mais, Théotime, je vous avertis d'une tentation ennuyeuse qui arrive maintefois aux âmes qui ont un grand désir de suivre en toutes choses ce qui est plus selon la volonté de Dieu; car l'ennemi, en toutes occurrences, les met en doute si c'est la volonté de Dieu qu'elles fassent une chose plutôt qu'une autre; comme par exemple si c'est la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'ami, ou qu'elles ne mangent pas; qu'elles prennent des habits gris ou noirs, qu'elles jeûnent le vendredi ou le samedi, qu'elles aillent à la récréation ou qu'elles s'en abstiennent, en quoi elles consument beaucoup de temps; et tandis qu'elles s'occupent et embarrassent à vouloir discerner ce qui est meilleur, elles perdent inutilement le loisir de faire plusieurs biens, desquels l'exécution seroit plus à la gloire de Dieu, que ne sauroit être le discernement du bien et du mieux auquel elles se sont amusées.

On n'a pas accoutumé de peser la menue monnaie, ains seulement les pièces d'importance. Le trafic seroit trop ennuyeux et mangeroit trop de temps, s'il falloit peser les sols, les deniers et les pites. Ainsi ne doit-on pas peser toutes sortes de menues actions pour savoir si elles valent mieux que les autres. Il y a même bien souvent de la superstition à vouloir faire cet examen: car à quel propos mettra-t-on en difficulté, s'il est mieux d'ouïr la messe en une église qu'en une autre? Ce n'est pas bien servir un maître d'employer autant de temps à considérer ce qu'il faut faire, comme à faire ce qui est requis. Il faut mesurer notre attention à l'importance de ce que nous entreprenons : ce seroit un soin déréglé de prendre autant de peine à délibérer pour faire un voyage d'une journée, comme pour celui de trois ou quatre cents lieues.

Le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de grande conséquence, de quelque œuvre de longue haleine, ou de quelque dépense bien grande, le changement de séjour, l'élection des conversations, et telles semblables choses, méritent qu'on pense sérieusement ce qui est plus selon la volonté divine. Mais ès-menues actions journalières, ès-quelles même la faute n'est ni de conséquence, ni irréparable, qu'est-il besoin de faire l'embesogné, l'attentif et l'empêché à faire des importunes consultations? A quel propos me mettrai-je en dépense pour apprendre si Dieu aime mieux que je dise le rosaire ou l'office de Notre-Dame, puisqu'il ne sauroit y avoir tant de différence entre l'un et l'autre, qu'il faille pour cela faire une grande enquête? que j'aille plutôt à

l'hôpital visiter les malades, qu'à vêpres; que j'aille plutôt au sermon qu'en une église où il y a indulgence? Il n'y a rien pour l'ordinaire de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre, qu'il faille pour cela entrer en grande délibération. Il faut aller tout à la bonne foi et sans subtilité en telles occurences, et, comme dit saint Basile, faire librement ce que bon nous semblera, pour ne point lasser notre esprit, perdre le temps, et nous mettre en danger d'inquiétude, scrupule et superstition. Or, j'entends toujours, quand il n'y a pas grande disproportion entre une œuvre et l'autre, et qu'il ne se rencontre point de circonstance considérable d'une part plus que de l'autre.

Es-choses mêmes de conséquence, il faut être bien humble et ne point penser trouver la volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de discours. Mais après avoir demandé la lumière du Saint-Esprit, appliqué notre considération à la recherche de son bon plaisir, pris le conseil de notre directeur, et, s'il y échoit, de deux ou trois autres personnce spirituelles, il se faut résoudre et déterminer au nom de Dieu, et ne faut plus par après révoquer en doute notre choix, mais le cultiver et soutenir dévotement, paisiblement et constamment. Et bien que les difficultés, tentations et diversités d'événemens qui se rencontrent au progrès de l'exécution de notre dessein, nous pourroient donner quelque défiance d'avoir bien choisi, il faut néanmoins demeurer fermes, et ne point regarder tout cela, ains considérer que si nous eussions fait un autre choix, nous eussions peut-être trouvé cent fois pis; outre que nous ne savons pas

si Dieu veut que nous soyons exercés en la consolation ou en la tribulation, en la paix ou en la guerre. La résolution étant saintement prise, il ne faut jamais douter de la sainteté de l'exécution; car, s'il ne tient à nous, elle ne peut manquer : faire autrement, c'est une marque d'un grand amour-propre ou d'enfance, foiblesse ou niaiserie d'esprit.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

De l'amour de soumission, par lequel notre volonté s'unit au bon plaisir de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

De l'union de notre volonté avec la volonté divine, qu'on appelle volonté de bon plaisir.

RIEN ne se fait, hormis le péché, que par la volonté de Dieu, qu'on appelle volonté absolue et de bon plaisir, que personne ne peut empêcher, et laquelle ne nous est point connue que par les effets, qui, étant arrivés, nous manifestent que Dieu les a voulus et désignés.

1°. Considérons en bloc, Théotime, tout ce qui a été, qui est et qui sera; et tout ravi d'étonnement, nous serons contraints d'exclamer, à l'imitation du Psalmiste : O Seigneur, *je vous louerai, parce que vous êtes excessivement magnifié : vos œuvres sont merveilleuses, et mon âme le reconnoît trop plus. Votre science est admirable au-dessus de moi, elle prévaut, et je ne puis y atteindre* (*Psaum.* 138. 14.) Et de là nous passerons à la très-sainte complaisance, nous réjouissant de quoi Dieu est si infini en sagesse, puissance et bonté, qui sont les trois propriétés divines, desquelles l'univers n'est qu'un petit essai et comme une montre.

2°. Voyons les hommes et les anges, et toute cette variété de natures, de qualités, conditions, facultés, affections; passions, grâces et priviléges que la suprême Providence a établies en la multitude innombrable de ces intelligences célestes et des personnes humaines, ès-quelles est si admirablement exercée la justice et miséricorde divine; et nous ne pourrons nous contenir de chanter avec une joie pleine de respect et de crainte amoureuse :

J'ai pour objet de mon cantique
La justice et le jugement,
Je vous consacre ma musique,
O Dieu tout juste et tout clément.

Théotime, nous devons avoir une extrême complaisance de voir comme Dieu exerce sa miséricorde par tant de diverses faveurs qu'il distribue aux anges et aux hommes, au ciel et en la terre; et comme il pratique sa justice par une infinie variété de peines et châtimens : car sa justice et sa miséricorde sont également aimables et admirables en elles-mêmes, puisque l'une et l'autre ne sont autre chose qu'une même très-unique bonté et divinité. Mais d'autant que les effets de sa justice nous sont âpres et pleins d'amertume, il les adoucit toujours par le mélange de ceux de sa miséricorde, et fait qu'emmi les eaux du déluge de sa juste indignation, l'olive verdoyante soit conservée; et que l'âme dévote, comme une chaste colombe, l'y puisse enfin trouver, si toutefois elle veut bien amoureusement méditer à la façon des colombes. Ainsi la mort, les afflictions, les sueurs, les travaux dont notre vie abonde, qui, par la juste ordonnance de Dieu, sont les peines du péché, sont aussi, par sa

douce miséricorde, des échelons pour monter au ciel, des moyens pour profiter en la grâce, et des mérites pour obtenir la gloire. Bienheureuses sont la pauvreté, la faim, la soif, la tristesse, la maladie, la mort, la persécution : car ce sont voirement des équitables punitions de nos fautes ; mais punitions tellement tempérées, et comme parlent les médecins, tellement aromatisées de la suavité, débonnaireté et clémence divine, que leur amertume est très-aimable. Chose étrange, mais véritable, Théotime ! si les damnés n'étoient aveuglés de leur obstination et de la haine qu'ils ont contre Dieu, ils trouveroient de la consolation en leurs peines, et verroient la miséricorde divine admirablement mêlée avec les flammes qui les brûlent éternellement. Si que les saints considérant, d'une part, les tourmens des damnés si horribles et effroyables, ils en louent la justice divine, et s'écrient:

Vous êtes juste, ô Dieu, vous êtes équitable ;
La justice à jamais règne en vos jugemens.

Mais voyant d'autre part que ces peines, quoique éternelles et incompréhensibles, sont toutefois moindres de beaucoup que les coulpes et crimes pour lesquels elles sont infligées, ravis de l'infinie miséricorde de Dieu : ô Seigneur, diront-ils, que vous êtes bon ! puisque au plus fort de votre ire, vous ne pouvez contenir le torrent de vos miséricordes, qu'elles n'écoulent leurs eaux dans les impétueuses flammes de l'enfer.

Vous n'avez oublié la bonté de votre âme,
Non pas même jetant les damnés dans la flamme
De l'enfer éternel, emmi votre fureur.
Vous n'avez su garder votre sainte douceur
De répandre les traits de sa compassion,
Emmi les justes coups de la punition.

3°. Venons par après à nous-mêmes en particulier, et voyons une quantité de biens intérieurs et extérieurs, comme aussi un nombre très-grand de peines intérieures et extérieures que la providence divine nous a préparées selon sa sainte justice et miséricorde; et comme ouvrant les bras de notre consentement, embrassons tout cela très-amoureusement, acquiesçant à sa très-sainte volonté, et chantant à Dieu, par manière d'un hymne d'éternel acquiescement : *Votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* (*Matth.* 6. 10.) Oui Seigneur, votre volonté soit faite en la terre, où nous n'avons point de plaisir sans mélange de quelque douleur, point de roses sans épines, point de jour sans la suite d'une nuit, point de printemps sans qu'il soit précédé de l'hiver; en la terre, Seigneur, où les consolations sont rares, et les travaux inombrables. O Dieu! néanmoins que votre volonté soit faite, non-seulement en l'exécution de vos commandemens, conseils et inspirations qui doivent être pratiqués par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peines qui doivent être reçues en nous, afin que votre volonté fasse par nous, en nous et de nous tout ce qu'il lui plaira.

CHAPITRE II.

Que l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu se fait principalement ès-tribulations.

Les peines considérées en elles-mêmes ne peuvent être aimées : mais regardées en leur origine, c'est-à-dire, en la providence et volonté divine qui les or-

donne, elles sont infiniment aimables. Voyez la verge de Moïse en terre, c'est un serpent effroyable : voyez-la en la main de Moïse, c'est une baguette de merveilles. Voyez les tribulations en elles-mêmes, elles sont affreuses : voyez-les en la volonté de Dieu, elles sont des amours et des délices. Combien de fois nous est-il arrivé d'avoir à contre-cœur les remèdes et médicamens, tandis que le médecin ou l'apothicaire les présentoit; et que nous étant offerts par quelque main bien-aimée, l'amour surmontant l'horreur, nous les recevions avec joie? Certes, ou l'amour ôte l'âpreté du travail, ou il rend le sentiment aimable. On dit qu'en Béotie il y a un fleuve dans lequel les poissons paroissent tout d'or; mais ôtez-les de ces eaux qui sont le lieu de leur origine, ils ont la couleur naturelle des autres poissons. Les afflictions sont comme cela Si nous les regardons hors de la volonté de Dieu, elles ont leur amertume naturelle : mais qui les considère en ce bon plaisir éternel, elles sont toutes d'or, aimables et précieuses plus qu'il ne se peut dire.

Si le grand Abraham eut vu la nécessité de tuer son fils hors la volonté de Dieu, pensez, Théotime, combien de peines et de convulsions de cœur il eut souffert : mais la voyant dans le bon plaisir de Dieu, elle lui est toute d'or, et il l'embrasse tendrement. Si les martyrs eussent vu leurs tourmens hors ce bon plaisir, comment eussent-ils pu chanter entre les fers et les flammes? Le cœur vraiment amoureux aime le bon plaisir divin, non seulement ès-consolations, mais aussi ès-afflictions; ains il l'aime plus en la croix ès-peines et travaux, parce que c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir l'amant pour la chose aimée.

Les Stoïciens, particulièrement le bon Epictete, colloquoient toute leur philosophie à s'abstenir et soutenir, à se déporter et supporter, à s'abstenir et se déporter des p'aisirs, voluptés et honneurs terrestres, à soutenir et supporter les injures, travaux et incommodités. Mais la doctrine chrétienne, qui est la seule vraie philosophie, a trois principes sur lesquels elle établit tout son exercice; l'abnégation de soi-même, qui est bien plus que de s'abstenir des plaisirs; porter sa croix, qui est bien plus que de la supporter; suivre notre Seigneur, non seulement en ce qui est de renoncer à soi-même et porter sa croix, mais aussi en ce qui est de la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais toutefois on ne témoigne point tant d'amour en l'abnégation ni en l'action, comme on fait en la passion. Certes, le Saint-Esprit marque en l'écriture sainte le plus haut point de l'amour de notre Seigneur envers nous en la mort et passion qu'il a soufferte pour nous.

1°. Aimer la volonté de Dieu ès-consolations, c'est un bon amour, quand en vérité on aime la volonté de Dieu, et non pas la consolation en laquelle elle est; néanmoins c'est un amour sans contradiction, sans répugnance, et sans effort : car qui n'aimeroit une si digne volonté en un sujet si agréable?

2°. Aimer la volonté divine en ses commandemens, conseils et inspirations, c'est un second degré d'amour plus parfait : car il nous porte à renoncer et quitter notre propre volonté, et nous fait abstenir et déporter de plusieurs voluptés, mais non pas de toutes.

3°. Aimer les souffrances et afflictions pour l'amour de Dieu, c'est le haut point de la très sainte charité : car en cela il n'y a rien d'aimable que la seule volonté

divine; il y a une grande contradiction de la part de notre nature : et non seulement on quitte toutes les voluptés; mais on embrasse les tourmens et travaux.

Le malin ennemi savoit bien que c'étoit le dernier affinement de l'amour, quand après avoir ouï de la bouche de Dieu que Job étoit juste, droiturier, craignant Dieu, fuyant le péché et ferme en l'innocence, il estima tout cela peu de chose, en comparaison de la souffrance des afflictions par lesquelles il fit le dernier et plus grand essai de l'amour de ce grand serviteur de Dieu; et pour les rendre extrêmes, il les composa de la perte de tous ses biens et de tous ses enfans, de l'abandonnement de tous ses amis, d'une arrogante contradiction de ses plus grands confédérés et de sa femme, mais contradiction pleine de mépris, moqueries et reproches; à quoi il ajouta l'assemblage de presque toutes les maladies humaines, notamment une plaie universelle, cruelle, infecte, horrible.

Or voilà toutefois le grand Job, comme roi des misérables de la terre, assis sur un fumier, comme sur le trône de la misère, paré de plaies, d'ulcères, de pourriture, comme de vêtemens royaux assortissant à la qualité de sa royauté, avec une si grande abjection et anéantissement, que s'il n'eût parlé, on ne pouvoit discerner si Job étoit un homme réduit en fumier, ou si le fumier étoit une pourriture en forme d'homme. Or le voilà, dis-je, le grand Job qui s'écrie : *Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi bien les maux?* (*Job.* 2. 10.) O Dieu, que cette parole est de grand amour! Il pense, Théotime, que c'est de la main de Dieu qu'il a reçu les biens, témoignant qu'il n'avoit pas tant estimé les biens, parce qu'ils étoient biens,

comme parce qu'ils provenoient de la main du Seigneur. Ce qu'étant ainsi il conclut que donc il faut supporter amoureusement les adversités, puisqu'elles procèdent de la même main du Seigneur, également aimable, lorsqu'elle distribue les afflictions, comme quand elle donne les consolations. Les biens sont volontiers reçus de tous; mais de recevoir les maux, il n'appartient qu'à l'amour parfait, qui les aime d'autant plus, qu'ils ne sont aimables que pour le respect de la main qui les donne.

Le voyageur qui a peur de faillir le droit chemin, marchant en doute, va regardant çà et là le pays où il est, et s'amuse presque à chaque bout de champ à considérer s'il ne se fourvoie point. Mais celui qui est assuré de sa route, va gaîment, hardiment et vitement. Ainsi certes, l'amour voulant aller à la volonté de Dieu parmi les consolations, il va toujours en crainte, de peur de prendre le change, et qu'en lieu d'aimer le bon plaisir de Dieu, il n'aime le plaisir propre qui est en la consolation. Mais l'amour qui tire chemin devers la volonté de Dieu en l'affliction, il marche en assurance : car l'affliction n'étant nullement aimable en elle-même, il est bien aisé de ne l'aimer que pour le respect de la main qui la donne. Les chiens sont à tous coups en défaut au printemps, et n'ont quasi nul sentiment, parce que les herbes et fleurs poussent alors si fortement leur senteur, qu'elle outrepasse celle du cerf ou du lièvre. Parmi le printemps des consolations, l'amour n'a presque nulle reconnoissance du bon plaisir de Dieu, parce que le plaisir sensible de la consolation jette tant d'attraits dedans le cœur, qu'il en est diverti de l'attention qu'il devrait avoir à la volonté de Dieu. Notre Sei-

gneur ayant donné le choix à sainte Catherine de Sienne d'une couronne d'or et d'une couronne d'épines, elle choisit celle-ci comme plus conforme à l'amour. C'est une marque assurée de l'amour, dit la bienheureuse Angéle de Foligni, que de vouloir souffrir, et le grand apôtre s'écrie qu'*il ne se glorifie qu'en la croix, en l'infirmité*, en la persécution.

CHAPITRE III.

De l'union de notre volonté au bon plaisir divin, ès-afflictions spirituelles, par la résignation.

L'AMOUR de la croix nous fait entreprendre des afflictions volontaires, comme, par exemple, des jeûnes, veilles, cilices et autres macérations de la chair, et nous fait renoncer aux plaisirs, honneurs et richesses, l'amour en ces exercices est tout agréable au bien-aimé. Toutefois il l'est encore davantage, quand nous recevons avec impatience, doucement et agréablement les peines, tourmens et tribulations, en considération de la volonté divine qui nous les envoye. Mais l'amour est alors en son excellence, quand nous ne recevons pas seulement avec douceur et patience les afflictions, ains nous les chérissons, nous les aimons et les caressons à cause du bon plaisir divin duquel elles procèdent.

Or, entre tous les essais de l'amour parfait, celui qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles, est sans doute le plus fin et le plus relevé. La bienheureuse Angéle de Foligny fait une admirable description des peines intérieures, ès-quelles

quelquefois elle s'étoit trouvée, disant que son âme étoit en tourment, comme un homme qui, pieds et mains liés, seroit pendu par le col, et ne seroit pourtant pas étranglé, mais demeureroit en cet état entre mort et vif, sans espérance de secours, ne pouvant ni se soutenir de ses pieds, ni s'aider des mains, ni crier de la bouche, ni même soupirer ou plaindre. Il est ainsi, Théotime. L'âme est quelquefois tellement pressée d'afflictions intérieures, que toutes ses facultés et puissances en sont accablées par la privation de tout ce qui la peut alléger, et par l'appréhension et impression de tout ce qui la peut attrister. Si qu'à l'imitation de son Sauveur, elle *commence à s'ennuyer*, *à craindre*, à s'épouvanter, puis *à s'attrister* d'une tristesse pareille à celle des mourans, dont elle peut bien dire : *Mon âme est triste jusques à la mort;* et du consentement de tout son intérieur elle désire, demande et supplie, que, *s'il est possible, ce calice soit éloigné* d'elle, ne lui restant plus que la fine suprême pointe de l'esprit, laquelle attachée au cœur et bon plaisir de Dieu, dit par un très-simple acquiescement : ô Père éternel, *mais toutefois ma volonté ne soit pas faite*, *ains la vôtre*. Et c'est l'importance que l'âme fait cette résignation parmi tant de trouble, entre tant de contradictions et répugnances, qu'elle ne s'aperçoit presque pas de la faire; au moins lui est-il advis que c'est si languidement, que ce ne soit pas de bon cœur, ni comme il est convenable, puisque ce qui se passe alors pour le bon plaisir divin, se fait non seulement sans plaisir et contentement, mais contre tout le plaisir et contentement de tout le reste du cœur, auquel l'amour permet bien de se plaindre, au moins de ce

qu'il ne se peut pas plaindre, et de dire toutes les lamentations de Job et de Jérémie, mais à la charge que toujours le sacré acquiescement se fasse dans le fond de l'âme, en la suprême et plus délicate pointe de l'esprit, et cet acquiescement n'est pas tendre, ni doux, ni presque pas sensible, bien qu'il soit véritable, fort, indomptable et très-amoureux, et semble qu'il soit retiré au fin bout de l'esprit comme dans le donjon de la forteresse où il demeure courageux, quoique tout le reste soit pris et pressé de tristesse. Et plus l'amour en cet état est dénué de tout secours, abandonné de toute l'assistance des vertus et facultés de l'âme, plus il en est estimable de garder si constamment sa fidélité.

Cette union et conformité au bon plaisir divin se fait ou par la sainte résignation, ou par la très-sainte indifférence. Or, la résignation se pratique par manière d'effort et de soumission : on voudroit bien vivre au lieu de mourir; néanmoins, puisque c'est le bon plaisir de Dieu qu'on meure, on acquiesce. On voudroit vivre, s'il plaisoit à Dieu, et de plus on voudroit qu'il plût à Dieu de faire vivre. On meurt de bon cœur, mais on vivroit encore plus volontiers; on passe d'assez bonne volonté, mais on demeureroit encore plus affectionnément. Job en ses travaux fait l'acte de résignation : *Si nous avons reçu les biens*, dit-il, *de la main de Dieu*, *pourquoi ne soutiendrons-nous les peines* et travaux qu'il nous envoye? Voyez, Théotime, qu'il parle de soutenir, supporter, endurer. *Comme il a plu au Seigneur*, *ainsi a-t-il été fait : le nom du Seigneur soit béni.* Ce sont des paroles de résignation et acception, par manière de souffrance et de patience.

CHAPITRE IV.

De l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu, par l'indifférence.

La résignation préfère la volonté de Dieu à toutes choses; mais elle ne laisse pas d'aimer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu. Or, l'indifférence est au-dessus de la résignation : car elle n'aime rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu. Certes, le cœur le plus indifférent du monde peut être touché de quelque affection, tandis qu'il ne savoit encore pas où est la volonté de Dieu. Eliézer étant arrivé à la fontaine de Haram, vit bien la vierge Rébecca, et la trouva sans doute *trop plus belle et agréable*; mais pourtant il demeura en indifférence, jusqu'à ce que, par le signe que Dieu lui avoit inspiré, il connût que la volonté divine l'avoit *préparée au fils de* son *maître*; car alors il lui donna *les pendans d'oreilles et les bracelets d'or.* Au contraire, si Jacob n'eût aimé en Rachel que l'alliance de Laban, à laquelle son père Isaac l'avoit obligé, il eût autant aimé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre étoit également fille de Laban, et par conséquent la volonté de son père eût été aussi bien accomplie en l'une comme en l'autre. Mais parce que, outre la volonté de son père, il vouloit satisfaire à son goût particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fâcha d'épouser Lia, et la print à contre-cœur par résignation.

Le cœur indifférent n'est pas comme cela : car sachant que la tribulation, quoiqu'elle soit laide comme une autre Lia, né laisse pas d'être fille, et fille bien-aimée du bon plaisir divin ; il l'aime autant que la consolation, laquelle néanmoins en elle-même est plus agréable ; ains il aime encore plus la tribulation, parce qu'il ne voit rien d'aimable en elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien ne prendrai-je que l'eau? Ains je l'aimerai mieux dans le verre, parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau même, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit présentée en la tribulation ou en la consolation, puisqu'en l'une et en l'autre je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paroît d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en icelle que celle de ce très-saint bon plaisir éternel.

Héroïque, ains plus qu'héroïque l'indifférence de l'incomparable saint Paul : *Je suis pressé*, dit-il aux Philippiens, *de deux côtés, ayant désir d'être délivré de ce corps, et d'être avec Jésus-Christ, chose trop meilleure; mais aussi de demeurer en cette vie pour vous.* (*Ep. ad Philipp.* 1. 23. 24.) En quoi il fut imité par le grand évêque saint Martin, qui, parvenu à la fin de la vie, pressé d'un extrême désir d'aller à son Dieu, ne laissa pas pourtant de témoigner qu'il demeureroit aussi volontiers entre les travaux de sa charge, pour le bien de son cher troupeau, comme si après avoir chanté ce cantique :

Que vos pavillons souhaitables,
O Dieu des armées redoutables,
Hélas! à bon droit sont aimés!
Mon âme fond d'ardeur extrême,
Et mes sens se pâment de même
Après vos parvis réclamés;
Mon cœur bondit, ma chair ravie
Saute après vous, Dieu de la vie.

il vint par après faire cette exclamation : O Seigneur, néanmoins si je suis encore requis au service du salut de votre peuple, je ne refuse point le travail : votre volonté soit faite. Admirable indifférence de l'apôtre! admirable celle de cet homme apostolique! Ils voient le paradis ouvert pour eux, ils voient mille travaux en terre, l'un et l'autre leur est indifférent au choix, il n'y a que la volonté de Dieu qui puisse donner le contrepoids à leurs cœurs. Le paradis n'est point plus aimable que les misères de ce monde, si le bon plaisir divin est également là et ici. Les travaux leur sont un paradis, si la volonté divine se trouve en iceux; et le paradis un travail, si la volonté de Dieu n'y est pas. Car, comme dit David, ils ne demandent ni au ciel ni en la terre que de voir le bon plaisir de Dieu accompli. O Seigneur, *qu'y a-t-il au ciel pour moi, ou que veux-je en terre, sinon vous?* (*Ps.* 72. 25).

Le cœur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel : un cœur sans choix, également disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met point son amour ès-choses que Dieu veut, ains en la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoi, quand la volonté de Dieu est en plusieurs

choses, il choisit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a plus. Le bon plaisir de Dieu est au mariage et en la virginité; mais parce qu'il est plus en la virginité, le cœur indifférent choisit la virginité, quand elle lui devroit coûter la vie, comme elle fit à la chère fille spirituelle de saint Paul, sainte Thecle, à sainte Cécile, à sainte Agathe, et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celui du pauvre: le cœur indifférent choisira ce parti. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience pratiquée entre les tribulations; l'indifférent préfère celle-ci, car il y a plus de la volonté de Dieu. En somme, le bon plaisir de Dieu est le souverain objet de l'âme indifférente, partout où elle le voit, elle *court à l'odeur de* ses *parfums*, et cherche toujours l'endroit où il y en a plus, sans considération d'aucune autre chose. Il est conduit par la divine volonté comme par un lien très aimable; et partout où elle va, il la suit: il aimeroit mieux l'enfer avec la volonté de Dieu, que le paradis sans la volonté de Dieu. Oui même il préféreroit l'enfer au paradis, s'il savoit qu'en celui-là il y eût un peu plus du bon plaisir divin qu'en celui-ci: en sorte que si, par imagination de chose impossible, il savoit que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitteroit sa salvation et courroit à sa damnation.

CHAPITRE V.

Que la sainte indifférence s'étend à toutes choses.

L'INDIFFÉRENCE se doit pratiquer ès-choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laideur, la foiblesse, la force; ès-choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses; ès-variétés de la vie spirituelle, comme sécheresses, consolations, goûts, aridités; ès-actions, ès-souffrances, et en somme en toutes sortes d'événemens. Job, quant à la vie naturelle, fut ulcéré d'une plaie la plus horrible qu'on eût vue. Quant à la vie civile, il fut moqué, bafoué, vilipandé et par ses plus proches : en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, pressures, convulsions, angoisses, ténèbres, et de toutes sortes d'intolérables douleurs intérieures, ainsi que ses plaintes et lamentations font foi. Le grand apôtre nous annonce une générale indifférence, pour *nous montrer vrais serviteurs de Dieu, en fort grande patience ès-tribulations, ès-nécessités, ès-angoisses, ès-blessures, ès-prisons, ès-séditions, ès travaux, ès-veilles, ès-jeûnes; en chasteté, en science, en longanimité et suavité au Saint-Esprit, en charité non feinte, en parole de vérité, en la vertu de Dieu, par les armes de justice à droite et à gauche, par la gloire et par l'abjection, par l'infamie et bonne renommée; comme séducteurs, et néanmoins véritables; comme inconnus, et toutefois reconnus; comme mourans, et toutefois vivans; comme châtiés, et toutefois non tués;*

comme tristes, et toutefois toujours joyeux; comme pauvres, et toutefois enrichissans plusieurs; comme n'ayant rien, et toutefois possédant toutes choses. (*Cor.* 6. 4.)

Voyez, je vous prie, Théotime, comme la vie des apôtres étoit affligée; selon le corps, par les blessures; selon le cœur, par les angoisses; selon le monde, par l'infamie et les prisons; et parmi tout cela, ô Dieu, quelle indifférence! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs morts sont vitales, et leurs déshonneurs honorables: c'est-à-dire, ils sont joyeux d'être tristes, contens d'être pauvres, revigorés de vivre entre les périls de la mort, et glorieux d'être avilis, parce que telle étoit la volonté de Dieu.

Et parce qu'elle étoit plus reconnue ès-souffrances qu'ès-actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier, disant: *Paroissons en toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beaucoup de patience, ès-tribulations, ès-nécessités, ès-angoisses*, et puis enfin *en chasteté, en prudence, en longanimité.* (2. *Ad Cor.* 6. 4. 6.)

Ainsi notre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, battu, fouetté, bafoué et tourmenté avec une ignominie extraordinaire; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruels et sensibles tourmens que l'on puisse imaginer; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes, épouvantemens, angoisses, délaissemens et oppressions intérieures qui n'en eurent ni n'en auront jamais de pareilles. Car encore que la suprême portion de son âme fût souverainement jouissante de la gloire éternelle, si est-ce que l'amour empêchoit cette gloire

de répandre ses délices ni ès-sentimens, ni en l'imagination, ni en la raison inférieure, laissant ainsi tout le cœur exposé à la merci de la tristesse et angoisse.

Ezéchiel vit *le simulacre d'une main* qui *le saisit par un* seul *fiocquet des cheveux de* sa *tête, l'élevant entre le ciel et la terre.* (*Ezech.* 5. 3.) Notre Seigneur aussi élevé en la croix entre la terre et le ciel, n'étoit, ce semble, tenu de la main de son père que par l'extrême pointe de l'esprit, et, par manière dire, par un seul cheveu de sa tête, qui touché de la douce main du Père éternel, recevoit une souveraine affluence de félicité, tout le reste demeurant abîmé dans la tristesse et ennui. C'est pourquoi il s'écrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé?* (*Matth.* 27. 46.)

On dit que le poisson qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempêtes, tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luisante, rayonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers. Ainsi emmi la mer des passions dont notre Seigneur fut accablé, toutes les facultés de son âme demeurèrent comme englouties et ensevelies dans la tourmente de tant de peines, hormis la pointe de l'esprit qui, exempte de tout travail, étoit toute claire et resplendissante de gloire et félicité. O que bienheureux est l'amour qui règne dans la cime de l'esprit des fidèles, tandis qu'ils sont entre les vagues et les flots des tribulations intérieures !

CHAPITRE VI.

De la pratique de l'indifférence amoureuse ès-choses du service de Dieu.

On ne connoît presque point le bon plaisir divin que par les événemens, et tandis qu'il nous est inconnu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu, qui nous est manisfestée ou signifiée. Mais soudain que le bon plaisir de sa divine majesté comparoît, il faut aussitôt se ranger amoureusement à son obéissance.

Ma mère ou moi-même (car c'est tout un), sommes au lit malades; que sais-je si Dieu veut que la mort s'ensuive? Certes, je n'en sais rien; mais je sais bien pourtant qu'en attendant l'événement que son bon plaisir a ordonné, il veut par la volonté déclarée que j'emploie les remèdes convenables à la guérison. Je le ferai donc fidèlement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourrai contribuer à cette intention. Mais si c'est le bon plaisir divin que le mal, victorieux des remèdes, apporte enfin la mort, soudain que j'en serai certifié par l'évènement, j'acquiescerai amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la répugnance des puissances de mon âme. *Oui*, Seigneur, je le veux bien, ce dirai-je, *parce que tel a été votre bon plaisir*; il vous a ainsi plu, et il me plaît ainsi à moi qui suis très-humble serviteur de votre volonté.

Mais si le bon plaisir divin m'étoit déclaré avant l'événement d'icelui, comme au grand saint Pierre

la façon de sa mort, au grand saint Paul ses liens et prisons, à Hiérémie la destruction de sa chère Hiérusalem, à David la mort de son fils; alors il faudroit unir à l'instant notre volonté à celle de Dieu, à l'exemple du grand Abraham, et comme lui, s'il nous étoit commandé, entreprendre l'exécution du décret éternel en la mort même de nos enfans. Admirable union de la volonté de ce patriarche avec celle de Dieu! qui croyant que ce fût le bon plaisir divin qu'il sacrifiât son enfant, le voulut et entreprit si fortemement : admirable celle de la volonté de l'enfant qui se soumit si doucement au glaive paternel, pour faire vivre le bon plaisir de son Dieu au prix de sa propre mort.

Mais notez, Théotime, un trait de la parfaite union d'un cœur indifférent avec le bon plaisir divin. Voyez Abraham l'épée au poing, le bras relevé, prêt à donner le coup de mort à son cher unique enfant. Il fait cela pour plaire à la volonté divine, et voyez à même temps un ange qui de la part de cette même volonté, l'arrête tout court, et soudain il retient son coup; également prêt à sacrifier son fils et à ne le sacrifier pas, la vie et la mort d'icelui lui étant indifférente en la présence de Dieu. Quand Dieu lui ordonne de sacrifier cet enfant, il ne s'attriste point; quand il l'en dispense, il ne s'en réjouit point. Tout est pareil à ce grand cœur, pourvu que la volonté de son Dieu soit servie.

Oui, Théotime; car Dieu bien souvent, pour nous exercer en cette sainte indifférence, nous inspire des desseins fort relevés, desquels pourtant il ne veut pas le succès, et lors, comme il nous faut hardiment, courageusement et constamment commencer et suivre

l'ouvrage tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doucement et tranquillement à l'événement de l'entreprise, tel qu'il plaît à Dieu nous le donner. Saint Louis, par inspiration, passe la mer pour conquérir la Terre-Sainte; le succès fut contraire, et il acquiesce doucement. J'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein. Saint François va en Egypte pour y convertir les infidèles, ou mourir martyr entre les infidèles, telle fut la volonté de Dieu; il revient néanmoins sans avoir fait ni l'un ni l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu. Ce fut également la volonté de Dieu que saint Antoine de Padoue désirât le martyre, et qu'il ne l'obtînt pas. Le bienheureux Ignace de Loyola ayant, avec tant de travaux, mis sur pied la compagnie de JÉSUS, de laquelle il voyoit tant de beaux fruits, et en prévoyoit encore de plus beaux à l'avenir, eut néanmoins le courage de se promettre que, s'il la voyoit dissiper, qui seroit le plus âpre déplaisir, dans demi-heure après il en seroit résolu et s'accoiseroit en la volonté de Dieu. Ce docte et saint prédicateur d'Andalousie, Jean Avila, ayant dessein de dresser une compagnie de prêtres réformés pour le service de la gloire de Dieu, en quoi il avoit déjà fait un grand progrès, lorsqu'il vit celle des Jésuites en campagne, qui lui sembla suffire pour cette saison-là, il arrêta court son dessein avec une douceur et une humilité nompareille. O que bienheureuses sont telles âmes, hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire, souples et douces à les quitter, quand Dieu en dispose ainsi. Ce sont des traits d'une indifférence très-parfaite de cesser de faire un bien quand il plaît à Dieu, et de s'en retourner de moitié chemin, quand la volonté de Dieu,

qui est notre guide, l'ordonne. Certes, Jonas eut grand tort de s'attrister de quoi, à son avis, Dieu n'accomplissoit pas sa prophétie sur Ninive: mais il mêla son intérêt et sa volonté propre avec celle de Dieu; c'est pourquoi, quand il voit que Dieu n'exécute pas sa prédiction selon la rigueur des paroles dont il avoit usé en l'annonçant, il s'en fâche et murmure indignement. Que s'il eût eu pour seul motif de ses actions le bon plaisir de la divine volonté, il eut été aussi content de le voir accompli en la rémission de la peine que Ninive avoit meritée, comme de le voir satifait en la punition de la coulpe que Ninive avoit commise. Nous voulons que ce que nous entreprenons et manions réussisse; mais il n'est pas raisonnable que Dieu fasse toutes choses à notre gré. S'il veut que Ninive soit menacée, et que néanmoins elle ne soit pas renversée, puisque la menace suffit à la corriger, pourquoi Jonas s'en plaint-il?

Mais si cela est ainsi, il ne faudra donc rien affectionner, ains laisser les affaires à la merci des événemens? Pardonnez-moi, Théotime; il ne faut rien oublier de tout ce qui est requis pour faire bien réussir les entreprises que Dieu nous met en main; mais à la charge que, si l'événement est contraire, nous le recevrons doucement et tranquillement, car nous avons commandement d'avoir un grand soin des choses qui regardent la gloire de Dieu, et qui sont en notre charge; mais nous ne sommes pas obligés ni chargés de l'événement, car il n'est pas en notre pouvoir. *Ayez soin de lui*, fut-il dit au maître d'étable, en la parabole du pauvre homme mi-mort entre Hiérusalem et Hiérico. Il n'est pas dit, remarque saint Bernard: Guéris-le, mais: Ayes soin de lui. Ainsi, les

apôtres, avec une affection nompareille, prêchèrent premièrement aux Juifs, bien qu'ils sussent qu'enfin il les faudroit quitter comme une terre infructueuse, et se retourner du côté des Gentils. C'est à nous de bien *planter* et bien *arroser*; mais de *donner l'accroissement*, cela n'appartient qu'à Dieu.

Le grand Psalmiste fait cette prière au Sauveur, comme par une acclamation de joie et de présage de victoire : O Seigneur, *par votre beauté et bonne grâce, bandez votre arc, marchez heureusement*, (*Ps.* 44. 5.) et montez à cheval; comme s'il vouloit dire, que par les traits de son saint amour, décochés dans les cœurs humains, il se rendroit maître des hommes, pour les manier à son gré, tout ainsi qu'un cheval bien dressé. O Seigneur, vous êtes le chevalier royal, qui tournez à toutes mains les esprits de vos fidèles amans; vous les poussez quelquefois à toute bride, et ils courent à toute outrance ès-entreprises que vous leur inspirez; et puis, quand il vous semble bon, vous les faites parer au milieu de la carrière au plus fort de leur course.

Mais derechef, si l'entreprise faite par inspiration périt par la faute de ceux à qui elle étoit confiée, comme peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empêche l'événement, ains ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vrai, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu, car Dieu n'est pas auteur du péché; mais c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la défaite et du manquement de ton entreprise en punition de ta faute; car si sa bonté ne lui peut permettre de vou-

loir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David péchât, mais il lui infligea bien la peine due à son péché. Il ne fut pas la cause du péché de Saül, mais oui bien qu'en punition la victoire périt entre les mains d'icelui.

Quand donc il arrive que les desseins sacrés ne réussissent pas en punition de nos fautes, il faut également détester la faute par une solide repentance, et accepter la peine que nous en avons; car comme le péché est contre la volonté de Dieu, aussi la peine est selon sa volonté.

CHAPITRE VII.

De l'indifférence que nous devons pratiquer en ce qui regarde notre avancement ès-vertus.

DIEU nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquérir les saintes vertus : n'oublions donc rien pour bien réussir dans cette sainte entreprise. Mais après que nous aurons *planté* et *arrosé*, sachons que c'est à Dieu de *donner l'accroissement* aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoi il faut attendre le fruit de nos désirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progrès et avancement de nos esprits en la vie dévote, tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix, que toujours la tranquillité règne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos âmes, et partant il y faut fidèlement

vaquer. Mais quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à notre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais oui bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquiétons point pour nous voir toujours novices en l'exercice des vertus; car au monastère de la vie dévote chacun s'estime toujours novice, et toute la vie y est destinée à la probation, n'y ayant point de plus évidente marque d'être non seulement novice, mais digne d'expulsion et reprobation, que de penser et se tenir pour profès; car selon la règle de cet ordre-là, non la solennité, mais l'accomplissement des vœux rend les novices profès. Or, les vœux ne sont jamais accomplis, tandis qu'il y a quelque chose à faire pour l'observance d'iceux; et l'obligation de servir Dieu, et faire progrès en son amour, dure toujours jusques à la mort. Voire mais, me dira quelqu'un, si je connois que c'est par ma faute que mon avancement ès-vertus est retardé, comme pourrai-je m'empêcher de m'en attrister et inquiéter? J'ai dit ceci en l'introduction à la vie dévote; mais je le redis volontiers, parce qu'il ne peut jamais assez être dit. Il se faut attrister pour les fautes commises d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiète, non découragée. Connoissez-vous que votre retardement au chemin des vertus est provenu de votre coulpe? Or sus, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa miséricorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-lui en pardon, confessez votre faute, et criez-lui merci à l'oreille même de votre confesseur, pour en recevoir l'absolution; mais cela fait, demeu-

rez en paix, et ayant détesté l'offense, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de votre avancement au bien.

Hélas! mon Théotime, les âmes qui sont en purgatoire, y sont sans doute pour leurs péchés, péchés qu'elles ont détestés et détestent souverainement; mais quant à l'abjection et peine qui leur en reste d'être arrêtées en ce lieu-là, et privées pour un temps de la jouissance de l'amour bienheureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent dévotement le cantique de la justice divine : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement équitable.* (*Ps.* 118. 137.) Attendons donc en patience notre avancement, et en lieu de nous inquiéter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus à l'avenir.

Voyez cette bonne âme, je vous prie; elle a grandement désiré et tâché de s'affranchir de la colère, en quoi Dieu l'a favorisée; car il l'a rendu quitte de tous les péchés qui procèdent de la colère. Elle mourroit plutôt que de dire un seul mot injurieux, ou de lâcher un seul trait de haine. Néanmoins elle est encore sujette aux assauts et premiers mouvemens de cette passion, qui sont certains élans, ébranlemens et saillies du cœur irrité, que la paraphrase chaldaïque appelle trémoussemens, disant : *Trémoussez-vous, et ne veuillez point pécher*; où notre sacrée version a dit : *Courroucez-vous, et ne veuillez point pécher*, qui est en effet une même chose; car le prophète ne veut dire, sinon que le courroux nous surprend, excitant en nos cœurs les premiers *trémoussemens* de la colère, nous nous gardions bien de nous laisser emporter plus avant en cette passion, d'autant

que nous *pécherions*. Or, bien que ces premiers élans et trémoussemens ne soient aucunement péché, néanmoins la pauvre âme, qui en est souvent atteinte, se trouble, s'afflige, s'inquiéte, et pense bien faire de s'attrister, comme si c'étoit l'amour de Dieu qui la provoquât à cette tristesse, et cependant, Théotime, ce n'est pas l'amour céleste qui fait ce trouble, car il ne se fâche que pour le péché; c'est notre amour-propre qui voudroit que nous fussions exempts de la peine et du travail que les assauts de l'ire nous donnent. Ce n'est pas la coulpe qui nous déplaît en ces élans de la colère, car il n'y a du tout point de péché; c'est la peine d'y résister qui nous inquiète.

Ces rébellions de l'appétit sensuel, tant en l'ire qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour notre exercice, afin que nous pratiquions la vaillance spirituelle en leur résistant. C'est le Philistin que les vrais Israélites doivent toujours combattre, sans que jamais ils le puissent abattre; ils le peuvent affoiblir, mais non pas anéantir. Il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit toujours avec nous; il est certes exécrable et détestable, d'autant qu'il est issu du péché et tend perpétuellement au péché. C'est pourquoi comme nous sommes appelés *Terre*, parce que nous sommes *extraits de la terre*, et que nous *retournerons en terre*; ainsi cette rébellion est appelée par le grand apôtre péché, comme provenue du péché et tendante au péché, quoiqu'elle ne nous rende nullement coupables, sinon quand nous la secondons et lui obéissons. Dont le même apôtre nous avertit de faire en sorte que ce mal-là *ne règne point en* notre *corps mortel pour obéir aux convoitises d'icelui*. Il ne nous défend pas de sentir le péché, mais seulement

d'y consentir; il n'ordonne pas que nous empêchions le péché de venir en nous et d'y être, mais il commande qu'il n'y *règne* pas. Il est en nous quand nous sentons la rébellion de l'appétit sensuel, mais il ne règne pas en nous, sinon quand nous y consentons. Le médecin n'ordonnera jamais au fébricitant de n'avoir pas soif; car ce seroit une impertinence trop grande; mais il lui dira bien qu'il s'abstienne de boire, encore qu'il ait soif. Jamais on ne dira à une femme enceinte qu'elle n'ait pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en pouvoir; mais on lui dira bien qu'elle dise ses appétits; afin que, s'il sont de chose nuisible, on divertisse son imagination, et que telle fantaisie ne règne pas en sa cervelle.

L'aiguillon de la chair, messager de Satan, piquoit rudement le grand saint Paul pour le faire précipiter au péché. Le pauvre apôtre souffroit cela comme une injure honteuse et infâme, c'est pourquoi il l'appeloit un *soufflettement* et bafouement, et prioit Dieu qu'il lui plût de l'en délivrer; mais Dieu lui répondit : O Paul, *ma grâce te suffit, car ma force se perfectionne en l'infirmité*; à quoi ce grand saint homme acquiesçant : *Donc*, dit-il, *volontiers je me glorifierai en mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi.* Mais, remarquez, de grâce, que la rébellion sensuelle est en cet admirable vaisseau d'élection, lequel, recourant au remède de l'oraison, nous montre qu'il nous faut combattre par ce même moyen les tentations que nous sentons. Remarquez encore que si notre Seigneur permet ces cruelles révoltes en l'homme, ce n'est pas toujours pour le punir de quelque péché, ains pour

manifester la force et vertu de l'assistance et grâce divine, et remarquez enfin que non seulement nous ne devons pas nous inquiéter en nos tentations ni en nos infirmités, mais nous devons nous glorifier d'être infirmes, afin que la vertu divine paroisse en nous, soutenant notre foiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation; car le glorieux apôtre appelle ses *infirmités* les élans et rejetons d'impureté qu'il sentoit, et dit qu'il se glorifioit en icelles, parce que si bien il les sentoit par sa misère, néanmonis par la miséricorde de Dieu il n'y consentoit pas.

Certes, comme j'ai dit ci-dessus, l'Eglise condamna l'erreur de certains solitaires, qui disoient qu'en ce monde nous pouvions être parfaitement exempts des passions d'ire, de convoitise, de crainte et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des ennemis, Dieu veut que nous les repoussions. Vivons donc courageusement entre l'une et l'autre volonté divine, souffrant avec patience d'être assaillis, et tâchons avec vaillance de faire tête et résister aux assaillans.

CHAPITRE VIII.

Comme nous devons unir notre volonté à celle de Dieu en la permission des péchés.

Dieu hait souverainement le péché, et néanmoins il le permet très-sagement pour laisser agir la créature raisonnable selon la condition de la nature, et rendre les bons plus recommandables, quand, pouvant violer la loi, ils ne la violent pas. Adorons donc et bénissons cette sainte permission. Mais puisque la Provi-

dence qui permet le péché le hait infiniment, détestons-le avec elle, haïssons-le; désirant de tout notre pouvoir que le péché permis ne soit point commis : et ensuite de ce désir employons tous les remèdes qu'il nous sera possible pour empêcher la naissance, le progrès et le règne du péché, à l'imitation de notre Seigneur qui ne cesse d'exhorter, promettre, menacer, défendre, commander et inspirer parmi nous, pour détourner notre propre volonté du péché en tant qu'il le peut faire, sans lui ôter sa liberté.

Mais quand le péché est commis, faisons tout ce qui est en nous, afin qu'il soit effacé : comme notre Seigneur qui assura Carpus, ainsi qu'il a été ci-devant noté, que s'il étoit requis, il subiroit de rechef la mort pour délivrer une seule âme de péché. Que si le pécheur s'obstine, pleurons, Théotime, soupirons, prions pour lui avec le Sauveur de nos âmes; qui ayant jeté maintes larmes toute sa vie sur les pécheurs, et sur ceux qui les représentoient, mourut enfin les yeux couverts de pleurs, et son corps tout détrempé de sang, regrettant la perte des pécheurs. Cette affection toucha si vivement David, qu'il en tomba à cœur failli. *La pamoison*, dit-il, *m'a saisi pour les pécheurs abandonnant votre loi* : (*Ps.* 118. 53.); et le grand apôtre proteste qu'il a *au cœur une douleur continuelle*, pour l'obstination des Juifs.

Cependant pour obstinés que les pécheurs pussent être, ne perdons pas courage de les aider et servir : car que savons-nous si par aventure ils feront pénitence et seront sauvés? Bienheureux est celui qui peut dire à ses prochains, comme saint Paul : *Je n'ai*

cessé ni jour ni nuit, en vous admonétant un chacun de vous avec larmes. Et partant je suis net du sang de tous : car je ne me suis point épargné que je ne vous aye annoncé tout le bon plaisir de Dieu. (*Act.* 20. 31.) Tandis que nous sommes dans les bornes de l'espérance que le pécheur se puisse amender, qui sont toujours de même étendue que celle de sa vie, il ne faut jamais le rejeter, ains prier pour lui, et l'aider autant que son malheur le permettra.

Mais en fin finale, après que nous avons pleuré sur les obstinés, et que nous leur avons rendu le devoir de charité pour essayer de les retirer de perdition, il faut imiter notre Seigneur et les apôtres, c'est-à-dire, divertir notre esprit de là, le retourner sur d'autres objets et à d'autres occupations plus utiles à la gloire de Dieu. *Il falloit*, disent les apôtres aux Juifs, *vous annoncer premièrement la parole de Dieu* (*Act.* 13. 46); *mais d'autant que vous la rejetez, et vous tenez pour indignes* du règne de Jésus-Christ, *voici que nous nous retournons du côté des Gentils. On vous ôtera*, dit le Sauveur, *le royaume de Dieu, et il sera donné à une nation qui en fera du fruit.* (*Matth.* 21. 43.) Car on ne sauroit s'amuser à pleurer trop longuement les uns, que ce ne fût en perdant le temps propre et requis à procurer le salut des autres. L'apôtre, certes, dit qu'il a *une douleur continuelle* pour la perte des Juifs; mais c'est, comme nous disons, que nous bénissons Dieu en tout temps : car cela ne veut dire autre chose, sinon que nous le bénissons fort souvent et en toutes occasions : et de même le glorieux saint Paul avoit *une continuelle*

douleur en son *cœur*, à cause de la réprobation des Juifs, parce qu'à toutes occasions il regrettoit leur malheur.

Au reste, il faut adorer, aimer et louer à jamais la justice vengeresse et punissante de notre Dieu, comme nous aimons sa miséricorde; parce que l'une et l'autre est fille de sa bonté. Car par sa grâce il nous veut faire bons, comme très-bon, ains souverainement bon qu'il est; par sa justice il veut châtier le péché, parce qu'il le hait: or, il le hait, parce qu'étant souverainement bon il déteste le souverain mal, qui est l'iniquité. Et notez pour conclusion que jamais Dieu ne retire sa miséricorde de nous que par l'équitable vengeance de sa justice punissante, et jamais nous n'échappons à la rigueur de sa justice que par sa miséricorde justifiante, et toujours, ou punissant, ou gratifiant, son bon plaisir est adorable, aimable et digne d'éternelle bénédiction. Ainsi le juste qui chante les louanges de sa miséricorde pour ceux qui seront sauvés, se réjouira de même quand il verra la vengeance; les bienheureux approuveront avec allégresse le jugement de la damnation des réprouvés, comme celui du salut des élus; et les anges ayant exercé leur charité envers les hommes qu'ils ont en garde, demeureront en paix, les voyant obstinés ou même damnés. Il faut donc acquiescer à la volonté divine, et lui baiser avec une dilection et révérence égale la main droite de sa miséricorde et la main gauche de sa justice.

CHAPITRE IX.

Comme la pureté de l'indifférence se doit pratiquer ès-actions de l'amour sacré.

Un musicien des plus excellens de l'univers, et qui jouoit parfaitement du luth, devint en peu de temps si extrêmement sourd, qu'il ne lui resta plus aucun usage de l'ouïe; néanmoins il ne laissa pas pour cela de chanter et manier son luth délicatement à merveilles, à cause de la grande habitude qu'il en avoit, et que sa surdité ne lui avoit pas ôtée. Mais parce qu'il n'avoit aucun plaisir en son chant, ni au son du luth, d'autant qu'étant privé de l'ouïe il n'en pouvoit apercevoir la douceur et la beauté, il ne chantoit plus ni ne sonnoit du luth que pour contenter un prince, duquel il étoit né sujet, et auquel il avoit une extrême inclination de complaire, accompagnée d'une infinie obligation pour avoir été nourri dès sa jeunesse chez lui. C'est pourquoi il avoit un plaisir nompareil de lui plaire; et quand son prince lui témoignoit d'agréer son chant, il étoit tout ravi de contentement. Mais il arrivoit quelquefois que le prince, pour essayer l'amour de cet aimable musicien, lui commandoit de chanter, et soudain le laissant là en sa chambre il s'en alloit à la chasse; mais le désir que le chantre avoit de suivre ceux de son maître, lui faisoit continuer aussi attentivement son chant, comme si le prince eût été présent, quoiqu'en vérité il n'avoit aucun plaisir à chanter: car il n'avoit ni le plaisir de la mélodie, duquel sa surdité le privoit, ni celui de plaire au prince,

puisque le prince étant absent ne jouissoit pas de la douceur des beaux airs qu'il chantoit.

Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est disposé
De sonner un cantique à ton los composé :
Mon âme et mon esprit volontaire se range
A chanter ta louange.
Sus donc, ma gloire, il se faut réveiller !
Harpe et psaltérion, cessez de sommeiller.

Certes le cœur humain est le vrai chantre du cantique de l'amour sacré, et il est lui-même la harpe et le psaltérion. Or, ce chantre s'écoute soi-même pour l'ordinaire, et prend un grand plaisir d'ouïr la mélodie de son cantique; c'est-à-dite, notre cœur aimant Dieu savoure les délices de cet amour, et prend un contentement nompareil d'aimer un objet tant aimable. Voyez, je vous prie, Théotime, ce que je veux dire. Les jeunes petits rossignols s'essayent de chanter au commencement pour imiter les grands; mais étant façonnés et devenus maîtres, ils chantent pour le plaisir qu'ils prennent en leur propre gazouillement, et s'affectionnent si passionnément à cette délectation, ainsi que j'ai dit ailleurs, qu'à force de pousser leur voix, leur gosier s'éclate, dont ils meurent. Ainsi nos cœurs, au commencement de leur dévotion, aiment Dieu pour s'unir à lui, lui être agréables, et l'imiter en ce qu'il nous a aimés éternellement; mais petit à petit étant duicts et exercés au saint amour, ils prennent imperceptiblement le change, et en lieu d'aimer Dieu pour plaire à Dieu, ils commencent d'aimer pour le plaisir qu'ils ont eux-mêmes ès-exercices du saint amour; et en lieu qu'ils étoient amoureux de Dieu, ils deviennent amoureux de l'amour qu'ils lui portent, ils sont affectionnés à leurs affections, et ne se plaisent

plus en Dieu, mais au plaisir qu'ils ont en son amour, se contentant en cet amour, en tant qu'il est à eux, qu'il est dans leur esprit, et qu'il en procède. Car encore que cet amour sacré s'appelle amour de Dieu, parce que Dieu est aimé par icelui, il ne laisse pas d'être nôtre, parce que nous sommes les amans qui aimons par icelui. Et c'est là le sujet du change : car en lieu d'aimer ce saint amour, parce qu'il tend à Dieu qui est l'aimé, nous l'aimons parce qu'il procède de nous qui sommes les amans. Or, qui ne voit qu'ainsi faisant ce n'est plus Dieu que nous cherchons, ains que nous revenons à nous-mêmes, aimant l'amour en lieu d'aimer le bien-aimé; aimant, dis-je, cet amour, non pour le bon plaisir et contentement de Dieu, mais pour le plaisir et contentement que nous en tirons nous-mêmes. Ce chantre donc qui chantoit au commencement à Dieu et pour Dieu, chante maintenant plus à soi-même et pour soi-même que pour Dieu; et s'il prend plaisir à chanter, ce n'est plus tant pour contenter l'oreille de son Dieu, que pour contenter la sienne. Et d'autant que le cantique de l'amour divin est le plus excellent de tous, il l'aime aussi davantage, non à cause de l'excellence divine qui y est louée, mais parce que l'air du chant en est plus délicieux et agréable.

CHAPITRE X.

Moyen de connoître le change au sujet de ce saint amour.

Vous connoîtrez bien cela, Théotime : car si ce rossignol mystique chante pour contenter Dieu, il chantera le cantique qu'il saura être le plus agréable à la divine providence. Mais s'il chante pour le plaisir que lui-même prend en la mélodie de son chant, il ne chantera pas le cantique qui est le plus agréable à la bonté céleste, ains celui qui est plus à son gré de lui-même, et duquel il pense tirer plus de plaisir. De deux cantiques qui seront voirement l'un et l'autre divins, il se peut bien faire que l'un sera chanté parce qu'il est divin, et l'autre parce qu'il est agréable. Rachel et Lia sont également épouses de Jacob; mais l'une est aimée de lui en qualité d'épouse seulement, et l'autre en qualité de belle. Le cantique est divin; mais le motif qui nous le fait chanter, c'est la délectation spirituelle que nous en prétendons.

Ne vois-tu pas, dira-t-on à cet évêque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilection emmi ton troupeau, lequel en vertu de son saint amour il te recommande par trois fois de paître en la personne du grand saint Pierre qui fut le premier des pasteurs? Que me répondras-tu? Qu'à Rome, qu'à Paris il y a plus de délices spirituelles, et qu'on y peut pratiquer le divin amour avec plus de suavité. O Dieu! ce n'est donc pas pour vous plaire que cet homme veut chanter, c'est pour le plaisir qu'il prend à cela : ce n'est pas vous qu'il cherche en l'amour,

c'est le contentement qu'il a ès-exercices du saint amour. Les religieux voudroient chanter le cantique des pasteurs, et les mariés celui des religieux; afin, ce disent-ils, de pouvoir mieux aimer et servir Dieu. Eh! vous vous trompez, mes chers amis; ne dites pas que c'est pour mieux aimer et servir Dieu : ô nenni certes, c'est pour mieux servir votre propre contentement, lequel vous aimez plus que le contentement de Dieu. La volonté de Dieu est en la maladie aussi bien et presqu'ordinairement mieux qu'en la santé. Que si nous aimons mieux la santé, ne disons pas que c'est pour tant mieux servir Dieu : car qui ne voit que c'est la santé que nous cherchons en la volonté de Dieu, et non pas la volonté de Dieu en la santé?

Il est mal-aisé, je le confesse, de regarder longuement et avec plaisir la beauté d'un miroir, qu'on ne s'y regarde, ains qu'on ne se plaise à s'y regarder soi-même; mais il y a pourtant de la différence entre le plaisir que l'on prend à regarder un miroir, parce qu'il est beau; et l'aise que l'on a de regarder dans un miroir, parce qu'on s'y voit. Il est aussi sans doute mal-aisé d'aimer Dieu, qu'on aime quant et quant le plaisir que l'on prend en son amour : mais néanmoins il y a bien à dire entre le contentement que l'on a d'aimer Dieu, parce qu'il est beau, et celui que l'on a de l'aimer, parce que son amour nous est agréable. Or, il faut tâcher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté, et non le plaisir qu'il y a en la beauté de son amour. Celui qui priant Dieu s'aperçoit qu'il prie, n'est pas parfaitement attentif à prier; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie pour penser à la prière par laquelle il le prie. Le

soin même que nous avons à n'avoir point de distractions, nous sert souvent de fort grande distraction; la simplicité ès-actions spirituelles est la plus recommandable. Voulez-vous regarder Dieu? Regardez-le donc, et soyez attentif à cela : car si vous réfléchissez et retournez vos yeux de dessus vous-même pour voir la contenance que vous tenez en le regardant, ce n'est plus lui que vous regardez, c'est votre maintien; c'est vous-même. Celui qui est en une fervente oraison, ne sait s'il est en oraison ou non; car il ne pense pas à l'oraison qu'il fait, ains à Dieu auquel il la fait. Qui est en l'ardeur de l'amour sacré, il ne retourne point son cœur sur soi-même pour regarder ce qu'il fait, ains le tient arrêté et occupé en Dieu auquel il applique son amour. Le chantre céleste prend tant de plaisir de plaire à son Dieu, qu'il ne prend nul plaisir en la mélodie de sa voix, sinon parce qu'elle plaît à son Dieu.

Pourquoi pensez-vous, Théotime, qu'Amnon, fils de David, aimât si éperdûment Thamar, que même il cuida mourir d'amour? Estimez-vous que ce fut elle-même qu'il aimât? Vous verrez bientôt que non. Car, soudain qu'il eût assouvi son exécrable désir, il la poussa cruellement dehors et la rejeta ignominieusement. S'il eût aimé Thamar, il n'eût pas fait cela; car Thamar étoit toujours Thamar : mais parce que ce n'étoit pas Thamar qu'il aimoit, ains l'infâme plaisir qu'il prétendoit en elle, soudain qu'il eut ce qu'il cherchoit, il la baffoua félonellement, et la traita brutalement. Son plaisir étoit en Thamar, mais son amour étoit au plaisir, et non pas en Thamar : c'est pourquoi, le plaisir passé, il eût volontiers fait passer Thamar. Vous verrez, Théotime, cet homme qui prie

Dieu, ce vous semble, avec tant de dévotion, et qui est si ardent aux exercices de l'amour céleste; mais attendez un peu, et vous verrez si c'est Dieu qu'il aime. Hélas! soudain que la suavité et satisfaction qu'il prennoit en l'amour cessera, et que les sécheresses arriveront, il quittera tout là, il ne priera plus qu'en passant. Or, si c'étoit Dieu qu'il aimoit, pourquoi eût-il cessé de l'aimer, puisque Dieu est toujours Dieu? C'étoit donc la consolation de Dieu qu'il aimoit, et non pas le Dieu de consolation. Plusieurs certes ne se plaisent point en l'amour divin, sinon qu'il soit confit au sucre de quelque suavité sensible, et feroient volontiers comme les petits enfans, auxquels quand on donne du miel sur un morceau de pain, ils lèchent et sucent le miel, et jettent par après le pain: car si la suavité étoit séparable de l'amour, ils quitteroient l'amour et tireroient la suavité. C'est pourquoi ils suivent l'amour à cause de la suavité, laquelle quand ils n'y rencontrent pas, ils ne tiennent compte de l'amour. Mais tels gens sont exposés à beaucoup de dangers, ou de retourner en arrière quand les goûts et consolations leur manquent, ou de s'amuser à des vaines suavités bien éloignées du véritable amour, et de prendre le miel d'Héraclée pour celui de Narbonne.

CHAPITRE XI.

De la perplexité du cœur qui aime, sans savoir qu'il plaît au bien-aimé.

Le chantre duquel j'ai parlé, étant devenu sourd, n'avoit nul contentement à chanter, que celui de voir

aucunes fois son prince attentif à l'ouïr et y prendre plaisir. O que bienheureux est le cœur qui aime Dieu, sans aucun autre plaisir que celui qu'il prend de plaire à Dieu! car quel plaisir peut-on jamais avoir plus pur et plus parfait que celui que l'on prend dans le plaisir de la divinité? Néanmoins ce plaisir de plaire à Dieu n'est pas, à proprement parler, l'amour divin, ains seulement un fruit d'icelui, qui en peut être séparé, ainsi qu'un citron de son citronnier. Car, comme j'ai dit, notre musicien chantoit toujours, sans tirer aucun plaisir de son chant, puisque la surdité l'en empêchoit; et maintefois il chantoit aussi sans avoir le plaisir de plaire à son prince, parce que le prince lui ayant commandé de chanter, se retiroit ou alloit à la chasse, sans prendre ni le loisir ni le plaisir de l'ouïr.

Tandis, ô Dieu! que je vois votre douce face qui témoigne d'agréer le chant de mon amour, hélas! que je suis consolé! car y a-t-il aucun plaisir qui égale le plaisir de bien plaire à son Dieu? Mais quand vous retirez vos yeux de moi, et que je n'aperçois plus la douce faveur de la complaisance que vous preniez en mon cantique, vrai Dieu, que mon âme est en grande peine! mais sans cesser pourtant de vous aimer fidèlement, et de chanter continuellement l'hymne de sa dilection, non pour aucun plaisir qu'elle y trouve, car elle n'en a point, ains chante pour le pur amour de votre volonté.

On a vu tel enfant malade manger courageusement, avec un incroyable dégoût, ce que sa mère lui donnoit, pour le seul désir qu'il avoit de la contenter; et alors il mangeoit sans prendre aucun plaisir en la viande, mais non pas sans un autre plaisir plus esti-

mable et relevé, qui étoit le plaisir de plaire à la mère et de la voir contente. Mais l'autre qui, sans voir sa mère, pour la seule connoissance qu'il avoit de sa volonté, prenoit tout ce qu'on lui apportoit de sa part, il mangeoit sans aucun plaisir : car il n'avoit ni le plaisir de manger, ni le contentement de voir le plaisir de sa mère, ains mangeoit simplement et purement pour faire la volonté d'icelle. La seule satisfaction d'un prince présent, ou de quelque personne fortement aimée, fait délicieuses les veillées, les peines, les sueurs, et rend les hasards désirables : mais il n'y a rien de si triste que de servir un maître qui n'en sait rien, ou s'il le sait, ne fait nul semblant d'en savoir gré; et faut bien en ce cas-là que l'amour soit puissant, puisqu'il se soutient lui seul, sans être appuyé d'aucun plaisir ni d'aucune prétention.

Ainsi arrive-t-il quelquefois que nous n'avons nulle consolation ès-exercices de l'amour sacré, d'autant que, comme chantres sourds, nous n'oyons pas notre propre voix, ni ne pouvons jouir de la suavité de notre chant; ains au contraire outre cela nous sommes pressés de mille craintes, troublés de mille tintamares que l'ennemi fait autour de notre cœur, nous suggérant que peut-être ne sommes-nous point agréables à notre maître, et que notre amour est inutile, oui même qu'il est faux et vain, puisqu'il ne produit point de consolation. Or alors, Théotime, nous travaillons non seulement sans plaisir, mais avec un extrême ennui, ne voyant ni le bien de notre travail, ni le contentement de celui pour qui nous travaillons.

Mais ce qui accroît le mal en occurrence, c'est que l'esprit et suprême pointe de la raison ne nous peut

donner aucune sorte d'allégement : car cette pauvre portion supérieure de la raison étant toute environnée des suggestions que l'ennemi lui fait, elle est même toute alarmée, et se trouve assez embesognée à se garder d'être surprise d'aucun consentement au mal; de sorte qu'elle ne peut faire aucune sortie pour désengager la portion inférieure de l'esprit. Et bien qu'elle n'ait pas perdu le courage, elle est pourtant si terriblement attaquée, que si elle est sans coulpe, elle n'est pas sans peine : car pour comble de son ennui elle est privée de la générale consolation que l'on a presque toujours en tous les autres maux de ce monde, qui est l'espérance qu'ils ne seront pas perdurables, et que l'on en verra la fin, si que le cœur en ces ennuis spirituels tombe en une certaine impuissance de penser à leur fin, et par conséquent d'être allégé par l'espérance. La foi certes résidente en la cime de l'esprit nous assure bien que ce trouble finira, et que nous jouirons un jour du repos : mais la grandeur du bruit et des cris que l'ennemi fait dans le reste de l'âme en la raison inférieure, empêchent que les avis et remontrances de la foi ne sont presque point entendues, et ne nous demeure en l'imagination que ce triste présage : hélas! je ne serai jamais joyeux.

O Dieu! mon cher Théotime, mais c'est alors qu'il faut témoigner une invincible fidélité envers le Sauveur, le servant purement pour l'amour de sa volonté, non seulement sans plaisir, mais parmi ce déluge de tristesses, d'horreurs, de frayeurs d'attaques, comme fit sa glorieuse mère et saint Jean au jour de sa passion, qui entre tant de blasphèmes, de

douleurs et de détresses mortelles, demeurèrent fermes en l'amour, lors même que le Sauveur ayant retiré toute sa sainte joie dans la cime de son esprit, ne répandoit ni allégresse ni consolation quelconque en son divin visage, et que ses yeux allangouris et couverts des ténèbres de la mort ne jetoient plus que des regards de douleur, comme aussi le soleil des rayons d'horreur et d'affreuses ténèbres.

CHAPITRE XII.

Comme, entre ces travaux intérieurs, l'âme ne connoît pas l'amour qu'elle porte à son Dieu, et du trépas très-aimable de la volonté.

Le grand saint Pierre étant à la veille d'être martyrisé, l'ange vint en la prison qu'il remplit toute de splendeur, éveilla saint Pierre, le fit lever, ceindre, chausser, vêtir, lui ôta les liens et menottes, le tira hors de la prison, et le mena au travers de la première et seconde garde jusqu'à la porte de fer qui menoit en la ville, laquelle s'ouvrit devant eux; et ayant passé une rue, l'ange laissa là le glorieux saint Pierre en pleine liberté. Voilà une grande variété d'actions fort sensibles : et saint Pierre néanmoins qui avoit été éveillé avant toutes choses, ne pensoit pas que ce qui se faisoit par l'ange fût vrai, ains estimoit que ce fût une vision imaginaire. Il étoit éveillé, et ne pensoit pas l'être; il s'étoit chaussé et vêtu, et ne savoit pas qu'il l'eût fait; il marchoit, et n'estimoit pas de marcher; et étoit délivré, et ne le croyoit pas : et cela d'autant que la merveille de sa délivrance fut si grande

qu'elle occupoit son esprit, en telle sorte qu'encore qu'il eût assez de sentiment et de connoissance pour faire ce qu'il faisoit, néanmoins il n'en avoit pas assez pour connoître qu'il le faisoit réellement et tout de bon : il voyoit bien l'ange, mais il ne s'apercevoit pas que ce fût d'une vraie et naturelle vision : c'est pourquoi il n'avoit nulle consolation de sa délivrance, jusqu'à ce qu'en revenant à soi, *maintenant*, dit-il, *je connois en vérité que Dieu a envoyé son ange, et m'a délivré de la main d'Hérodes et de toute l'attente du peuple Juif.* (*Act.* 11.)

Or il en est de même, Théotime, d'une âme qui est grandement chargée d'ennuis intérieurs. Car bien qu'elle ait le pouvoir de croire, d'espérer et d'aimer Dieu, et qu'en vérité elle le fasse; toutefois elle n'a pas la force de bien discerner si elle croit, espère et chérit son Dieu, d'autant que la détresse l'occupe et accable si fort qu'elle ne peut faire aucun retour sur soi-même pour voir ce qu'elle fait; et c'est pourquoi il lui est avis qu'elle n'a ni foi, ni espérance, ni charité, ains seulement des fantômes et inutiles impressions de ces vertus-là qu'elle sent presque sans les sentir, et comme étrangères, non comme domestiques de son âme. Que si vous y prenez garde, vous trouverez que nos esprits sont toujours en pareil état quand ils sont puissamment occupés de quelque violente passion : car ils font plusieurs actions comme en songe, et desquelles ils ont si peu de sentiment, qu'il ne leur est presque pas avis que ce soit en vérité que les choses se passent. C'est pourquoi le sacré Psalmiste exprime la grandeur de la consolation que les Israëlites eurent au retour de la captivité de Babylone, en ces paroles :

Lorsqu'il plut au Seigneur, de Sion le servage
En liberté changer,
Un tel ravissement surprit notre courage,
Que nous pensions songer.

Et comme porte la sainte version latine après les Septante : *Nous fûmes faits comme consolés ;* c'est-à-dire, l'admiration de la grandeur du bien qui nous arriva étoit si excessive, qu'elle nous empêchoit de bien sentir la consolation que nous reçûmes; et nous étoit avis que nous ne fussions pas véritablement consolés, et que nous n'eussions pas une consolation en vérité, ains seulement en figure et en songe.

Tels donc sont les sentimens de l'âme, laquelle est entre les angoisses spirituelles qui rendent l'amour extrêmement pur et net : car, étant privé de tout plaisir par lequel il puisse être attaché à son Dieu, il nous joint et unit à Dieu immédiatement, volonté à volonté, cœur à cœur, sans aucune entremise de contentement ou prétention. Hélas! Théotime, que le pauvre cœur est affligé, quand, comme abandonné de l'amour, il regarde partout et ne le trouve point, ce lui semble! Il ne le trouve point ès-sens extérieurs, car ils n'en sont pas capables; ni en l'imagination qui est cruellement tourmentée de diverses impressions, ni en la raison troublée de mille obscurités de discours et appréhensions étranges : et bien qu'enfin elle le trouve en la cime et suprême pointe de l'esprit où cette divine dilection réside, si est-ce néanmoins qu'elle le méconnoît, et lui est avis que ce n'est pas lui; parce que la grandeur des ennuis et des ténèbres l'empêche de sentir sa douceur. Elle le voit sans le voir, et le rencontre sans le connoître, comme si c'étoit en songe et

en image. Ainsi Madeleine ayant rencontré son cher maître, n'en reçoit aucun allégement, d'autant qu'elle ne pensoit pas que ce fût lui, ains seulement le jardinier.

Mais que peut donc faire l'âme qui est en cet état? Théotime, elle ne sait plus comme se maintenir entre tant d'ennuis, et n'a plus de force que pour laisser mourir sa volonté entre les mains de la volonté de Dieu, à l'imitation du doux Jésus, qui étant arrivé au comble des peines de la croix que le père lui avoit préfigées, et ne pouvant plus résister à l'extrémité de ses douleurs, fit comme le cerf, qui hors d'haleine et accablé de la meute, se rendant à l'homme, jette les derniers abois de larme à l'œil. Car ainsi ce divin Sauveur, proche de sa mort et jetant les derniers soupirs avec un grand cri et force larmes : hélas! dit-il, ô *mon Père, je recommande mon esprit en vos mains*; parole, Théotime, qui fut la dernière de toutes, et par laquelle le fils bien-aimé donna le souverain témoignage de son amour envers son père. Quand donc tout nous défaut, quand nos ennuis sont en leur extrémité, cette parole, ce sentiment, ce renoncement de notre âme entre les mains de notre Sauveur ne nous peut manquer. Le fils recommanda son esprit au Père en cette dernière et incomparable détresse; et nous, lorsque les convulsions des peines spirituelles nous ôtent toute autre sorte d'allégemens et de moyens de résister, recommandons notre esprit ès-mains de ce fils éternel qui est notre vrai Père; et baissant la tête de notre acquiescement à son bon plaisir, consignons-lui toute notre volonté.

CHAPITRE XIII.

Comme la volonté étant morte à soi, vit purement en la volonté de Dieu.

Nous parlons avec une propriété toute particulière de la mort des hommes en notre langage françois, car nous l'appelons trépas, et les morts trépassés; signifiant que la mort entre les hommes n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose sinon outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle. Certes notre volonté ne peut jamais mourir, non plus que notre esprit, mais elle outrepasse quelquefois les limites de sa vie ordinaire, pour vivre toute en la volonté divine. C'est lorsqu'elle ne sait ni ne veut plus rien vouloir, ains elle s'abandonne totalement et sans réserve au bon plaisir de la divine Providence, se mêlant et détrempant tellement avec ce bon plaisir qu'elle ne paroît plus, mais est toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu, où elle vit, non plus elle-même, ains la volonté de Dieu vit en elle.

Que devient la clarté des étoiles, quand le soleil paroît sur notre horizon? Elle ne périt certes pas, mais elle est ravie et engloutie dans la souveraine lumière du soleil, avec laquelle elle est heureusement mêlée et conjointe. Et que devient la volonté humaine, quand elle est entièrement abandonnée au bon plaisir divin? Elle ne périt pas tout-à-fait, mais elle est tellement abîmée et mêlée avec la volonté de Dieu, qu'elle ne paroît plus, et n'a plus aucun vouloir sé-

paré de celui de Dieu. Imaginez-vous, Théotime, le glorieux, et non jamais assez loué, saint Louis, qui s'embarque et fait voile pour aller outre mer, et voyez que la reine sa chère femme s'embarque avec sa majesté. Or, qui eût demandé à cette brave princesse : Où allez-vous, madame? elle eût sans doute répondu : Je vais où le roi va. Et qui eût derechef demandé : Mais savez-vous bien, madame, où le roi va? elle eût aussi répondu : Il me l'a dit en général, et néanmoins je n'ai aucun souci de savoir où il va, ains seulement d'aller avec lui. Que si on eût répliqué : Donc, madame, vous n'avez point de dessein en ce voyage? Non, eût-elle dit, je n'en ai point d'autre que d'être avec mon cher Seigneur et mari. Voire mais, lui eût-on pu dire, il va en Egypte pour passer en Palestine, il logera à Damiette, dans Acre et plusieurs autres lieux, n'avez-vous pas intention, madame, d'y aller aussi? A cela elle eût répondu : Non vraiment, je n'ai nulle intention, sinon d'être auprès de mon roi, et les lieux où il va me sont indifférens et de nulle considération, sinon en tant qu'il y sera; je vais sans désir d'aller, car je n'affectionne rien que la présence du roi. C'est donc le roi qui va, et qui veut le voyage, et quant à moi, je ne vais pas, je suis; je ne veux pas le voyage, ains la seule présence du roi; le séjour, le voyage et toute sorte de diversités m'étant tout-à-fait indifférentes.

Certes, si on demande à quelque serviteur qui est à la suite de son maître, où il va, il ne doit pas répondre qu'il va en tel ou tel lieu, ains seulement qu'il suit son maître; car il ne va nulle part par sa volonté, ains seulement par celle de son maître. Ainsi, mon Théotime, une volonté résignée en celle de son Dieu

ne doit avoir aucun vouloir, ains suivre simplement celui de Dieu. Et comme celui qui est dans un navire, ne se remue pas de son mouvement propre, ains se laisse seulement mouvoir selon le mouvement du vaisseau dans lequel il est; de même le cœur qui est embarqué dans le bon plaisir divin, ne doit avoir aucun autre vouloir que celui de se laisser porter au vouloir de Dieu. Et lors le cœur ne dit plus : *Votre volonté soit faite, et non la mienne*; car il n'a plus aucune volonté à renoncer; ains il dit ces paroles : Seigneur, je remets ma volonté entre vos mains, comme si sa volonté n'était plus en sa disposition, ains en celle de la divine providence; de sorte que ce n'est pas proprement comme les serviteurs suivent leurs maîtres; car encore que le voyage se fasse par la volonté de leur maître, leur suite toutefois se fait par leur propre volonté particulière, bien qu'elle soit une volonté suivante et servante, soumise et assujettie à celle de leur maître; si que tout ainsi que le maître et le serviteur sont deux, aussi la volonté du maître et celle du serviteur sont deux. Mais la volonté qui est morte à soi-même pour vivre en celle de Dieu, elle est sans aucun vouloir particulier, demeurant non seulement conforme et sujette, mais toute anéantie en elle-même et convertie en celle de Dieu; comme on diroit d'un petit enfant qui n'a point encore l'usage de sa volonté, pour vouloir ni aimer chose quelconque que le sein et le visage de sa chère mère; car il ne pense nullement à vouloir être d'un côté ni d'autre, ni à vouloir ni aimer chose quelconque, sinon d'être entre les bras de sa mère, avec laquelle il pense être une même chose, et n'est nullement en souci d'accommoder sa volonté à

celle de sa mère; car il ne sent point la sienne, et ne cuide pas d'en avoir une, laissant le soin à sa mère d'aller, de faire et de vouloir ce qu'elle trouvera bon pour lui.

C'est, certes, la souveraine perfection de notre volonté que d'être ainsi unie à celle de notre souverain bien, comme fut celle du saint qui disoit : *O Seigneur, vous m'avez conduit et mené à votre volonté*; car que vouloit-il dire, sinon qu'il n'avoit nullement employé sa volonté pour se conduire, s'étant simplement laissé guider et mener à celle de son Dieu?

CHAPITRE XIV.

Eclaircissement de ce qui a été dit touchant le trépas de notre volonté.

Il est croyable que la très-sainte Vierge Notre-Dame recevoit tant de contentement de porter son cher petit Jésus entre ses bras, que le contentement empêchoit la lassitude, ou du moins rendoit la lassitude agréable; car si de porter une branche d'agnus-castus soulage les voyageurs et les délasse, quel allégement ne recevoit pas la glorieuse mère de porter l'agneau de Dieu immaculé? Que si parfois elle le laissoit marcher sur ses pieds avec elle, le tenant par la main, ce n'étoit pas qu'elle n'eût mieux aimé de l'avoir pendant à son col sur sa poitrine; mais elle le faisoit pour l'exercer à former ses pas et à cheminer lui-même. Et nous autres, Théotime, comme petits enfans du Père céleste, nous pouvons aller avec lui en deux sortes; car nous pouvons aller premièrement,

marchant des pas de notre propre vouloir, lequel nous conformons au sien, tenant toujours de la main de notre obéissance celle de son intention divine, et la suivant partout où elle nous conduit, qui est ce que Dieu requiert de nous par la signification de sa volonté; car puisqu'il veut que je fasse ce qu'il m'ordonne, il veut que j'aye le pouvoir de le faire. Dieu m'a signifié qu'il voulait que je sanctifiasse le jour du repos; puisqu'il veut que je le fasse, il veut donc que je le veuille faire, et que pour cela j'aye mon propre vouloir, par lequel je suive le sien, me conformant et correspondant à icelui. Mais nous pouvons aussi aller avec notre Seigneur sans avoir aucun vouloir propre, nous laissant simplement porter à son bon plaisir divin comme un petit enfant entre les bras de sa mère, par une certaine sorte de consentement admirable qui se peut appeler union, ou plutôt unité de notre volonté avec celle de Dieu. Et c'est la façon avec laquelle nous devons tâcher de nous comporter en la volonté du bon plaisir divin, d'autant que les effets de cette volonté du bon plaisir procèdent purement de sa Providence, et sans que nous les fassions, il nous arrivent. Il est vrai que nous pouvons bien vouloir qu'ils arrivent selon la volonté de Dieu, et ce vouloir est très-bon; mais nous pouvons bien aussi recevoir les événemens du bon plaisir céleste par une très-simple tranquillité de notre volonté, qui, ne voulant chose quelconque, acquiesce simplement à tout ce que Dieu veut être fait en nous, sur nous et de nous.

Si on eût demandé au doux enfant Jésus, étant porté entre les bras de sa mère, où il alloit? n'eût-il pas eu raison de répondre : Je ne vais pas, c'est ma

mère qui va pour moi. Et qui lui eût demandé : Mais au moins n'allez-vous pas avec votre mère? n'eût-il pas eu raison de dire : non, je ne vais nullement ; ou si je vais là par où ma mère me porte, j'y n'y vais pas avec elle ni par mes propres pas, ains je vais par les pas de ma mère, par elle et en elle. Et qui lui eût répliqué : mais au moins, ô très-cher divin enfant! vous vous voulez bien laisser porter à votre douce mère? Non fait certes, eût-il pu dire, je ne veux rien de tout cela ; ains comme ma toute bonne mère marche pour moi, aussi elle veut pour moi; je lui laisse également le soin et d'aller et de vouloir aller pour moi où bon lui semblera ; et comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne veux que par son vouloir ; et dès que je me trouve entre ses bras, je n'ai aucune attention ni à vouloir, ni à ne vouloir pas, laissant tout autre soin à ma mère, hormis celui d'être sur son sein, de sucer ses sacrées mamelles, et de me tenir bien attaché à son col très-aimable pour la *baiser* amoureusement *des baisers* de ma *bouche* ; et afin que vous le sachiez, tandis que je suis parmi les délices de ces saintes caresses qui surpassent toute suavité, il m'est avis que ma mère est un arbre de vie, et que je suis en elle comme son fruit, que je suis son propre cœur au milieu de sa poitrine, ou son âme au milieu de son cœur. C'est pourquoi comme son marcher suffit pour elle et pour moi, sans que je me mêle de faire aucun pas, aussi sa volonté suffit pour elle et pour moi, sans que je fasse aucun vouloir pour ce qui est d'aller ou de venir : aussi ne prends-je point garde si elle va vite ou tout bellement, ni si elle va d'un côté ou d'autre, ni je ne m'enquiers nullement où elle veut aller; me contentant que, comme que ce soit, je suis toujours

entre ses bras, joignant ses amiables mamelles où je me *repais* comme *entre les lis.* O divin enfant de Marie! permettez à ma chétive âme ces élans de dilection. Or, allez donc, ô cher petit enfant très-aimable, ou plutôt n'allez pas, mais demeurez ainsi saintement collé à la poitrine de votre douce mère; allez toujours en elle et par elle, ou avec elle et n'allez jamais sans elle, tandis que vous êtes enfant. O *que bienheureux est le sein qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées!* (*Luc.* 11. 27.) Le Seigneur de nos âmes eut l'usage de raison dès l'instant de sa conception au sein de sa mère, et pouvoit faire tous ces discours, ouï même le glorieux saint Jean, son précurseur, dès le jour de la sainte visitation. Et bien que l'un et l'autre pendant ce temps-là et celui de l'enfance jouît de sa propre liberté pour vouloir et ne vouloir pas les choses, si est-ce qu'ils laissèrent le soin en ce qui étoit de leur conduite extérieure, à leurs mères, de faire et vouloir pour eux ce qui étoit requis.

Théotime, nous devons être comme cela, nous rendant pliables et maniables au bon plaisir divin, comme si nous étions de cire; ne nous amusant point à souhaiter et vouloir et faire à Dieu pour nous ainsi qu'il lui plaira; *jetant en lui toute notre sollicitude, d'autant qu'il a soin de nous*, ainsi que le saint apôtre. Et notez qu'il dit, *toute notre sollicitude*, c'est-à-dire, autant celle que nous avons de recevoir les événemens, comme celle de vouloir ou ne vouloir pas : car il aura soin du succès de nos affaires, et de vouloir pour nous ce qui sera le meilleur.

Cependant employons chèrement notre soin à bénir

Dieu de tout ce qu'il fera, à l'exemple de Job, disant : *Le Seigneur m'a donné* beaucoup, *le Seigneur me l'a ôté*; *le nom du Seigneur soit béni* (*Job.* 1. 21). Non, Seigneur, je ne veux aucuns événemens : car je les vous laisse vouloir pour moi tout à votre gré; mais en lieu de vouloir les événemens, je vous bénis de quoi vous les aurez voulus. O Théotime! que cette occupation de notre volonté est excellente, quand elle quitte le soin de vouloir et choisir les effets du bon plaisir divin, pour louer et remercier ce bon plaisir de tels effets.

CHAPITRE XV.

Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmi les peines intérieures et extérieures de cette vie, en suite de l'indifférence et trépas de la volonté.

Bénir Dieu et le remercier pour tous les événemens que sa providence ordonne, c'est à la vérité une occupation toute sainte; mais si tandis que nous laissons le soin à Dieu de vouloir et faire ce qui lui plaît en nous, et de nous, sans être attentifs à ce qui se passe, quoique nous le sentions bien, nous pouvions divertir notre cœur et appliquer notre attention en la bonté et douceur divine; la bénissant, non en ses effets ni ès-événemens qu'elle ordonne, mais elle-même et en sa propre excellence, nous ferions sans doute un exercice beaucoup plus éminent.

Démétrius tenant le siége devant Rhodes, Protogènes qui étoit en une petite maison des faubourgs,

ne cessa jamais de travailler, mais avec tant d'assurance et de repos d'esprit, qu'encore qu'on lui tînt presque toujours l'épée à la gorge, il fit l'excellent chef-d'œuvre d'un Satyre admirable, qui s'égayoit à jouer du flageolet. O Dieu! quelles âmes, qui, entre toutes sortes d'accidens, tiennent toujours leur attention et affection sur la bonté éternelle, pour l'honorer et chérir à jamais!

La fille d'un excellent médecin et chirurgien, étant en fièvre continue, et sachant que son père l'aimoit uniquement, disoit à l'une de ses amies : je sens beaucoup de peine, mais pourtant je ne pense point aux remèdes; car je ne sais pas ce qui pourroit servir à ma guérison. Je pourrois désirer une chose, et il m'en faudroit une autre. Ne gagné-je donc pas mieux de laisser tout ce soin à mon père, qui sait, qui peut et qui veut pour moi tout ce qui est requis à ma santé? J'aurois tort d'y penser, car il y pensera assez pour moi; j'aurois tort de vouloir quelque chose, car il voudra assez tout ce qui me sera profitable. Seulement donc j'attendrai qu'il veuille ce qu'il jugera expédient, et ne m'amuserai qu'à le regarder quand il sera près de moi, à lui témoigner mon amour filial, et lui faire connoître ma confiance parfaite. Et sur ces paroles elle s'endormit, tandis que son père jugeant à propos de la saigner, disposa ce qui étoit requis, et venant à elle, ainsi qu'elle se réveilla, après l'avoir interrogée comme elle se trouvoit de son sommeil, il lui demanda si elle ne vouloit pas bien être saignée pour guérir. Mon père, répondit-elle, je suis vôtre : je ne sais ce que je dois vouloir pour guérir, c'est à vous de vouloir et faire pour moi

tout ce qui vous semblera bon : car quant à moi, il me suffit de vous aimer et aimer et honorer de tout mon cœur comme je fais. Voilà donc qu'on lui bande le bras, et que le père même porte la lancette sur la veine. Mais tandis qu'il donne le coup et que le sang en sort, jamais cette aimable fille ne regarda son bras piqué, ni son sang sortir de la veine; ains tenant les yeux arrêtés sur le visage de son père, elle ne disoit autre chose, sinon parfois tout doucement : Mon père m'aime bien, et moi je suis toute sienne; et quand tout fut fait, elle ne le remercia point, mais seulement répéta encore une fois les mêmes paroles de son affection et confiance filiale.

Or, dites-moi maintenant, mon ami Théotime, cette fille ne témoigna-t-elle pas un amour plus attentif et plus solide envers son père, que si elle eût eu beaucoup de soin de lui demander des remèdes à son mal, de regarder comme on lui ouvroit la veine, ou comme le sang couloit, de lui dire beaucoup de paroles de remercîmens? Il n'y a certes doute quelconque en cela : car si elle eût pensé à soi, qu'eût elle gagné, sinon d'avoir souci inutile, puisque son père en avoit assez pour elle? Regardant son bras, qu'eût-elle fait, sinon recevoir de la frayeur? Et remerciant son père, quelle vertu eût-elle pratiquée, sinon celle de la gratitude? N'a-t-elle pas donc mieux fait de s'occuper toute ès-démonstrations de son amour filial, infiniment plus agréable au père que toute autre vertu?

Mes yeux sont toujours au Seigneur, car il désengagera mes pieds des filets et des piéges. (*Ps.* 24. 15.) Es-tu tombé dans les filets des

adversités? eh! ne regarde pas ton aventure, ni les piéges ès-quels tu es pris; regarde Dieu, et le laisse faire, il aura soin de toi. *Jette ta pensée sur lui, et il te nourrira.* (*Ps.* 54. 23). Pourquoi te mêles-tu de vouloir ou de ne vouloir pas les événemens et accidens du monde, puisque tu ne sais pas ce que tu dois vouloir, et que Dieu voudra toujours assez pour toi tout ce que tu pourras vouloir sans que tu t'en mettes en peine? Attends donc en repos d'esprit les effets du bon plaisir divin, et que son vouloir te suffise, puisqu'il est toujours très-bon; car ainsi ordonna-t-il à sa bien-aimée sainte Catherine de Sienne, pense en moi, lui dit-il, et je penserai pour toi.

Il est fort mal-aisé de bien exprimer cette extrême indifférence de la volonté humaine, qui est ainsi réduite et trépassée en la volonté de Dieu : car il ne faut pas dire, ce me semble, qu'elle acquiesce à celle de Dieu, puisque l'acquiescement est un acte de l'âme qui déclare son consentement. Il ne faut pas dire non plus qu'elle accepte ni qu'elle reçoit, d'autant qu'accepter et recevoir sont certaines actions qu'on peut, en certaine façon, appeler actions passives, par lesquelles nous embrassons et prenons ce qui nous arrive. Il ne faut pas dire aussi qu'elle permet, d'autant que la permission est une action de la volonté, et par conséquent un certain vouloir oisif qui ne veut voirement rien faire, mais veut pourtant laisser faire. Il me semble donc plutôt que l'âme qui est en cette indifférence, et qui ne veut rien, ains laisse vouloir à Dieu ce qui lui plaira, doit être dite avoir sa volonté en une simple et générale attente; d'autant qu'attendre ce n'est pas faire ou agir, ains demeurer

exposé à quelque événement. Et si vous y prenez garde, l'attente de l'âme est vraiment volontaire; et toutefois ce n'est pas une action, mais une simple disposition à recevoir ce qui arrivera : et lorsque les événemens sont arrivés et reçus, l'attente se convertit en consentement ou acquiescement; mais avant la venue d'iceux, en vérité l'âme est en une simple attente, indifférente à tout ce qu'il plaira à la volonté divine d'ordonner.

Notre Sauveur exprime ainsi l'extrême soumission de sa volonté humaine à celle de son père éternel : *Le Seigneur Dieu*, dit il, *a ouvert mon oreille*, c'est-à-dire m'a annoncé son bon plaisir touchant la multitude des travaux que je dois souffrir; *et moi;* dit-il par après, *je ne contredis point, je ne me retire point en arrière.* (*Isa.* 50. 5.) Qu'est-ce à dire, *je ne contredis point, je ne me retire point en arrière*? sinon ma volonté est en une simple attente, et demeure disposée à tout ce que celle de Dieu ordonnera; ensuite de quoi *je baille* et abandonne *mon corps à la merci de ceux qui le battront*, *et mes joues à ceux qui les pèleront*, préparé à tout ce qu'ils voudront faire de moi. Mais voyez, je vous prie, Théotime, que tout ainsi que notre Sauveur, après l'oraison de résignation qu'il fit au jardin des Olives, et sa prise, se laissa manier et mener au gré de ceux qui le crucifièrent, avec un abandonnement admirable de son corps et de sa vie entre leurs mains, aussi mit-il son âme et sa volonté par une indifférence très-parfaite ès-mains de son père éternel. Car bien qu'il dît : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné*? (*Matth.* 27. 46.) ce fut pour nous

faire savoir les véritables amertumes et peines de son âme, et non pour contrevenir à la très-sainte indifférence en laquelle il étoit, ainsi qu'il montra bientôt après, concluant toute sa vie et sa passion par ces incomparables paroles : *Mon père, je remets mon esprit entre vos mains.* (*Luc* 23. 46.)

CHAPITRE XVI.

Du dépouillement parfait de l'âme unie à la volonté de Dieu.

REPRÉSENTONS-NOUS le doux Jésus, Théotime, chez Pilate, où, pour l'amour de nous, les gens d'armes, ministres de la mort, le dévêtirent de ses habits l'un après l'autre; et non contens de cela, lui ôtèrent encore sa peau, la déchirant à coups de verges et de fouets : comme par après son âme fut dépouillée de son corps, et le corps de sa vie, par la mort qu'il souffrit en la croix; mais trois jours passés, par sa très-sainte résurrection, l'âme se revêtit de son corps glorieux, et le corps de sa peau immortelle, et s'habilla de vêtemens différens, ou en pèlerin, ou en jardinier, ou d'autre sorte, selon que le salut des hommes et la gloire de son père le requéroient. L'amour fit tout cela, Théotime; et c'est l'amour aussi qui entrant en une âme, afin de la faire heureusement mourir à soi et revivre à Dieu, la fait dépouiller de tous les désirs humains et de l'estime de soi-même, qui n'est pas moins attachée à l'esprit que la peau à la chair, et la dénue enfin des affections plus aimables : comme

sont celles qu'elle avoit aux consolations spirituelles, aux exercices de piété, et à la perfection des vertus, qui sembloient être la propre vie de l'âme dévote.

Alors, Théotime, l'âme a raison de s'écrier : *J'ai ôté mes habits, comme m'en revêtirai-je? J'ai lavé mes pieds* de toutes sortes d'affections, *comme les souillerois-je* de rechef? *Nue je suis sortie* de la main de Dieu, *et nue j'y retournerai. Le Seigneur m'avoit donné* beaucoup de désirs, *le Seigneur me* les *a ôtés*; *son saint nom soit béni.* Oui, Théotime, le même Seigneur qui nous fait désirer les vertus en notre commencement, et qui nous les fait pratiquer en toutes occurrences, c'est lui-même qui nous ôte l'affection des vertus et de tous les exercices spirituels; afin qu'avec plus de tranquillité, de pureté et de simplicité, nous n'affectionnions rien que le bon plaisir de sa divine majesté. Car comme la belle et sage Judith avoit voirement dans ses cabinets ses beaux habits de fête, et néanmoins ne les affectionnoit point, ni ne s'en para jamais en sa viduité, sinon quand inspirée de Dieu elle alla ruiner Holoferne; ainsi quoique nous ayons appris la pratique des vertus et les exercices de dévotion, si est-ce que nous ne les devons point affectionner, ni en revêtir notre cœur, sinon à mesure que nous savons que c'est le bon plaisir de Dieu. Et comme Judith demeura toujours en habits de deuil, sinon en cette occasion en laquelle Dieu voulut qu'elle se mît en pompe; aussi devons-nous paisiblement demeurer revêtus de notre misère et abjection parmi nos imperfections et foiblesses, jusqu'à ce que Dieu nous exalte à la pratique des excellentes actions.

On ne peut longuement demeurer en cette privation, dépouillé de toute sorte d'affections. C'est pourquoi, selon l'avis du saint Apôtre, après que nous avons *ôté les vêtemens du vieil* Adam, il se faut *revêtir des habits du nouvel homme*, c'est-à-dire, de Jésus-Christ : car ayant tout renoncé, voire même les affections des vertus, pour ne vouloir ni de celles-là, ni d'autres quelconques, qu'autant que le bon plaisir divin portera; il nous faut revêtir derechef de plusieurs affections, et peut-être des mêmes que nous avons renoncées et résignées; mais il s'en faut de rechef revêtir, non plus parce qu'elles nous sont agréables, utiles, honorables, et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mêmes, ains parce qu'elles sont agréables à Dieu, utiles à son honneur, et destinées à sa gloire.

Eliezer portoit des pendans d'oreilles, des bracelets et des vêtemens neufs pour la fille que Dieu avoit préparée au fils de son maître; et par effet il les donna à la vierge Rebecca, sitôt qu'il connût qu'elle étoit celle-là. Il faut des habits neufs pour l'épouse du Sauveur. Si pour l'amour de lui elle s'est dépouillée de l'affection ancienne qu'elle avoit à ses parens, au pays, à la maison, aux amis, il faut qu'elle en prenne une toute nouvelle, affectionnant tout cela en son rang, non plus selon les considérations humaines, mais parce que l'Epoux céleste le veut, le commande et l'entend, et qu'*il a mis* un tel *ordre en la charité.* Si on s'est dénué de la vieille affection aux consolations spirituelles, aux exercices de la dévotion, à la pratique des vertus, voire même à notre propre avancement en la perfection, il se faut revêtir d'une autre

affection toute nouvelle, aimant toutes ces grâces et faveurs célestes, non plus parce qu'elles perfectionnent et ornent notre esprit, mais parce que le nom de notre Seigneur en est sanctifié, que son royaume en est enrichi, et son bon plaisir glorifié.

Ainsi saint Pierre s'habille dans la prison, non par son élection, mais à mesure que l'ange le lui commande. Il met sa ceinture, puis ses sandales, puis ses autres vêtemens. Et le glorieux saint Paul, dépouillé en un moment de toutes affections, *Seigneur*, dit-il, *que voulez-vous que je fasse* ? c'est-à-dire, que vous plaît-il que j'affectionne; puisque me jetant à terre, vous avez fait mourir ma volonté propre ? Eh! Seigneur, mettez votre bon plaisir en sa place; et *m'enseignez de faire votre volonté*; *car vous êtes mon Dieu.* (*Ps.* 142. 10.) Théotime, quiconque a tout quitté pour Dieu, ne doit rien reprendre que comme Dieu le veut; il ne nourrit plus son corps, sinon comme Dieu l'ordonne, afin qu'il serve à l'esprit, il n'étudie plus que pour servir le prochain et sa propre âme, selon l'intention divine; il pratique les vertus, non selon qu'elles sont plus à son gré, mais selon que Dieu le désire.

Dieu commanda au prophète Isaïe de se dépouiller, et il le fit; marchant et prêchant en cette sorte, ou trois jours entiers, comme quelques-uns disent, ou trois ans, comme les autres pensent : puis il reprit ses habits quand le terme que Dieu lui avoit préfigé fut passé. Ainsi se faut-il dénuer de toutes affections, petites et grandes, et faut souvent examiner notre cœur pour voir s'il est bien prêt à se dévêtir, comme fit Isaïe, de tous ses habits; puis reprendre aussi,

quand il est temps les affections convenables au service de la charité, afin de mourir en croix nus avec notre divin Sauveur, et ressusciter par après en un nouvel homme avec lui. *L'amour est fort comme la mort*, pour nous faire tout quitter : il est magnifique comme la résurrection, pour nous parer de gloire et d'honneur.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

Du commandement d'aimer Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE PREMIER.

De la douceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aimer sur toutes choses.

L'HOMME est la perfection de l'univers; l'esprit est la perfection de l'homme; l'amour, celle de l'esprit, et la charité, celle de l'amour. C'est pourquoi l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'exellence de l'univers. En cela, Théotime, consiste la grandeur et primauté du commandement de l'amour divin que le Sauveur nomme *le premier et le très-grand commandement.* Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les lois sacrées, à toutes les ordonnances divines, et à toutes les saintes écritures. Tout est fait pour ce céleste amour, et tout se rapporte à icelui. De l'arbre sacré de ce commandement dépendent tous les conseils, exhortations, inspirations et les autres commandemens, comme ses fleurs; et la vie éternelle, comme son fruit; et tout ce qui ne tend point à l'amour éternel, tend à la mort éternelle. Grand commandement duquel la parfaite pratique dure en la vie éternelle, bins n'est autre chose que la vie éternelle.

Mais voyez, Théotime, combien cette loi d'amour est aimable. Eh! Seigneur Dieu, ne suffisoit-il pas qu'il vous plût de nous permettre ce divin amour, comme Laban permit celui de Rachel à Jacob, sans qu'il vous plût encore de nous y semondre par exhortations, de nous y pousser par vos commandemens? Mais non, bonté divine, afin que ni votre grandeur, ni notre bassesse, ni prétexte quelconque ne nous retardât de vous aimer, vous nous le commandez. Le pauvre Appelles, ne se pouvant garder d'aimer, n'osoit toutefois aimer la belle Compaspé, parce qu'elle appartenoit au grand Alexandre. Mais quand il eut congé de l'aimer, combien s'en estima-t-il obligé à celui qui le lui permettoit! Il ne savoit s'il devoit plus aimer ou cette belle Compaspé qu'un si grand empereur lui avoit quittée, ou ce grand empereur qui lui avoit quitté une si belle Compaspé.

O vrai Dieu! si nous le savions entendre, mon cher Théotime, quelle obligation aurions-nous à ce souverain bien, qui non seulement nous permet, mais nous commande de l'aimer! Hélas, ô Dieu! je ne sais pas si je dois plus aimer votre infinie beauté qu'une si divine bonté m'ordonne d'aimer, ou votre divine bonté qui m'ordonne d'aimer une si très-infinie beauté. O beauté, combien êtes-vous aimable, m'étant octroyée par une si immense bonté! O bonté, que vous êtes aimable de me communiquer une si éminente beauté!

Dieu, au jour du jugement, imprimera ès-esprits des damnés l'appréhension de la perte qu'ils feront, en une façon admirable; car la divine majesté leur fera clairement voir la souveraine beauté de sa face et les trésors de sa bonté, et à la vue de cet abîme infini de délices, la volonté, par un effort extrême,

se voudra lancer sur icelui, pour s'unir à lui et jouir de son amour; mais ce sera pour néant, d'autant qu'elle sera comme une femme qui, entre les douleurs de l'enfantement, après avoir enduré des violentes tranchées, des convulsions cruelles et des détresses insupportables, meurt enfin sans pouvoir enfanter; car à mesure que la claire et belle connoissance de la divine beauté aura pénétré les entendemens de ces esprits infortunés, la divine justice ôtera tellement la force à la volonté, qu'elle ne pourra nullement aimer cet objet que l'entendement lui proposera et représentera être tant aimable; et cette vue, qui devoit engendrer un si grand amour en la volonté, en lieu de cela, y fera naître une tristesse infinie, laquelle sera rendue éternelle par la souvenance qui demeurera à jamais en ces âmes perdues de la souveraine beauté qu'elles auront vue, souvenance stérile de tout bien, ains fertile de travaux, de peines, de tourmens et de désespoirs immortels; d'autant qu'en la volonté se trouvera tout ensemble une impossibilité, ains une effroyable et éternelle aversion et répugnance d'aimer cette tant désirable excellence; si que les misérables damnés demeureront à jamais en une rage désespérée de savoir une perfection si souverainement aimable, sans en pouvoir jamais avoir ni la jouissance, ni l'amour; parce que, tandis qu'ils l'ont pu aimer, ils ne l'ont pas voulu. Ils brûleront d'une soif d'autant plus violente, que le souvenir de cette source des eaux de la vie éternelle aiguisera leurs ardeurs; ils mourront immortellement, *comme des chiens*, d'une *faim* d'autant plus véhémente, que leur mémoire en affinera l'insatiable cruauté par le souvenir du festin duquel ils auront été privés.

Car alors frémissant de rage,
Le pervers tout sec deviendra :
Mais, quoi que brasse en son courage
Le méchant, tout lui défaudra.

Certes, je ne voudrois pas assurer que cette vue de la beauté de Dieu que les malheureux auront, comme en éloïse, et à guise d'un éclair, doive être de même clarté que celle des bienheureux; mais elle sera pourtant si claire, qu'*ils verront le Fils de l'homme en sa majesté, ils verront celui qu'ils ont percé*, (*Joan.* 19. 37.) et par la vue de cette gloire, connoîtront la grandeur de leur perte. Oh! si Dieu avoit défendu à l'homme de l'aimer, que de regrets ès-âmes généreuses! Que ne feraient-elles pas pour en obtenir la permission! David entra au hasard d'un combat extrêmement rude pour avoir la fille du roi. Et qu'est-ce que ne fit pas Jacob pour pouvoir épouser Rachel, et le prince Sichem pour avoir Dina en mariage? Les damnés s'estimeroient bienheureux, s'ils pensoient de pouvoir quelquefois aimer Dieu, et les bienheureux s'estimeroient damnés, s'ils croyoient de pouvoir être une fois privés de cet amour sacré.

Eh! vrai Dieu! combien est désirable la suavité de ce commandement, Théotime, puisque si la volonté le faisoit aux damnés, ils seroient en un moment délivrés de leur plus grand malheur, et que les bienheureux ne sont bienheureux que par la pratique d'icelui? O amour céleste, que vous êtes aimable à nos âmes! et que bénie soit à jamais la bonté, laquelle nous commande avec tant de soin qu'on l'aime, quoique son amour soit si désirable et nécessaire à notre bonheur, que sans icelui nous ne puissions être que malheureux.

CHAPITRE II.

Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel, mais est toutefois donné aux fidèles de ce monde.

Si aucune *loi n'est imposée au juste*, parce que prévenant la loi, et sans avoir besoin d'être sollicité par icelle, il fait la volonté de Dieu par l'instinct de la charité qui règne en son âme; combien devons-nous estimer les bienheureux de paradis, libres et exempts de toute sorte de commandemens, puisque de la jouissance en laquelle ils sont de la souveraine beauté et bonté du bien-aimé, coule et procède une douce mais inévitable nécessité en leurs esprits d'aimer éternellement la très-sainte divinité? Nous aimerons Dien au ciel, Théotime, non comme liés et obligés par la loi, mais comme attirés et ravis par la joie que cet objet si parfaitement aimable donnera à nos cœurs. Alors la force du commandement cessera pour faire place à la force du contentement, qui sera le fruit et le comble de l'observation du commandement. Nous sommes donc destinés au contentement qui nous est promis en la vie immortelle, par ce commandement qui nous est fait en cette vie mortelle, en laquelle nous sommes à la vérité obligés de l'observer très-étroitement, puisque c'est la loi fondamentale que le roi Jésus a donnée aux citoyens de la Hiérusalem militante, pour leur faire mériter la bourgeoisie et la joie de la Hiérusalem triomphante.

Certes, là-haut au ciel, nous aurons un cœur tout libre de passions, une âme toute épurée de distrac-

tions, un esprit affranchi de contradictions, et des forces exemptes de répugnances ; et partant nous y aimerons Dieu par une perpétuelle et non jamais interrompue dilection, ainsi qu'il est dit de ces quatre animaux sacrés, qui, représentant les évangélistes, *sans cesser ni jour ni nuit*, louoient continuellement la divinité. O Dieu ! quelle joie, quand établis en ces éternels tabernacles, nos esprits seront en ce mouvement perpétuel, emmi lequel ils auront le repos tant désiré de leur éternelle dilection !

> Heureux qui loge en ta maison!
> Il te loue en toute saison.

Mais il ne faut pas prétendre à cet amour si extrêmement parfait en cette vie mortelle ; car nous n'avons pas encore ni le cœur ni l'âme, ni l'esprit, ni les forces des bienheureux. Il suffit que nous aimions de tout cœur et de toutes les forces que nous avons. Tandis que nous sommes petits enfans, nous parlons en petits enfans, nous aimons comme petits enfans ; mais quand nous serons parfaits là-haut au ciel, nous serons quittes de notre enfance, et nous aimerons Dieu parfaitement. Et ne faut pas non plus, Théotime, que pendant l'enfance de notre vie mortelle nous laissions de faire ce qui est en nous selon qu'il nous est commandé, puisque non seulement nous le pouvons, mais il est très-aisé, tout ce commandement étant de l'amour, et de l'amour de Dieu, qui étant souverainement bon, est souverainement aimable.

CHAPITRE III.

Comme tout le cœur étant employé en l'amour sacré, on peut néanmoins aimer Dieu différemment, et aimer encore plusieurs autres choses avec Dieu.

Qui dit tout, ne forclôt rien, et toutefois un homme ne laissera pas d'être tout à Dieu, tout à son père, tout à sa mère, tout au prince, tout à la république, tout à ses amis; ensorte qu'étant tout à un chacun, il sera encore tout à tous. Or, cela est ainsi, d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns, n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres.

L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il aime : il est donc souverainement donné à Dieu, lorsqu'il aime souverainement sa divine bonté. Et quand il s'est ainsi donné, il ne doit rien aimer qui puisse ôter son cœur à Dieu. Or, jamais aucun amour n'ôte nos cœurs à Dieu, sinon celui qui lui est contraire.

Sara ne se fâche point de voir Ismaël autour du cher Isaac, tandis qu'il ne se joue point à le heurter et piquer; la divine bonté ne s'offense point de voir en nous des autres amours auprès du sien, tandis qu'ils conservent envers lui la révérence et soumission qui lui est due.

Certes, Théotime, là-haut en paradis, Dieu se donnera tout à nous, et non pas en partie, puisque c'est un tout qui n'a point de partie; mais il se donnera pourtant diversement, et avec autant de différences qu'il y aura de bienheureux; ce qui se fera

ainsi, parce que se donnant tout à tous, et tout à un chacun; il ne se donnera jamais totalement ni à pas un en particulier, ni à tous en général. Or, nous nous donnerons à lui selon la mesure qu'il se donnera à nous; car nous le verrons voirement tous *face à face*, ainsi qu'il est en sa beauté, et l'aimerons de cœur à cœur, ainsi qu'il est en sa bonté; mais tous toutefois ne le verrons pas avec une égale clarté, ni ne l'aimerons pas avec une égale suavité; ains un chacun le verra et l'aimera selon la particulière mesure de gloire que la divine Providence lui a préparée. Nous aurons tous également la plénitude de ce divin amour, mais les plénitudes pourtant seront inégales en perfection. Le miel de Narbonne est tout doux, si est bien celui de Paris : tous deux sont pleins de douceur, mais l'un néanmoins est plein d'une meilleure, plus fine et plus forte douceur; et bien que l'un et l'autre soit tout doux, ni l'un ni l'autre n'est pas toutefois totalement doux. Je fais hommage au prince souverain, et je le fais encore au subalterne; j'engage donc envers l'un et envers l'autre toute ma fidélité, et toutefois je ne l'engage pas totalement ni à l'un ni à l'autre; car en celle que je prête au souverain, je n'exclus pas celle du subalterne, et en celle du subalterne je ne comprends pas celle du souverain. Que si au ciel, où ces paroles : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur*, seront si excellemment pratiquées, on aura des grandes différences en l'amour, ce n'est pas merveille si en cette vie mortelle il y en a beaucoup.

Théotime, non seulement entre ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur, il y en a qui l'aiment plus, et les autres moins; mais une même personne se surpasse maintefois soi-même en ce souverain exercice

de la dilection de Dieu sur toutes choses. Appelles faisoit mieux une fois qu'autre; il se surmontoit aucune fois soi-même : car bien qu'il mît ordinairement tout son art et toute son attention à peindre Alexandre-le-Grand, si est-ce qu'il ne l'y mettoit pas toujours totalement, ni si entièrement, qu'il ne lui restât des autres efforts par lesquels il n'employoit pas, ni un plus grand artifice, ni une plus grande affection; mais il l'employoit plus vivement et parfaitement. Il appliquoit toujours tout son esprit à bien faire ces tableaux d'Alexandre, parce qu'il l'appliquoit sans réserve; mais il l'appliquoit aucune fois plus fortement et plus heureusement. Qui ne sait que l'on profite en ce saint amour, et que la fin des saints est comblée d'un plus parfait amour que le commencement?

Or, selon la manière de parler des saintes écritures, faire quelque chose de tout son cœur, ne veut dire autre chose, sinon la faire de bon cœur, sans réserve. O Seigneur, disoit David, *je vous ai cherché de tout mon cœur. J'ai crié de tout mon cœur, Seigneur, exaucez-moi* (*Ps.* 118. 10, 145). Et la sacrée parole témoigne que vraiment il avoit suivi Dieu de tout son cœur; et nonobstant cela elle ne ne laisse pas de dire qu'Ezéchias *n'eut point son semblable entre tous les rois de Juda, ni devant, ni après lui* : qu'*il s'unit à Dieu, et ne se détourna point de lui;* puis traitant de Josias, elle dit qu'*il n'y eut aucun roi devant lui qui lui fût semblable, qui se retournât au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme, et de toute sa force, selon toute la loi de Moïse; nul aussi après lui ne s'éleva de semblable.* Voyez donc, Théotime, je vous prie, voyez comme David, Ezéchias et Josias aimèrent Dieu de tout leur

cœur, et que néanmoins ils ne l'aiment pas tous trois également, puisqu'aucun de ces trois n'eut son semblable en cet amour, ainsi que dit le sacré texte. Tous trois l'aimèrent un chacun de tout son cœur; mais pas un d'entr'eux, ni tous trois ensemble, ne l'aimèrent totalement, ains chacun en sa façon particulière; si que, comme tous trois furent semblables en ce qu'ils donnèrent un chacun tout son cœur, aussi furent-ils dissemblables tous trois en la manière de le donner: ains il n'y a point de doute que David pris à part ne fût grandement dissemblable à soi-même en cet amour et qu'avec son second *cœur* que Dieu *créa net* et pur en lui, et avec son *esprit droit* que Dieu *renouvela en* ses *entrailles* par la très-sainte pénitence, il ne chantât beaucoup plus mélodieusement le cantique de sa dilection, qu'il n'avoit jamais fait avec son cœur et son esprit premier.

Tous les vrais amans sont égaux, en ce que tous donnent tout leur cœur à Dieu et de toute leur force; mais ils sont inégaux, en ce qu'ils le donnent tous diversement, et avec des différentes façons, dont les uns donnent tout leur cœur, de toute leur force, moins parfaitement que les autres. Qui le donne tout par le martyre, qui tout par la virginité, qui tout par la pauvreté, qui tout par l'action, qui tout par la contemplation, qui tout par l'exercice pastoral : et tous le donnant tous par l'observance des commandemens, les uns pourtant le donnent avec moins de perfection que les autres.

Oui même Jacob qui étoit appelé le *Saint* de Dieu en Daniel, et que Dieu proteste d'avoir *aimé*, confesse lui-même qu'il avoit *servi* Laban *de toutes* ses *forces*. Et pourquoi avoit-il servi Laban, sinon pour

avoir Rachel qu'il aimoit de toutes ses forces? Il sert Laban de toutes ses forces, il sert Dieu de toutes ses forces : il aime Rachel de toutes ses forces, il aime Dieu de toutes ses forces; mais il n'aime pas pour cela Rachel comme Dieu, ni Dieu comme Rachel. Il aime Dieu comme son Dieu sur toutes choses, et plus que soi-même ; il aime Rachel comme sa femme, sur toutes les autres femmes, et comme lui-même. Il aime Dieu de l'amour absolument et souverainement suprême, et Rachel du suprême amour nuptial. Et l'un des amours n'est point contraire à l'autre, puisque celui de Rachel ne viole point les priviléges et avantages souverains de celui de Dieu.

De sorte, Théotime, que le prix de l'amour que nous portons à Dieu, dépend de l'éminence et excellence du motif pour lequel et selon lequel nous l'aimons, en ce que nous l'aimons pour sa souveraine infinie bonté, comme Dieu et selon qu'il est Dieu. Or, une goutte de cet amour vaut mieux, a plus de force, et mérite plus d'estime que tous les autres amours qui jamais puissent être ès-cœurs des hommes, et parmi les chœurs des anges : car tandis que cet amour vit, il règne et tient le sceptre sur toutes affections, faisant préférer Dieu en sa volonté à toutes choses indifféremment, universellement et sans réserve.

CHAPITRE IV.

De deux degrés de perfection, avec lesquels ce commandement peut être observé en cette vie mortelle.

TANDIS que le grand roi Salomon, jouissant encore de l'esprit divin, composoit le sacré cantique des Cantiques, il avoit, selon la permission de ce temps-là, une grande variété de dames et demoiselles dédiées à son amour, en diverses conditions et sous des différentes qualités. Car premièrement, il y en avoit une qui étoit uniquement l'unique amie, toute parfaite, toute rare, comme une singulière colombe avec laquelle les autres n'entroient point en comparaison, et que pour cela il appela de son nom, Sulamite. Secondement, il en avoit soixante, qui, après celle-là, tenoient le premier degré d'honneur et d'estime, et qui furent nommées reines; outre lesquelles il y avoit en troisième lieu, encore quatre-vingts dames qui n'étoient voirement pas reines, mais qui pourtant avoient part au lit royal en qualité d'honorables et légitimes amies. Et finalement il y avoit de jeunes damoiselles, sans nombre, réservées pour être mises en la place des précédentes à mesure qu'elles viendroient à défaillir.

Or, sur l'idée de ce qui se passoit en son palais, il décrivit les diverses perfections des âmes, qui à l'avenir devoient adorer, aimer et servir le grand roi pacifique Jésus-Christ notre Seigneur; entre lesquelles il y en a qui étant nouvellement délivrées de leurs péchés, et bien résolues d'aimer Dieu, sont néanmoins encore novices, apprentisses, tendres et foibles; si

qu'elles aiment voirement la divine suavité, mais avec mélange de tant d'autres différentes affections, que leur amour sacré étant encore comme en son enfance, elles aiment avec notre Seigneur quantité de choses superflues, vaines et dangereuses. Et comme un phénix nouvellement éclos de sa cendre, n'ayant encore que des petites plumes fluettes et des poils follets, ne peut faire que des petits élans, par lesquels il doit être dit sauter plutôt que voler; ainsi ces tendres jeunes âmes nouvellement nées dans la cendre de leur pénitence, ne peuvent encore pas prendre l'essor, et voler au plein air de l'amour sacré, retenues dans une multitude de mauvaises inclinations et habitudes dépravées que les péchés de la vie passée leur ont laissées. Elles sont néanmoins vivantes, animées et emplumées de l'amour, et de l'amour vrai, autrement elles n'eussent pas quitté le péché; mais amour néanmoins encore foible et jeune, qui environné d'une quantité d'autres amours, ne peut pas produire tant de fruit, comme il feroit s'il possédoit entièrement le cœur.

Tel fut l'enfant prodigue, quand quittant l'infâme compagnie, ou la garde des pourceaux entre lesquels il avoit vécu, il vint ès-bras de son père, à demi-nu et tout souillé des ordures qu'il avoit contractées parmi ces vilains animaux. Car qu'est-ce quitter les pourceaux, sinon se retirer des péchés? Et qu'est-ce venir tout déchiré, drilleux et infecté, sinon avoir encore l'affection embarrassée des habitudes et inclinations qui tendent au péché? Mais cependant il avoit la vie de l'âme qui est l'amour; et comme un phénix renaissant de sa cendre, il se trouva nouvellement ressuscité : *il étoit mort*, dit son père, *et il est revenu à vie*, il est ravivé. Or, ces âmes sont nommées jeunes

filles au cantique, d'autant qu'ayant senti l'odeur du nom de l'époux qui ne respire que salut et pardon, elles l'aiment d'un amour vrai : mais amour qui, comme elles, est en sa tendre jeunesse; d'autant que tout ainsi que les jeunes fillettes aiment voirement bien leurs époux, si elles en ont, mais ne laissent pas d'aimer grandement les bagues et bagatelles, leurs compagnes avec lesquelles elles s'amusent éperdûment à jouer, danser et folâtrer, s'entretenant, avec les petits oiseaux, petits chiens, écurieux, et autres tels jouets; aussi ces âmes jeunes et novices aiment certes bien l'époux sacré, mais avec une multitude de distractions et divertissemens volontaires : de sorte que l'aimant par-dessus toutes choses, elles ne laissent pas de s'amuser à plusieurs choses qu'elles n'aiment pas selon lui, ains outre lui, hors de lui et sans lui. Certes comme les menus déréglemens en paroles, en gestes, en habits, en passe-temps et folâtreries, ne sont pas, à proprement parler, contre la volonté de Dieu; aussi ne sont-ils pas selon icelle, ains hors d'icelle et sans icelle.

Mais il y a des âmes qui ayant déjà fait quelque progrès en l'amour divin, ont retranché tout l'amour qu'elles avoient aux choses dangereuses; et néanmoins ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus; parce qu'elles affectionnent avec excès et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles aiment. Dieu vouloit qu'Adam aimât tendrement Eve, mais non pas aussi si tendrement, que pour lui complaire il violât l'ordre de sa divine majesté lui avoit donné. Il n'aima donc pas une chose superflue, ni de soi-même dangereuse; mais il l'aima avec superfluité et dangereusement. L'amour de nos

parens, amis, bienfaiteurs est de soi-même selon Dieu, mais nous le pouvons aimer excessivement; comme aussi nos vocations, pour spirituelles qu'elles soient, et nos exercices de piété (que toutefois nous devons tant affectionner) peuvent être aimés déréglement, lorsque l'on les préfère à l'obéissance et au bien plus universel, ou que l'on les affectionne en qualité de dernière fin, bien qu'ils ne soient que des moyens et acheminemens à notre filiale prétention, qui est le divin amour. Et ces âmes qui n'aiment rien que ce que Dieu veut qu'elles aiment, mais qui excèdent en la façon d'aimer, aiment voirement la divine bonté sur toutes choses, mais non pas en toutes choses : car les choses mêmes qu'il leur est non seulement permis, mais ordonné d'aimer selon Dieu, elles ne les aiment pas seulement selon Dieu, ains pour des causes et motifs qui ne sont pas certes contre Dieu, mais bien hors de Dieu : de sorte qu'elles ressemblent au phénix, qui ayant ses premières plumes, et commençant à se renforcer, se guinde déjà en plein air, mais n'a pourtant pas encore assez de forces, pour demeurer longuement au vol, dont il descend souvent prendre terre pour s'y reposer. Tel fut le pauvre jeune homme, qui ayant *observé les commandemens* de Dieu *dès* son *bas âge*, ne désiroit pas les biens d'autrui, mais il affectionnoit trop tendrement ceux qu'il avoit. C'est pourquoi, quand notre Seigneur lui conseilla de les *donner aux pauvres*, il devint tout triste et mélancolique. Il n'aimoit rien que ce qu'il lui étoit loisible d'aimer, mais il l'aimoit d'un amour superflu et trop serré. Ces âmes donc, Théotime, aiment voirement trop ardemment et avec superfluité; mais elles n'aiment point les superfluités, ains seulement ce qu'il

faut aimer. Et pour cela elles jouissent du lit nuptial du Salomon céleste, c'est-à-dire, des unions, des recueillemens et des repos amoureux dont il a été parlé aux Livres V et VI, mais elles n'en jouissent pas en qualité d'épouses, parce que la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes, fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unions de l'époux, étant occupées et diverties pour aimer hors de lui et sans lui ce qu'elles ne devoient aimer qu'en lui et pour lui.

CHAPITRE V.

De deux autres degrés de plus grande perfection avec lesquels nous pouvons aimer Dieu sur toutes choses.

Or, il y a des autres âmes qui n'aiment ni les superfluités, ni avec superfluité; ains aiment seulement ce que Dieu veut, et comme Dieu veut. Ames heureuses, puisqu'elles aiment Dieu et leurs amis en Dieu, et leurs ennemis pour Dieu, mais pas une sinon en Dieu et pour Dieu; c'est Dieu qu'elles aiment, non seulement sur toutes choses, mais en toutes choses, et toutes choses en Dieu; semblables au phénix parfaitement rajeuni et revigoré, que l'on ne voit jamais qu'en l'air, ou sur les coupeaux des monts qui sont en l'air. Car, ainsi ces âmes n'aiment rien, si ce n'est en Dieu, quoique toutefois elles aiment plusieurs choses avec Dieu, et Dieu avec plusieurs choses. Saint Luc récite que notre Seigneur invita à sa suite un jeune homme qui l'aimoit voirement bien fort, mais il aimoit encore grandement son père, et pour

cela vouloit retourner à lui; et notre Seigneur lui retranche cette superfluité d'amour, et l'excite à un amour plus pur, afin que non seulement il aime notre Seigneur plus que son père, mais qu'il n'aime son père qu'en notre Seigneur. *Laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts*; *mais quant à toi* (qui as trouvé la vie) *va et annonce le royaume de Dieu.* Et ces âmes, comme vous voyez, Théotime, ayant si grande union avec l'époux, elles méritent bien de participer à son rang, et d'être reines comme il est roi, puisqu'elles lui sont toutes dédiées sans division ni séparation quelconque, n'aimant rien hors de lui et sans lui, ains seulement en lui et pour lui.

Mais enfin au-dessus de toutes ces âmes il y en a une très-uniquement unique, qui est la reine des reines, la plus aimante, la plus aimable et la plus aimée de toutes les amies du divin époux, qui non seulement aime Dieu sur toutes choses et en toutes choses, mais n'aime que Dieu en toutes choses : de sorte qu'elle n'aime pas plusieurs choses, ains une seule chose qui est Dieu. Et parce que c'est Dieu seul qu'elle aime en tout ce qu'elle aime, elle l'aime également partout, selon que le bon plaisir d'icelui le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est qu'Esther qu'Assuérus aime, pourquoi l'aimera-t-il plus lorsqu'elle est parfumée et parée, que lorsqu'elle est en son habit ordinaire? Si ce n'est que mon Sauveur que j'aime, pourquoi n'aimerai-je pas autant la montagne de Calvaire que celle de Thabor, puisqu'il est aussi véritablement en l'une qu'en l'autre? Et pourquoi ne dirai-je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre, *Il est bon d'être ici*? J'aime le

Sauveur en *Egypte*, sans aimer l'Egypte; pourquoi ne l'aimerai-je pas au festin de *Simon le Lépreux*, sans aimer le festin? Et si je l'aime entre les *blasphèmes* qu'on répand sur lui, sans aimer les blasphèmes; pourquoi ne l'aimerai-je pas parfumé de l'*onguent* précieux de Madeleine, sans aimer ni l'onguent ni la senteur? C'est le vrai signe que nous n'aimons que Dieu en toutes choses, quand nous l'aimons également en toutes choses; puisqu'étant toujours égal à soi-même, l'inégalité de notre amour envers lui ne peut avoir origine que de la considération de quelque chose qui n'est pas lui. Or, cette sacrée amante n'aime non plus son roi avec tout l'univers, que s'il étoit tout seul sans univers; parce que tout ce qui est hors de Dieu, et n'est pas Dieu, ne lui est rien. Ame toute pure, qui n'aime pas même le paradis, sinon parce que l'époux y est aimé; mais époux si souverainement aimé en son paradis, que s'il n'y avoit point de paradis à donner, il n'en seroit ni moins aimable, ni moins aimé par cette courageuse amante qui ne sait pas aimer le paradis de son époux, ains seulement son époux de paradis, et qui ne prise pas moins le calvaire, tandis que son époux y est crucifié, que le ciel où il est glorifié. Celui qui pèse une des petites boulettes du cœur de sainte Claire de Montefalco, y trouve autant de poids, comme il en trouve, les pesant toutes trois ensemble. Ainsi le grand amour trouve Dieu autant aimable lui seul, que toutes les créatures avec lui ensemble, d'autant qu'il n'aime toutes les créatures qu'en Dieu et pour Dieu.

De ces âmes si parfaites, il y en a si peu, que chacune d'icelles est appelée *unique de sa mère*, qui est la Providence divine. Elle est dite *unique colombe*,

qui pour tout n'aime que son colombeau. Elle est nommée *parfaite*, parce qu'elle est rendue par amour une même chose avec la souveraine perfection, dont elle peut dire avec une très-humble vérité : *Je* ne *suis* que *pour mon bien-aimé, et son cœur est tourné devers moi.*

Or, il n'y a que la très-sainte Vierge notre dame, qui soit parfaitement parvenue à ce degré d'excellence en l'amour de son cher bien-aimé : car elle est une *colombe* si uniquement *unique* en dilection, que toutes les autres étant mises auprès d'elle en parangon, méritent plutôt le nom de corneilles que de *colombes.* Mais laissant cette nompareille reine en son incomparable éminence, on a certes vu des âmes qui se sont tellement trouvées en l'état de cet amour, qu'en comparaison des autres elles pouvoient tenir rang de reines, de *colombes uniques*, et de parfaites amies de l'époux. Car, je vous prie, Théotime, que devoit être celui qui de tout son cœur chantoit à Dieu :

> Dans le ciel, sinon toi, qui me peut être cher,
> Et que veux-je ici bas sinon toi rechercher?

Et celui qui s'écrioit : *J'ai estimé toutes choses boue et fange, afin de m'acquérir Jésus-Christ* (*Philipp.* 3. 8), ne témoigna t-il pas qu'il n'aimoit rien hors de son maître, et qu'il aimoit son maître hors de toutes choses? Et quel pouvoit être le sentiment de ce grand amant qui soupiroit toute la nuit, *Mon Dieu est pour moi toutes choses?* Tels furent saint Augustin, saint Bernard, les deux saintes Catherine de Sienne et de Gênes, et plusieurs autres, à l'imitation desquels un chacun peut aspirer à ce divin degré d'amour. Ames rares et singulières qui n'ont plus aucune

ressemblance avec les oiseaux de ce monde, non pas même avec le phénix qui est si uniquement rare, ains sont seulement représentées par cet oiseau, que, pour son excellente beauté et noblesse, on dit n'être pas de ce monde, ains du paradis dont il porte le nom. Car ce bel oiseau, dédaignant la terre ne la touche jamais, vivant toujours en l'air : de sorte que lors même qu'il veut se délasser, il ne s'attache aux arbres que par des petits filets, auxquels il demeure suspendu en l'air, hors duquel et sans lequel il ne peut ni voler ni reposer. Et de même ces grandes âmes n'aiment pas, à proprement parler, les créatures en elles-mêmes, ains en leur Créateur et leur Créateur en icelles. Que si elles s'atttachent par la loi de la charité à quelque créature, ce n'est que pour se reposer en Dieu, unique et finale prétention de leur amour. Si que trouvant Dieu ès-créatures, et les créatures en Dieu, elles aiment Dieu, et non les créatures, comme ceux qui pêchent aux perles, trouvant les perles dans les huîtres, n'estiment toutefois leur pêche que pour les seules perles.

Au demeurant, il n'y eut, comme je pense, jamais créature mortelle qui aimât l'époux céleste de ce seul amour si parfaitement pur, sinon la Vierge qui fut son épouse et mère tout ensemble. Ains au contraire, quant à la pratique de ces quatre différences d'amour, on ne sauroit guère vivre qu'on ne passe de l'un à l'autre. Les âmes qui, comme jeunes filles, sont encore embarrassées de plusieurs affections vaines et dangereuses, ne laissent pas d'avoir quelquefois des sentimens de l'amour plus pur et plus suprême ; mais parce que ce ne sont que des éloïses et éclairs passagers, on ne peut pas dire que ces âmes soient pour cela hors de l'état des jeunes filles novices et appren-

tisses. Et de même il arrive quelquefois aux âmes qui sont au rang des uniques et parfaites amantes, qu'elles se démettent et relâchent bien fort, voire même jusqu'à commettre de grandes imperfections et des fâcheux péchés véniels, comme on voit en plusieurs dissensions assez aigres survenues entre des grands serviteurs de Dieu, oui même entre quelques-uns des divins apôtres que l'on ne peut nier être tombés en quelques imperfections, par lesquelles la charité n'étoit pas certes violée, mais oui bien toutefois la ferveur d'icelle. Or, d'autant néanmoins que ces grandes âmes aimoient pour l'ordinaire Dieu de l'amour parfaitement pur, on ne doit laisser de dire qu'elles ont été en l'état de la parfaite dilection. Car comme nous voyons que les bons arbres ne produisent jamais aucun fruit vénéneux, mais oui bien du fruit vert ou vereux et taré du gui et de la mousse; ainsi les grands saints ne produisent jamais aucun péché mortel, mais oui bien des actions inutiles, mal mûres, âpres, rudes et mal assaisonnées : et lors il faut confesser que ces arbres sont fructueux, autrement ils ne seroient pas bons; mais il ne faut pas nier non plus que quelques-uns de leurs fruits ne soient infructueux? Et qui niera que les menues colères, et les petits excès de joie, de risée, de vanité, et autres telles passions, ne soient des mouvemens inutiles et illégitimes? Et toutefois *le juste* en produit *sept fois*, c'est-à-dire, bien souvent.

CHAPITRE VI.

Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amans.

Y Ayant tant de divers degrés d'amour entre les vrais amans, il n'y a néanmoins qu'un seul commandement d'amour qui oblige généralement et également un chacun d'une toute pareille et totalement égale obligation, quoiqu'il soit observé différemment et avec une infinie variété de perfections, n'y ayant peut-être point d'âmes en terre, non plus que d'anges au ciel, qui aient entr'elles une parfaite égalité de dilection; puisque, comme *une étoile est différente d'avec l'autre étoile en clarté*, ainsi en sera-t-il parmi les bienheureux ressuscités, où chacun chante un cantique de gloire, et reçoit *un nom que nul ne sait, sinon celui qui le reçoit.* Mais quel est donc le degré d'amour auquel le divin commandement nous oblige tous également, universellement et toujours?

Ç'a été un trait de la providence du Saint-Esprit, qu'en notre version ordinaire que sa divine majesté a canonisée et sanctifiée par le concile de Trente, le céleste commandement d'aimer est exprimé par le mot de dilection, plutôt que par celui d'aimer. Car bien que la dilection soit un amour, si est-ce qu'elle n'est pas un simple amour, ains un amour accompagné de choix et de dilection, ainsi que la parole même le porte, comme remarque le très-glorieux saint Thomas. Car ce commandement nous enjoint un amour élu

entre mille, comme le *bien-aimé* de cet amour *est exquis entre mille,* ainsi que la bien-aimée Sulamite l'a remarqué au Cantique. C'est l'amour qui doit prévaloir sur tous nos amours, et régner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu requiert de nous, qu'entre tous nos amours le sien soit plus cordial, dominant sur tout notre cœur; le plus affectionné, occupant toute notre âme; le plus général, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout notre esprit; et le plus ferme, exerçant toute notre force et vigueur. Et parce que par icelui nous choisissons et élisons Dieu pour le souverain objet de notre esprit, c'est un amour de souveraine élection ou une élection de souverain amour.

Vous savez, Théotime, qu'il y a plusieurs espèces d'amour paternel, filial, fraternel, nuptial, de société, d'obligation, de dépendance, et cent autres, qui tous sont différens en excellence, et tellement proportionnés à leurs objets, qu'on ne peut bonnement les adresser ou approprier aux autres. Qui aimeroit son père d'un amour seulement fraternel, certes il ne l'aimeroit pas assez : qui aimeroit sa femme seulement comme son père, il ne l'aimeroit pas convenablement : qui aimeroit son laquais d'un amour filial, il commettroit une impertinence. L'amour est comme l'honneur : tout ainsi que les honneurs se diversifient selon la variété des excellences pour lesquelles on honore, aussi les amours sont différens selon la diversité des bontés pour lesquelles on aime. Le souverain honneur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair, parce que la bonté de Dieu est la bonté nompareille. *Ecoute, Israël; ton Dieu est*

seul Seigneur, et partant *tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton entendement et de toute ta force (Deut.* 6. 4. 5). Parce que Dieu est seul Seigneur, et que sa bonté est infiniment éminente au-dessus de toute bonté, il le faut aimer d'un amour relevé, excellent et puissant au-dessus de toute comparaison. C'est cette suprême dilection qui met Dieu en telle estime dedans nos âmes, et fait que nous prisons si hautement le bien de lui être agréables, que nous le préférons et affectionnons sur toutes choses. Or, ne voyez-vous pas, Théotime, que quiconque aime Dieu de cette sorte, il a toute son âme et toute sa force dédiée à Dieu, puisque toujours et à jamais en toutes occurences il préférera la bonne grâce de Dieu à toutes choses, et sera toujours prêt de quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit à la divine bonté? Et c'est en somme l'amour d'excellence, ou l'excellence de l'amour qui est commandé à tous les mortels en général, et à chacun d'iceux en particulier, dès-lors qu'ils ont le franc usage de la raison : amour suffisant pour un chacun, et nécessaire à tous pour être sauvés.

CHAPITRE VII.

Eclaircissement du chapitre précédent.

On ne connoît pas toujours clairement ni jamais tout-à-fait certainement, au moins d'une certitude de foi, si on a le vrai amour de Dieu requis pour être sauvé : mais on ne laisse pas pourtant d'en avoir plusieurs marques, entre lesquelles la plus assurée et presque

infaillible paroît, quand quelque grand amour des créatures s'oppose aux desseins de l'amour de Dieu. Car alors si l'amour divin est en l'âme, il fait paroître la grandeur du crédit et de l'autorité qu'il a sur la volonté, montrant par effet que non seulement il n'a point de maître, mais que même il n'a point de compagnon; réprimant et renversant tout ce qui le contrarie, et se faisant obéir en ses intentions. Quand la malheureuse troupe des esprits diaboliques s'étant révoltée contre son créateur voulut attirer à sa faction la sainte compagnie des esprits bienheureux, le glorieux saint Michel animant ses compagnons à la fidélité qu'ils devoient à leur Dieu, crioit à haute voix, (mais d'une façon angélique) parmi la céleste Jérusalem : *Qui est comme Dieu?* Et par ce mot il renversa le félon Lucifer avec sa suite, qui se vouloient égaler à la divine majesté; et de là, comme on dit, le nom fut imposé à saint Michel, puisque Michel ne veut dire autre chose sinon, *qui est comme Dieu?* Et lorsque les amours des choses créées veulent tirer nos esprits à leur parti pour nous rendre désobéissans à la divine majesté, si le grand amour divin se trouve en l'âme, il fait tête, comme un autre saint Michel, et assure les puissances et forces de l'âme au service de Dieu par ce mot de fermeté, *qui est comme Dieu?* Quelle bonté y a-t-il ès-créatures, qui doive attirer le cœur humain à se rébeller contre la souveraine bonté de son Dieu?

Lorsque le saint et brave gentilhomme Joseph connut que l'amour de sa maîtresse tendoit à la ruine de celui qu'il devoit à son maître : Ah! dit-il, Dieu m'en garde de violer le respect que je dois à mon maître, qui se confie tant en moi! *Comment donc pourrai-je*

perpétrer ce crime, et pécher contre mon Dieu? Tenez, Théotime, voilà trois amours dans le cœur de l'aimable Joseph; car il aime sa dame, son maître et son Dieu : mais lorsque celui de sa dame s'oppose à celui de son maître, il le quitte tout court et s'enfuit, comme il eût aussi quitté celui de son maître, s'il eût été contraire à celui de son Dieu. Entre tous les amours, celui de Dieu doit être tellement préféré, qu'on soit disposé à les quitter tous pour celui-ci seul.

Sara donna sa servante Agar à son mari Abraham, selon l'usage légitime de ce temps-là : mais Agar *étant devenue mère, méprisa* grandement sa *dame* Sara. Jusques à cela on n'eût presque su discerner quel étoit le plus grand amour en Abraham, ou celui qu'il portoit à Sara, ou celui qu'il avoit pour Agar : car il en usoit avec Agar comme avec Sara, et de plus Agar avoit l'avantage de la fertilité. Mais quand ce vint à mettre ces deux amours en comparaison, le bon Abraham fit bien voir lequel étoit le plus fort. Car Sara ne lui eut pas plutôt remontré que Agar la méprisoit, qu'il lui répondit : Agar *ta chambrière est en ta puissance, fais-en comme tu voudras.* Si que Sara *affligea* dès-lors tellement cette pauvre Agar, qu'elle fut contrainte de se retirer. La divine dilection veut bien que nous ayons des autres amours, et souvent on ne sauroit discerner quel est le principal amour de notre cœur; car ce cœur humain tire maintefois très-affectionnément dans le lit de sa complaisance l'amour des créatures : ains il arrive souvent qu'il multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la créature, que ceux de la dilection envers son créateur. Et la sacrée dilection toutefois ne laisse pas d'ex-

celler au-dessus de tous les autres amours, ainsi que les événemens font voir quand la créature s'oppose au créateur : car alors nous prenons le parti de la dilection sacrée, et lui soumettons toutes nos autres affections.

Il y a souvent différence ès-choses sacrées entre la grandeur et la bonté. Une des perles de Cléopâtre valoit mieux que le plus haut de nos rochers; mais celui-ci est bien grand : l'un a plus de grandeur, l'autre plus de valeur. On demande quelle est la plus excellente gloire d'un prince, ou celle qu'il acquiert en la guerre par les armes, ou celle qu'il mérite en la paix par la justice; et il me semble que la gloire militaire est plus grande et l'autre meilleure; ainsi qu'entre les instrumens, les tambours et trompettes font plus de bruit, mais les luths et les épinettes font plus de mélodie : le son des unes est plus fort, et l'autre plus suave et spirituel. Une once de baume ne répandra pas tant d'odeur qu'une livre d'huile d'aspic, mais la senteur du baume sera toujours meilleure et plus aimable.

Il est vrai, Théotime, vous verrez une mère tellement embesognée de son enfant, qu'il semble qu'elle n'ait aucun autre amour que celui-là, elle n'a plus d'yeux que pour le voir, plus de bouche que pour le baiser, plus de poitrine que pour l'allaiter, ni plus de soin que pour l'élever, et semble que le mari ne lui soit plus rien au prix de cet enfant. Mais s'il falloit venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verroit bien qu'elle estime plus le mari; et que si bien l'amour de l'enfant étoit le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre néanmoins étoit le plus excellent, le plus fort et le meilleur. Ainsi quand un cœur aime

Dieu en considération de son infinie bonté; pour peu qu'il ait de cette excellente dilection, il préférera la volonté de Dieu à toutes choses, et en toutes les occasions qui se présenteront, il quittera tout pour se conserver en la grâce de la souveraine bonté, sans que chose quelconque l'en puisse séparer; de sorte qu'encore que ce divin amour ne presse ni n'attendrisse toujours pas tant le cœur comme les autres amours, si est-ce qu'ès-occurences il fait des actions si relevées et si excellentes, qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. Les lapines ont une fertilité incomparable, les éléphantes ne font jamais qu'un éléphanteau; mais ce seul élephanteau vaut mieux que tous les lapins du monde. Les amours que l'on a pour les créatures, foisonnent bien souvent en multitude de productions; mais quand l'amour sacré fait son œuvre, il le fait si éminent qu'il surpasse tout; car il fait préférer Dieu à toutes choses sans réserve.

CHAPITRE VIII.

Histoire mémorable pour faire bien concevoir en quoi gît la force et excellence de l'amour sacré.

O mon cher Théotime, que la force de cet amour de Dieu sur toutes choses doit donc avoir une grande étendue! Il doit surpasser toutes les affections, vaincre toutes les difficultés, et préférer l'honneur de la bienveillance de Dieu à toutes choses; mais je dis *à toutes choses*, absolument, sans exception ni réserve quelconque, et dis ainsi avec un grand soin, parce qu'il se trouve des personnes qui quitteroient coura-

geusement les biens, l'honneur et la vie propre pour notre Seignenr, lesquelles néanmoins ne quitteroient pas pour lui quelqu'autre chose de beaucoup moindre considération.

Du temps des empereurs Valerianus et Gallus, il y avoit à Antioche un prêtre nommé Saprice, et un homme séculier nommé Nicéphore, lesquels, à raison de l'extrême et longue amitié qu'ils avoient eue ensemble, étoient estimés frères; et néanmoins il advint qu'enfin, pour je ne sais quel sujet, cette amitié défaillit, et selon la coutume elle fut suivie d'une haine encore plus ardente, laquelle régna quelque temps entre eux, jusqu'à ce que Nicéphore, reconnoissant sa faute, fit trois divers essais de se réconcilier avec Saprice, auquel, tantôt par les uns, tantôt par les autres de leurs amis communs, il faisoit porter de sa part toutes les paroles de satisfaction et de soumission qu'on pouvoit désirer. Mais Saprice, impliable à ses semonces, refusa toujours la réconciliation avec autant de fierté, comme Nicéphore la demandoit avec beaucoup d'humilité; de manière qu'enfin le pauvre Nicéphore, estimant que si Saprice le voyoit prosterné devant lui, et requérant le pardon, il en seroit plus vivement touché; il le va trouver chez lui, et se jetant courageusement à ses pieds : Mon père, lui dit-il, eh! pardonnez-moi, je vous supplie, pour l'amour de notre Seigneur : mais cette humilité fut méprisée et rejetée comme les précédentes.

Cependant voilà une âpre persécution qui s'élève contre les chrétiens, en laquelle Saprice, entr'autres, étant appréhendé, fit merveilles à souffrir mille et mille tourmens pour la confession de la foi, et spécialement lorsqu'il fut roulé et agité très-rudement

dans un instrument fait exprès à guise de la vis d'un pressoir, sans que jamais il perdît sa constance, dont le gouverneur d'Antioche étant extrêmement irrité, il le condamna à la mort; ensuite de quoi il fut tiré hors de la prison, en public, pour être mené au lieu où il devoit recevoir la glorieuse couronne du martyre. Ce que Nicéphore n'eut pas plutôt aperçu, que soudain il accourut, et ayant rencontré son Saprice, se prosternant en terre : Hélas! crioit-il à haute voix, ô martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi, car je vous ai offensé. De quoi Saprice ne tenant compte, le pauvre Nicéphore gagna vitement le devant par une autre rue, vint de rechef en même humilité, le conjurant de lui pardonner en ces termes : O martyr de Jésus-Christ, pardonnez l'offense que je vous ai faite comme homme que je suis, sujet à faillir; car voilà que désormais une couronne vous est donnée par notre Seigneur que vous n'avez point renié, ains avez confessé son saint nom devant plusieurs témoins. Mais Saprice, continuant en sa fierté, ne lui répondit pas un seul mot; ains les bourreaux seulemement, admirant la persévérance de Nicéphore : Onc, lui dirent-ils, nous ne vîmes un si grand fou; cet homme va mourir tout maintenant, qu'as-tu besoin de son pardon? A quoi répondant Nicéphore : Vous ne savez pas, dit-il, ce que je demande au confesseur de Jésus-Christ, mais Dieu le sait.

Or tandis, Saprice arriva au lieu du supplice, où Nicéphore de rechef s'étant jeté en terre devant lui : Je vous supplie, disoit-il, ô martyr de Jésus-Christ, de me vouloir pardonner; car il est écrit : *Demandez, et il vous sera octroyé*; paroles lesquelles ne surent onc fléchir le cœur félon et rebelle du misérable Sa-

price, qui, refusant obstinément de faire miséricorde à son prochain, fut aussi, par le juste jugement de Dieu, privé de la très-glorieuse palme du martyre; car les bourreaux lui commandant de se mettre à genoux, afin de lui trancher la tête, il commença à perdre courage, et de capituler avec eux, jusques à leur faire en fin finale cette déplorable et honteuse soumission : Eh! de grâce, ne me coupez pas la tête, je m'en vais faire ce que les empereurs ordonnent, et sacrifier aux idoles. Ce que oyant le pauvre Nicéphore, la larme à l'œil, il se prit à crier : Ah! mon cher frère, ne veuillez pas, je vous prie, ne veuillez pas transgresser la loi et renier Jésus-Christ; ne le quittez pas, je vous supplie, et ne perdez pas la céleste couronne que vous avez acquise par tant de travaux et de tourmens. Mais hélas! ce lamentable prêtre, venant à l'autel du martyre, pour y consacrer sa vie à Dieu éternel, ne s'étoit pas souvenu de ce que le prince des martyrs avoit dit : *Si tu apportes ton offrande à l'autel, et tu te ressouviens, y étant, que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, et va premièrement te réconcilier à ton frère, et alors revenant tu présenteras ton oblation.* (*Matth.* 5. 23, 24.) C'est pourquoi Dieu repoussa son présent, et retira sa miséricorde de lui, permit que non seulement il perdît le souverain bonheur du martyre, mais qu'encore il se précipitât au malheur de l'idolâtrie; tandis que l'humble et doux Nicéphore, voyant cette couronne du martyre vacante par l'apostasie de l'endurci Saprice, touché d'une excellente et extraordinaire inspiration, se pousse hardiment pour l'obtenir, disant aux archers et bourreaux : Je suis, mes amis, je suis en vérité

chrétien, et crois en Jésus-Christ, que celui-ci a renié; mettez-moi donc, je vous prie, en sa place, et tranchez-moi la tête. De quoi les archers s'étonnant infiniment, ils en portèrent la nouvelle au gouverneur, qui ordonna que Saprice fût mis en liberté, et que Nicéphore fût supplicié, et cela advint le 9 février environ l'an 260 de notre salut, ainsi que récitent Métaphraste et Surius. Histoire effroyable et digne d'être grandement pesée pour le sujet dont nous parlons; car avez-vous vu, mon cher Théotime, ce courageux Saprice, comme il étoit hardi et ardent à maintenir la foi, comme il souffre mille tourmens, comme il est immobile et ferme en la confession du nom du Sauveur, tandis qu'on le roule et fracasse dans cet instrument fait à mode de vis, et comme il est tout prêt de recevoir le coup de la mort pour accomplir le point le plus éminent de la loi divine, préférant l'honneur de Dieu à sa propre vie. Et néanmoins parce que d'ailleurs il préféra à la volonté divine la satisfaction que son cruel courage prend en la haine de Nicéphore, il demeure court en sa course; et lorsqu'il est sur le point d'acconsuivre et gagner le prix de la gloire par le martyre, il s'abat malheureusement, et se rompt le cou, donnant de la tête dans l'idolâtrie.

Il est donc vrai, mon Théotime, que ce ne nous est pas assez d'aimer Dieu plus que notre propre vie, si nous ne l'aimons généralement, absolument, et sans exception quelconque, plus que tout ce que nous affectionnons ou pouvons affectionner. Mais, ce me direz-vous, notre Seigneur a-t-il pas assigné l'extrémité de l'amour qu'on peut avoir pour lui, quand on dit que *plus grande charité ne peut-on pas avoir*

que d'exposer sa vie pour ses amis? (*Joan.* 15. 23.) Il est certes vrai, Théotime, qu'entre les particuliers actes et témoignages de l'amour divin, il n'y en a point de si grand que de subir la mort pour la gloire de Dieu. Néanmoins il est vrai aussi que ce n'est qu'un seul acte et un seul témoignage qui est voirement le chef-d'œuvre de la charité, mais outre lequel il y en a aussi plusieurs autres que la charité requiert de nous, et les requiert d'autant plus ardemment et fortement, que ce sont des actes plus aisés, plus communs et ordinaires à tous les amans, et plus généralement nécessaires à la conservation de l'amour sacré. O misérable Saprice! oseriez-vous bien dire que vous aimiez Dieu comme il faut aimer Dieu, puisque vous ne préfériez pas sa volonté à la passion de la haine et rancune que vous aviez contre le pauvre Nicéphore? Vouloir mourir pour Dieu, c'est le plus grand, mais non pas certes le seul acte de la dilection que nous devons à Dieu : et vouloir ce seul acte, en rejetant les autres, ce n'est pas charité c'est vanité. La charité n'est point bizarre; et toutefois elle le seroit extrêmement, si voulant plaire au bien-aimé ès-choses d'extrême difficulté, elle permettoit qu'on lui déplût ès-choses plus faciles. Comme peut vouloir mourir pour Dieu celui qui ne veut pas vivre selon Dieu!

Un esprit bien réglé ayant volonté de subir la mort pour un ami, subiroit sans doute toute autre chose, puisque celui-là doit avoir tout méprisé, qui auparavant a méprisé la mort. Mais l'esprit humain est foible, inconstant et bizarre; c'est pourquoi quelquefois les hommes choisissent plutôt de mourir que de subir d'autres peines beaucoup plus légères, et

donnent volontiers leur vie pour des satisfactions extrêmement niaises, puériles et vaines. Agrippine ayant appris que l'enfant qu'elle portoit seroit voirement empereur, mais qu'il le feroit par après mourir : qu'il me tue, dit-elle, pourvu qu'il règne. Voyez, je vous prie, le désordre de ce cœur follement maternel, elle préfère la dignité de son fils à sa vie. Caton et Cléopâtre aimèrent mieux souffrir la mort que de voir le contentement et la gloire de leurs ennemis en leur prise; et Lucrèce choisit de se donner impitoyablement la mort, plutôt que de supporter injustement la honte d'un fait auquel, ce semble, elle n'avoit point de coulpe. Combien y a-t-il de gens qui mourroient volontiers pour leurs amis, qui néanmoins ne voudroient pas vivre en leur service, et obéir à leurs autres volontés? Tel expose sa vie, qui n'exposeroit pas sa bourse. Et quoiqu'il s'en trouve plusieurs, qui, pour la défense de l'ami, engagent leurs vies, il ne s'en trouve qu'un en un siècle qui voulût engager sa liberté, ou perdre une once de la plus vaine et inutile réputation ou renommée du monde pour qui que ce soit.

CHAPITRE IX.

Confirmation de ce qui a été dit par une comparaison notable.

Vous savez, Théotime, quelle fut l'affection de Jacob pour sa Rachel. Et que ne fit-il pas pour en témoigner la grandeur, la force et la fidélité, dès lors qu'il l'eut saluée auprès du puits de l'abreuvoir? Car jamais oncques plus il ne cessa de l'aimer; et pour

l'avoir en mariage, il servit avec une ardeur nompareille sept ans entiers, lui étant encore avis que ce ne fût rien, tant l'amour adoucissoit les travaux qu'il supportoit pour cette bien-aimée, de laquelle étant par après frustré, il servit encore de rechef sept ans durant pour l'obtenir, tant il étoit constant, loyal et courageux en sa dilection. Puis enfin l'ayant obtenue, il négligea toutes autres affections, ne tenant même presqu'aucun compte du devoir qu'il avoit à Lia sa première épouse, femme de grand mérite, et bien digne d'être chérie, et du mépris de laquelle Dieu même eut compassion, tant il étoit remarquable.

Or, après tout cela qui suffisoit pour assujétir la plus fière fille du monde à l'amour d'un amant si fidèle, c'est une honte certes de voir la foiblesse que Rachel fit paroître en l'affection qu'elle avoit pour Jacob. La pauvre Lia n'avoit plus aucun lien d'amour avec Jacob que celui de sa fertilité, par laquelle elle lui avoit donné quatre enfans mâles, le premier desquels nommé Ruben, étant allé aux champs en temps de moisson, il y trouva des mandragores, lesquelles il cueillit, et dont par après, étant de retour au logis, il fit présent à sa mère. Ce que voyant Rachel, *Faites-moi part*, dit-elle à Lia, je vous prie, ma sœur, *des mandragores que votre fils vous a données.* Mais *vous semble-t-il*, répondit Lia, *que ce soit peu d'avantage pour vous de m'avoir ravi mon mari, si vous n'avez encore les mandragores de mon enfant?* Or sus, répliqua Rachel, *donnez-moi donc les mandragores, et qu'en échange mon mari soit avec vous cette nuit.* La condition fut acceptée. Et comme Jacob revenoit des champs sur le soir, Lia lui alla au-devant, et puis

toute comblée de joie : ce sera ce soir, lui dit-elle, mon cher Seigneur, mon ami, que vous serez pour moi : car j'ai acquis ce bonheur par le moyen des mandragores de mon enfant ; et sur cela lui fit le récit de la convention passée entre elle et sa sœur. Mais Jacob, que l'on sache, ne sonna mot quelconque, étonné, comme je pense, et saisi de cœur, entendant l'imbécillité et l'inconstance de Rachel, qui pour si peu de chose avoit cédé à sa sœur l'honneur et la douceur de sa présence.

Et toutefois revenant à nous, ô vrai Dieu, combien de fois faisons-nous des élections infiniment plus honteuses et misérables? Le grand saint Augustin prit un jour plaisir de voir et contempler à loisir des mandragores, pour mieux pouvoir discerner la cause pour laquelle Rachel les avoit si ardemment désirées; et il trouva qu'elles étoient voirement belles à la vue et d'agréable senteur, mais du tout insipides et sans goût. Or, Pline raconte que, quand les chirurgiens en présentent le jus à boire à ceux sur lesquels ils veulent faire quelque incision, afin de leur rendre le coup insensible, il arrive maintefois que la seule odeur fait l'opération, et endort suffisamment les patiens. C'est pourquoi la mandragore est une plante charmeresse, qui enchante les yeux, les douleurs, les regrets et toutes les passions par le sommeil. Au reste, qui en prend trop longuement l'odeur, en devient muet; et qui en boit largement, meurt sans remède.

Théotime, les pompes, richesses et délectations mondaines peuvent-elles mieux être représentées? Elles ont une apparence attrayante : mais qui mord dans ces pommes, c'est-à-dire, qui fonde leur nature, n'y trouve ni goût ni contentement. Néanmoins elles

charment et endorment à la vanité de leur odeur; et la renommée que les enfans du monde leur donnent, étourdit et assomme ceux qui s'y amusent trop attentivement, ou qui les prennent trop abondamment. Or, c'est pour de telles mandragores, chimères et fantômes de contentemens que nous quittions les amours de l'époux céleste. Et comment donc pouvons-nous dire que nous l'aimons sur toutes choses, puisque nous préférons à sa grâce de si chétives vanités?

N'est-ce pas une lamentable merveille de voir David si grand à surmonter la haine, si courageux à pardonner l'injure, être néanmoins si furieusement injurieux en l'amour, que non content de posséder justement une grande multitude de femmes, il va iniquement usurper et ravir celle du pauvre Urie; et par une lâcheté insupportable, afin de prendre plus à soi l'amour de la femme, il donne cruellement la mort au mari? Qui n'admirera le cœur de saint Pierre, si hardi entre les soldats armés, que lui seul de toute la troupe de son maître met le fer au poing et frappe; puis peu après est si couard entre les femmes, qu'à la seule parole d'une servante, il renie et déteste son maître? Et comme peut-on trouver si étrange que Rachel quittât son Jacob pour des pommes de mandragores, puisqu'Adam et Eve quittèrent bien la grâce pour une pomme qu'un serpent leur offre à manger?

En somme, Théotime, je vous dis ce mot digne d'être noté. Les hérétiques sont hérétiques et en portent le nom, parce qu'entre les articles de la foi ils choisissent à leur goût et à leur gré ceux que bon leur semble pour les croire, rejetant les autres et les désavouant. Et les catholiques sont catholiques, parce

que sans choix et sans élection quelconque ils embrassent avec égale fermeté, et sans exception, toute la foi de l'église. Or il en est de même ès-articles de la charité. C'est hérésie en la dilection sacrée de faire choix entre les commandemens de Dieu, pour en vouloir pratiquer les uns, et violer les autres. *Celui qui a dit: Tu ne seras point luxurieux, a dit aussi Tu ne tueras point. Que si tu ne commets point la luxure, mais tu commets homicide*, ce n'est donc pas pour l'amour de Dieu que tu n'es pas luxurieux, ains c'est par quelqu'autre motif qui te fait choisir ce commandement plutôt que l'autre : choix qui fait l'hérésie en matière de charité. Si quelqu'un me disoit qu'il ne me veut pas couper un bras pour l'amour qu'il me porte, et néanmoins me venoit arracher un œil, ou me rompre la tête, ou me percer de part en part, Eh! ce dirois-je, comme me dites-vous que c'est par amour que vous ne me coupez pas un bras, puisque vous m'arrachez un œil qui ne m'est pas moins précieux, ou que vous me donnez votre épée à travers le corps, qui m'est encore plus dangereux? C'est une vraie maxime, que le bien provient d'une cause vraiment entière, et le mal de chaque défaut. Pour faire un acte de vraie charité, il faut qu'il procède d'un amour entier, général et universel, qui s'étende à tous les commandemens divins. Que si nous manquons d'amour en un seul commandement, notre amour n'est plus entier ni universel; et le cœur dans lequel il est, ne peut être dit vraiment amant, ni par conséquent vraiment bon.

CHAPITRE X.

Comme nous devons aimer la divine bonté souverainement plus que nous-mêmes.

ARISTOTE a eu raison de dire que le bien est voirement aimable, mais à un chacun principalement son bien propre, de sorte que l'amour que nous avons envers autrui provient de celui que nous avons envers nous-mêmes. Car comme pouvoit dire autre chose un philosophe, qui non seulement n'aima pas Dieu, mais ne parla même presque jamais de l'amour de Dieu? Amour de Dieu néanmoins qui précède tout amour de nous-mêmes, voire selon l'inclination naturelle de notre volonté, ainsi que j'ai déclaré au premier Livre.

La volonté certes est tellement dédiée, et s'il faut ainsi dire, elle est tellement consacrée à la bonté, que si une bonté infinie lui est montrée clairement, il est impossible, sans miracle, qu'elle ne l'aime souverainement. Ainsi les bienheureux sont ravis et nécessités, quoique non forcés, d'aimer Dieu, duquel ils voyent clairement la souveraine beauté; ce que l'écriture montre assez, quand elle compare le contentement, qui comble les cœurs de ces glorieux habitans de la Jérusalem céleste, à un torrent et *fleuve impétueux*, duquel on ne peut empêcher les ondes qu'elles ne s'épanchent sur les plaines qu'elles rencontrent.

Mais en cette vie mortelle, Théotime, nous ne sommes pas nécessités de l'aimer si souverainement,

d'autant que nous ne le connoissons pas si clairement. Au ciel où nous le verrons face à face, nous l'aimerons cœur à cœur; c'est-à-dire, comme nous verrons tous, un chacun selon sa mesure, l'infinité de sa beauté d'une vue souverainement claire, aussi serons-nous ravis en l'amour de son infinie bonté, d'un ravissement souverainement fort, auquel nous ne voudrons ni ne pourrons vouloir faire jamais aucune résistance. Mais ici-bas en terre où nous ne voyons pas cette souveraine bonté en sa beauté, ains l'entrevoyons seulement entre nos obscurités, nous sommes à la vérité inclinés et alléchés, mais non pas nécessités de l'aimer plus que nous-mêmes; ains plutôt au contraire, quoique nous ayons cette sainte inclination naturelle d'aimer la divinité sur toutes choses, nous n'avons pas néanmoins la force de la pratiqner, si cette même divinité ne répand surnaturellement dans nos cœurs sa très-sainte charité.

Or, il est vrai pourtant que, comme la claire vue de la divinité produit infailliblement la nécessité de l'aimer plus que nous-mêmes, aussi l'entrevue, c'est-à-dire la connoissance naturelle de la divinité produit infailliblement l'inclination et tendresse à l'aimer plus que nous-mêmes. Eh! de grâce, Théotime, la volonté toute destinée à l'amour du bien, comme en pourroit-elle tant soit peu connoître un souverain, sans être de même tant soit peu inclinée à l'aimer souverainement? Entre tous les biens qui ne sont pas infinis, notre volonté préférera toujours en son amour celui qui lui est plus proche, et surtout le sien propre : mais il y a si peu de proportion entre l'infini et le fini, que notre volonté qui connoît un bien infini, est sans

doute ébranlée, inclinée et incitée de préférer l'amitié de l'abîme de cette bonté infinie à toute sorte d'autre amour, et à celui-là encore de nous-mêmes.

Mais surtout cette inclination est forte, parce que nous sommes plus en Dieu qu'en nous-mêmes, nous vivons plus en lui qu'en nous, et sommes tellement de lui, par lui, pour lui et à lui, que nous ne saurions, de sens rassis, penser ce que nous lui sommes et ce qu'il nous est, que nous ne soyons forcés de crier : Je suis vôtre, Seigneur, et ne dois être qu'à vous : mon âme est vôtre, et ne doit vivre que par vous : ma volonté est vôtre, et ne doit aimer que pour vous: mon amour est vôtre, et ne doit tendre qu'en vous. Je vous dois aimer comme mon premier principe, puisque je suis de vous : je vous dois aimer comme ma fin et mon repos, puisque je suis pour vous : je vous dois aimer plus que mon être, puisque mon être subsiste par vous: je vous dois aimer plus que moi-même, puisque je suis tout à vous et en vous.

Que s'il y avoit ou pouvoit avoir quelque souveraine bonté de laquelle nous fussions indépendans, pourvu que nous pussions nous unir à elle par amour, encore serions-nous incités à l'aimer plus que nous-mêmes, puisque l'infinité de sa suavité seroit toujours souverainement plus forte pour attirer notre volonté à son amour que toutes les autres bontés, et même que la nôtre propre.

Mais si, par imagination de chose impossible, il y avoit une infinie bonté à laquelle nous n'eussions nulle sorte d'appartenance, et avec laquelle nous ne pussions avoir aucune union ni communication, nous l'estimerions certes plus que nous-mêmes : car nous connoîtrions qu'étant infinie, elle seroit plus estimable

et aimable que nous; et par conséquent nous pourrions faire de simples souhaits de la pouvoir aimer. Mais, à proprement parler, nous ne l'aimerions pas, puisque l'amour regarde l'union ; et beaucoup moins pourrions-nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amitié, et l'amitié ne peut être que réciproque, ayant pour fondement la communication, et pour fin l'union. Ce que je dis ainsi pour certains esprits chimériques et vains, qui sur des imaginations impertinentes roulent bien souvent des discours mélancoliques qui les affligent grandement. Mais quant à nous, Théotime mon cher ami, nous voyons bien que nous ne pouvons pas être vrais hommes sans avoir inclination d'aimer Dieu plus que nous-mêmes, ni vrais chrétiens sans pratiquer cette inclination. Aimons plus que nous-mêmes celui qui nous est plus que tout, et plus que nous-mêmes. *Amen* : il est vrai.

CHAPITRE XI.

Comme la très-sainte charité produit l'amour du prochain.

Comme Dieu *créa l'homme à son image et semblance*, aussi a-t-il ordonné un amour pour l'homme à l'image et semblance de l'amour qui est dû à sa divinité. *Tu aimeras*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur : c'est le premier et le plus grand commandement. Or le second est semblable à icelui : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* (*Matth.* 22. 37. *et seq.*) Pourquoi aimons-nous Dieu, Théotime ? La cause pour laquelle on aime

Dieu, dit saint Bernard, c'est Dieu même : comme s'il disoit que nous aimons Dieu, parce qu'il est la très-souveraine et très-infinie bonté. Pourquoi nous aimons-nous nous-mêmes en charité? Certes c'est parce que nous sommes l'image et semblance de Dieu. Et puisque tous les hommes ont cette même dignité, nous les aimons aussi comme nous-mêmes, c'est-à-dire, en qualité de très-saintes vivantes images de la divinité. Car c'est en cette qualité-là, Théotime, que nous appartenons à Dieu d'une si étroite alliance et d'une si aimable dépendance, qu'il ne fait nulle difficulté de se dire notre père, et nous nommer ses enfans. C'est en cette qualité que nous sommes capables d'être unis à sa divine essence par la jouissance de sa souveraine bonté et félicité; c'est en cette qualité que nous recevons sa grâce, et que nos esprits sont associés au sien très-saint, rendus, par manière de dire, participant de sa divine nature, comme dit saint Pierre. Et c'est donc ainsi que la même charité, qui produit les actes de l'amour de Dieu, produit quant et quant ceux de l'amour du prochain. Et tout ainsi que Jacob vit qu'une même échelle touchoit le ciel et la terre; servant également aux anges pour descendre comme pour monter, nous savons aussi qu'une même dilection s'étend à chérir Dieu et le prochain, nous relevant à l'union de notre esprit avec Dieu, et nous ramenant à l'amoureuse société des prochains. En sorte toutefois que nous aimons le prochain en tant qu'il est à l'image et semblance de Dieu, créé pour communiquer avec la divine bonté, participer à sa grâce, et jouir de sa gloire.

Théotime, aimer le prochain par charité, c'est aimer Dieu en l'homme, ou l'homme en Dieu : c'est

chérir Dieu seul pour l'amour de lui-même, et la créature pour l'amour d'icelui. Le jeune Tobie, accompagné de l'ange Raphael, ayant abordé Raguel son parent, auquel néanmoins il étoit inconnu ; Raguel ne l'eut pas plutôt *regardé*, dit l'écriture, que se retournant devers Anne sa femme : Tenez, dit-il, *voyez combien ce jeune homme est semblable à mon cousin ! Et ayant dit cela, il les interrogea : D'où êtes-vous, jeunes gens, mes* chers *frères? A quoi ils répondirent : Nous sommes de la tribu de Nephtali, de la captivité de Ninive. Et il leur dit : Connoissez-vous Tobie mon frère?* Oui, *nous le connoissons, dirent-ils. Et Raguel s'étant mis à dire beaucoup de bien d'icelui, l'ange* lui *dit : Tobie duquel vous vous enquérez, il est propre père de celui-ci. Lors Raguel s'avança, et le baisant avec* beaucoup *de larmes, et pleurant sur le col d'icelui : Bénédiction sur toi, mon enfant, dit-il, car tu es fils d'un bon et très-bon personnage. Et la* bonne dame *Anne, femme* de Raguel, *avec Sara sa fille se mirent aussi à pleurer* de tendreté d'amour. Ne remarquez-vous pas que Raguel, sans connoître le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le baise, pleure d'amour sur lui? D'où provient cet amour, sinon de celui qu'il portoit au vieil Tobie le père, que cet enfant ressembloit si fort? *Béni sois-tu*, dit-il. Mais pourquoi? Non point certes parce que tu es un bon jeune homme, car cela je ne le sais pas encore, mais *parce que tu es fils* et ressemble à ton père, qui est *un très-homme de bien.*

Eh, vrai Dieu! Théotime, quand nous voyons un prochain créé à l'image et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenez, voyez

cette créature comme elle ressemble au créateur? Ne devrions-nous pas nous jeter sur son visage, la caresser et pleurer d'amour pour elle? Ne devrions-nous pas lui donner mille et mille bénédictions? Et quoi donc, pour l'amour d'elle? Non certes; car nous ne savons pas si elle est digne d'amour ou de haine en elle-même. Et pourquoi donc, ô Théotime? Pour l'amour de Dieu, qui l'a formée à son image et semblance, et par conséquent rendue capable de participer à sa bonté, en la grâce et en la gloire. Pour l'amour de Dieu, dis-je, de qui elle est, à qui elle est, par qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle lui ressemble d'une façon toute particulière. Et c'est pourquoi, non seulement le divin amour commande maintefois l'amour du prochain, mais il le produit et répand lui-même dans le cœur humain, comme sa ressemblance et son image; puisque tout ainsi que l'homme est l'image de Dieu, de même l'amour sacré de l'homme envers l'homme, est la vraie image de l'amour céleste de l'homme envers Dieu. Mais ce discours de l'amour du prochain requiert un traité à part, que je supplie le souverain amant des hommes vouloir inspirer à quelqu'un de ses plus excellens serviteurs, puisque le comble de l'amour de la divine bonté du père céleste consiste en la perfection de l'amour de nos frères et compagnons.

CHAPITRE XII.

Comme l'amour produit le zèle.

Comme l'amour tend au bien de la chose aimée, ou s'y complaisant, si elle l'a, ou le lui désirant et pourchassant, si elle ne l'a pas; aussi il produit la haine par laquelle il fuit le mal contraire à la chose aimée, ou désirant et pourchassant de l'éloigner d'icelle, si elle l'a déjà, ou le divertissant et empêchant de venir, si elle ne l'a pas encore. Que si le mal ne peut ni être empêché ni être éloigné, l'amour, au moins, ne laisse pas de le faire haïr et détester. Quand donc l'amour est ardent, et qu'il est parvenu jusques à vouloir ôter, éloigner et divertir ce qui est opposé à la chose aimée, on l'appelle zèle; de sorte que, à proprement parler, le zèle n'est autre chose sinon l'amour qui est en ardeur, ou plutôt l'ardeur qui est en amour. Et partant, quel est l'amour, tel est le zèle qui en est l'ardeur : si l'amour est bon, le zèle en est bon; si l'amour est mauvais, le zèle en est mauvais. Or, quand je parle du zèle, j'entends encore parler de la jalousie; car la jalousie est une espèce de zèle, et si je ne me trompe, il n'y a que cette différence entre l'un et l'autre, que le zèle regarde tout le bien de la chose aimée, pour éloigner le mal contraire; et la jalousie regarde le bien particulier de l'amitié, pour repousser tout ce qui s'y oppose.

Quand donc nous aimons ardemment les choses mondaines et temporelles, la beauté, les honneurs, les richesses, les rangs, ce zèle, c'est-à-dire l'ardeur

de cet amour, se termine pour l'ordinaire en envie, parce que ces basses choses sont si petites, particulières, bornées, finies et imparfaites, que quand l'un les possède, l'autre ne les peut entièrement posséder; de sorte qu'étant communiquées à plusieurs, la communication en est moins parfaite pour un chacun. Mais quand en particulier nous aimons ardemment d'être aimés, le zèle, ou bien l'ardeur de cet amour, devient jalousie; d'autant que l'amitié humaine, quoiqu'elle soit vertu, si est-ce qu'elle a cette imperfection à raison de notre imbécillité, qu'étant départie à plusieurs, la part d'un chacun en est moindre. C'est pourquoi l'ardeur ou zèle que nous avons d'être aimés, ne peut souffrir que nous ayons des rivaux et compagnons; et si nous nous imaginons d'en avoir, nous entrons soudain en la passion de jalousie, laquelle, certes, a bien quelque ressemblance avec l'envie, mais ne laisse pas pour cela d'être fort différente d'avec elle.

1.° L'envie est toujours injuste, mais la jalousie est quelquefois juste, pourvu qu'elle soit modérée: car les mariés, par exemple, n'ont-ils pas raison d'empêcher que leur amitié ne reçoive diminution par le partage?

2.° Par l'envie nous nous attristons que le prochain ait un bien plus grand ou pareil au nôtre, encore qu'il ne nous ôte rien de ce que nous avons; en quoi l'envie est déraisonnable, nous faisant estimer que le bien du prochain soit notre mal. Mais la jalousie n'est nullement marrie que le prochain ait du bien, pourvu que ce ne soit pas le nôtre; car le jaloux ne seroit pas marri que son compagnon fût aimé des autres femmes, pourvu que ce ne fût pas de la sienne.

Voire même, à proprement parler, on n'est pas jaloux d'un rival, sinon après qu'on estime d'avoir acquis l'amitié de la personne aimée; que si avant cela il y a quelque passion, ce n'est pas jalousie, mais envie.

3.° Nous ne présupposons pas de l'imperfection en celui que nous envions, ains an contraire nous l'estimons avoir le bien que nous lui envions; mais nous présupposons bien que la personne de laquelle nous sommes jaloux, soit imparfaite, changeante, corruptible et variable.

4.° La jalousie procède de l'amour : l'envie, au contraire, provient du manquement d'amour.

5.° La jalousie n'est jamais qu'en matière d'amour, mais l'envie s'étend en toutes matières de biens, d'honneurs, de faveurs, de beauté. Que si quelquefois on est envieux de l'amour qui est porté à quelqu'un, ce n'est pas pour l'amour, ains pour les fruits qui en dépendent. Un envieux se soucie peu que son compagnon soit aimé du prince, pourvu qu'il ne soit pas favorisé ni gratifié ès-occurences.

CHAPITRE XIII.

Comme Dieu est jaloux de nous.

Dieu dit ainsi : *Je suis le Seigneur ton Dieu fort jaloux. Le Seigneur a pour son nom Jaloux.* Dieu donc est jaloux, Théotime; mais quelle est sa jalousie? Certes, elle semble d'abord être une jalousie de convoitise, telle qu'est celle des maris pour leurs femmes; car il veut que nous soyons tellement siens, que nous

ne soyons en façon quelconque à personne qu'à lui. *Nul*, dit-il, *ne peut servir deux maîtres.* (*Matth.* 6. 24.) Il demande tout notre cœur, toute notre âme, tout notre esprit, toutes nos forces. Pour cela même il s'appelle notre époux, et nos âmes ses épouses; et nomme toutes sortes d'éloignemens de lui, *fornication*, *adultère*. Et si il a raison, ce grand Dieu tout uniquement bon, de vouloir très-parfaitement notre cœur. Car nous avons un cœur petit, qui ne peut pas assez fournir d'amour pour aimer dignement la divine bonté; n'est-il pas donc convenable que ne lui pouvant donner tout l'amour qu'il seroit requis, il lui donne pour le moins tout celui qu'il peut? Le bien qui est souverainement aimable, ne doit-il pas être souverainement aimé? Or, aimer souverainement, c'est aimer totalement.

Cette jalousie néanmoins que Dieu a pour nous, n'est pas en effet une jalousie de convoitise, ains de souveraine amitié; car ce n'est pas son intérêt que nous l'aimions, c'est le nôtre. Notre amour lui est inutile, mais il nous est de grand profit, et s'il lui est agréable, c'est parce qu'il nous est profitable; car étant le souverain bien, il se plaît à se communiquer par son amour, sans que bien quelconque lui en puisse revenir, dont il s'écrie, se plaignant des pécheurs par manière de jalousie: *Ils m'ont laissé, moi qui suis la source d'eau vive, et se sont fouis des citernes, citernes dissipées et crevassées qui ne peuvent retenir les eaux.* Voyez un peu, Théotime, je vous prie, comme ce divin amant exprime délicatement la noblese et générosité de sa jalousie. *Ils m'ont laissé*, dit-il, *moi qui suis la source d'eau*

vive; comme s'il disoit : Je ne me plains pas de quoi ils m'ont quitté pour aucun dommage que leur abandonnement me puisse apporter; car quel dommage peut recevoir une source vive, si on n'y vient pas puiser de l'eau? laissera-t-elle pour cela de ruisseler et flotter sur la terre? Mais je regrette leur malheur, de quoi m'ayant *laissé*, *ils se sont* amusés à *des puits sans eaux*. Que si par pensée de chose impossible, ils eussent pu rencontrer quelqu'autre fontaine d'eau vive, je supporterois aisément leur départie d'avec moi, puisque je n'ai nulle prétention en leur amour que celle de leur bonheur. Mais me quitter pour périr, m'abandonner pour se précipiter, c'est cela qui me fait étonner et fâcher sur leur folie. C'est donc pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aimions, parce que nous ne pouvons cesser de l'aimer sans commencer de nous perdre, et que tout ce que nous lui ôtons de nos affections, nous le perdons.

Mets-moi, dit le divin berger à la Sulamite, *mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras*. (*Cant. Cant.* 8. 6.) Sulamite, certes, avoit son cœur tout plein de l'amour céleste de son cher amant, lequel, quoiqu'il ait tout, ne se contente pas, mais par une sacrée défiance de jalousie veut encore être sur le cœur qu'il possède, et le *cacheter* de soi-même, afin que rien ne sorte de l'amour qui y est pour lui, et que rien n'y entre qui puisse y faire du mélange; car il n'est pas assouvi de l'affection dont l'âme de sa Sulamite est comblée, si elle n'est invariable, toute pure, toute unique pour lui. Et pour ne jouir pas seulement des affections de notre cœur, ains aussi des effets et opérations de nos mains,

il veut être encore comme *un cachet sur* notre *bras* droit, afin qu'il ne s'étende et ne soit employé que pour les œuvres de son service.

Et la raison de cette demande de l'amant divin, est que comme la mort est si forte, qu'elle sépare l'âme de toutes choses et de son corps même, aussi l'amour sacré, parvenu jusques au degré du zèle, divise et éloigne l'âme de toutes autres affections, et l'épure de tout mélange, d'autant qu'il n'est pas seulement *aussi fort que la mort*, ains il est âpre, inexorable, *dur* et impiteux à châtier le tort qu'on lui fait, quand on reçoit avec lui des rivaux, *comme l'enfer est* violent à punir les damnés. Et tout ainsi que l'enfer, plein d'horreur, de rage et de félonie, ne reçoit aucun mélange d'amour; aussi l'amour jaloux ne reçoit aucun mélange d'autre affection, voulant que tout soit pour le bien-aimé. Rien n'est si doux que le colombeau, mais rien si impétueux que lui envers sa colombelle, quand il a quelque jalousie. Si jamais vous y avez pris garde, vous aurez vu, Théotime, que ce débonnaire animal, revenant de l'essor, et trouvant sa partie avec ses compagnons, il ne se peut empêcher de ressentir un peu de défiance qui le rende âpre et bigearre: de sorte que d'abord il la vient environner, grommelant, trépignant et la frappant à traits d'ailes, quoiqu'il sache bien qu'elle est fidelle, et qu'il la voye toute blanche d'innocence.

Un jour sainte Catherine de Sienne étoit en un ravissement qui ne lui ôtoit pas l'usage des sens, et tandis que Dieu lui faisoit voir des merveilles, un sien frère passa près d'elle, qui faisant du bruit, la divertit, ensorte qu'elle se retourna pour le regarder un seul petit moment. Cette petite distraction, sur-

venue à l'imprévu, ne fut pas un péché ni une infidélité, ains une seule ombre de péché et une seule image d'infidélité. Et néanmoins la très-sainte mère de l'époux céleste l'en tança si fort, et le glorieux saint Paul lui en fit une si grande confusion, qu'elle pensa fondre en larmes. Et David rétabli en grâce par un parfait amour, comme fut-il traité pour le seul péché véniel qu'il commit, faisant faire le dénombrement de son peuple?

Mais, Théotime, qui veut voir cette jalousie délicatement et excellemment exprimée, il faut qu'on lise les enseignemens que la séraphique sainte Catherine de Gênes a faits pour déclarer les propriétés du pur amour, entre lesquelles elle inculque et presse fort celle-ci. Que l'amour parfait, c'est-à-dire, l'amour étant parvenu jusqu'au zèle, ne peut souffrir l'entremise ou interposition, ni le mélange d'aucune autre chose, non pas même des dons de Dieu, voire jusqu'à cette rigueur, qu'il ne permet pas qu'on affectionne le paradis, sinon pour y aimer plus parfaitement la bonté de celui qui le donne; de sorte que *les lampes* de ce pur amour n'ont point d'huile, de lumignon, ni de fumée, elles sont toutes *feu et flamme* que rien du monde *ne peut éteindre*: et ceux qui ont ces *lampes ardentes en* leurs *mains*, ont la très-sainte crainte des chastes épouses, non pas celle des femmes adultères. Celles-là craignent, et celles-ci aussi, mais différemment, dit saint Augustin. La chaste épouse craint l'absence de son époux, l'adultère craint la présence du sien : celle-là craint qu'il s'en aille, et celle-ci craint qu'il demeure : celle-là est si fort amoureuse qu'elle en est jalouse, celle-ci n'est point jalouse, parce qu'elle n'est pas amoureuse :

celle-ci craint d'être châtiée, et celle-là craint de n'être pas aimée. Ains en vérité elle ne craint pas, à proprement parler, de n'être pas aimée, comme font les autres jalouses qui s'aiment elles-mêmes et veulent être aimées, mais elle craint de n'aimer pas assez celui qu'elle voit être tant aimable, que nul ne le peut assez dignement aimer selon la grandeur de l'amour qu'il mérite, ainsi que j'ai dit naguère. C'est pourquoi elle n'est pas jalouse d'une jalousie intéressée, mais d'une jalousie pure qui ne procède d'aucune convoitise, ains d'une noble et simple amitié; jalousie laquelle par après s'étend jusqu'au prochain duquel elle procède. Car puisque nous aimons le prochain pour Dieu comme nous-mêmes, nous sommes aussi jaloux de lui pour Dieu, comme nous le sommes de nous-mêmes; de sorte que nous voudrions bien mourir pour l'empêcher de périr.

Or, comme le zèle est une ardeur enflammée, ou une inflammation ardente de l'amour, il a aussi besoin d'être sagement et prudemment pratiqué. Autrement, sous prétexte d'icelui, on violeroit les termes de la modestie ou discrétion, et seroit aisé de passer du zèle à la colère, et d'une juste affection à une inique passion. C'est pourquoi n'étant pas ici le lieu de marquer les conditions du zèle, mon Théotime, je vous avertis que pour l'exécution d'icelui vous ayez toujours recours à celui que Dieu vous a donné pour votre conduite en la vie dévote.

CHAPITRE XIV.

Du zèle ou jalousie que nous avons pour notre Seigneur.

Un chevalier désira qu'un peintre fameux lui fît un cheval courant; et le peintre le lui ayant présenté sur le dos, et comme se vautrant, le chevalier commençoit à se courroucer, quand le peintre retournant l'image sens dessus dessous : Ne vous fâchez pas, monsieur, dit-il; pour changer la posture d'un cheval courant en celle d'un cheval se vautrant, il ne faut que renverser le tableau. Théotime, qui veut bien voir quel zèle ou quelle jalousie nous devons avoir pour Dieu, il ne faut sinon bien exprimer la jalousie que nous avons pour les choses humaines, et puis la renverser; car telle devra être celle que Dieu requiert de nous pour lui.

Imaginez-vous, Théotime, la comparaison qu'il y a entre ceux qui jouissent de la lumière du soleil, et ceux qui n'ont que la petite clarté d'une lampe. Ceux-là ne sont point envieux ni jaloux les uns des autres : car ils savent bien que cette lumière-là est très-suffisante pour tous, que la jouissance de l'un n'empêche point la jouissance de l'autre, et que chacun ne la possède pas moins, encore que tous la possèdent généralement, que si un chacun lui seul la possédoit en particulier. Mais quant à la clarté d'une lampe, parce qu'elle est petite, courte et insuffisante pour plusieurs, chacun la veut avoir en sa chambre; et qui l'a, est envié des autres. Le bien des choses mondaines est si chétif et vil, que quand l'un en jouit, il faut que

l'autre en soit privé; et l'amitié humaine est si courte et infirme, qu'à mesure qu'elle se communique aux uns, elle s'affoiblit d'autant pour les autres; c'est pourquoi nous sommes jaloux et fâchés, quand nous y avons des co-rivaux et compagnons. Le cœur de Dieu est si abondant en amour, son bien est si fort infini, que tous le peuvent posséder, sans qu'un chacun pour cela le possède moins; cette infinité ne pouvant être épuisée, quoiqu'elle remplisse tous les esprits de l'univers : car après que tout en est comblé, son infinité lui demeure toujours toute entière, sans diminution quelconque. Le soleil ne regarde pas moins une rose avec mille millions d'autres fleurs, que s'il ne regardoit qu'elle seule. Et Dieu ne répand pas moins son amour sur une âme, encore qu'il en aime une infinité d'autres, que s'il n'aimoit que celle-là seule, la force de sa dilection ne diminuant point pour la multitude des rayons qu'elle répand, ains demeurant toujours toute pleine de son immensité.

Mais en quoi donc consiste le zèle ou la jalousie que nous devons avoir pour la divine bonté? Théotime, son office est premièrement de haïr, fuir, empêcher, détester, rejeter, combattre et abattre, si l'on peut, tout ce qui est contraire à Dieu, c'est-à-dire, à sa volonté, à sa gloire, et à la sanctification de son nom. *J'ai haï l'iniquité*, dit David, *et l'ai abominée. Ceux que vous haïssez, ô Seigneur, ne les haïssois-je pas? et ne séchois-je pas de regret sur vos ennemis? Mon zèle m'a fait pâmer, parcèque mes ennemis ont oublié vos paroles. Au matin je tuois tous les pécheurs de la terre, afin de ruiner et exterminer tous les ouvriers d'iniquité* (*Ps.* 100. 8.) Voyez, je vous prie, Théotime, ce

grand roi, de quel zèle il est animé, et comme il emploie les passions de son âme au service de la sainte jalousie. Il ne *hait* pas simplement l'iniquité, mais *l'abomine*, *il séche* de détresse en la voyant, il *tombe en défaillance* et définement du cœur, il la persécute, il la renverse et l'*extermine*. Ainsi Phinée outré d'un saint zèle, transperça saintement d'un coup de glaive cet effronté Israëlite et cette vilaine Madianite qu'il trouva en l'infâme trafic de leur passion. Ainsi le zèle qui dévoroit le cœur de notre Sauveur, fit qu'il éloigna, et quant et quant vengea l'irrévérence et profanation que ces vendeurs et acheteurs faisoient dans le Temple.

Le zèle en second lieu nous rend ardemment jaloux pour la pureté des âmes qui sont épouses de Jésus-Christ; selon le dire du saint apôtre aux Corinthiens. *Je suis jaloux de vous, de la jalousie de Dieu; car je vous ai promis à un homme, afin de vous représenter comme une vierge chaste à Jésus-Christ* (2. *Cor.* 3. 1.) Eliézer eût été extrêmement piqué de jalousie, s'il eût vu la chaste et belle Rébecca qu'il conduisoit pour être épousée au fils de son Seigneur, en quelque péril; et sans doute il eût pu dire à cette sainte damoiselle; *Je suis jaloux de vous, de la jalousie* que j'ai pour mon maître; *car je vous ai fiancée à un homme pour vous présenter comme une vierge chaste* au fils de mon seigneur Abraham. Ainsi veut dire le glorieux saint Paul à ses Corinthiens: j'ai été envoyé de Dieu à vos yeux pour traiter le mariage d'une éternelle union entre son Fils notre Sauveur et vous; *je vous ai promis* à lui *pour vous représenter*, *ainsi qu'une vierge chaste*, à ce divin époux; et voilà pourquoi *je suis jaloux*, non de ma

jalousie, mais *de la jalousie de Dieu*, au nom duquel j'ai traité avec vous. Cette jalousie, Théotime, faisoit mourir et pâmer tous les jours ce saint apôtre. *Je meurs*, dit-il, *tous les jours pour votre gloire. Qui est infirme, que je ne sois aussi infirme? Qui est scandalisé, que je ne brûle?* (2. *ad Cor.* 11. 29.) Voyez, disent les anciens, voyez quel amour, quel soin et quelle jalousie une mère poule a pour ses poussins. (Car notre Seigneur n'a pas estimé cette comparaison indigne de son évangile.) La poule est une poule, c'est-à-dire, un animal sans courage ni générosité quelconque, tandis qu'elle n'est pas mère; mais quand elle l'est devenue, elle a un cœur de lion, toujours la tête levée, toujours les yeux hagards, toujours elle va roulant sa vue de toutes parts pour peu qu'il y ait apparence de péril pour ses petits; il n'y a ennemi aux yeux duquel elle ne se jette pour la défense de sa chère couvée, pour laquelle elle a souci continuel qui la fait toujours aller glossant et plaignant. Que si quelqu'un des poussins périt, quels regrets! quelle colère! c'est la jalousie des pères et mères pour leurs enfans, des pasteurs pour leurs ouailles, des frères pour leurs frères. Quel zèle des enfans de Jacob, quand ils surent que Dina avoit été déshonorée! Quel zèle de Job, sur l'appréhension et crainte qu'il avoit que ses enfans n'offensassent Dieu! Quel zèle de saint Paul pour ses *frères selon la chair*, et pour ses enfans selon Dieu, pour lesquels il avoit désiré d'être exterminé comme criminel d'*anathème* et d'excommunication! Quel zèle de Moïse envers son peuple, pour lequel il veut bien en certaine façon être *rayé du livre* de vie!

3.° En la jalousie humaine nous craignons que la

chose aimée ne soit possédée par que'qu'autre ; mais le zèle que nous avons envers Dieu, fait qu'au contraire nous redoutons sur toutes choses que nous ne soyons pas assez entièrement possédés par icelui. La jalousie humaine nous fait appréhender de n'être pas assez aimés ; la jalousie chrétienne nous met en peine de n'aimer pas assez. C'est pourquoi la sainte Sulamite s'écrioit : *O le bien-aimé de mon âme, montrez-moi où vous reposez au midi, afin que je ne m'égare* et que n'aille *à la suite des troupeaux de vos compagnons*. Elle craint de n'être pas toute à son sacré berger, et d'être tant soit peu amusée après ceux qui se veulent rendre ses rivaux : car elle ne veut qu'en façon du monde les plaisirs, les honneurs et les biens extérieurs puissent occuper un seul brin de son amour qu'elle a tout dédié à son cher Sauveur.

CHAPITRE XV.

Avis pour la conduite du saint zèle.

D'AUTANT que le zèle est une ardeur et véhémence d'amour, il a besoin d'être sagement conduit ; autrement il violeroit les termes de la modestie et de la discrétion. Non pas certes que le divin amour, pour véhément qu'il soit, puisse être excessif en soi-même, ni ès-mouvemens ou inclinations qu'il donne aux esprits, mais parce qu'il emploie à l'exécution de ses projets l'entendement, lui ordonnant de chercher les moyens de les faire réussir ; et la hardiesse ou colère, pour surmonter les difficultés qu'il ren-

contre; il advient très-souvent que l'entendement propose et fait prendre des voies trop âpres et violentes, et que la colère ou audace étant une fois émue, et ne se pouvant contenir dans les limites de la raison, emporte le cœur dans le désordre, en sorte que le zèle est par ce moyen exercé indiscrètement et déréglement : ce qui le rend mauvais et blâmable. David envoya Joab avec son armée contre son déloyal et rebelle enfant Absalon, lequel il défendit sur toutes choses qu'on ne touchât point, ordonnant qu'en toutes occurrences on eût soin de le sauver. Mais Joab étant en besogne, échauffé à la poursuite de la victoire, tua lui-même de sa main le pauvre Absalon, sans avoir égard à tout ce que le roi lui avoit dit. Le zèle de même emploie la colère contre le mal, et lui ordonne toujours très-expressément qu'en détruisant l'iniquité et le péché, elle sauve, s'il se peut, le pécheur et l'inique. Mais elle étant une fois en fougue comme un cheval fort en bouche et bizarre, elle se dérobe, emporte son homme hors de la lice, et ne pare jamais qu'au défaut d'haleine. Ce bon père de famille que notre Seigneur décrit en l'Evangile, connut bien que les serviteurs ardens et violens sont coutumiers d'outre-passer l'intention de leur maître : car les siens s'offrant à lui pour aller sarcler son champ, afin d'en arracher l'ivraie : *Non*, leur dit-il, je ne le veux pas, *de peur que d'aventure avec l'ivraie vous ne tiriez aussi le froment.* Certes, Théotime, la colère est un serviteur qui étant puissant, courageux et grand entrepreneur, fait aussi d'abord beaucoup de besogne : mais il est si ardent, si remuant, si inconsidéré et impétueux, qu'il ne fait aucun bien que pour l'or-

dinaire il ne fasse quant et quant plusieurs maux. Or, ce n'est pas bon ménage, disent nos gens des champs, de tenir des paons en la maison : car encore qu'ils chassent aux araignées et en défont le logis, ils gâtent toutefois tant les couverts et les toits, que leur utilité n'est pas comparable au grand dégât qu'ils font. La colère est un secours donné de la nature à la raison, et employé par la grâce au service du zèle pour l'exécution de ses desseins; mais secours dangereux et peu désirable : car si elle vient forte, elle se rend maîtresse, renversant l'autorité de la raison, et les lois amoureuses du zèle. Que si elle vient foible, elle ne fait rien que le seul zèle ne fît lui seul sans elle; et toujours elle tient en une juste crainte, que se renforçant elle ne s'empare du cœur et du zèle, les soumettant à sa tyrannie, tout ainsi qu'un feu artificiel, qui en un moment embrase un édifice, et ne sait-on comme l'éteindre. C'est un acte de désespoir de mettre dans une place un secours étranger qui se peut rendre le plus fort.

L'amour-propre nous trompe souvent, et nous donne le change, exerçant ses propres passions sous le nom du zèle. Le zèle s'est jadis servi aucune fois de la colère : et maintenant la colère se sert en contrechange du nom de zèle, pour, sous icelui, tenir à couvert son ignominieux déréglement. Or, je dis qu'elle se sert du nom de zèle, parce qu'elle ne sauroit se servir du zèle en lui-même, d'autant que c'est le propre de toutes les vertus, mais surtout de la charité, de laquelle le zèle est une dépendance, d'être si bonne que nul n'en peut abuser.

Un pécheur fameux vint un jour se jeter aux pieds d'un bon et digne prêtre, protestant avec beau-

coup de soumission qu'il venoit pour trouver le remède à ses maux, c'est-à-dire, pour recevoir la sainte absolution de ses fautes. Un certain moine nommé Demophile, estimant à son avis que ce pauvre pénitent s'approchât trop du saint autel, entra en une colère si violente, que se ruant sur lui à grands coups de pieds, il le poussa et chassa hors de-là; injuriant outrageusement le bon prêtre, qui, selon son devoir, avoit doucement recueilli ce pauvre repentant; puis courant à l'autel, il en ôta les choses très-saintes qui y étoient et les emporta, de peur, comme il vouloit faire accroire, que par l'approchement du pécheur, le lieu n'eût été profané. Or, ayant fait ce bel exploit de zèle, il ne s'arrêta pas là, mais en fit grande fête au grand saint Denis Aréopagite par une lettre qu'il lui en écrivit, de laquelle il reçut une excellente réponse digne de l'esprit apostolique dont ce grand disciple de saint Paul étoit animé. Car il lui fit voir clairement que son zèle avoit été indiscret, imprudent et impudent tout ensemble, d'autant qu'encore que le zèle de l'honneur dû aux choses saintes soit bon et louable, si est-ce qu'il avoit été pratiqué contre toute raison, sans considération ni jugement quelconque, puisqu'il avoit employé les coups de pieds, les outrages, injures et reproches en un lieu, en une occasion, et contre des personnes qu'il devoit honorer, aimer et respecter; si que le zèle ne pouvoit être bon, étant exercé avec un si grand désordre. Mais en cette même réponse ce grand saint récite un autre exemple admirable d'un grand zèle procédé d'une âme fort bonne, gâtée néanmoins et viciée par l'excès de la colère qu'elle avoit excitée.

Un payen avoit séduit et fait retourner à l'idolâtrie

un chrétien Candiot, nouvellement converti à la foi. Carpus, homme éminent en pureté et sainteté de vie, et lequel, il y a grande apparence, avoit été évêque de Candie, en conçut un si grand courroux, qu'onc il n'en avoit souffert de tel, et se laissa porter si avant en cette passion, que s'étant levé à minuit pour prier selon sa coutume, il concluoit à part soi qu'il n'étoit pas raisonnable que les hommes impies vécussent davantage, priant par grande indignation la divine justice de faire mourir d'un coup de foudre ces deux pécheurs ensemble, le payen séducteur, et le chrétien séduit. Mais oyez, Théotime, ce que Dieu fit pour corriger l'âpreté de la passion dont le pauvre Carpus étoit outré. Premièrement, il lui fit voir comme à un autre saint Etienne le ciel tout ouvert, et Jésus-Christ notre Seigneur assis sur un grand trône, environné d'une multitude d'anges qui lui assistoient en forme humaine; puis il vit en bas la terre ouverte comme un horrible et vaste gouffre, et les deux dévoyez auxquels il avoit souhaité tant de mal, sur le bord de ce précipice, tremblans et presque pâmés d'effroi, à cause qu'ils étoient prêts à tomber dedans, attirés d'un côté par une multitude de serpens, qui sortant de l'abîme s'entortilloient à leurs jambes, et avec les queues les chatouilloient et provoquoient à la chute; et de l'autre côté certains hommes les poussoient et frappoient pour les faire tomber, si qu'ils sembloient être sur le point d'être abîmés dans ce précipice. Or, considérez, je vous prie, mon Théotime, la violence de la passion de Carpus. Car, comme il racontoit par après lui-même à saint Denis, il ne tenoit compte de contempler notre Seigneur et les anges qui se montroient au ciel, tant il prenoit plaisir de voir en bas la détresse

effroyable de ces deux misérables chétifs, se fâchant seulement de ce qu'ils tardoient tant à périr, et partant s'essayoit de les précipiter lui-même ; ce que ne pouvant sitôt faire il s'en dépitoit et les maudissoit, jusqu'à ce qu'enfin levant les yeux au ciel, il vit le doux et très-pitoyable Sauveur, qui, par une extrême pitié et compassion de ce qui se passoit, se leva de son trône, et descendant jusqu'au lieu où étoient ces deux pauvres misérables, leur tendoit sa main secourable, à même temps que les anges aussi qui d'un côté, qui d'autre, les retenoient pour les empêcher de tomber dans cet épouvantable gouffre : et pour conclusion, l'amiable et débonnaire Jésus s'adressant au courroucé Carpus : Tiens, Carpus, dit-il, frappe désormais sur moi; car je suis prêt de pâtir encore une fois pour sauver les hommes, et cela me seroit agréable s'il se pouvoit faire sans le péché des autres hommes. Mais au surplus, avise ce qui te seroit meilleur, ou d'être en ce gouffre avec les serpens, ou de demeurer avec les anges qui sont si grands amis des hommes. Théotime, le saint homme Carpus avoit raison d'entrer en zèle pour ces deux hommes; et son zèle avoit justement excité la colère contre eux ; mais la colère étant émue avoit laissé la raison et le zèle en derrière, outrepassant toutes les bornes et limites du saint amour, et par conséquent du zèle qui en est la ferveur. Elle avoit converti la haine du péché en haine du pécheur, et la très-douce charité en une furieuse cruauté.

Ainsi y a t-il des personnes qui ne pensent pas qu'on puisse avoir beaucoup de zèle, si on n'a beaucoup de colère ; n'estimant pas de pouvoir rien accommoder s'ils ne gâtent tout, bien qu'au contraire le vrai zèle ne se serve presque jamais de la colère :

car comme on n'applique pas le fer et le feu aux malades que lorsqu'on ne peut faire autrement, aussi le saint zèle n'emploie la colère qu'ès-extrêmes nécessités.

CHAPITRE XVI.

Que l'exemple de plusieurs saints, qui semblent avoir exercé leur zèle avec colère, ne fait rien contre l'avis du chapitre précédent.

Il est vrai certes, mon ami Théotime, que Moïse, Phinée, Élie, Mathathias, et plusieurs grands serviteurs de Dieu se servirent de la colère pour exercer leur zèle en beaucoup d'occasions signalées; mais notez, je vous prie, que c'étoit aussi des grands personnages, qui savoient bien manier leurs passions, et ranger leur colère, pareils à ce brave capitaine de l'évangile, qui *disoit à ses soldats, Allez, et ils alloient; Venez, et ils venoient.* (*Matth.* 8. 9,) Mais nous autres qui sommes presque tous des certaines petites gens, nous n'avons pas tant de pouvoir sur nos mouvemens; notre cheval n'est pas si bien dressé, que nous le puissions pousser et faire parer à notre guise. Les chiens sagés et bien appris tirent pays, ou retournent sur eux-mêmes, selon que le piqueur leur parle; mais les jeunes chiens apprentifs s'égarent et sont désobéissans. Les grands saints qui ont rendu sages leurs passions à force de les mortifier par l'exercice des vertus, peuvent aussi tourner leur colère à toute main, la lancer et la tirer, ainsi que bon leur semble. Mais nous autres qui avons des passions in-

domptées, toutes jeunes, ou du moins mal apprises; nous ne pouvons lâcher notre ire qu'avec péril de beaucoup de désordre; parce qu'étant une fois en campagne, on ne la peut plus retenir ni ranger, comme il seroit requis.

Saint Denis parlant à ce Demophile, qui vouloit donner le nom de zèle à sa rage et furie : Celui, dit-il, qui veut corriger les autres, doit premièrement avoir soin d'empêcher que la colère ne déboute la raison de l'empire et domination que Dieu lui a donné en l'âme, et qu'elle n'excite une révolte, sédition et confusion dans nous-mêmes. De façon que nous n'approuvons pas vos impétuosités poussées d'un zèle indiscret, quand mille fois vous répéteriez Phinée et Elie : car telles paroles ne plurent pas à Jésus-Christ, quand elles lui furent dites par ses disciples qui n'avoient pas encore participé de ce doux et benin esprit. Phinée, Théotime, voyant un certain malheureux Israélite offenser Dieu avec une Moabite, il les tua tous deux. Elie avoit prédit la mort d'Ochosias; lequel indigné de cette prédiction envoya deux capitaines l'un après l'autre, avec chacun cinquante soldats, pour le prendre; et l'homme de Dieu fit descendre le feu du ciel qui les dévora. Or un jour que notre Seigneur passoit en Samarie, il envoya en une ville pour y faire prendre son logis; mais les habitans sachant que notre Seigneur étoit juif de nation, et qu'il alloit en Jérusalem, ne le voulurent pas loger. *Ce que voyant* saint *Jean et* saint *Jacques*, *ils dirent* à notre Seigneur, *Voulez-vous que nous commandions au feu qu'il descende et qu'il les brûle?* et notre Seigneur *se retournant* devers eux, *les tança, disant : Vous ne savez de quel esprit vous*

êtes. Le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. (*Luc* 9. 54. *et seq.*) C'est cela donc, Théotime, que veut dire saint Denis à Demophile, qui alléguoit l'exemple de Phinée et d'Elie : car saint Jean et saint Jacques qui vouloient imiter Elie à faire descendre le feu du ciel sur les hommes, furent repris par notre Seigneur, qui leur fit entendre que son esprit et son zèle étoit doux, débonnaire et gracieux ; qu'il n'employoit l'indignation ou le courroux que très-rarement, lorsqu'il n'y avoit plus espérance de pouvoir profiter autrement. Saint Thomas d'Aquin, ce grand astre de la théologie, étant malade de la maladie de laquelle il mourut au monastère de Fosse-Neuve, ordre de Cîteaux; les religieux le prièrent de leur faire une briève exposition du sacré cantique des cantiques, à l'imitation de saint Bernard. Et il leur répondit : mes chers pères, donnez-moi l'esprit de saint Bernard, et j'interpréterai ce divin cantique comme saint Bernard. De même certes, si on nous dit à nous autres petits chrétiens, misérables, imparfaits et chétifs : Servez-vous de l'ire et de l'indignation à votre zèle, comme Phinée, Elie, Matathias, saint Pierre et saint Paul; nous devons répondre : Donnez-nous l'esprit de la perfection et du pur zèle avec la lumière intérieure de ces grands saints, et nous nous animerons de colère comme eux. Ce n'est pas le fait de tout le monde de savoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

Ces grands saints étoient inspirés de Dieu immédiatement, et partant pouvoient bien employer leur colère sans péril; car le même esprit qui les animoit à ces exploits, tenoit aussi les rênes de leur juste courroux, afin qu'il n'outrepassât les limites qu'il leur

avoit préfigées. Une ire qui est inspirée ou excitée par le Saint-Esprit, n'est plus l'ire de l'homme, et c'est *l'ire de l'homme* qu'il faut fuir, puisque, comme dit le glorieux saint Jacques, elle *n'opère point la justice de Dieu*. Et d'effet, quand ces grands serviteurs de Dieu employoient la colère, c'étoit pour des occurences si solennelles et des crimes si excessifs, qu'il n'y avoit nul danger d'excéder la coulpe par la peine.

Parce qu'une fois le grand saint Paul appelle les *Galates insensés*, représente aux Candiots leurs mauvaises inclinations, et *résiste en face* au glorieux saint Pierre, son supérieur, faut-il prendre la licence d'injurier les pécheurs, blâmer les nations, contrôler et censurer nos conducteurs et prélats? Certes, chacun n'est pas saint Paul pour savoir faire les choses à propos. Mais les esprits aigres, chagrins, présomptueux et médisans, servant à leurs inclinations, humeurs, aversions et outrecuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zèle, et chacun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brûler à ses propres passions. Le zèle du salut des âmes fait désirer la prélature, à ce que dit cet ambitieux; fait courir çà et là le moine destiné au chœur, à ce que dit cet esprit inquiet; fait faire des rudes censures et murmurations contre les prélats de l'église et contre les princes temporels, à ce que dit cet arrogant. Il ne se parle que de zèle, et on ne voit point de zèle, ains seulement des médisances, des colères, des haines, des envies et des inquiétudes d'esprit et de langue.

On peut pratiquer le zèle en trois façons. Premièrement, en faisant des grandes actions de justice pour repousser le mal, et cela n'appartient qu'à

ceux qui ont les offices publics de corriger, censurer et reprendre en qualité de supérieurs, comme les princes, magistrats, prélats, prédicateurs; mais parce que cet office est respectable, chacun l'entreprend, chacun s'en veut mêler. Secondement, on use du zèle en faisant des actions de grande vertu, pour donner bon exemple, suggérant les remèdes au mal, exhortant à les employer, opérant le bien opposé au mal qu'on désire exterminer, ce qui appartient à un chacun, et néanmoins peu de gens le veulent faire. Enfin, on exerce le zèle très-excellemment en souffrant et pâtissant beaucoup pour empêcher et détourner le mal, et presque nul ne veut cette sorte de zèle. Le zèle spécieux est ambitionné, c'est celui auquel chacun veut employer son talent, sans prendre garde que ce n'est pas le zèle que l'on y cherche, mais la gloire et l'assouvissement de l'outrecuidance, colère, chagrin et autres passions.

Certes, le zèle de notre Seigneur parut principalement à mourir sur la croix pour détruire la mort et le péché des hommes, en quoi il fut souverainement imité par cet admirable vaisseau d'élection et de dilection, ainsi que le représente le grand saint Grégoire Nazianzène en paroles dorées; car, parlant de ce saint apôtre, « Il combat pour tous, dit-il, il ré-
« pand des prières pour tous, il est passionné de ja-
« lousie envers tous, il est enflammé pour tous; ains
« même il a osé plus que cela pour ses frères selon la
« chair; en sorte que pour dire aussi moi-même ceci
« fort hardiment, il désire par charité qu'iceux soyent
« mis en sa place auprès de Jésus-Christ. O excellence
« de courage et de ferveur d'esprit incroyable! Il
« imite Jésus-Christ, qui *pour nous fut fait malé-*

« *diction*, qui *prit nos infirmités et porta nos ma-*
« *ladies*, ou, afin que je parle plus sobrement, lui
« le premier, après le Sauveur, ne refuse pas de
« souffrir et d'être réputé impie à leur occasion. »
Ainsi donc, Théotime, comme notre Sauveur fut fouetté, condamné, crucifié en qualité d'homme voué, destiné et dédié à porter et supporter les opprobres, ignominies et punitions dues à tous les pécheurs du monde, et à servir de sacrifice général pour le péché, ayant été fait comme anathème, séparé et abandonné de son père éternel; de même aussi, selon la véritable doctrine de ce grand Nazianzène, le glorieux apôtre saint Paul désira d'être comblé d'ignominie, crucifié, séparé, abandonné et sacrifié pour le péché des Juifs, afin de porter pour eux l'anathème et la peine qu'ils méritoient. Et comme notre Sauveur porta de sorte les péchés du monde, et fut fait tellement anathème, sacrifié pour le péché, et délaissé de son Père, qu'il ne laissa pas d'être perpétuellement le *Fils bien aimé auquel* le Père *prenoit* son *bon plaisir*; aussi le saint apôtre désira bien d'être anathème et séparé de son maître, pour être abandonné d'icelui, et délaissé à la merci des opprobres et punitions dues aux Juifs; mais il ne désira pas pourtant jamais d'être privé de *la charité* et grâce de son Seigneur, de laquelle rien aussi ne le pouvoit jamais *séparer*, c'est-à-dire il désira d'être traité comme un homme séparé de Dieu; mais il ne désira pas d'en être par effet séparé, ni privé de sa grâce; car cela ne peut être saintement désiré. Ainsi l'épouse céleste confesse que *l'amour* étant *fort comme la mort*, laquelle sépare l'âme du corps, *le zèle*, qui est un amour ardent, est encore bien *plus fort*; car il ressemble à *l'enfer* qui sépare l'âme de

la vue de notre Seigneur; mais jamais il n'est dit, ni ne se peut dire, que l'amour ou le zèle soit semblable au péché, qui seul sépare de la grâce de Dieu. Et comme se pourroit-il faire que l'ardeur de l'amour pût faire désirer d'être séparé de la grâce, puisque l'amour est la grâce même, ou du moins ne peut être sans la grâce? Or, le zèle du grand saint Paul fut pratiqué en quelque sorte, ce me semble, par le petit saint Paul, je veux dire saint Paulin, qui, pour ôter un esclave de son esclavage, se rendit esclave lui-même, sacrifiant sa liberté pour la rendre à son prochain.

O que bienheureux est, dit saint Ambroise, celui qui sait la discipline du zèle! Très-facilement, dit saint Bernard, le diable se jouera de ton zèle, si tu négliges la science. Que donc ton zèle soit enflammé de charité, embelli de science, affermi de constance. Le vrai zèle est enfant de la charité, car c'en est l'ardeur; c'est pourquoi, comme elle, il est *patient*, *benin*, sans trouble, sans contention, sans haine, *sans envie, se réjouissant de la vérité.* (1. *Cor.* 13. 4. 6.) L'ardeur du vrai zèle est pareille à celle du chasseur qui est diligent, soigneux, actif, laborieux et très-affectionné au pourchas, mais sans colère, sans ire, sans trouble; car si le travail des chasseurs étoit colère, ireux, chagriu, il ne seroit pas si aimé ni affectionné. Et de même le vrai zèle a des ardeurs extrêmes, mais constantes, fermes, douces, laborieuses, également aimables et infatigables. Tout au contraire le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent, fier, colère, passager, également impétueux et inconstant.

CHAPITRE XVII.

Comme notre Seigneur pratiqua tous les plus excellens actes de l'amour.

AYANT si longuement parlé des actes sacrés du divin amour, afin que plus aisément et saintement vous en conserviez la mémoire, je vous en présente un recueil et abrégé. *La charité de Jésus-Christ nous presse*, dit le grand apôtre. Oui certes, Théotime, elle nous force et violente par son infinie douceur, pratiquée en tout l'ouvrage de notre rédemption, auquel *s'est apparue la bénignité et amour de Dieu* envers les hommes; car qu'est-ce que ce divin amant ne fit pas en matière d'amour?

1° Il nous aima d'amour de complaisance, car ses *délices furent d'être avec les enfans des hommes*, et d'attirer l'homme à soi, se rendant homme lui-même; 2° il nous aima d'amour de bienveillance, jetant sa propre divinité en l'homme; en sorte que l'homme fut Dieu; 3° il s'unit à nous par une conjonction incompréhensible, en laquelle il adhéra et se serra à notre nature si fortement, indissolublement et infiniment, que jamais rien ne fut si étroitement joint et pressé à l'humanité, qu'est maintenant la très-sainte divinité en la personne du Fils de Dieu; 4° il s'écoula tout en nous, et, par manière de dire, fondit sa grandeur pour la réduire à la forme et figure de notre petitesse dont il est appelé source d'eau vive, rosée et pluie du ciel; 5° il a été en extase, non seulement en ce que, comme dit saint Denis, à cause de l'excès de

de son amoureuse bonté, il devient en certaine façon hors de soi-même, étendant sa providence sur toutes choses, et se trouvant en toutes choses; mais aussi en ce que, comme dit saint Paul, il s'est en quelque sorte quitté soi-même, il s'est vidé de soi-même, il s'est épuisé de sa grandeur, de sa gloire, il s'est démis du trône de son incompréhensible majesté, et, s'il faut ainsi parler, *il s'est anéanti soi-même* pour venir à notre humanité, nous remplir de sa divinité, nous combler de sa bonté, nous élever à sa dignité, et nous donner le divin être d'enfans de Dieu. Et celui duquel si souvent il est écrit : *Je vis moi-même, dit le Seigneur*; il a pu dire par après, selon le langage de son apôtre : *Je vis moi-même, non plus moi-même, mais* l'homme *vit en moi. Ma vie c'est* l'homme, *et mourir* pour l'homme *c'est mon profit.* Ma *vie est cachée* avec l'homme *en Dieu.* Celui qui habitoit en soi-même, habite maintenant en nous, et celui qui étoit vivant ès-siècles dans le sein de son Père éternel, fut par après mortel dans le giron de sa mère temporelle; celui qui vivoit éternellement de sa vie divine, vécut temporellement de la vie humaine, et celui qui jamais éternellement n'avoit été que Dieu, sera éternellement à jamais encore homme, tant l'amour de l'homme a ravi Dieu et l'a tiré à l'extase; 6° il admira souvent par dilection comme il fit le centenier et la cananée; 7° il contempla le jeune homme qui avoit jusqu'à l'heure gardé les commandemens, et désiroit d'être acheminé à la perfection; 8° il prit une amoureuse quiétude en nous, et même avec quelque suspension de sens, emmi le sein de sa mère et en son enfance; 9° il a eu des tendretés admirables envers les petits enfans qu'il prenoit entre ses bras et dorlotoit amou-

reusement, envers Marthe et Madeleine, envers le Lazare qu'il pleura, comme sur la cité de Hiérusalem; 10° Il fut animé d'un zèle nompareil, qui, comme dit saint Denis, se convertit en jalousie, détournant, en tant qu'il fut en lui, tout mal de sa bien-aimée nature humaine, au péril, ains au prix de sa propre vie, chassant le diable, prince de ce monde, qui sembloit être son rival et compagnon; 11° il eut mille et mille langueurs amoureuses, car d'où pouvoient procéder ces divines paroles : *Je dois être baptisé de baptême, et comme suis-je* angoissé et *pressé jusqu'à ce que je l'accomplisse!* (*Luc.* 12. 50.) Il voyoit l'heure d'être baptisé en son sang, et languissoit jusques à ce qu'il le fût : l'amour qu'il nous portoit le pressaut, afin de nous voir délivrés par sa mort de la mort éternelle. Ainsi fut-il triste et sua le sang de détresse au jardin des Olives, non seulement pour l'extrême douleur que son âme sentoit en la partie inférieure de sa raison, mais aussi pour l'extrême amour qu'il nous portoit en la supérieure portion d'icelle : la douleur lui donnant horreur de la mort, et l'amour lui donnant un extrême désir d'icelle; en sorte qu'un très-âpre combat et une cruelle *agonie* se fit entre le désir et l'horreur de la mort, jusques à grande *effusion de sang* qui coula comme d'une source, *ruisselant jusques à terre.*

12° Enfin, Théotime, ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, à cause de l'infinie charité qu'il avoit envers nous, et par la force et vertu de l'amour; c'est-à-dire, il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour. Car bien que les cruels supplices fussent très

suffisans pour faire mourir qui que ce fût, si est-ce que la mort ne pouvoit jamais entrer dans la vie de celui qui *tient les clefs* de la vie et *de la mort*, si le divin amour qui manie ces clefs n'eût ouvert les portes à la mort, afin qu'elle allât saccager ce divin corps et lui ravir la vie; l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendoit mort. Ce fut par élection, et non par la force du mal, qu'il mourut. *Nul ne m'ôte ma vie*, dit-il, *mais je la laisse* et quitte *moi-même*. (*Joan.* 10. 18.) *J'ai puissance de la quitter et de la prendre de rechef moi-même. Il fut offert*, dit Isaïe, *parce qu'il le le voulut* : et partant il n'est pas dit que son esprit s'en alla, le quitta et se sépara de lui, mais au contraire qu'il *mit son esprit dehors*, l'expira, le rendit et le *remit ès-mains de* son *Père* éternel; si que saint Athanase remarque qu'il *baissa la tête* pour mourir, afin de consentir et pencher à la venue de mort, laquelle autrement n'eût osé s'approcher de lui; et *criant à pleine voix*, il remet son esprit à son Père, pour montrer que, comme il avoit assez de force et d'haleine pour ne point mourir, il avoit aussi tant d'amour, qu'il ne pouvoit plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui sans cela ne pouvoient jamais éviter la mort, ni prétendre à la vraie vie. C'est pourquoi la mort du Sauveur fut un vrai sacrifice, et sacrifice d'holocauste que lui-même offrit à son Père pour notre rédemption. Encore que les peines et douleurs de sa passion fusssent si grandes et fortes, que tout autre homme en fût mort, si est-ce que quant à lui il n'en fût jamais mort s'il n'eût voulu, et que le feu de son infinie charité n'eût consumé sa vie.

Il fut donc le sacrificateur lui-même qui s'offrit à son Père, et s'immola en amour, à l'amour, par l'amour, pour l'amour, et d'amour.

Mais, Théotime, gardez bien pourtant de dire que cette mort amoureuse du Sauveur se soit faite par manière de ravissement. Car l'objet pour lequel sa charité le porta à la mort, n'étoit pas tant aimable qu'il pût ravir à soi cette divine âme, laquelle sortit donc de son corps par manière d'extase, poussée et lancée par l'affluence et force de l'amour; comme l'on voit la myrrhe pousser dehors sa première liqueur par sa seule abondance, sans qu'on la presse ni tire aucunement, selon ce que lui-même disoit, ainsi que nous avons remarqué : *Personne ne m'ôte* ni ravit *mon âme, mais je la donne volontairement* (*Joan.* 10. 18.) O Dieu! Théotime, quel brasier pour nous enflammer à faire les exercices du saint amour pour le Sauveur tout bon, voyant qu'il les a si amoureusement pratiqués pour nous qui sommes si mauvais! Cette *charité* donc *de Jésus-Christ nous presse.*

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

De la souveraine autorité que l'amour sacré tient sur toutes les vertus, actions et perfections de l'âme.

CHAPITRE PREMIER.

Combien toutes les vertus sont agréables à Dieu.

La vertu est si aimable de sa nature, que Dieu la favorise partout où il la voit. Les païens, quoiqu'ennemis de sa divine majesté, pratiquoient parfois quelque vertus humaines et civiles, desquelles la condition n'étoit pas au-dessus des forces de l'esprit raisonnable. Or, vous pouvez penser, Théotime, combien cela étoit peu de chose. Certes, encore que ces vertus eussent beaucoup d'apparence, si est-ce qu'en effet elles étoient de peu de valeur, à cause de la bassesse de l'intention de ceux qui les pratiquoient; qui ne travailloient presque que pour l'honneur, ainsi que dit saint Augustin, ou pour quelqu'autre prétention fort légère, comme est celle de l'entretien de la société civile; ou pour quelque petite inclination qu'ils avoient au bien; laquelle ne rencontrant point de grande contrariété, les portoit à des menues actions de vertu, comme, par exemple, à s'entre-saluer, à secourir les amis, vivre sobrement, ne point dérober, servir fidèlement les maîtres, payer les gages aux ouvriers. Et

toutefois, quoique cela fût ainsi mince et environné de plusieurs imperfections, Dieu en savoit gré à ces pauvres gens, et les en récompensoit abondamment.

Les sages-femmes auxquelles Pharaon donna charge de faire périr tous les mâles des Israëlites, étoient sans doute Egyptiennes et païennes : car s'excusant de quoi elles n'avoient pas exécuté la volonté du roi: *Les femmes Hébreuses*, disoient-elles, *ne sont pas comme Egyptiennes, car elles savent l'art de recevoir les enfans; et devant que nous allions à elles, elles ont enfanté.* Excuse qui n'eût pas été à propos, si ces sages-femmes eussent été Hébreuses; et n'est pas croyable que Pharaon eût donné une commission si impiteuse contre les Hébreuses à des femmes Hébreuses de même nation et religion : et aussi Joseph témoigne qu'en effet elles étoient Egyptiennes. Or, toutes Egyptiennes et païennes qu'elles étoient, elles *craignirent* d'offenser *Dieu* par une cruauté si barbare et dénaturée, comme eût été celle du massacre de tant de petits enfans. De quoi la divine douceur leur sut si bon gré, qu'elle *leur édifia des maisons*, c'est-à-dire, les rendit plantureuses en enfans et en biens temporels.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, avoit combattu en une guerre juste contre la ville de Tyr que la justice divine vouloit châtier. Et Dieu dit à Ezéchiel, qu'en récompense il *donneroit l'Egypte* en proie *à Nabuchodonosor* et à son armée; *parce*, dit Dieu, *qu'ils ont travaillé pour moi.* Donc, ajoute saint Jérôme au commentaire, nous apprenons que, si les païens même font quelque bien, ils ne sont point laissés sans salaire par le jugement de Dieu. Ainsi Daniel

exhorta Nabuchodonosor, infidèle, de *racheter ses péchés par aumônes*, c'est-à-dire, de se racheter des peines temporelles dues à ses péchés, dont il étoit menacé. Voyez-vous donc, Théotime, combien il est vrai que Dieu fait état des vertus, encore qu'elles soient pratiquées par des personnes qui sont d'ailleurs mauvaises? S'il n'eût agréé la miséricorde des sages-femmes et la justice de la guerre des Babyloniens, eût-il pris le soin, je vous prie, de les salarier? Et si Daniel n'eût su que l'infidélité de Nabuchodonosor n'empêcheroit pas que Dieu n'agréât ses aumônes, pourquoi les lui eût-il conseillées? Certes l'apôtre nous assure que les païens qui *n'ont pas la loi, font naturellement ce qui appartient à la loi.* Et quand ils le font, qui peut douter qu'ils ne fassent bien, et que Dieu n'en fasse compte? Les païens connurent que le mariage étoit bon et nécessaire, ils virent qu'il étoit convenable d'élever les enfans ès-arts, en l'amour de la patrie, en la vie civile, et ils le firent. Or, je vous laisse à penser si Dieu ne trouvoit pas bon cela, puisqu'il avoit donné la lumière de la raison et l'instinct naturel à cette intention.

La raison naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous; les fruits qui en proviennent, ne peuvent être que bons; fruits qui, en comparaison de ceux qui procèdent de la grâce, sont à la vérité de très-petit prix, mais non pas pourtant de nul prix, puisque Dieu les a prisés, et pour iceux a donné des récompenses temporelles; ainsi que, selon le grand saint Augustin, il salaria les vertus morales des Romains, de la grande étendue et magnifique réputation de leur empire.

Le péché rend sans doute l'esprit malade, qui par-

tant ne peut pas faire des grandes et fortes opérations, mais oui bien des petites; car toutes les actions des malades ne sont pas malades, encore parle-t-on, encore voit-on, encore ouït-on, encore boit-on. L'âme qui est en péché peut faire des biens, qui étant naturels sont récompensés de salaires naturels; étant civils, sont payés de monnoie civile et humaine, c'est à-dire, par des commodités temporelles. Le pécheur n'est pas en la condition des diables, desquels la volonté est tellement détrempée et incorporée au mal, qu'elle ne peut vouloir aucun bien. Non, Théotime, le pécheur en ce monde n'est pas ainsi; il est là emmi le chemin entre *Jérusalem et Jéricho*, *blessé* à mort, mais non pas encore mort; car, dit l'Evangile, il est *laissé à moitié vivant*: et comme il est à moitié vif, il peut aussi faire des actions à moitié vives. Il ne sauroit voirement marcher, ni se lever, ni crier à l'aide, non pas même parler, sinon languidement, à cause de son cœur failli; mais il peut bien ouvrir les yeux, remuer les doigts, soupirer, dire quelque parole de plainte; actions foibles, et nonobstant lesquelles il mourroit misérablement sur son sang, si le *miséricordieux Samaritain* ne lui eût appliqué son *huile et son vin*, *et* ne l'eût *emporté au logis* pour le faire panser et traiter à ses propres dépens.

La naturelle raison est grandement blessée, et comme à moitié morte par le péché : c'est pourquoi ainsi mal en point, elle ne peut observer tous les commandemens qu'elle voit bien pourtant être convenables. Elle connoît son devoir, mais elle ne peut le rendre; et ses yeux ont plus de clarté pour lui montrer le chemin, que ses jambes de force pour l'entreprendre.

Le pécheur peut voirement bien observer quelques-uns des commandemens par-ci, par-là, ains il peut même les observer tous pour quelque peu de temps, lorsqu'il ne se présente point de sujet relevé auquel il faille pratiquer les vertus commandées, ou de tentation pressante de commettre le péché défendu; mais que le pécheur puisse vivre long-temps en son péché sans en ajouter des nouveaux, certes cela ne se peut sans une spéciale protection de Dieu. Car les ennemis de l'homme sont ardens, remuans et en perpétuelle action pour le précipiter; et quand ils voient qu'il n'arrive point d'occasion de pratiquer les vertus ordonnées, ils suscitent mille tentations pour nous faire tomber ès-choses prohibées; et lors la nature sans la grâce ne se peut garantir du précipice. Car si nous vainquons, *Dieu nous donne la victoire par Jésus-Christ*, ainsi que dit saint Paul. *Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation* (*Matth.* 26. 41.) Si notre Seigneur disoit seulement, *Veillez*, nous penserions pouvoir assez faire de nous-mêmes; mais il ajoute, *Priez*, il montre que s'il ne *garde* nos âmes au temps de la tentation, *en vain veilleront ceux qui* les *gardent.*

CHAPITRE II.

Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus agréables à Dieu qu'elles ne le sont par leur propre nature.

Les maîtres des choses rustiques admirent la franche innocence et pureté des petites fraises; parce qu'encore qu'elles rampent sur la terre et soient continuellement

foulées par les serpens, lésards et autres bêtes venimeuses, si est-ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, n'acquièrent aucune qualité maligne, signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin. Telles sont donc les vertus humaines, Théotime; lesquelles, quoiqu'elles soient en un cœur bas, terrestre, et grandement occupé de péché, elles ne sont néanmoins aucunement infectées de la malice d'icelui, étant d'une nature si franche et innocente, qu'elle ne peut être corrompue par la société de l'iniquité, selon qu'Aristote même a dit, que la vertu étoit une habitude de laquelle aucun ne peut abuser. Que si les vertus étant ainsi bonnes en elles-mêmes ne sont pas récompensées d'un loyer éternel, lorsqu'elles sont pratiquées par les infidèles ou par ceux qui sont en péché, il ne s'en faut nullement étonner, puisque le cœur duquel elles procèdent n'est pas capable du bien éternel, s'étant d'ailleurs détourné de Dieu, et que l'héritage céleste appartenant au fils de Dieu, nul n'y doit être associé qui ne soit en lui et son frère adoptif; laissant à part que la convention par laquelle Dieu promet le paradis, ne regarde que ceux qui sont en sa grâce, et que les vertus des pécheurs n'ont aucune dignité ni valeur que celle de leur nature, qui, par conséquent, ne les peut relever au mérite des récompenses surnaturelles, lesquelles pour cela même sont appelées surnaturelles, d'autant que la nature et tout ce qui en dépend ne peut ni les donner, ni les mériter.

Mais les vertus qui se trouvent ès-amis de Dieu, quoiqu'elles ne soient que morales et naturelles selon leur propre condition, sont néanmoins annoblies et re-

levées à la dignité d'œuvres saintes, à cause de l'excellence du cœur qui les produit.

C'est une des propriétés de l'amitié, qu'elle rend agréable l'ami et tout ce qui est en lui de bon et d'honnête. L'amitié répand sa grâce et faveur sur toutes les actions de celui que l'on aime, pour peu qu'elles en soient susceptibles : les aigreurs des amis sont des douceurs, les douceurs des ennemis sont des aigreurs. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur ami de Dieu sont dédiées à Dieu. Car le cœur qui s'est donné soi-même, comme n'a-t-il pas donné tout ce qui dépend de lui-même? Qui donne l'arbre sans réserve, ne donne-t-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruits? (*Le juste fleurira comme la palme, il croîtra comme le cèdre du Liban. Plantés en la maison du Seigneur, ils fleuriront ès-parvis de la maison de notre Dieu* (*Ps.* 91. 13. 14.) Puisque le juste est *planté en la maison* de Dieu, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits y croissent, et sont dédiés au service de sa majesté. Il est *comme l'arbre planté près le courant des eaux, qui porte son fruit en son temps; ses feuilles mêmes ne tombent point, tout ce qu'il fait prospérera* (*Ps.* 1. 3.) Non seulement les *fruits* de la charité et les fleurs des œuvres qu'elle ordonne, mais les *feuilles* mêmes des vertus morales et naturelles tirent une spéciale prospérité de l'amour du cœur qui les produit. Si vous entez un rosier, et que dedans la fente de la tige vous mettiez un grain de musc, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendez donc votre cœur par la sainte pénitence, et mettez l'amour de Dieu dans la fente, puis entant sur icelui telle vertu que vous voudrez,

les œuvres qui en proviendront seront parfumées de sainteté, sans qu'il soit besoin d'autre soin pour cela.

Les Spartes ayant ouï une très-belle sentence de la bouche d'un méchant homme, n'estimèrent pas qu'elle dût être reçue, si premièrement elle n'étoit prononcée par la bouche d'un homme de bien. Pour donc la rendre digne de réception, ils ne firent autre chose que de la faire de rechef proférer par un homme vertueux. Si vous voulez rendre sainte la vertu humaine et morale d'Epictète, de Socrate ou de Demades, faites-la seulement pratiquer par une âme vraiment chrétienne, c'est-à-dire, qui ait l'amour de Dieu. Ainsi Dieu *regarda* au bon *Abel* premièrement, et puis *à ses offrandes;* en sorte que les offrandes prirent leur grâce et dignité devant les yeux de Dieu de la bonté et piété de celui qui les présentoit. O bonté souveraine de ce grand Dieu, laquelle favorise tant ses amans, qu'elle chérit leurs moindres petites actions, pour peu qu'elles soient bonnes, et les annoblit excellemment, leur donnant le titre et la qualité de saintes! Eh! c'est en contemplation de son fils bien-aimé, duquel il veut honorer les enfans adoptifs, sanctifiant tout ce qui est de bon en eux, les os, les cheveux, les vêtemens, les sépulcres, et jusques à *l'ombre* de leurs corps, la foi, l'espérance, l'amour, la religion, oui même la sobriété, la courtoisie, l'affabilité de leurs cœurs.

Donc, mes chers frères, dit l'apôtre, *soyez stables et immobiles, abondans en* toute *œuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne* sera *point inutile en notre Seigneur* (1 *ad Cor.* 15. 58.) Et notez, Théotime, que toute œuvre vertueuse doit être

estimée *œuvre du Seigneur*, voire même quand elle seroit pratiquée par un infidèle : car sa divine majesté dit à Ezéchiel que Nabuchodonosor et son armée avoient *travaillé pour* lui, parce qu'ils avoient fait une guerre légitime et juste contre les Tyriens; montrant assez par là que la justice des injustes est sienne, tend à lui et lui appartient; bien que les injustes qui font la justice, ne soient pas siens, ne tendent pas à lui et ne lui appartiennent pas. Car comme ce grand prophète et prince Job, quoiqu'il fût issu de race païenne et habitant de *la terre Hus*, ne laissa pas d'appartenir à Dieu ; ainsi les vertus morales, quoique provenues d'un cœur pécheur, ne laissent pas d'appartenir à Dieu. Mais quand ces mêmes vertus se trouvent en un cœur vraiment chrétien, c'est-à-dire, doué du saint amour, alors non seulement elles appartiennent à Dieu, mais elles ne sont *point inutiles en notre Seigneur*, ains sont rendues fructueuses et précieuses devant les yeux de sa bonté. Ajoutez à un homme la charité, dit saint Augustin, tout profite; ôtez-en la charité, tout le reste ne profite plus. Et *à ceux qui aiment Dieu, toutes choses coopèrent en bien*, dit l'apôtre.

CHAPITRE III.

Comme il y a des vertus que la présence du divin amour relève à une plus haute excellence que les autres.

Mais il y a des vertus qui, à raison de leur naturelle alliance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir la précieuse

influence de l'amour sacré, et par conséquent la communication de la dignité et valeur d'icelui. Telles sont la foi et l'espérance; qui avec la charité regardent immédiatement Dieu; et la religion avec la pénitence et dévotion, qui s'emploient à l'honneur de sa divine majesté. Car ces vertus, par leur propre condition, ont un si grand rapport à Dieu, et sont si susceptibles des impressions de l'amour céleste, que, pour les faire participer à la sainteté d'icelui, il ne faut sinon qu'elles soient auprès de lui, c'est-à-dire, en un cœur qui aime Dieu. Ainsi pour donner le goût de l'olive aux raisins, il ne faut que planter la vigne entre les oliviers; car sans s'entre-toucher aucunement, par le seul voisinage ces plantes feront un réciproque commerce de leurs saveurs et propriétés : tant elles ont une grande inclination et étroite convenance l'une envers l'autre.

Certes toutes les fleurs, si ce ne sont celles de l'arbre triste, et quelques autres de naturel monstrueux, toutes, dis-je, se réjouissent, épanouissent et s'embellissent à la vue du soleil par la chaleur vitale qu'elles reçoivent de ses rayons. Mais toutes les fleurs jaunes, et surtout celle que les Grecs ont appelé héliotropium, et nous tourne-soleil, non seulement reçoivent de la joie et complaisance en la présence du soleil, mais suivent par un amiable contour les attraits de ses rayons, le regardant et se retournant devers lui depuis son levant jusques à son couchant. Ainsi toutes les vertus reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la présence de l'amour sacré : mais la foi, l'espérance, la crainte de Dieu, la piété, la pénitence, et toutes les autres vertus, qui d'elles-mêmes tendent particulièrement à Dieu et à son hon-

neur, elles ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour, par laquelle elles sont élevées à une grande valeur; mais elles se penchent totalement vers lui, s'associant avec lui, le suivant et servant en toutes occasions. Car enfin, mon cher Théotime, la parole sacrée attribue une certaine propriété et force de sauver, de sanctifier et de glorifier à la foi, à l'espérance, à la piété, à la crainte de Dieu, à la pénitence, qui témoigne bien que ce sont des vertus de grand prix, et qu'étant pratiquées en un cœur qui a l'amour de Dieu, elles se rendent excellemment plus fructueuses et saintes que les autres, lesquelles de leur nature n'ont pas une si grande convenance avec l'amour sacré. Et celui qui s'écrie, *si j'ai toute la foi, en sorte* même *que je transporte les montagnes, et je n'ai point la charité, je ne suis rien.* (1 *Cor.* 13. 2.) Il montre bien certes qu'avec la charité cette foi lui profiteroit grandement. La charité donc est une vertu nompareille, qui n'embellit pas seulement le cœur auquel elle se trouve, mais bénit et sanctifie aussi toutes les vertus qu'elle rencontre en icelui, par sa seule présence, les embaumant et parfumant de son odeur céleste, par le moyen de laquelle elles sont rendues de grand prix devant Dieu; ce qu'elle fait néanmoins beaucoup plus excellemment en la foi, en l'espérance, et ès-autres vertus qui d'elles-mêmes ont une nature tendante à la piété.

C'est pourquoi, Théotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement pratiquer celles de la religion et révérence envers les choses divines, celles de la foi, de l'espérance et de la très-sainte crainte de Dieu, parlant souvent des choses célestes, pensant et aspirant à l'éternité, hantant les églises et

services sacrés, faisant des lectures dévotes, observant les cérémonies de la religion chrétienne : car le saint amour se nourrit à souhait parmi ces exercices, et répand sur iceux plus abondamment ses grâces et propriétés qu'il ne fait sur les actions des vertus simplement humaines, ainsi que le bel arc-en-ciel rend odorantes toutes les plantes sur lesquelles il tombe, mais plus que toutes incomparablement celles de l'aspalatus.

CHAPITRE IV.

Comme le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont pratiquées par son ordonnance et commandement.

RACHEL, après avoir grandement désiré d'être mère, fut rendue fertile par deux moyens, dont elle eut aussi des enfans de deux différentes façons. Car au commencement de son mariage, se croyant stérile, elle employa sa servante Bala pour donner à son cher Jacob, lui disant : *J'ai Bala ma chambrière, prenez-la en mariage, afin qu'elle enfante sur mes genoux, et que j'aie des enfans d'elle.* (*Genès.* 30. 3.) Et il arriva selon son souhait : car Bala conçut et mit au monde plusieurs enfans sur les genoux de Rachel, qui les recevoit comme véritablement siens, d'autant qu'ils lui venoient de deux personnes, dont la première lui appartenoit par la loi du mariage, et l'autre par obligation de service, et d'autant encore que c'avoit été par son ordonnance et volonté que sa servante Bala en étoit devenue mère.

Mais elle eut par après deux autres enfans issus et procréés d'elle-même, à savoir Joseph et le cher Benjamin.

Je vous dis maintenant, mon cher Théotime, que la charité et dilection sacrée, plus belle cent fois que Rachel, mariée à l'esprit humain, souhaite sans cesse de produire de saintes opérations. Que si au commencement elle n'en peut avoir elle-même, de sa propre extraction, par l'union sacrée qui lui est uniquement propre, elle appelle les autres vertus comme ses fidèles servantes, et les associe à son mariage, commandant au cœur de les employer, afin que d'elle il fasse naître des saintes opérations, mais opérations qu'elle ne laisse pas d'adopter et estimer siennes, parce qu'elles sont produites par son ordre et commandement, et d'un cœur qui lui appartient; d'autant que, comme nous avons déclaré ailleurs, l'amour est maître du cœur, et par conséquent de toutes les œuvres des autres vertus faites par son consentement.

Mais outre cela cette divine dilection ne laisse pas d'avoir deux actes issus proprement et extraits d'elle-même, dont l'une est l'amour effectif, qui, comme un autre Joseph, usant de la plénitude de l'autorité royale, soumet et range tout le peuple de nos facultés, puissances, passions et affections à la volonté de Dieu, afin qu'il soit aimé, obéi et servi sur toutes choses, rendant par ce moyen exécuté le grand commandement céleste : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces.* L'autre est l'amour affectif ou affectueux, qui comme un petit Benjamin, est grandement délicat, tendre, agréable et aimable; mais en cela plus heureux que Benjamin, que la cha-

rité sa mère ne meurt pas en le produisant, ains prend, ce semble, une nouvelle vie par la suavité qu'elle en ressent.

Ainsi donc, Théotime, les actions vertueuses des enfans de Dieu appartiennent toutes à la sacrée dilection; les unes, parce qu'elle-même les produit de sa propre nature; les autres, d'autant qu'elle les sanctifie par sa vitale présence, et les autres enfin par l'autorité et le commandement dont elle use sur les autres vertus, desquelles elle les fait naître. Et celles-ci, comme elles ne sont pas à la vérité si éminentes en dignité que les actions proprement et immédiatement issues de la dilection, aussi excellent-elles incomparablement au-dessus des actions qui ont toute leur sainteté de la seule présence et société de la charité.

Un grand général d'armée ayant gagné une signalée bataille aura sans doute tout l'honneur de la victoire, et non sans cause : car il aura combattu lui-même en tête de l'armée, pratiquant plusieurs beaux faits d'armes; et pour le reste il aura disposé l'armée, puis ordonné et commandé tout ce qui aura été exécuté; si qu'il est estimé d'avoir tout fait, ou par soi-même en combattant de ses propres mains, ou par sa conduite en commandant aux autres. Que si même quelques troupes amies surviennent à l'impourvue et se joignent à l'armée, on ne laissera pas que d'attribuer l'honneur de leur action au général, parce qu'encore qu'elles n'aient pas reçu ses commandemens, elles l'ont néanmoins servi et suivi ses intentions. Mais pourtant après qu'on lui a donné toute la gloire en gros, on ne laisse pas d'en distribuer les pièces à chaque partie de l'armée, en disant ce que l'avant-

garde, le corps et l'arrière-garde ont fait; comme les François, les Italiens, les Allemands, les Espagnols se sont comportés : oui même on loue les particuliers qui se seront signalés au combat. Ainsi entre toutes les vertus, mon cher Théotime, la gloire de notre salut et de notre victoire sur l'enfer est déférée à l'amour divin, qui comme prince et général de toute l'armée des vertus, fait tous les exploits par lesquels nous obtenons le triomphe. Car l'amour sacré a ses actions propres, issues et procédées de lui-même, par lesquelles il fait des miracles d'armes sur nos ennemis; puis, outre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui pour cette cause sont nommées actes commandés ou ordonnés de l'amour. Que si enfin quelques vertus font leurs opérations sans son commandement pourvu qu'elles servent à son intention, qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas que de les avouer siennes. Or, néanmoins, quoiqu'en gros nous disions après le divin apôtre, que *la charité souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout* (1 *Cor.* 13. 7.), et en somme qu'elle fait tout; si est-ce que nous ne laissons pas de distribuer en particulier la louange du salut des bienheureux aux autres vertus, selon qu'elles ont excellé en un chacun : car nous disons que la foi en a sauvé les uns, l'aumône quelques autres, la tempérance, l'oraison, l'humilité, l'espérance, la chasteté les autres; parce que les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces saints. Mais toujours réciproquement aussi après qu'on a élévé ces vertus particulières; il faut rapporter tout leur honneur à l'amour sacré, qui à toutes donne la sainteté qu'elles ont. Car que veut dire autre chose le glorieux apôtre, inculquant que

la charité est bénigne, *patiente*, qu'*elle croit tout*, *espère tout*, *supporte tout*, sinon que la charité ordonne et commande à la patience de patienter, et à l'espérance d'espérer, et à la foi de croire ? Il est vrai, Théotime, qu'avec cela il signifie encore que l'amour est l'âme et la vie de toutes les vertus, comme s'il vouloit dire que la patience n'est pas assez patiente, ni la foi assez fidèle, ni l'espérance assez confiante, ni la débonnaireté assez douce, si l'amour ne les anime et vivifie. Et c'est cela même que nous fait entendre ce même *vaisseau d'élection*, quand il dit que *sans la charité rien ne* lui *profite*, et qu'il *n'est rien* : car c'est comme s'il disoit que sans l'amour il n'est ni patient, ni débonnaire, ni constant, ni fidèle, ni espérant, ainsi qu'il est convenable pour être serviteur de Dieu, qui est le vrai et désirable être de l'homme.

CHAPITRE V.

Comme l'amour sacré mêle sa dignité parmi les autres vertus, en perfectionnant la leur particulière.

J'ai vu à Tivoli, dit Pline, un arbre enté de toutes les façons qu'on peut enter, qui portoit toutes sortes de fruits : car en une branche on trouvoit des cerises, en une autre des noix, et ès-autres des raisins, des figues, des grenades, des pommes, et généralement toutes espèces de fruits. Cela, Théotime, étoit admirable; mais il l'est bien plus encore de voir en l'homme Chrétien la divine dilection sur laquelle toutes les vertus sont entées : de manière que comme l'on pouvoit dire de cet arbre, qu'il était cerisier,

pommier, noyer, grenadier; aussi l'on peut dire de la charité qu'elle est patiente, douce, vaillante, juste; ou plutôt qu'elle est la patience, la douceur et la justice même.

Mais le pauvre arbre de Tivoli ne dura guère, comme le même Pline témoigne : car cette variété de productions tarit incontinent son humeur radicale et le desséche, en sorte qu'il en mourut, où au contraire la dilection se renforce et revigore de faire force fruits en l'exercice de toutes les vertus; ains, comme ont remarqué nos saints Pères, elle est insatiable en l'affection qu'elle a de fructifier, et ne cesse de presser le cœur auquel elle se trouve, comme Rachel faisoit de son mari, disant : *Donnez-moi des enfans, autrement je mourrai* (*Genès.* 30. 1).

Or, les fruits des arbres entés sont toujours selon le greffe : car si le greffe est de pommier, il jettera des pommes ; s'il est de cerisier, il jettera des cerises: en sorte néanmoins que toujours ces fruits-là tiennent du goût du tronc. Et de même, Théotime, nos actes prennent leur nom et leur espèce des vertus particulières desquelles ils sont issus, mais ils tirent de la sacrée charité le goût de leur sainteté; aussi la charité est la racine et source de toute sainteté en l'homme. Et comme la tige communique sa saveur à tous les fruits que les greffes produisent, en telle sorte que chaque fruit ne laisse pas de garder la propriété naturelle du greffe duquel il est procédé ; ainsi la charité répand tellement son excellence et dignité ès-actions des autres vertus, que néanmoins elle laisse à une chacune d'icelles la valeur et bonté particulière qu'elle a de sa condition naturelle.

Toutes les fleurs perdent l'usage de leur lustre et

de leur grâce parmi les ténèbres de la nuit; mais au matin, le soleil rendant ces mêmes fleurs visibles et agréables, n'égale pas toutefois leurs beautés et leurs grâces, et sa clarté, répandue également sur toutes, les fait néanmoins inégalement claires et éclatantes, selon que plus ou moins elles se trouvent susceptibles des effets de sa splendeur, et la lumière du soleil, pour égale qu'elle soit sur la violette et sur la rose, n'égalera jamais pourtant la beauté de celle-là à la beauté de celle-ci, ni la grâce d'une marguerite à celle du lis. Mais pourtant si la lumière du soleil étoit fort claire sur la violette, et fort obscurcie par les brouillards sur la rose, alors sans doute elle rendroit plus agréable aux yeux la violette que la rose. Ainsi, mon Théotime, si avec une égale charité l'un souffre la mort du martyre, et l'autre la faim du jeûne, qui ne voit que le prix de ce jeûne ne sera pas pour cela égal à celui du martyre? Non, Théotime; car qui oseroit dire que le martyre en soi-même ne soit pas plus excellent que le jeûne? Que s'il est plus excellent, la charité survenante ne lui ôtant pas l'excellence qu'il a, ains la perfectionnant, lui laissera par conséquent les avantages qu'il avoit naturellement sur le jeûne. Certes, nul homme de bon sens n'égalera la chastété nuptiale à la virginité, ni le bon usage des richesses à l'entière abnégation d'icelles. Et qui oseroit aussi dire que la charité survenante à ces vertus leur ôtât leurs propriétés et priviléges, puisqu'elle n'est pas une vertu détruisante et appauvrissante, ains bonifiante, vivifiante, et enrichissant tout ce qu'elle trouve de bon ès-âmes qu'elle gouverne? Ains tant s'en faut que l'amour céleste ôte aux vertus les prééminences et di-

gnités qu'elles ont naturellement, qu'au contraire ayant cette propriété de perfectionner les perfections qu'elle rencontre, à mesure qu'elle trouve des plus grandes perfections, elle les perfectionne plus grandement; comme le sucre ès-confitures assaisonne tellement les fruits de sa douceur, que les adoucissant tous, il les laisse néanmoins inégaux en goût et suavité, selon qu'ils sont inégalement savoureux de leur nature, et jamais il ne rend les pêches et les noix ni si douces ni si agréables que les abricots et les mirabolans.

Il est vrai toutefois que si la dilection est ardente, puissante et excellente en un cœur, elle enrichira et perfectionnera aussi davantage toutes les œuvres des vertus qui en procéderont. On peut souffrir la mort et le feu pour Dieu sans avoir la charité, ainsi que saint Paul présuppose, et que je déclare ailleurs : à plus forte raison on la peut souffrir avec une petite charité. Or je dis, Théotime, qu'il se peut bien faire qu'une fort petite vertu ait plus de valeur en une âme où l'amour sacré règne ardemment, que le martyre même en une âme où l'amour est allangouri, foible et lent. Ainsi les menues vertus de Notre-Dame, de saint Jean et des autres grands saints, étoient de plus grand prix devant Dieu, que les plus relevées de plusieurs saints inférieurs; comme beaucoup des petits élans amoureux des séraphins sont plus enflammés que les plus relevés des anges du dernier ordre; ainsi que le chant des rossignols apprentis est plus harmonieux incomparablement que celui des chardonnerets les mieux appris.

Pircicus, à la fin de ses ans, ne peignoit qu'en

petit volume et choses de peu, comme boutiques de barbier, de cordonnier, petits ânes chargés d'herbes, et semblables menus fatras, ce qu'il faisoit, comme Pline pense, pour assoupir sa grande renommée, dont enfin on l'appela peintre de basse étoffe; et néanmoins la grandeur de son art paroissoit tellement en ses bas ouvrges, qu'on les vendoit plus que les grandes besognes des autres. Ainsi, Théotime, les petites simplicités, abjections et humiliations, ès-quelles les grands saints se sont tant plu pour se musser et mettre leur cœur à l'abri contre la vaine gloire, ayant été faites avec une grande excellence de l'art et de l'ardeur du céleste amour, ont été trouvées plus agréables devant Dieu que les grandes ou illustres besognes de plusieurs autres qui furent faites avec peu de charité et de dévotion.

L'épouse sacrée *blesse* son époux *avec un seul de* ses *cheveux*, desquels il fait tant d'état, qu'il les compare aux *troupeaux des chèvres de Galaad*, et n'a pas plutôt loué les yeux de sa dévote amante, qui sont les parties les plus nobles de tout le visage, que soudain il loue la chevelure qui est la plus frêle, vile et abjecte, afin que l'on sût qu'en une âme éprise du divin amour, les exercices qui semblent fort chétifs, sont néanmoins grandement agréables à sa divine majesté.

CHAPITRE VI.

De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de lui-même, et à celles qui procèdent des autres vertus.

Mais, ce me direz-vous, quelle est cette valeur, je vous prie, que le saint amour donne à nos actions? O mon Dieu! Théotime, certes, je n'aurois pas l'assurance de le dire, si le Saint-Esprit ne l'avoit lui-même déclaré en termes fort exprès, par le grand apôtre saint Paul, qui parle ainsi : *Ce qui à présent est momentané et léger de notre tribulation, opère en nous sans mesure en la sublimité un poids éternel de gloire.* (2. *Cor.* 4. 17.) Pour Dieu pesons ces paroles : Nos *tribulations*, qui sont *si légères* qu'elles *passent en un moment*, *opèrent en nous* le *poids* solide et stable *de* la *gloire.* Voyez, de grâce, ces merveilles! La *tribulation produit* la *gloire*, la *légèreté* donne le *poids*, et les *momens* opèrent *l'éternité*; mais qui peut donner tant de vertu à ces *momens* passagers et à ces *tribulations* si *légères?* L'écarlate et la pourpre, ou fin cramoisi violet, est un drap grandement précieux et royal; mais ce n'est pas à raison de la laine, ains à cause de la teinture. Les œuvres des bons chrétiens sont de si grande valeur, que pour icelles on nous donne le ciel; mais, Théotime, ce n'est pas parce quelles procèdent de nous, et sont la laine de nos cœurs, ains parce qu'elles sont teintes au sang du Fils de Dieu; je veux dire

que c'est d'autant que le Sauveur sanctifie nos œuvres par le mérite de son sang.

Le sarment, uni et joint au cep, porte du fruit, non en sa propre vertu, mais en la vertu du cep. Or, nous sommes unis par la charité à notre rédempteur, comme les membres au chef; c'est pourquoi nos fruits et bonnes œuvres, tirant leur valeur d'icelui, méritent la vie éternelle. La baguette d'Aaron étoit sèche, incapable de fructifier d'elle-même; mais lorsque le nom du grand prêtre fut écrit sur icelle, en une nuit elle jeta ses *feuilles*, ses *fleurs* et ses *fruits*. Nous sommes, quant à nous, branches sèches, inutiles, infructueuses, qui *ne sommes pas suffisans de penser quelque chose de nous-mêmes, comme de nous-mêmes; mais toute notre suffisance est de Dieu, qui nous a rendus officiers idoines* et capables de sa volonté; et partant soudain que par le saint amour le nom du Sauveur, grand *évêque de nos âmes*, est gravé en nos cœurs, nous commençons à porter des fruits délicieux pour la vie éternelle. Et comme les graines qui ne produiroient d'elles-mêmes que des melons de goût fade, en produisent des sucrins et muscats, si elles sont détrempées en l'eau sucrée ou musquée; ainsi nos cœurs, qui ne sauroient pas projeter une seule bonne pensée pour le service de Dieu, étant détrempés en la sacrée dilection par le Saint-Esprit qui habite en nous, ils produisent des actions sacrées qui tendent et nous portent à la gloire immortelle. Nos œuvres, comme provenantes de nous, ne sont que des chétifs roseaux, mais ces *roseaux* deviennent *d'or* par la charité, et avec iceux on *arpente* la *Hiérusalem* céleste qu'on nous donne à cette mesure; car tant aux hommes

qu'aux anges, on distribue la gloire selon la charité et les actions d'icelle; de sorte que la *mesure de l'ange* est celle-là même *de l'homme*, et Dieu a rendu et *rendra à un chacun selon ses œuvres*, comme toute l'écriture divine nous enseigne, laquelle nous assigne la félicité et joie éternelle du ciel pour récompense des travaux et bonnes actions que nous aurons pratiquées en terre.

Récompense magnifique et qui ressent la grandeur du maître que nous servons, lequel à la vérité, Théotime, pouvoit, s'il lui eut plu, exiger très-justement de nous notre obéissance et service, sans nous proposer aucun loyer ni salaire, puisque nous sommes siens par mille titres très-légitimes, et que nous ne pouvons rien faire qui vaille qu'en lui, par lui, pour lui, et qui ne soit de lui. Mais sa bonté néanmoins n'en a pas ainsi disposé; ains, en considération de son Fils notre Sauveur, a voulu traiter avec nous de prix fait, nous recevant à gage, et s'engageant de promesses vers nous, qu'il nous salariera, selon nos œuvres, de salaires éternels. Or, ce n'est pas que notre service lui soit ni nécessaire ni utile, car *après* que nous avons *fait tout ce qu'il* nous *a commandé*, nous devons néanmoins avouer par une très-humble vérité ou véritable humilité, qu'en effet *nous sommes serviteurs* très-*inutiles* et très-infructueux à notre maître, qui, à cause de son essentielle surabondance de biens, ne peut recevoir aucun profit de nous, ains convertissant toutes nos œuvres à notre propre avantage et commodité, il fait que nous le servons autant inutilement pour lui, que très utilement pour nous, qui par de si petits travaux gagnons de si grandes récompenses.

Il n'étoit donc pas obligé de nous payer notre service, s'il ne l'eut promis. Mais ne pensez pas pourtant, Théotime, qu'en cette promesse il ait tellement voulu manisfester sa bonté, qu'il ait oublié de glorifier sa sagesse, puisque au contraire il y a observé fort exactement les règles de l'équité, mêlant admirablement la bienséance avec la libéralité; car nos œuvres sont voirement extrêmement petites, et nullement comparables à la gloire en leur quantité, mais elles lui sont néanmoins fort proportionnées en qualité, à raison du Saint-Esprit, qui, habitant en nos cœurs par la charité, les fait en nous, par nous et pour nous, avec un art si exquis, que les mêmes œuvres, qui sont toutes nôtres, sont encore mieux toutes siennes, parce que comme il les produit en nous, nous les produisons réciproquement en lui; comme il les fait pour nous, nous les faisons pour lui, et comme il les opère avec nous, nous coopérons aussi avec lui.

Or, le Saint-Esprit habite en nous, si nous sommes membres vivans de Jésus-Christ, qui, à raison de cela, disoit à ses disciples : *Qui demeure en moi, et moi en lui, icelui porte beaucoup de fruit.* Et c'est, Théotime, parce que qui demeure en lui, il participe à son divin esprit, lequel est au milieu du cœur humain comme une vive source qui *rejaillit* et pousse ses eaux *jusqu'en la vie éternelle.* Ainsi l'*huile* de bénédiction, *versée* sur le Sauveur comme *sur le chef* de l'église tant militante que triomphante, *se répand sur* la société des bienheureux, qui, comme la *barbe* sacrée de ce divin maître, sont toujours attachés à sa face glorieuse, et *distille* encore *sur* la compagnie des fidèles, qui, comme *vêtemens*, sont joints et unis par dilection à sa divine majesté;

l'une et l'autre troupe, comme composée de *frères* germains, ayant à cette occasion sujet de s'écrier : *O que c'est une chose bonne et agréable de voir les frères bien ensemble! c'est comme l'onguent qui descend en la barbe, la barbe d'Aaron, et jusques au bord de son vêtement.* (*Ps.* 132. 2.)

Ainsi donc nos œuvres, comme un petit grain de moutarde, ne sont aucunement comparables en grandeur avec l'arbre de la gloire qu'elles produisent; mais elles ont pourtant la vigueur et vertu de l'opérer, parce quelles procèdent du Saint-Esprit, qui, par une admirable infusion de sa grâce en nos cœurs, rend nos œuvres siennes, les laissant nôtres tout ensemble, d'autant que nous sommes membres d'un chef duquel il est l'esprit, et entés sur un arbre duquel il est la divine humeur. Et parce qu'en cette sorte il agit en nos œuvres, et qu'en certaine façon nous opérons ou coopérons en son action, il nous laisse pour notre part tout le mérite et profit de nos services et bonnes œuvres, et nous lui en laissons aussi tout l'honneur et toute la louange, reconnoissant que le commencement, le progrès et la fin de tout le bien que nous faisons, dépend de sa miséricorde, par laquelle il est venu à nous, et nous a prévenus; il est venu en nous, et nous a assistés; il est venu avec nous, et nous a conduits, *achevant* ce qu'il avoit *commencé*. Mais, ô Dieu! Théotime, que cette bonté est miséricordieuse sur nous en ce partage! Nous lui donnons la gloire de nos louanges, hélas! et lui nous donne la gloire de sa jouissance; et en somme, par ces légers et passagers travaux, nous acquérons des biens perdurables à toute éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Que les vertus parfaites ne sont jamais les unes sans les autres.

On dit que le cœur est la première partie de l'homme, qui reçoit la vie par l'union de l'âme; et l'œil, la dernière : comme, au contraire, quand on meurt naturellement, l'œil commence le premier à mourir, et le cœur le dernier. Or, quand le cœur commence à vivre avant que les autres parties soient animées, sa vie, certes, est fort débile, tendre et imparfaite; mais à mesure qu'elle s'établit plus entièrement dans le reste du corps, elle est aussi plus vigoureuse en chaque partie, et particulièrement au cœur; et l'on voit que la vie étant intéressée en quelque membre, elle s'allangourit en tous les autres. Si un homme est navré au pied ou au bras, tout le reste en est incommodé, ému, occupé et altéré. Si nous avons mal à l'estomac, les yeux, la voix, tout le visage s'en ressent; tant il y a de convenance entre toutes les parties de l'homme pour la jouissance de la vie naturelle.

Toutes les vertus ne s'acquièrent par ensemblement en un instant, ains les unes après les autres, à mesure que la raison, qui est comme l'âme de notre cœur, s'empare tantôt d'une passion, tantôt de l'autre, pour la modérer et gouverner. Et pour l'ordinaire cette vie de notre âme prend son commencement dans le cœur de nos passions, qui est l'amour; et s'étendant sur toutes les autres, elle vivifie enfin l'entendement même par la contemplation : comme au contraire la

mort morale ou spirituelle fait sa première entrée en l'âme par l'inconsidération. *La mort entre par les fenêtres*, dit le sacré texte, et son dernier effet consiste à ruiner le bon amour; lequel périssant, toute la vie morale est morte en nous.

Encore bien donc qu'on puisse avoir quelques vertus séparées des autres, si est-ce néanmoins que ce ne peut être que des vertus languissantes, imparfaites et débiles; d'autant que la raison, qui est la vie de notre âme, n'est jamais satisfaite ni à son aise dans une âme, qu'elle n'occupe et possède toutes les facultés et passions d'icelle; et lorsqu'elle est offensée et blessée en quelqu'une de nos passions ou affections, toutes les autres perdent leur force et vigueur, et s'allangourissent étrangement.

Voyez-vous, Théotime? toutes les vertus sont vertus par convenance ou conformité qu'elles ont à la raison; et une action ne peut être dite vertueuse, si elle ne procède de l'affection que le cœur porte à l'honnêteté et beauté de la raison. Si l'amour de la raison possède et anime un esprit, il fera tout ce que la raison voudra en toutes occurrences, et par conséquent il pratiquera toutes les vertus. Si Jacob aimoit Rachel, en considération de ce qu'elle étoit fille de Laban, pourquoi méprisoit-il Lia, qui étoit non seulement fille, ains fille aînée de Laban? Mais parce qu'il aimoit Rachel à cause de la beauté qu'il trouva en elle, jamais il ne sut tant aimer la pauvre Lia, quoique féconde et sage fille, d'autant qu'elle n'étoit pas si belle à son gré. Qui aime une vertu pour l'amour de la raison et honnêteté qui reluit, il les aimera toutes, puisqu'en toutes il trouvera ce même sujet; et les aimera plus ou moins, chacune selon que la raison y paroîtra plus ou moins

resplendissante. Qui aime la libéralité, et n'aime pas la chasteté, il montre bien qu'il n'aime pas la libéralité pour la beauté de la raison : car cette beauté est encore plus grande en la chasteté ; et où la cause est plus forte, les effets devroient être plus forts. C'est donc un signe évident que ce cœur-là n'est pas porté à la libéralité par le motif et la considération de la raison ; dont il s'ensuit que cette libéralité, qui semble être vertu, n'en a que l'apparence, puisqu'elle ne procède pas de la raison qui est le vrai motif des vertus, ains de quelqu'autre motif étranger. Il suffit bien vraiment à un enfant d'être né dans le mariage, pour porter parmi le monde le nom, les armes et les qualités du mari de sa mère ; mais pour en porter le sang et la nature, il faut que non seulement il soit né dans le mariage, ains aussi du mariage. Les actions ont le nom, les armes et marques des vertus, parce que, naissant d'un cœur doué de raison, il est avis qu'elles soient raisonnables ; mais pourtant elles n'en ont ni la substance ni la vigueur, si elles proviennent d'un motif étranger et adultère, et non de la raison. Il se peut donc bien faire que quelques vertus soient en un homme, auquel les autres manqueront ; mais ce seront ou des vertus naissantes, encore toutes tendres et comme des fleurs en bouton, ou des vertus périssantes, mourantes, et comme des fleurs flétrissantes : car en somme les vertus ne peuvent avoir leur vraie intégrité et suffisance, qu'elles ne soient toutes ensemble, ainsi que toute la philosophie et la théologie nous assure.

Je vous prie, Théotime, quelle prudence peut avoir un homme intempérant, injuste et poltron, puisqu'il choisit le vice, et laisse la vertu? Et comme

peut-on être juste, sans être prudent, fort et tempérant; puisque la justice n'est autre chose qu'une perpétuelle, forte et constante volonté de rendre à chacun ce qui lui appartient; et que la science par laquelle le droit s'administre, est nommée jurisprudence; et que pour rendre à chacun ce qui lui appartient, il nous faut vivre sagement et modestement; et empêcher les désordres de l'intempérance en nous, afin de nous rendre ce qui nous appartient à nous-mêmes? Et le mot *Vertu* ne signifie-t-il pas une force et vigueur appartenante à l'âme en propriété, ainsi que l'on dit les herbes et pierres précieuses avoir telle et telle vertu ou propriété?

Mais la prudence est-elle pas imprudente en l'homme intempérant? La force sans prudence, justice et tempérance, n'est pas une force, mais une forcenerie; et la justice est injuste en l'homme poltron, qui ne l'ose pas rendre; en l'intempérant, qui se laisse emporter aux passions; et en l'imprudent, qui ne sait pas discerner entre le droit et le tort. La justice n'est pas justice, si elle n'est prudente, forte et tempérante; ni la prudence n'est pas prudence, si elle n'est tempérante, juste et forte; ni la force n'est pas force, si elle n'est juste, prudente et tempérante; ni la tempérance n'est pas tempérance, si elle n'est prudente, forte et juste: et en somme une vertu n'est pas vertu parfaite, si elle n'est accompagnée de toutes les autres.

Il est bien vrai, Théotime, qu'on ne peut pas exercer toutes les vertus ensemble, parce que les sujets ne s'en présentent pas tout-à-coup; ains il y a des vertus que quelques-uns des plus saints n'ont jamais eu occasion de pratiquer. Car saint Paul, premier hermite, par exemple, quel sujet pouvoit-il avoir d'exer-

cer le pardon des injures, l'affabilité, la magnificence, la débonnaireté? Mais toutefois telles âmes ne laissent pas d'être tellement affectionnées à l'honnêteté de la raison, qu'encore qu'elles n'aient pas toutes les vertus quant à l'effet, elles les ont toutes quant à l'affection, étant prêtes et disposées de suivre et servir la raison en toutes occurences, sans exception ni réserve.

Il y a certaines inclinations qui sont estimées vertus, et ne le sont pas, ains des faveurs et avantages de la nature. Combien y a-t-il de personnes qui, par leur condition naturelle, sont sobres, simples, douces, taciturnes, voire même chastes et honnêtes? Or, tout cela semble être vertu, et n'en a toutefois pas le mérite; non plus que les mauvaises inclinations ne sont dignes d'aucun blâme, jusques à ce que sur telles humeurs naturelles nous ayons enté le libre et volontaire consentement. Ce n'est pas vertu de ne manger guère par nature, mais oui bien de s'abstenir par élection : ce n'est pas vertu d'être taciturne par inclination, mais oui bien de se taire par raison. Plusieurs pensent avoir les vertus quand ils n'exercent pas les vices contraires. Celui qui ne fut onc assailli, se peut voirement vanter de n'avoir pas été fuyard, mais non pas d'avoir été vaillant : celui qui n'est pas affligé, se peut louer de n'être pas impatient, mais non pas d'être patient. Ainsi semble-t-il à plusieurs d'avoir des vertus, qui n'ont toutefois que des bonnes inclinations; et parce que ces inclinations sont les unes sans les autres, il est avis que les vertus le soient aussi.

Certes, le grand saint Augustin, en une épître qu'il écrit à saint Jérôme, montre que nous pouvons avoir quelque sorte de vertu, sans avoir les autres; et

que néanmoins nous n'en pouvons point avoir de parfaites, sans les avoir toutes; mais que quant aux vices, on peut avoir les uns; ains il est impossible de les avoir tous ensemble : de sorte qu'il ne s'ensuit pas que qui a perdu toutes les vertus, ait par conséquent tous les vices; puisque presque toutes les vertus ont deux vices opposés, non seulement contraires à la vertu, mais aussi contraires entre eux-mêmes. Qui a perdu la vaillance par la témérité, ne peut avoir à même temps le vice de couardise; et qui a perdu la libéralité par la prodigalité, ne peut aussi à même temps être blâmé de chicheté. Catilina, dit saint Augustin, étoit sobre, vigilant, patient à souffrir le froid, le chaud et la faim; c'est pourquoi il lui étoit avis, et à ses complices, qu'il fût grandement constant; mais cette force n'étoit pas prudente, puisqu'il choisissoit le mal en lieu du bien; elle n'étoit pas tempérante, car il se relâchoit à de vilaines ordures; elle n'étoit pas juste, puisqu'il conjuroit contre sa patrie; elle n'étoit donc pas une constance, mais une opiniâtreté, laquelle, pour tromper les sots, portoit le nom de constance.

CHAPITRE VIII.

Comme la charité comprend toutes les vertus.

Un *fleuve sortoit du lieu de délices pour arroser le paradis terrestre, et de là se séparoit en quatre chefs.* (*Genès.* 2. 10.) Or, l'homme est en un lieu de délices, où Dieu fait soudre le fleuve de la raison et lumière naturelle pour arroser tout le paradis de notre

cœur et ce fleuve se divise en quatre chefs, c'est-à-dire, prend quatre courans selon les quatre régionsde l'âme.

Car, premièrement, sur l'entendement qu'on appelle pratique, c'est-à-dire, qui discerne des actions qu'il convient faire ou fuir, la lumière naturelle répand la prudence qui incline notre esprit à sagement juger du mal que nous devons éviter et chasser, et du bien que nous devons faire et pourchasser.

Secondement, sur notre volonté elle fait saillir la justice, qui n'est autre chose qu'un perpétuel et ferme vouloir de rendre à chacun ce qui lui est dû.

Troisièmement, sur l'appétit de convoitise, elle fait couler la tempérance qui modère les passions qui y sont.

Quatrièmement, et sur l'appétit irascible, ou de la colère, elle fait flotter la force qui bride et manie tous les mouvemens de l'ire.

Or, ces quatre fleuves ainsi séparés se divisent par après en plusieurs autres, afin que toutes les actions humaines puissent être bien dressées à l'honnêteté et félicité naturelle. Mais outre cela, Dieu voulant enrichir les chrétiens d'une spéciale faveur, il fait sourdre sur la cime de la partie supérieure de leur esprit une fontaine surnaturelle, que nous appelons grâce, laquelle comprend voirement la foi et l'espérance, mais qui consiste toutefois en la charité qui purifie l'âme de tous péchés, puis l'orne et l'embellit d'une beauté très délectable, et enfin épanche ses eaux sur toutes les facultés et opérations d'icelle, pour donner à l'entendement une prudence céleste, à la volonté une sainte justice, à l'appétit de convoitise une tempérance sacrée, et à

l'appétit irascible une force dévote; afin que tout le cœur humain tende à l'honnêteté et félicité surnaturelle, qui consiste en l'union avec Dieu. Que si ces quatre courans et fleuves de la charité rencontrent en une âme quelqu'une des quatre vertus naturelles, ils la réduisent à leur obéissance; se mêlant avec elle pour la perfectionner, comme l'eau de senteur perfectionne l'eau naturelle quand elles sont mêlées ensemble. Mais si la sainte dilection ainsi répandue ne trouve point les vertus naturelles en l'âme, alors elle-même fait toutes les opérations selon que les occasions le requièrent.

Ainsi l'amour céleste trouvant plusieurs vertus en saint Paul, saint Ambroise, saint Denis, saint Pacôme, il répandit sur icelles une agréable clarté, les réduisant toutes à son service. Mais en la Madeleine, en sainte Marie Egyptiaque, au bon larron, et en cent autres tels pénitens qui avoient été grands pécheurs, le divin amour ne trouvant aucune vertu, fit la fonction et les œuvres de toutes les vertus, se rendant en iceux patient, doux, humble et libéral. Nous semons ès jardins une grande variété de graines, et les couvrons toutes de terre, comme les ensevelissant jusques à ce que le soleil plus fort les fasse lever, et, par manière de dire, ressusciter; lorsqu'elles produisent leurs feuilles et leurs fleurs, avec de nouvelles graines, une chacune selon son espèce; en sorte qu'une seule chaleur céleste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle trouve cachées dans le sein de la terre.

Certes, mon Théotime, Dieu a répandu en nos âmes les semences de toutes les vertus, lesquelles néanmoins sont tellement couvertes de notre imper-

fection et foiblesse qu'elles ne paroissent point, ou fort peu, jusqu'à ce que la vitale chaleur de la dilection sacrée les vienne animer et ressusciter; produisant par icelles les actions de toutes les vertus; si que comme la manne contenoit en soi la variété des saveurs de toutes les viandes, et en excitoit le goût dans la bouche des Israélites, ainsi l'amour céleste comprend en soi la diversité des perfections de toutes les vertus, d'une façon si éminente et si relevée qu'elle en produit toutes les actions en temps et lieu selon les occurrences. Josué défit certes vaillamment les ennemis de Dieu par la bonne conduite des armées qu'il eut en charge; mais Samson les défaisoit encore plus glorieusement, qui de sa propre main avec des mâchoires d'ânes en tuoit à milliers. Josué par son commandement et bon ordre, employant la valeur de ses troupes, faisoit des merveilles; mais Samson par sa propre force, sans employer aucun autre, faisoit des miracles. Josué avoit les forces de plusieurs soldats sous soi; mais Samson les avoit en soi, et pouvoit lui seul autant que Josué et plusieurs soldats avec lui, eussent pu tous ensemble. L'amour céleste excelle en l'une et l'autre façon : car trouvant des vertus en une âme (et pour l'ordinaire au moins y trouve-t-il la foi, l'espérance et la pénitence,) il les anime, il leur commande, et les emploie heureusement au service de Dieu; et pour le reste des vertus qu'il ne trouve pas, il fait lui-même leurs fonctions, ayant autant et plus de force lui seul qu'elles ne sauroient avoir toutes ensemble.

Certes le grand apôtre ne dit pas seulement que la charité nous donne la patience, bénignité, constance; simplicité, mais il dit qu'elle-même elle est patiente,

bénigne, constante; et c'est le propre des suprêmes vertus entre les anges et les hommes de pouvoir, non seulement ordonner aux inférieures qu'elles opèrent, mais aussi de pouvoir elles-mêmes faire ce qu'elles commandent aux autres. L'évêque donne les charges de toutes les fonctions ecclésiastiques, d'ouvrir l'église, d'y lire, exorciser; éclairer, prêcher, baptiser, sacrifier, communier, absoudre; et lui-même aussi peut faire et fait tout cela, ayant en soi une vertu éminente qui comprend toutes les autres inférieures. Ainsi saint Thomas en considération de ce que saint Paul assure que la charité est patiente, bénigne et forte : La charité, dit-il, fait et accomplit les œuvres de toutes les vertus. Et saint Ambroise écrivant à Démétrius, appelle la patience et les autres vertus, membres de la charité; et le grand saint Augustin dit que l'amour de Dieu comprend toutes les vertus et fait toutes leurs opérations en nous. Voici ses paroles : « Ce qu'on dit « que la vertu est divisée en quatre, (il entend les « quatre vertus cardinales,) on le dit, ce me semble, « à raison des diverses affections qui proviennent de « l'amour : de manière que je ne ferai nul doute de « définir ces quatre vertus ; en sorte que la tempérance « soit l'amour qui se donne tout entier à Dieu, la « force un amour qui supporte volontiers toutes « choses pour Dieu, la justice une force servante à « Dieu seul, et pour cela commandant droitement à « tout ce qui est sujet à l'homme; la prudence un « amour qui choisit ce qui lui est profitable pour s'unir « avec Dieu, et rejette ce qui lui est nuisible » Celui donc qui a la charité, a son esprit revêtu d'une belle robe nuptiale, laquelle, comme celle de Joseph, est parsemée de toute la variété des vertus; ou plutôt il

a une perfection qui contient la vertu de toutes les perfections, ou la perfection de toutes les vertus : et par ainsi *la charité est patiente*, *bénigne* ; *elle n'est point envieuse*, mais honteuse ; *elle ne fait point de légèretés*, ains elle est prudente ; *elle ne s'enfle point* d'orgueil, ains est humble ; *elle n'est point ambitieuse* ou dédaigneuse, ains aimable et affable ; elle n'est point pointilleuse *à vouloir ce qui lui appartient*, ains franche et condescendante ; *elle ne s'irrite point*, ains est paisible ; *elle ne pense aucun mal*, ains est débonnaire ; *elle ne se réjouit point sur le mal*, *ains se réjouit* avec la vérité et *en la vérité* ; *elle souffre tout*, *elle croit* aisément *tout* ce qu'on lui dit de bien, sans aucune opiniâtreté, contention ni défiance ; *elle espère tout* bien du prochain, sans jamais perdre courage de lui procurer son salut ; *elle soutient tout*, attendant sans inquiétude ce qui lui est promis. Et pour conclusion la charité est le fin or et enflammé que notre Seigneur conseilloit à l'évêque de Laodicée d'acheter, lequel contient le prix de toutes choses, qui peut tout et qui fait tout.

CHAPITRE IX.

Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré.

La charité est donc *le lien de perfection*, puisqu'en elle et par elle sont contenues et assemblées toutes les perfections de l'âme, et que sans elle non seulement on ne sauroit avoir l'assemblage entier des vertus, mais on ne peut même sans elle avoir la perfection d'aucune vertu. Sans le ciment et mortier qui lie

les pierres et murailles, tout l'édifice se dissout : sans les nerfs, muscles et tendons, tout le corps seroit défait; et sans la charité les vertus ne peuvent s'entretenir les unes aux autres. Notre Seigneur lie toujours l'accomplissement des commandemens à la charité. *Qui a mes commandemens*, dit-il, *et les observe, c'est celui qui m'aime. Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas mes commandemens. Si quelqu'un m'aime, il gardera mes paroles.* Ce que répétant le disciple bien-aimé : *Qui observe les commandemens* de Dieu, dit-il, *la charité de Dieu est parfaite en icelui ; et celle-ci est la charité de Dieu, que nous gardions ses commandemens.* Or qui auroit toutes les vertus, garderoit tous les commandemens : car, qui auroit la vertu de religion, observeroit les trois premiers commandemens : qui auroit la piété, observeroit le quatrième commandement ; qui auroit la mansuétude et débonnaireté, observeroit le cinquième ; par la chasteté on garderoit le sixième ; par la libéralité on éviteroit de violer le septième ; par la vérité on feroit le huitième ; et par la parcimonie et pudicité on observeroit le neuvième et dixième. Que si on ne peut garder les commandemens sans la charité, à plus forte raison ne peut-on sans icelle avoir toutes les vertus.

On peut certes bien avoir quelque vertu et demeurer quelque peu de temps sans offenser Dieu, encore que l'on n'ait pas le divin amour. Mais tout ainsi que nous voyons parfois des arbres arrachés de terre faire quelques productions, non toutefois parfaites ni pour long-temps; de même un cœur séparé de la charité peut voirement produire quelques actes de vertu, mais non pas longuement.

Toutes les vertus séparées de la charité sont fort imparfaites, puisqu'elles ne peuvent sans icelles parvenir à leur fin, qui est de rendre l'homme heureux. Les abeilles sont en leur naissance des petits chadons et vermisseaux sans pieds, sans ailes et sans formes; mais par succession de temps elles se changent et deviennent petites mouches; puis enfin quand elles sont fortes et qu'elles ont leur croissance, alors on dit qu'elles sont avettes formées, faites et parfaites, parce qu'elles ont ce qui faut pour voler et faire le miel. Les vertus ont leur commencement, leurs progrès et leur perfection, et je ne nie pas que sans la charité elles ne puissent naître, voire même faire progrès : mais qu'elles aient leur perfection pour porter le titre de vertus faites, formées et accomplies, cela dépend de la charité qui leur donne la force de voler en Dieu et recueillir de la miséricorde d'icelui le miel du vrai mérite et de la sanctification des cœurs ès-quels elles se trouvent.

La charité est entre les vertus, comme le soleil entre les étoiles : elle leur distribue à toutes leur clarté et beauté. La foi, l'espérance, la crainte et pénitence viennent ordinairement devant elle en l'âme pour lui préparer le logis; et comme elle est arrivée, elles lui obéissent et la servent comme tout le reste des vertus, et elle les anime, les orne et vivifie toutes par sa présence.

Les autres vertus se peuvent réciproquement entr'aider et s'exciter mutuellement en leurs œuvres et exercices : car qui ne sait que la chasteté requiert et excite la sobriété, et que l'obéissance nous porte à la libéralité, à l'oraison, à l'humilité ? Or, par cette communication qu'elles ont entr'elles, elles partici-

pent aux perfections les unes des autres : car la chasteté observée par obéissance, a double dignité, à savoir la sienne propre et celle de l'obéissance ; ains elle a plus de celle de l'obéissance que de la sienne propre. Car comme Aristote dit que celui qui déroboit pour pouvoir commettre la fornication, étoit plus fornicateur que larron, d'autant que son affection tendoit toute à la fornication, et ne se servoit du larcin que comme d'un passage pour y parvenir ; ainsi qui observe la chasteté pour obéir, il est plus obéissant que chaste, puisqu'il emploie la chasteté au service de l'obéissance : mais pourtant du mélange de l'obéissance avec la chasteté ne peut réussir une vertu accomplie et parfaite, puisque la dernière perfection, qui est l'amour, leur manque à toutes deux : de sorte que si même il se pouvoit faire que toutes les vertus se trouvassent ensemble en un homme, et que la seule charité lui manquât, cet assemblage de vertus seroit voirement un corps très-parfaitement accompli de toutes ses parties, tel que fut celui d'Adam, quand Dieu de sa main maîtresse le forma du limon de la terre : mais corps néanmoins qui seroit sans mouvement, sans vie et sans grâce, jusqu'à ce que Dieu *inspirât* en icelui *le spiracle de vie*, c'est-à-dire la sacrée charité, sans laquelle rien ne nous profite.

Au demeurant, la perfection de l'amour divin est si souveraine, qu'elle perfectionne toutes les vertus, et ne peut être perfectionnée par icelles, non pas même par l'obéissance, qui est celle laquelle peut le plus répandre de perfection sur les autres. Car, encore bien que l'amour soit commandé, et qu'en aimant nous pratiquions l'obéissance, si est-ce néanmoins que l'amour ne tire pas sa perfection de l'obéissance,

ains de la bonté de celui qu'il aime; d'autant que l'amour n'est pas excellent parce qu'il est obéissant, mais parce qu'il aime un bien excellent. Certes, en aimant nous obéissons, comme en obéissant nous aimons; mais si cette obéissance est si excellemment aimable, c'est parce qu'elle tend à l'excellence de l'amour : et sa perfection dépend, non de ce qu'en aimant nous obéissons, mais de ce qu'en obéissant nous aimons. De sorte que tout ainsi que Dieu est également la dernière fin de tout ce qui est bon comme il en est la première source, de même l'amour qui est l'origine de toute bonne affection, en est pareillement la dernière fin et perfection.

CHAPITRE X.

Digression sur l'imperfection des vertus des Païens.

Ces anciens sages du monde firent jadis des magnifiques discours à l'honneur des vertus morales, oui même en faveur de la religion. Mais ce que Plutarque a observé ès-Stoïciens, est encore plus à propos pour tout le reste des païens. Nous voyons, dit-il, des navires qui portent des inscriptions fort illustres. Il y en a qu'on appelle Victoire, les autres Vaillance, les autres Soleil : mais pour cela elles ne laissent pas d'être sujettes aux vents et aux vagues. Ainsi les Stoïciens se vantent d'être exempts de passions, sans peur, sans tristesse, sans ire, gens immuables et invariables; mais en effet ils sont sujets au trouble, à l'inquiétude, à l'impétuosité, et autres impertinences.

Pour Dieu, Théotime, je vous prie, quelle vertu

pouvoient avoir ces gens-là, qui volontairement, et comme à prix fait, renversoient toutes les lois de la religion? Sénèque avoit fait un livre contre les superstitions, dans lequel il avoit repris l'impiété païenne avec beaucoup de liberté. Or, cette liberté, dit le grand saint Augustin, se trouva en ces écrits, et non pas en sa vie, puisque même il conseilla que l'on rejetât de cœur la superstition, mais qu'on ne laissât pas de la pratiquer ès-actions; car voici ses paroles : « Lesquelles superstitions le sage observera comme « commandées par les lois, non pas comme agréables « aux dieux. Comme pouvoient être vertueux ceux « qui, comme rapporte saint Augustin, estimoient « que le sage se devoit tuer, quand il ne pouvoit ou « ne devoit plus supporter les calamités de cette vie, « et toutefois ne vouloient pas avouer que les cala- « mités fussent misérables, ni les misères calami- « teuses, ains maintenoient que le sage étoit toujours « heureux et sa vie bienheureuse? O quelle vie bien- « heureuse, dit saint Augustin, pour laquelle éviter « on a même recours à la mort! Si elle est bienheu- « reuse, que n'y demeurez-vous? » Aussi celui d'entre les Stoïciens et capitaines, qui, pour s'être tué soi-même en la ville d'Utique, afin d'éviter une calamité qu'il estimoit indigne de sa vie, a été tant loué par les cervelles profanes, fit cette action avec si peu de véritable vertu, que, comme dit saint Augustin, il ne témoigna pas un courage qui voulût éviter la déshonnêteté, mais une âme infirme qui n'eut pas l'assurance d'attendre l'adversité; car, s'il eût estimé chose infâme de vivre sous la victoire de César, pourquoi eût-il commandé d'espérer en la douceur de César? Comme n'eût-il conseillé à son

fils de mourir avec lui, si la mort étoit meilleure et plus honnête que la vie? Il se tua donc, ou parce qu'il envia à César la gloire qu'il eût eue de lui donner la vie, ou parce qu'il appréhenda la honte de vivre sous un vainqueur qu'il haïssoit; en quoi il peut être loué d'un gros et, encore à l'aventure, grand courage, mais non pas d'un sage, vertueux et constant esprit. La cruauté qui se pratique sans émotion et de sang froid, est la plus cruelle de toutes, et c'en est de même du désespoir; car celui qui est le plus lent, le plus délibéré, le plus résolu, est aussi le moins excusable et le plus désespéré.

Et quant à Lucrèce (afin que nous n'oublions pas aussi les valeurs du sexe moins courageux), ou elle fut chaste parmi la violence et le forcement du fils de Tarquinius, ou elle ne le fut pas. Si Lucrèce ne fut pas chaste, pourquoi loue-t-on donc la chasteté de Lucrèce; si Lucrèce fut chaste et innocente en cet accident-là, Lucrèce ne fut-elle pas méchante de tuer l'innocente Lucrèce? Si elle fut adultère, pourquoi est-elle tant louée? Si elle fut pudique, pourquoi fut-elle tuée? Mais elle craignoit l'opprobre et la honte de ceux qui eussent pu croire que la déshonnêteté qu'elle avoit soufferte violemment tandis qu'elle étoit en vie, eût aussi été soufferte volontairement, si après icelle elle fût demeurée en vie; elle eût peur qu'on l'estimât complice du péché, si ce qui avoit été fait en elle vilainement étoit supporté patiemment. Eh donc! faut-il pour fuir la honte et l'opprobre qui dépend de l'opinion des hommes, accabler l'innocent et tuer le juste? Faut-il maintenir l'honneur aux dépens de la vertu, et la réputation au

péril de l'équité? Telles furent les vertus des plus vertueux païens envers Dieu et envers eux-mêmes.

Et pour les vertus qui regardent le prochain, ils foulèrent aux pieds et fort effrontément, par leurs lois mêmes, la principale qui est la piété; car Aristote, le plus grand cerveau d'entre eux, prononce cette horrible et très-impiteuse sentence : « Touchant l'exposition, c'est-à-dire l'abandonnement des enfans, « la loi soit telle : Qu'il ne faut rien nourrir de ce « qui est privé de quelque membre. Et quant aux « autres enfans, si les lois et coutumes de la cité dé« fendent qu'on n'abandonne pas les enfans, et que « le nombre des enfans se multiplie à quelqu'un, en « sorte qu'il en ait déjà au double de la portée de ses « facultés, il faut prévenir et procurer l'avortement. « Sénèque, ce sage tant loué, nous tuons, dit-il, les « monstres, et nos enfans, s'il sont manqués, débiles, « imparfaits ou monstrueux, nous les rejetons et « abandonnons. » De sorte que ce n'est pas sans cause que Tertulien reproche aux Romains qu'ils exposoient leurs enfans aux ondes, au froid, à la faim et aux chiens, et cela non par force de pauvreté, car, comme il dit, les présidens mêmes et magistrats pratiquoient cette dénaturée cruauté. O vrai Dieu, Théotime, quels vertueux voilà! et quels sages pouvoient être ces gens qui enseignoient une si cruelle et brutale sagesse? Hélas! dit le grand apôtre, *croyant d'être sages, ils ont été faits insensés, et leur fol esprit a été obscurci*, gens *abandonnés au sens réprouvé.* (*Rom.* 1. 22. 21. 28.) Ah! quelle horreur qu'un si grand philosophe conseille l'avortement; c'est devancer l'homicide, dit Tertulien, d'empêcher un homme

conçu de naître ; et saint Ambroise, reprenant les païens de cette même barbarie : On ôte, dit-il, en cette sorte la vie aux enfans avant qu'on la leur ait donnée.

Certes, si les païens ont pratiqué quelques vertus, ç'a été pour la plupart en faveur de la gloire du monde, et par conséquent ils n'ont eu de la vertu que l'action ; et non pas le motif et l'intention. Or, la vertu n'est pas vraie vertu, si elle n'a la vraie intention. La convoitise humaine a fait la force des païens, dit le concile d'Aurange, et la charité divine a fait celle des chrétiens. Les vertus des païens, dit saint Augustin, ont été non vraies, mais vraisemblables, parce qu'elles ne furent pas exercées pour la fin convenable, mais pour des fins périssables. Fabricius sera moins puni que Catilina, non pas que celui-là fût bon, mais parce que celui-ci fut pire ; non que Fabricius eût des vraies vertus, mais parce qu'il ne fut pas si éloigné des vraies vertus. Si qu'au jour du jugement les vertus des païens les défendront, non afin qu'ils soient sauvés, mais afin qu'ils ne soient pas tant damnés. Un vice étoit ôté par un autre vice entre les païens ; les vices se faisant place les uns aux autres, sans en laisser aucune à la vertu, et pour ce seul unique vice de la vaine gloire, ils réprimoient l'avarice et plusieurs autres vices. Voire même quelquefois ils méprisoient la vanité par vanité, dont l'un d'entre eux qui sembloit le plus éloigné de la vanité, foulant aux pieds le lit bien paré de Platon : Que fais-tu, Diogène ? lui dit Platon. Je foule, répondit-il, le faste de Platon. Il est vrai, répliqua Platon, tu le foules, mais par un autre faste. Si Sénèque fut vain, on le peut recueillir de ses derniers propos ; car la fin

couronne l'œuvre, et la dernière heure les juge toutes. Quelle vanité, je vous prie! étant sur le point de mourir, il dit à ses amis, qu'il n'avoit pu jusqu'à l'heure les remercier assez dignement, et que partant il leur vouloit laisser un légat de ce qu'il avoit en soi de plus agréable et de plus beau, et que s'ils le gardoient soigneusement, ils en recevroient de grandes louanges, ajoutant que ce magnifique légat n'étoit autre chose que l'image de sa vie. Voyez-vous, Théotime, comme les abois de cet homme sont puans de vanité. Ce ne fut pas l'amour de l'honnêteté, mais l'amour de l'honneur, qui poussa ces sages mondains à l'exercice des vertus, et leurs vertus de même furent aussi différentes des vraies vertus, comme l'amour de l'honnêteté et l'amour du mérite d'avec l'amour de la récompense. Ceux qui servent les princes pour l'intérêt, font ordinairement des services plus empressés, plus ardens et sensibles; mais ceux qui servent par amour, les font plus nobles, plus généreux, et par conséquent plus estimables.

Les escarboucles et rubis sont appelés par les Grecs de deux noms contraires, car ils les nomment piropes et apiropes, c'est-à-dire de feu et sans feu, ou bien enflammés et sans flamme; ils les nomment ignées, de feu, charbons ou escarboucles, parce qu'ils ressemblent au feu en lueur et splendeur; mais ils les appellent sans feu, ou, pour dire ainsi, ininflammables, parce que non seulement leur lueur n'a nulle chaleur, mais ils ne sont nullement susceptibles de chaleur, et n'y a feu qui les puisse échauffer. Ainsi nos anciens pères ont appelé les vertus des païens vertus et non vertus tout ensemble; vertus, parce qu'elles en ont la lueur et l'apparence; non vertus,

parce non seulement elles n'ont pas eu cette chaleur vitale de l'amour de Dieu, qui seule les pouvoit perfectionner, mais elles n'en étoient pas susceptibles, puisqu'elles étoient en des sujets infidèles. Y ayant de ce temps-là, dit saint Augustin, deux Romains grands en vertu, César et Caton; la vertu de Caton fut de beaucoup plus approchante de la vraie vertu que celle de César. Et ayant dit en quelque lieu que les philosophes destitués de la vraie piété avoient resplendi en lumière de vertu, il s'en dédit au livre de ses rétractations, estimant que cette louange étoit trop grande pour des vertus si imparfaites, comme furent celles des païens, qui en vérité ressemblent à ces vers à feu et luisans, qui ne sont luisans qu'emmi la nuit, et le jour venu perdent leur lueur; car de même ces vertus païennes ne sont vertus qu'en comparaison des vices, mais en comparaison des vertus des vrais chrétiens, ne méritent nullement le nom de vertus.

Parce néanmoins qu'elles ont quelque chose de bon, elles peuvent être comparées aux pommes véreuses; car elles ont la couleur et ce peu de substance qui leur reste, aussi bonnes que les vertus entières; mais le ver de la vanité est au milieu qui les gâte. C'est pourquoi qui en veut user, doit séparer le bon d'avec le mauvais. Je veux bien, Théotime, qu'il y eût quelque fermeté de courage en Caton, et que cette fermeté fût louable en soi; mais qui veut se prévaloir de son exemple, il faut que ce soit en un juste et bon sujet, non pas se donnant la mort, mais la souffrant lorsque la vraie vertu le requiert, non pour la vanité de la gloire, mais pour la gloire de la vérité, comme il advint à nos martyrs, qui, avec des

courages invincibles, firent tant de miracles de constance et valeur, que les Caton, les Horace, Sénèque les Lucrèce, les Arrie ne méritent certes nulle considération en comparaison; témoins les Laurent, le Vincent, les Vitaux, les Erasme, les Eugène, les Sébastien, les Agathe, les Agnès, Catherine, Perpétue Félicité, Symphorose, Natalie, et mille milliers d'autres qui me font tous les jours admirer les admirateur des vertus païennes, non tant parce qu'ils admiren désordonnément les vertus imparfaites des païens comme parce qu'ils n'admirent point les vertus très-parfaites des chrétiens; vertus cent fois plus dignes d'admiration, et seules dignes d'imitation.

CHAPITRE XI.

Comme les actions humaines sont sans valeur, lorsqu'elles sont faites sans le divin amour.

Le grand ami de Dieu Abraham n'eut de Sara, sa femme principale, que son très-cher fils unique Isaac, qui seul aussi fut son héritier universel; et bien qu'il eût encore Ismaël d'Agar, et plusieurs autres enfans de Cetura, ses femmes servantes et moins principales, si est-ce toutefois qu'il ne leur donna, sinon quelques présens et légats pour les déjeter et exhéréder, d'autant que n'étant pas avoués de la femme principale, ils ne pouvoient pas aussi lui succéder. Or, ils ne furent pas avoués, parce que, quant aux enfans de Cetura, ils naquirent tous après la mort de Sara; et pour le regard d'Ismaël, quoique sa mère Agar l'eût conçu par l'autorité de Sara, sa maîtresse, toutefois se

voyant grosse, elle la *méprisa*, et ne mit pas cet enfant au monde sur les genoux d'icelle, comme Bala mit les siens sur les genoux de Rachel. Théotime, il n'y a que les enfans, c'est-à-dire, les actes de la très-sainte charité, qui soient *héritiers de Dieu*, *co-héritiers de Jésus-Christ*; et les enfans ou actes que les autres vertus conçoivent et enfantent sur ses genoux par son commandement, ou au moins sous les ailes et la faveur de sa présence. Mais quand les vertus morales, ou même les vertus surnaturelles, produisent leurs actions en l'absence de la charité, comme elles font entre les schismatiques, au rapport de saint Augustin, et quelquefois parmi les mauvais catholiques; elles n'ont nulle valeur pour le paradis, non pas même l'aumône, quand elle nous porteroit *à distribuer toute substance aux pauvres*; ni le martyre non plus, quand nous *livrerions* notre *corps* aux flammes *pour être brûlés*. Non, Théotime, *sans la charité*, dit l'apôtre, tout cela *ne serviroit de rien*, ainsi que nous montrons plus amplement ailleurs.

Or, il y a de plus, quand, en la production des vertus morales, la volonté se rend désobéissante à sa dame, qui est la charité, comme quand par l'orgueil, la vanité, l'intérêt temporel, ou par quelqu'autre mauvais motif, les vertus sont détournées de leur propre nature; certes, alors ces actions sont chassées et bannies de la maison d'Abraham et de la société de Sara, c'est-à-dire, elles sont privées du fruit et des priviléges de la charité, et par conséquent demeurent sans valeur ni mérite. Car ces actions-là ainsi infectées d'une mauvaise intention, sont en effet plus vicieuses que vertueuses, puisqu'elles n'ont de la vertu que le corps extérieur, l'intérieur apparte-

nant au vice qui leur sert de motif; témoins les jeûnes, offrandes et autres actions du Pharisien.

Mais enfin outre tout cela, comme les Israëlites vécurent paisiblement en Egypte durant la vie de Joseph, et soudain après la mort de Levi furent tyranniquement réduits en servitude, d'où provient le proverbe des Juifs : L'un des frères trépassé, les autres sont oppresés; selon qu'il est rapporté en la grande chronologie des Hébreux publiée par le savant archevêque d'Aix, Gilbert Genebrard, que je nomme par honneur et avec consolation, pour avoir été son disciple, quoiqu'inutilement, lorsqu'il étoit lecteur royal à Paris, et qu'il exposoit le Cantique des Cantiques; de même les mérite et fruits des vertus tant morales que chrétiennes subsistent très-doucement et tranquillement en l'âme, tandis que la sacrée dilection y vit et règne; mais à même que la dilection divine y meurt, tous les mérites et fruits des autres vertus meurent quant et quant; et ce sont ces œuvres que les théologiens appellent mortifiées, parce qu'étant nées en vie sous la faveur de la dilection, et comme un Ismaël en la famille d'Abraham, elles perdent par après la vie et le droit d'hériter par la désobéissance et rébellion suivante de la volonté humaine qui est leur mère.

O Dieu, Théotime, quel malheur! *Si le juste se détourne de sa justice, et qu'il fasse l'iniquité, on n'aura plus mémoire de toutes ses justices, il mourra en son péché* (*Ezéch.* 18. 24), dit notre Seigneur en Ezéchiel. De sorte que le péché mortel ruine tout le mérite des vertus : car quant à celles qu'on pratique tandis qu'il règne en l'âme, elles naissent tellement mortes qu'elles sont à jamais inutiles pour la prétention de la vie éternelle; et quant à celles

que l'on a pratiquées avant qu'il fût commis, c'est-à-dire, tandis que la dilection sacrée vivoit en l'âme, leur valeur et mérite périt et meurt soudain à son arrivée, ne pouvant conserver leur vie après la mort de la charité qui la leur avoit donnée. Le lac que les profanes appellent communément Asphaltite, et les auteurs sacrés Mer morte, a une malédiction si grande que rien ne peut vivre de ce que l'on y met. Quand les poissons du fleuve Jordain l'approchent, ils meurent promptement, s'ils ne rebroussent contre mont; les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et bien que leurs fruits aient l'apparence et forme extérieure pareille aux fruits des autres contrées, néanmoins quand on les veut arracher on trouve que ce ne sont qu'écorces pleines de cendres qui s'en vont au vent; marque des infâmes péchés pour la punition desquels cette contrée peuplée de quatre cités planteureuses fut jadis convertie en cet abîme de puanteur et d'infection; et rien aussi ne peut, ce semble, mieux représenter le malheur du péché que ce lac abominable qui prit son origine du plus exécrable désordre que la chair humaine puisse commettre. Le péché donc, comme une mer morte et mortelle, tue tout ce qui l'aborde: rien n'est vivant de tout ce qui naît en l'âme qu'il occupe, ni de tout ce qui croît autour de lui. O Dieu, nullement, Théotime! car non seulement le péché est une œuvre morte, mais elle est tellement pétulante et vénéneuse que les plus excellentes vertus de l'âme pécheresse ne produisent aucune action vivante; et quoique quelquefois les actions des pécheurs aient une grande ressemblance avec les actions des justes, ce ne sont toutefois qu'écorces pleines de vent

et de poussière, regardées voirement, et même récompensées par la bonté divine de quelques présens temporels qui leur sont donnés comme aux enfans des chambrières; mais écorces pourtant qui ne sont ni ne peuvent être savourées ni goûtées par la divine justice pour être salariées de loyer éternel; elles périssent sur leurs arbres, et ne peuvent être conservées en la main de Dieu, parce qu'elles sont vides de vraie valeur, comme il est dit en l'Apocalypse à l'évêque de Sardes, lequel étoit *estimé* un arbre *vivant*, à cause de plusieurs vertus qu'il pratiquoit; et néanmoins il étoit *mort*, parce qu'étant en péché, ses vertus n'étoient pas des vrais fruits vivans, mais des écorces mortes et des amusemens pour les yeux, non des pommes savoureuses utiles à manger. De sorte que nous pouvons tous lancer cette véritable voix, à l'imitation du saint apôtre : *Sans la charité je ne suis rien, rien ne me profite*; et celle-ci avec saint Augustin : Mettez dans un cœur la charité, tout profite; ôtez du cœur la charité, rien ne profite.

Or, je dis, rien ne profite pour la vie éternelle, quoique, comme nous disons ailleurs, les œuvres vertueuses des pécheurs ne soient pas inutiles pour la vie temporelle; mais, Théotime, mon ami, *Que profite-t-il à l'homme s'il gagne tout le monde* temporellement, *et qu'il perde son âme* éternellement?

CHAPITRE XII.

Comme le saint amour revenant en l'âme fait revivre toutes les œuvres que le péché avoit fait périr.

Les œuvres donc que le pécheur fait tandis qu'il est privé du saint amour, ne profitent jamais pour la vie éternelle, et pour cela sont appelées œuvres mortes; mais les bonnes œuvres du juste sont au contraire nommées vives, d'autant que le divin amour les anime et vivifie de sa dignité. Que si par après elles perdent leur vie et valeur par le péché survenant, elles sont dites œuvres amorties, éteintes, ou mortifiées seulement, mais non pas œuvres mortes, si principalement on a égard aux élus. Car comme le Sauveur parlant de la petite Thalite, fille de Jaïrus, dit qu'elle *n'étoit pas morte, ains dormoit* seulement; parce que devant être soudain ressuscitée, sa mort seroit de si peu de durée qu'elle ressembleroit plutôt un sommeil qu'une vraie mort: ainsi les œuvres des justes, et surtout des élus, que le péché survenu fait mourir, ne sont pas dites œuvres mortes, ains seulement amorties, mortifiées, assoupies ou pâmées; parce qu'au prochain retour de la sainte dilection elles doivent, ou du moins peuvent bientôt revivre et ressusciter. Le retour du péché ôte la vie au cœur et à toutes ses œuvres, le retour de la grâce rend la vie au cœur et à toutes ses œuvres. Un hiver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne; en sorte que s'il duroit toujours, elles aussi toujours demeureroient en cet état de mort. Le péché, triste et très-effroyable hiver de

l'âme, amortit toutes les saintes œuvres qu'il y trouve; et s'il duroit toujours, jamais rien ne reprendroit ni vie ni vigueur. Mais comme au retour du beau printemps non seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre à la faveur de cette belle et féconde saison, germent et bourgeonnent agréablement chacune selon sa qualité; mais aussi les vieilles plantes que l'âpreté de l'hiver précédent avoit flétries, desséchées et amorties, reverdissent, se revigorent et reprennent leur vertu et leur vie : de même le péché étant aboli, et la grâce du divin amour revenant en l'âme, non seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printemps apporte, germent et produisent beaucoup de mérites et de bénédictions; mais les œuvres fanées et flétries sous la rigueur de l'hiver du péché passé, comme délivrées de leur ennemi mortel, reprennent leurs forces, se revigorent, et comme ressuscitées fleurissent de rechef, et fructifient en mérites pour la vie éternelle. Telle est la toute puissance du céleste amour, ou l'amour de la céleste toute puissance. *Si l'impie se détourne de son impiété, et qu'il fasse jugement et justice, il vivifiera son âme. Convertissez-vous et faites pénitence de vos iniquités, et l'iniquité ne vous sera point à ruine, dit le Seigneur* tout puissant. Et qu'est-ce à dire, *L'iniquité ne vous sera point à ruine?* sinon que les *ruines* qu'elle avoit faites, seront réparées. Ainsi, outre mille caresses que l'enfant prodigue reçut de son père, il fut rétabli avec avantage en tous ses ornemens et en toutes les grâces, faveurs et dignités qu'il avoit perdues. Et Job, image innocente du pécheur pénitent, reçoit enfin *au double de tout ce qu'il avoit eu.* Certes le très-saint concile

de Trente veut que l'on anime les pénitens retournés en la sacrée dilection de Dieu éternel, par ces paroles de l'apôtre : *Abondez en tout bon œuvre, sachant que votre travail n'est point inutile en notre Seigneur : car Dieu n'est pas injuste, pour oublier votre œuvre et la dilection que vous avez montrée en son nom.* Dieu donc n'oublie pas les œuvres de ceux qui ayant perdu la dilection par le péché, la recouvrent par la pénitence. Or, Dieu oublie les œuvres quand elles perdent leur mérite et leur sainteté par le péché survenant, et il s'en ressouvient quand elles retournent en vie et valeur par la présence du saint amour. De sorte même qu'afin que les fidèles soient récompensés de leurs bonnes œuvres, tant par l'accroissement de la grâce et de la gloire future, que par l'effectuelle jouissance de la vie éternelle, il n'est pas nécessaire que l'on ne retombe point au péché, ains suffit, selon le sacré concile, que l'on repasse en la grâce et charité de Dieu.

Dieu a promis des récompenses éternelles aux œuvres de l'homme juste : mais *si le juste se détourne de sa justice* par le péché, Dieu n'aura *plus mémoire des justices* et bonnes œuvres *qu'il avoit faites.* Que si néanmoins par après ce pauvre homme tombé en péché se relève et retourne en l'amour divin par pénitence, Dieu ne se ressouviendra plus de son péché; et s'il ne se ressouvient plus du péché, il se ressouviendra donc des bonnes œuvres précédentes, et de la récompense qu'il leur avoit promise; puisque le péché, qui seul les avoit ôtées de la mémoire divine, est totalement effacé, aboli, anéanti; si qu'alors la justice de Dieu oblige sa miséricorde, ou plutôt la miséricorde de Dieu oblige sa justice de regarder de

rechef les bonnes œuvres passées, comme si jamais il ne les avoit oubliées : autrement le sacré pénitent n'eût pas osé dire à son maître : *Rendez-moi l'allégresse de votre salutaire, et me confirmez de votre esprit principal.* (*Ps.* 50. 14.) Car, comme vous voyez, non seulement il requiert une *nouveauté d'esprit* et de *cœur*, mais il prétend qu'on lui rende l'*allégresse* que le péché lui avoit ravie. Or, cette allégresse n'est autre chose que le *vin* du céleste amour, qui *réjouit le cœur de l'homme.*

Il n'est pas du péché en cet endroit comme des œuvres de charité. Car les œuvres du juste ne sont pas effacées, abolies ou anéanties par le péché survenant, ains elles sont seulement oubliées. Mais le péché du méchant n'est pas seulement oublié, ains il est effacé, nettoyé, aboli, anéanti par la sainte pénitence : c'est pourquoi le péché survenant au juste ne fait pas revivre les péchés autrefois pardonnés, d'autant qu'ils ont été tout-à-fait anéantis; mais l'amour revenant en l'âme du pénitent, fait bien revivre les saintes œuvres d'autrefois, parce qu'elles n'étoient pas abolies, ains seulement oubliées. Et cet oubli des bonnes œuvres des justes, après qu'ils ont quitté leur justice et dilection, consiste en ce qu'elles nous sont rendues inutiles, tandis que le péché nous rend incapables de la vie éternelle qui est leur fruit : et partant sitôt que par le retour de la charité nous sommes remis au rang des enfans de Dieu, et par conséquent rendus susceptibles de la gloire immortelle, Dieu se ressouvient de nos bonnes œuvres anciennes, et elles nous sont de rechef rendues fructueuses. Il n'est pas raisonnable que le péché ait autant de force contre la charité, comme la charité en a contre le péché : car

le péché procède de notre foiblesse, et la charité de la puissance divine. *Si le péché abonde* en malice pour ruiner, *la grâce surabonde* pour réparer; et *la miséricorde* de Dieu, par laquelle il efface le péché, *s'exalte* toujours, et se rend glorieusement triomphante *contre* la rigueur du *jugement* par lequel Dieu avoit oublié les bonnes œuvres qui précédoient le péché. Ainsi toujours ès-guérisons corporelles que notre Seigneur donnoit par miracle, non seulement il rendoit la santé, mais il ajoutoit des bénédictions nouvelles, faisant exceller la guérison au-dessus de la maladie, tant il est bon envers les hommes.

Que les guêpes, taons ou mouchons et tels petits animaux nuisibles, étant morts, puissent revivre et ressusciter, je ne l'ai jamais ni lu, ni ouï dire : mais que les chères avettes, mouches si vertueuses, puissent ressusciter, chacun le dit, et je l'ai maintefois lu. On dit (ce sont les paroles de Pline) que gardant les corps morts des mouches à miel qu'on a noyées dans la maison, tout l'hiver, et les remettant au soleil le printemps suivant couvertes de cendre de figuier, elles ressusciteront et seront bonnes comme auparavant. Que les iniquités et œuvres malignes puissent revivre après que par la péniteuce elles ont été noyées et abolies; certes, mon Théotime, jamais l'écriture ni aucun théologien ne l'a dit, que je sache : ains le contraire est autorisé par la sacrée parole et par le commun consentement de tous les docteurs. Mais que les œuvres saintes, qui, comme douces abeilles, font le miel du mérite, étant noyées dans le péché, puissent par après revivre, quand couvertes des cendres de la pénitence on les remet au soleil de la grâce et charité, tous les théologiens le disent et enseignent bien

clairement : et lors il ne faut pas douter qu'elles ne soient utiles et fructueuses comme avant le péché. Lorsque Nabuzardan détruisit Jérusalem, et qu'Israel fut mené en captivité, le feu sacré de l'autel fut caché dans un puits, où il se convertit en boue : mais cette boue tirée du puits et remise au soleil lors du retour de la captivité, le feu mort ressuscita, et cette boue fut convertie en flammes. Quand l'homme juste est rendu esclave du péché, toutes les bonnes œuvres qu'il avoit faites sont misérablement oubliées et réduites en boue, mais au sortir de la captivité, lorsque par la pénitence il retourne en la grâce de la dilection divine, ses bonnes œuvres précédentes sont tirées du puits de l'oubli, et touchées des rayons de la miséricorde céleste elles revivent et se convertissent en flammes aussi claires que jamais elles furent pour être remises sur l'autel sacré de la divine approbation et avoir leur première dignité, leur premier prix et leur première valeur.

CHAPITRE XIII.

Comme nous devons réduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour.

Les bêtes ne pouvant connoître la fin de leurs actions, tendent voirement à leur fin, mais n'y prétendent pas; car prétendre, c'est tendre à une chose par dessein avant que d'y tendre par effet : elles jettent leurs actions à leur fin, mais elles ne projettent point, ains suivent leurs instincts sans élection ni intention. Mais l'homme est tellement maître de ses actions hu-

maines et raisonnables, qu'il les fait toutes pour quelque fin, et les peut destiner à une ou plusieurs fins particulières, ainsi que bon lui semble : car il peut changer la fin naturelle d'une action, comme quand il jure pour tromper, puisqu'au contraire la fin du serment est d'empêcher la tromperie; et peut ajouter à la fin naturelle d'une action quelqu'autre sorte de fin, comme quand outre l'intention de secourir le pauvre à laquelle l'aumône tend, il ajoute l'intention d'obliger l'indigent à la pareille.

Or, nous ajoutons quelquefois une fin de moindre perfection que n'est celle de notre action; quelquefois aussi nous ajoutons une fin d'égale ou semblable perfection, et parfois encore une fin plus éminente et plus relevée. Car outre le secours du souffreteux auquel l'aumône tend spécialement, ne peut-on pas prétendre, premièrement, d'acquérir son amitié; secondement, d'édifier le prochain; tiercement, de plaire à Dieu? qui sont trois diverses fins, dont la première est moindre, la seconde n'est pas presque plus excellente, et la troisième est beaucoup plus excellente que la fin ordinaire de l'aumône : si que nous pouvons, comme vous voyez, donner diverses perfections à nos actions, selon la variété des motifs, fins et intentions que nous prenons en les faisant.

Soyez bons changeurs, dit le Sauveur. Prenons donc bien garde, Théotime, de ne point changer les motifs et la fin de nos actions qu'avec avantage et profit, et de ne rien faire en ce trafic que par bon ordre et raison. Tenez, voilà cet homme qui entre en charge pour servir le public et pour acquérir de l'honneur : s'il a plus de prétention de s'honorer que de

servir la chose publique, ou qu'il soit également désireux de l'un et de l'autre, il a tort, et ne laisse pas d'être ambitieux; car il renverse l'ordre de la raison, égalant ou préférant son intérêt au bien public. Mais si prétendant pour sa fin principale de servir le public, il est bien aise aussi parmi cela d'accroître l'honneur de sa famille, certes, on ne le sauroit blâmer; parce que non seulement ses deux prétentions sont honnêtes, mais elles sont bien rangées. Cet autre se communie à Paques pour ne point être blâmé de son voisinage et pour obéir à Dieu : qui doute qu'il ne fasse bien? Mais s'il se communie autant, ou plus pour éviter le blâme que pour obéir à Dieu; qui doute qu'il ne fasse impertinemment, égalant ou préférant le respect humain à l'obéissance qu'il doit à Dieu? Je puis jeûner le carême, ou par charité, afin de plaire à Dieu; ou par obéissance, parce que l'Eglise l'ordonne, ou par sobriété ou par diligence, pour mieux étudier; ou par prudence, afin de faire quelqu'épargne requise; ou par chasteté, afin de tromper le corps; ou par religion, pour mieux prier. Or, si je veux, je puis assembler toutes ces intentions et jeûner pour tout cela; mais en ce cas il faut tenir bonne police à ranger ses motifs. Car si je jeûnois principalement pour épargner plus que pour obéir à l'Eglise, plus pour bien étudier que pour plaire à Dieu; qui ne voit que je pervertis le droit et l'ordre, préférant mon intérêt à l'obéissance de l'Eglise et au contentement de mon Dieu? Jeûner pour épargner est bon, jeûner pour obéir à l'Eglise est meilleur; jeûner pour plaire à Dieu est très-bon; mais encore qu'il semble que de trois biens on ne puisse pas composer un mal, si est-

ce que qui les colloqueroit en désordre, préférant le moindre au meilleur, il feroit sans doute un dérèglement blâmable.

Un homme qui n'invite qu'un de ses amis, n'offense nullement les autres; mais s'il les invite tous, et qu'il donne les premières séances aux moindres, reculant les plus honorables au bas bout, n'offense-t-il pas ceux-ci et ceux-là tout ensemble? ceux-ci, parce qu'il les déprime contre la raison; ceux-là, parce qu'il les fait paroître sots. Ainsi faire une action pour un seul motif raisonnable, pour petit qu'il soit, la raison n'en est point offensée; mais qui veut avoir plusieurs motifs, il les doit ranger selon leurs qualités, autrement il commet péché; car le désordre est un péché, comme le péché est un désordre. Qui veut plaire à Dieu et à Notre-Dame fait très-bien; mais qui voudroit plaire à Notre-Dame également ou plus qu'à Dieu, il commettroit un dérèglement insupportable; et on lui pourroit dire ce qui fut dit à Caïn : Si vous avez bien offert, mais avez mal partagé, cessez, vous avez péché. Il faut donner à chaque fin le rang qui lui convient, et par conséquent le souverain à celle de plaire à Dieu.

Or, le souverain motif de nos actions, qui est celui du céleste amour, a cette souveraine propriété, qu'étant plus pur il rend l'action qui en provient plus pure; si que les anges et saints du paradis n'aiment chose aucune pour autre fin quelconque que pour celle de l'amour de la divine bonté, et par le motif de lui vouloir plaire. Ils s'entr'aiment voirement tous très-ardemment, ils nous aiment aussi, ils aiment les vertus, mais tout cela pour plaire à Dieu seulement. Ils suivent et pratiquent les vertus, non en tant qu'elles

sont belles et agréables à Dieu. Ils aiment leur félicité, non en tant qu'elle est à eux, mais en tant qu'elle plaît à Dieu. Oui même ils aiment l'amour duquel ils aiment Dieu, non parce qu'il est en eux, mais parce qu'il tend à Dieu ; non parce qu'il leur est doux, mais parce qu'il plaît à Dieu ; non parce qu'ils l'ont et le possèdent, mais parce que Dieu le leur donne, et qu'il y prend son bon plaisir.

CHAPITRE XIV.

Pratique de ce qui a été dit au chapitre précédent.

PURIFIONS donc, Théotime, tant que nous pourrons, toutes nos intentions, et puisque nous pouvons répandre sur toutes les actions des vertus le motif sacré du divin amour, pourquoi ne le ferons-nous pas, rejetant ès-occurrences toutes sortes de motifs vicieux, comme la vaine gloire et l'intérêt propre, et considérant tous les bons motifs que nous pouvons avoir d'entreprendre l'action qui se présente alors, afin de choisir celui du saint amour qui est le plus excellent de tous, pour en arroser et détremper tous les autres? Par exemple, si je veux m'exposer vaillamment aux hasards de la guerre, je le puis, considérant divers motifs; car le motif naturel de cette action c'est celui de la force et vaillance à laquelle il appartient de faire entreprendre par raison les choses périlleuses; mais outre celui-ci, j'en puis avoir plusieurs autres, comme celui d'obéir au prince que je sers, celui de l'amour envers le public, celui de la magnanimité qui me fait plaire en la grandeur de

cette action. Or, venant donc à l'action, je me pousse au péril pour tous ces motifs; mais pour les relever tous au degré de l'amour divin, et les purifier parfaitement, je dirai en mon âme de tout mon cœur : O Dieu éternel, qui êtes le très-cher amour de mes affections, si la vaillance, l'obéissance au prince, l'amour de la patrie et la magnanimité ne vous étoient agréables, je ne suivrois jamais leurs mouvemens que je sens maintenant; mais parce que ces vertus vous plaisent, j'embrasse cette occasion de les pratiquer, et ne veux seconder leur instinct et inclination, sinon parce que vous les aimez et que vous le voulez.

Vous voyez bien, mon cher Théotime, qu'en ce retour d'esprit nous parfumons tous les autres motifs de l'odeur et sainte suavité de l'amour, puisque nous ne les suivons pas en qualité de motifs simplement vertueux, mais en qualité de motifs voulus, agréés, aimés et chéris de Dieu. Qui dérobe pour ivrogner, il est plus ivrogne que larron, selon Aristote, et celui donc qui exerce la vaillance, l'obéissance, l'affection envers sa patrie, la magnanimité pour plaire à Dieu, il est plus amoureux divin, que vaillant, obéissant, bon citoyen et magnanime, parce que toute sa volonté en cet exercice aboutit et vient fondre dans l'amour de Dieu, n'employant tous les autres motifs que pour parvenir à cette fin. Nous ne disons pas que nous allons à Lyon, mais à Paris, quand nous n'allons à Lyon que pour aller à Paris; ni que nous allons chanter, mais que nous allons servir Dieu quand nous n'allons chanter que pour servir Dieu.

Que si quelquefois nous sommes touchés de quelque motif particulier, comme, par exemple, s'il nous advenoit d'aimer la chasteté à cause de sa belle et tant

agréable pureté, soudain sur ce motif il faut répandre celui du divin amour en cette sorte : O très-honnête et délicieuse blancheur de la chasteté, que vous êtes aimable, puisque vous êtes tant aimée par la divine bonté! Puis se retournant vers le créateur : Eh Seigneur! je vous requiers une seule chose, c'est celle que je recherche en la chasteté, de voir et pratiquer en icelle votre bon plaisir et les délices que vous y prenez. Et lorsque nous entrons ès-exercices des vertus, nous devons souvent dire de tout notre cœur : *Oui*, *Père* éternel, je le ferai, *parce qu'ainsi a-t-il été agréable* de toute éternité *devant vous*.

En cette sorte faut-il animer toutes nos actions de ce bon plaisir céleste, aimant principalement l'honnêteté et beauté des vertus, parce qu'elle est agréable à Dieu; car, mon cher Théotime, il se trouve des hommes qui aiment éperdûment la beauté de quelques vertus, non seulement sans aimer la charité, mais avec mépris de la charité. Origène, certes, et Tertulien aimèrent tellement la blancheur de la chasteté, qu'ils violèrent les plus grandes règles de la charité; l'un ayant choisi de commettre l'idôlâtrie plutôt que de souffrir une horrible violence, de laquelle les tyrans vouloient souiller son corps; l'autre se séparant de la très-chaste église catholique sa mère, pour mieux établir selon son gré la chasteté de sa femme. Qui ne sait qu'il y a eu des pauvres de Lyon qui, pour louer avec excès la mendicité, se firent hérétiques, et de mendians devinrent de faux bénîtres? Qui ne sait la vanité des Enthousiastes, Messaliens; Euchites, qui quittèrent la dilection pour vanter l'oraison? Qui ne sait qu'il y a eu des hérétiques, qui, pour exalter la charité envers les pauvres, dépri-

moient la charité envers Dieu, attribuant tout le salut des hommes à la vertu de l'aumône, selon que saint Augustin le témoigne, quoique le saint apôtre exclame que qui *donne tout son bien aux pauvres, et n'a pas la charité, cela ne lui profite point?*

Dieu *a mis sur moi l'étendard de sa charité*, dit la sacrée Sulamite. L'amour, Théotime, est l'étendard en l'armée des vertus; elles se doivent toutes ranger à lui, c'est le seul drapeau sous lequel notre Seigneur les fait combattre, lui qui est le vrai général de l'armée. Réduisons donc toutes les vertus à l'obéissance de la charité; aimons les vertus particulières, mais principalement parce qu'elles sont agréables à Dieu; aimons excellemment les vertus plus excellentes, non parce qu'elles sont excellentes, mais parce que Dieu les aime plus excellemment. Ainsi le saint amour vivifiera toutes les vertus, les rendant toutes amantes, aimables et suraimables.

CHAPITRE XV.

Comme la charité comprend en soi les dons du Saint-Esprit.

Afin que l'esprit humain suive aisément les mouvemens et instincts de la raison, pour parvenir au bonheur naturel qu'il peut prétendre, vivant selon les lois de l'honnêteté; il a besoin premièrement de la tempérance, pour réprimer les inclinations insolentes de la sensualité; secondement, de la justice, pour rendre à Dieu, au prochain et à soi-même ce qu'il est obligé; tiercement, de la force, pour vaincre les difficultés qu'on sent à faire le bien et repousser

le mal; quatrièmement, de la prudence pour discerner quels sont les moyens plus propres pour parvenir au bien et à la vertu; cinquièmement, de la science, pour connoître le vrai bien auquel il faut aspirer, et le vrai mal qu'il faut rejeter; sixièmement, de l'entendement pour bien pénétrer les premiers et principaux fondemens ou principes de la beauté et excellence de l'honnêteté; septièmement et en fin finale, de la sapience pour contempler la divinité, première source de tout bien. Telles sont les qualités par lesquelles l'esprit est rendu doux, obéissant et pliable aux lois de la raison naturelle qui est en nous.

Ainsi, Théotime, le Saint-Esprit qui habite en nous, voulant rendre notre âme souple, maniable et obéissante à ses divins mouvemens et célestes inspirations, qui sont les lois de son amour, en l'observation desquelles consiste la félicité surnaturelle de cette vie présente, il nous donne sept propriétés et perfections pareilles presque aux sept que nous venons de réciter, qui, en l'écriture sainte et ès-livres des théologiens, sont appelées dons du Saint-Esprit.

Or, ils ne sont pas seulement inséparables de la charité, ains toutes choses bien considérées, et à proprement parler, ils sont les principales vertus, propriétés et qualités de la charité; car, 1° la sapience n'est autre chose en effet que l'amour qui savoure, goûte et expérimente combien Dieu est doux et suave; 2° l'entendement n'est autre chose que l'amour attentif à considérer et pénétrer la beauté des vérités de la foi, pour y connoître Dieu en lui-même, et puis de là en descendant le considérer ès-créatures; 3° la science au contraire n'est autre chose que le même amour qui nous tient attentifs à nous

connoître nous-mêmes et les créatures, pour nous faire remonter à une plus parfaite connoissance du service que nous devons à Dieu; 4° le conseil est aussi l'amour, en tant qu'il nous rend soigneux, attentifs et habiles pour bien choisir les moyens propres à servir Dieu saintement; 5° la force est l'amour qui encourage et anime le cœur pour exécuter ce que le conseil a déterminé devoir être fait; 6° la piété est l'amour qui adoucit le travail et nous fait cordialement, agréablement et d'une affection filiale employer aux œuvres qui plaisent à Dieu notre Père; et 7° pour conclusion, la crainte n'est autre chose que l'amour en tant qu'il nous fait fuir et éviter ce qui est désagréable à la divine majesté.

Ainsi, Théotime, la charité nous sera une autre *échelle* de Jacob, composée des sept dons du Saint-Esprit, comme autant d'échelons sacrés par lesquels les hommes angéliques *monteront* de la terre au ciel pour s'aller unir à la poitrine de Dieu tout-puissant, *et descendront* du ciel en terre pour venir prendre le prochain par la main et le conduire au ciel; car en montant au premier échelon, la crainte nous fait quitter le mal; au deuxième, la piété nous excite à vouloir faire le bien; au troisième, la science nous fait connoître le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut fuir; au quatrième, par la force nous prenons courage contre toutes les difficultés qu'il y a en notre entreprise; au cinquième, par le conseil nous choisissons les moyens propres à cela; au sixième, nous unissons notre entendement à Dieu, pour voir et pénétrer les traits de son infinie beauté; et au septième, nous joignons notre volonté à Dieu, pour savourer et expérimenter les douceurs de son incompré-

hensible bonté; car sur le sommet de cette échelle, Dieu étant penché devers nous, il nous donne le baiser d'amour et nous fait téter les sacrées *mamelles* de sa suavité, *meilleures que le vin.*

Mais si ayant délicieusement joui de ces amoureuses faveurs, nous voulons retourner en terre pour tirer le prochain à ce même bonheur, du premier et plus haut degré où nous avons rempli notre volonté d'un zèle très-ardent, et avons parfumé notre âme des parfums de la charité souveraine de Dieu, nous descendons au second degré, où notre entendement prend une clarté nompareille, et fait provision des conceptions et maximes plus excellentes pour la gloire de la beauté et bonté divines; de là nous venons au troisième, où, par le don du conseil nous avisons par quels moyens nous inspirerons dans l'esprit des prochains le goût et l'estime de la divine suavité; au quatrième, nous nous encourageons, recevant une sainte force pour surmonter les difficultés qui peuvent être en ce dessein; au cinquième, nous commençons à prêcher par le don de science, exhortant les âmes à la suite des vertus et à la fuite des vices; au sixième, nous tâchons de leur imprimer la sainte piété, afin que reconnoissant Dieu pour Père très-aimable, ils lui obéissent avec une crainte filiale; et au dernier degré, nous les pressons de craindre les jugemens de Dieu, afin que, mêlant cette crainte d'être damnés avec la révérence filiale, ils quittent plus ardemment la terre pour monter au ciel avec nous.

La charité cependant comprend les sept dons et ressemble à une belle fleur de lis qui a six feuilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux martelets d'or de la sapience, qui poussent en nos cœurs

les goûts et savouremens amoureux de la bonté du Père notre Créateur, de la miséricorde du Fils notre Rédempteur, et de la suavité du Saint-Esprit notre Sanctificateur. Et je mets ainsi cette double crainte ès-deux degrés, pour accorder toutes les traductions avec la sainte et sacrée édition ordinaire; car, si en l'hébreu le mot de crainte est répété par deux fois, ce n'est pas sans mystère, ains pour montrer qu'il y a un don de crainte filiale qui n'est autre chose que le don de piété, et un don de la crainte servile qui est le commencement de tout notre acheminement à la souveraine sagesse.

CHAPITRE XVI.

De la crainte amoureuse des épouses : suite du discours commencé.

Ah! *Jonathas, mon frère*, disoit David, tu étois *aimable sur l'amour des femmes.* Et c'est comme s'il eût dit: Tu méritois un plus grand amour que celui des femmes envers leurs maris. Toutes choses excellentes sont rares. Imaginez-vous, Théotime, une épouse de cœur colombin, qui ait la perfection de l'amour nuptial; son amour est incomparable, non seulement en excellence, mais aussi en une grande variété de belles affections et qualités qui l'accompagnent. Il est non seulement chaste, mais pudique; il est fort, mais gracieux; il est violent, mais tendre; il est ardent, mais respectueux; généreux, mais craintif; hardi, mais obéissant; et sa crainte est toute mêlée d'une déliciense confiance.

Telle certes est la crainte de l'âme qui a l'excellente dilection : car elle s'assure tant de la souveraine bonté de son époux, qu'elle ne craint pas de le perdre, mais elle craint bien toutefois de ne jouir pas assez de sa divine présence, et que quelqu'occassion ne le fasse absenter pour un seul moment : elle a bien confiance de ne lui déplaire jamais, mais elle craint de ne lui plaire pas autant que l'amour le requiert : son amour est trop courageux pour entrer voire même au seul soupçon d'être jamais en sa disgrâce, mais il est aussi si attentif qu'elle craint de ne lui être pas assez unie : oui même l'âme arrive quelquefois à tant de perfection, qu'elle ne craint plus de n'être pas assez unie à lui, son amour l'assurant qu'elle le sera toujours; mais elle craint que cette union ne soit pas si pure, simple et attentive, comme son amour lui fait prétendre. C'est cette admirable amante qui voudroit ne point aimer les goûts, les délices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'être divertie pour peu que ce soit de l'unique amour qu'elle porte à son bien aimé, protestant que c'est lui-même et non ses biens, qu'elle recherche, et criant à cette intention : Eh! *montrez-moi, mon bien-aimé, où vous paissez et reposez au midi, afin que je ne me divertisse point après* les plaisirs qui sont hors de vous.

De cette sacrée crainte des divines épouses furent touchées ces grandes âmes de saint Paul, saint François, sainte Catherine de Gênes, et autres, qui ne vouloient aucun mélange en leurs amours, ains tâchoient de le rendre si pur, si simple, si parfait, que ni les consolations ni les vertus mêmes ne tinssent aucune place entre leur cœur et Dieu ; en sorte qu'elles pouvoient dire : *Je vis, mais* non plus moi-même,

ains Jésus-Christ vit en moi ; *mon Dieu m'est toutes choses*. Ce qui n'est point Dieu, ne m'est rien : Jésus-Christ est ma vie : mon amour est crucifié, et telles autres paroles d'un sentiment extatique.

Or, la crainte initiale, ou des apprentifs, procède du vrai amour; mais amour encore tendre, foible et commençant. La crainte filiale procède de l'amour ferme, solide et déjà tendant à la perfection; mais la crainte des épouses provient de l'exellence et perfection amoureuse déjà toute acquise : et quant aux craintes serviles et mercenaires, elles ne procèdent voirement pas de l'amour, mais elles précèdent ordinairement l'amour pour lui servir de fourrier; ainsi que nous avons dit ailleurs, et sont bien souvent très-utiles à son service. Vous verrez toutefois, Théotime, une honnête dame qui ne voulant *pas manger* son *pain en oisiveté*, non plus que celle que Salomon a tant louée, couchera la soie en une belle variété de couleurs sur un satin bien blanc pour faire une broderie de plusieurs belles fleurs, qu'elle rehaussera par après fort richemenr d'or et d'argent selon les assortimens convenables. Cet ouvrage se fait à l'aiguille qu'elle passe partout où elle veut coucher la soie, l'or et l'argent; mais néanmoins l'aiguille n'est point mise dans le satin pour y être laissée, ains seulement pour y introduire la soie, l'or et l'argent, et leur faire passage : de façon qu'à mesure que ces choses entrent dans le fond, l'aiguille en est tirée et en sort. Ainsi la divine bonté voulant coucher en l'âme humaine une grande diversité de vertus, et les rehausser enfin de son amour sacré, il se sert de l'aiguille de la crainte servile et mercenaire de laquelle pour l'ordinaire nos cœurs sont premièrement piqués, mais pourtant elle

n'y est pas laissée ; ains à mesure que les vertus sont tirées et couchées en l'âme, la crainte servile et mercenaire en sort, selon le dire du bien-aimé disciple, que *la charité parfaite pousse la crainte dehors.* (1 *Joan.* 4. 18.) Oui de vrai, Théotime ; car les craintes d'être damné et perdre le paradis sont effroyables et angoisseuses, et comme sauroient-elles demeurer avec la sacrée dilection qui est toute douce, toute suave ?

CHAPITRE XVII.

Comme la crainte servile demeure avec le divin amour.

TOUTEFOIS encore que la dame dont nous avons parlé, ne veuille pas laisser l'aiguille en l'ouvrage quand il sera fait ; si est-ce que tandis qu'elle y a quelque chose à faire, si elle est contrainte de se divertir pour quelqu'autre occurrence, elle laissera l'aiguille piquée dans l'œillet, la rose ou la pensée qu'elle brode, pour la trouver plus à propos quand elle retournera pour ouvrer. De même, Théotime, tandis que la providence divine fait la broderie des vertus et l'ouvrage de son saint amour en nos âmes, elle y laisse toujours la crainte servile ou mercenaire, jusqu'à ce que la charité étant parfaite, elle ôte cette aiguille piquante, et la remet, par manière de dire, en son peloton. En cette vie donc en laquelle notre charité ne sera jamais si parfaite qu'elle soit exempte de péril, nous avons toujours besoin de la crainte ; et lorsque nous tressaillons de joie par amour, nous devons trembler d'appréhension par la crainte.

Prenez instruction de ce qu'il vous faut faire :
En crainte, et sans orgueil, servez le Tout-Puissant;
Egayez-vous en lui; mais vous esjouissant,
Que votre cœur soumis en tremblant le révère.

Le grand père Abraham envoya son serviteur Eliézer pour prendre une femme à son enfant unique Isaac. Eliézer va, et par inspiration céleste fit choix de la belle et chaste Rebecca, laquelle il amena avec soi; mais cette sage damoiselle quitta Eliézer, sitôt qu'elle eut rencontré Isaac, et étant introduite en la chambre de Sara, elle demeura son épouse à jamais. Dieu envoie souvent la crainte servile, comme un autre Eliézer, (Eliézer aussi veut dire *aide de Dieu*) pour traiter le mariage entre elle et l'amour sacré. Que si l'âme vient sous la conduite de la crainte, ce n'est pas qu'elle la veuille épouser : car en effet, sitôt que l'âme rencontre l'amour, elle s'unit à lui, et quitte la crainte.

Mais comme Eliézer étant de retour demeura dans la maison au service d'Isaac et Rebecca; de même la crainte nous ayant amenés au saint amour, elle demeure avec nous pour servir ès-occurrences et l'amour et l'âme amoureuse. Car l'âme, quoique juste, se voit maintefois attaquée par des tentations extrêmes; et l'amour, tout courageux qu'il est, a fort à faire à se bien maintenir, à raison de la condition de la place en laquelle il se trouve, qui est le cœur humain, variable et sujet à la mutinerie des passions. Alors donc, Théotime, l'amour emploie la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemi. Le brave prince Jonathas allant à la charge sur les Philistins, emmi les ténèbres de la nuit, voulut avoir son écuyer avec soi; et ceux qu'il ne tuoit pas, *son écuyer les tuoit.*

Et l'amour en voulant faire quelqu'entreprise hardie, il ne se sert pas seulement de ses propres motifs, ains aussi des motifs de la crainte servile et mercenaire. Et les tentations que l'amour ne défait pas, la crainte d'être damné les renverse. Si la tentation d'orgueil, d'avarice, ou de quelque plaisir voluptueux m'attaque: Eh! ce dirai-je, seroit-il bien possible que pour des choses si vaines, mon cœur voulût quitter la grâce de son bien-aimé? Mais si cela ne suffit pas, l'amour excitera la crainte. Eh! ne vois-tu pas, misérable cœur, que secondant cette tentation; les effroyables flammes d'enfer t'attendent, et que tu perds l'héritage éternel du paradis? On se sert de tout ès-extrêmes nécessités, comme le même Jonathas fit, quand passant ces âpres rochers qui étoient entre lui et les Philistins, il ne se servoit pas seulement de ses *pieds*, mais gravissoit et grimpoit à belles *mains* comme il pouvoit.

Tout ainsi donc que les nochers qui partent sous un vent favorable en une saison propice, n'oublient pourtant jamais les cordages, ancres et autres choses requises en temps de fortune et parmi la tempête; aussi quoique le serviteur de Dieu jouisse du repos et de la douceur du saint amour, il ne doit jamais être dépourvu de la crainte des jugemens divins, pour s'en servir entre les orages et assauts des tentations. Outre que, comme la pelure d'une pomme qui est de peu d'estime en soi-même, sert toutefois grandement à conserver la pomme qu'elle couvre; aussi la crainte servile qui est de peu de prix en sa propre condition au regard de l'amour, lui est néanmoins grandement utile à sa conservation pendant les hasards de cette vie mortelle. Et comme celui qui donne une grenade

la donne voirement pour les grains et le suc qu'elle a au-dedans, mais ne laisse pas pourtant de donner aussi l'écorce comme une dépendance d'icelle; de même, bien que le Saint Esprit, entre ses dons sacrés, confère celui de la crainte amoureuse aux âmes des siens, afin qu'elles craignent Dieu en piété, comme leur père et leur époux, si est-ce toutefois qu'il ne laisse pas de leur donner encore la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente. Ainsi Joseph envoyant à son père plusieurs charges de toutes les richesses d'Egypte, ne lui donna pas seulement les trésors comme principaux présens, mais aussi les ânes qui les portoient.

Or, bien que la crainte servile et mercenaire soit grandement utile pour cette vie mortelle, si est-ce qu'elle est indigne d'avoir place en l'éternelle, en laquelle il y aura une assurance sans crainte, une paix sans défiance, un repos sans souci. Mais les services néanmoins que ces craintes servantes et mercenaires auront rendu à l'amour, y seront récompensés : de sorte que si ces craintes, comme des autres Moïse et Aaron, n'entrent pas en la terre de promission, leur postérité néanmoins et leurs ouvrages y entreront. Et quant aux craintes des enfans et des épouses, elles y tiendront leur rang et leur grade, non pour donner aucune défiance ou perplexité à l'âme, mais pour lui faire admirer et révérer avec soumission l'incompréhensible majesté de ce père tout puissant et de cet époux de gloire.

Le respect au Seigneur porté
Est saint, rempli de pureté :
Sa crainte en tout siècle est durable,
Tout ainsi que sa majesté
Est à jamais très-adorable.

CHAPITRE XVIII.

Comme l'amour se sert de la crainte naturelle, servile et mercenaire.

Les éclairs, tonnerres, foudres, tempêtes, inondations, tremble-terre, et autres tels accidens inopinés excitent même les plus indévots à craindre Dieu; et la nature prévenant le discours en telles occurrences, pousse le cœur, les yeux et les mains mêmes devers le ciel pour réclamer le secours de la très sainte divinité, selon le sentiment commun du genre humain, qui est, dit Tite-Live, que ceux qui servent la divinité prospèrent, et ceux qui la méprisent sont affligés. En la tourmente qui fit périller Jonas, les mariniers *craignirent d'une grande crainte, et crièrent* soudain un chacun *à son dieu.* Ils ignoroient, dit saint Jérôme, la vérité, mais ils reconnoissoient la providence, et crurent que c'étoit par jugement céleste qu'ils se trouvoient en ce danger; comme les Maltois, lorsqu'ils virent saint Paul *échappé* du naufrage, être attaqué par la vipère, crurent que c'étoit par *vengeance* divine. Aussi les tonnerres, tempêtes, foudres sont appelés voix du Seigneur par le Psalmiste; qui dit de plus qu'elles *sont la parole d'icelui*, parce qu'elles annoncent sa crainte, et sont comme ministres de sa justice. Et ailleurs souhaitant que la divine majesté se fasse redouter à ses ennemis, *Lancez*, dit-il, *des éclairs, et vous les dissiperez; décochez vos dards, et vous les troublerez*, où il appelle les foudres *sagettes* et dards du Seigneur. Et devant le

Psalmiste la bonne mère de Samuel avoit déjà chanté que *les ennemis* mêmes *de Dieu le craindroient*, d'autant qu'*il tonneroit sur eux dès le ciel.* (1 *Reg.* 2. 10.) Certes, Platon en son Gorgias et ailleurs témoigne qu'entre les païens il y avoit quelque sentiment de crainte, non seulement pour les châtimens que la souveraine justice de Dieu pratique en ce monde, mais aussi pour les punitions qu'il exerce en l'autre vie sur les âmes de ceux qui ont des péchés incurables. Tant l'instinct de craindre la divinité est gravé profondément en la nature humaine.

Mais cette crainte toutefois pratiquée par manière d'élan, ou sentiment naturel, n'est ni louable ni vitupérable en nous, puisqu'elle ne procède pas de notre élection. Elle est néanmoins un effet d'une très-bonne cause, et cause d'un très-bon effet; car elle provient de la connoissance naturelle que Dieu nous a donnée de sa providence, et nous fait reconnoître combien nous dépendons de la toute-puissance souveraine, nous incitant à l'implorer; et se trouvant en une âme fidelle, elle lui fait beaucoup de biens. Les chrétiens, parmi les étonnemens que les tonnerres, tempêtes et autres périls naturels leur apportent, invoquent le nom sacré de JÉSUS et de MARIE, font le signe de la croix, se prosternent devant Dieu, et font plusieurs bons actes de foi, d'espérance et de religion. Le glorieux saint Thomas d'Aquin étant naturellement sujet à s'effrayer quand il tonnoit, souloit dire, par manière d'oraison jaculatoire, les divines paroles que l'église estime tant, *Le Verbe a été fait chair.* (*Joan.* 1. 14.) Sur cette crainte donc le divin amour fait maintefois des actes de complaisance et de bienveillance: *Je vous bénirai*, Seigneur, *car vous êtes*

terriblement magnifié. Que chacun vous craigne, ô Seigneur! ô grands de la terre, *entendez, servez Dieu en crainte, et tressaillez pour lui en tremblement.* (*Ps.* 2. 10. 11.)

Mais il y a une autre crainte qui prend origine de la foi, laquelle nous apprend qu'après cette vie mortelle il y a des supplices effroyablement éternels, ou éternellement effroyables pour ceux qui en ce monde auront offensé la divine majesté, et seront décédés sans s'être reconciliés avec elle, qu'à l'heure de la mort les âmes seront jugées du jugement particulier, et à la fin du monde tous comparoîtront ressuscités pour être de rechef jugés du jugement universel. Car ces vérités chrétiennes, Théotime, frappent le cœur qui les considère d'un épouvantement extrême. Et comme pourroit-on se représenter ces horreurs éternelles sans frémir et trembler d'appréhension? Or, quand ces sentimens de crainte prennent tellement place dans nos cœurs, qu'ils en bannissent et chassent l'affection et volonté du péché, comme le sacré concile de Trente parle; certes ils sont grandement salutaires. *Nous avons conçu* de votre crainte, ô Dieu, *et enfanté l'esprit* de salut, est-il dit en Isaïe : c'est-à-dire, votre face courroucée nous a épouvantés, et nous a fait concevoir et enfanter l'esprit de pénitence qui est l'esprit de salut, ainsi que le Psalmiste avoit dit : *Mes os n'ont point de paix*, ains tremblent devant la face de votre ire.

Notre Seigneur qui étoit venu pour nous apporter la loi d'amour, ne laisse pas de nous inculquer cette crainte : *Craignez*, dit-il, *celui qui peut jeter le corps et l'âme en la gehenne.* (*Matth.* 10. 28.) Les Ninivites, par les menaces de leur subversion

et damnation, firent pénitence, et leur pénitence fut agréable à Dieu; et en somme cette crainte est comprise ès-dons du Saint Esprit, comme plusieurs anciens pères ont remarqué.

Que si la crainte ne forclôt pas la volonté de pécher, ni l'affection au péché, certes elle est méchante et pareille à celle des diables, qui cessent souvent de nuire de peur d'être tourmentés par l'exorcisme, sans cesser néanmoins de désirer et vouloir le mal qu'ils méditent à jamais; pareille à celle du misérable forçat, qui voudroit manger le cœur du Comite, quoiqu'il n'ose quitter la rame de peur d'être battu; pareille à la crainte de ce grand hérésiarque du siècle passé, qui confesse d'avoir haï Dieu, d'autant qu'il punissoit les méchans. Certes celui qui aime le péché et le voudroit volontiers commettre, malgré la volonté de Dieu, encore qu'il ne le veuille commettre, craignant seulement d'être damné, il a une crainte horrible et détestable. Car bien qu'il n'ait pas la volonté de venir à l'exécution du péché, il a néanmoins l'exécution en sa volonté, puisqu'il le voudroit faire, si la crainte ne le tenoit; et c'est comme par force qu'il n'en vient pas aux effets.

A cette crainte on en peut ajouter une autre, certes moins malicieuse, mais autant inutile; comme fut celle du juge Félix, qui oyant parler du jugement divin, fut *tout épouvanté*, et toutefois ne laissa pas pour cela de continuer en son avarice; et celle de Balthazar, qui voyant cette *main* prodigieuse qui *écrivoit* sa condamnation *contre la paroi*, fut tellement effrayé qu'il *changea de visage*, *et les jointures de ses reins se desséroient*, *et ses genoux* trémoussans *s'entre-heurtoient l'un à l'autre*, et néan-

moins ne fit point pénitence. Or, de quoi sert-il de craindre le mal, si par la crainte on ne se résoud de l'éviter?

La crainte donc de ceux qui, comme esclaves, observent la loi de Dieu pour éviter l'enfer, est fort bonne. Mais beaucoup plus noble et désirable est la crainte des Chrétiens mercenaires, qui comme serviteurs à gages, travaillent fidèlement; non pas certes principalement pour aucun amour qu'ils aient encore envers leurs maîtres, mais pour être salariés de la récompense qui leur est promise. O si *l'œil* pouvoit *voir*, si *l'oreille* pouvoit *ouïr*, ou qu'il pût *monter au cœur de l'homme ce que Dieu a préparé à ceux qui* le servent! eh quelle appréhension auroit-on de violer les commandemens divins, de peur de perdre ces récompenses immortelles! Quelles larmes, quels gémissemens jetteroit on, quand par le péché on les auroit perdues! Or, cette crainte néanmoins seroit blâmable, si elle enfermoit en soi l'exclusion du saint amour. Car qui diroit : je ne veux point servir Dieu pour aucun amour que je lui veuille porter, mais seulement pour avoir les récompenses qu'il promet, il feroit un blasphème, préférant la récompense au maître, le bienfait au bienfaiteur, l'héritage au père, et son propre profit à Dieu tout-puissant: ainsi que nous avons plus amplement montré au livre second.

Mais enfin quand nous craignons d'offenser Dieu, non point pour éviter la peine de l'enfer ou la perte du paradis, mais seulement parce que Dieu étant notre très bon Père, nous lui devons honneur, respect, obéissance; alors notre crainte est filiale, d'autant qu'un enfant bien né n'obéit pas à son père en

considération du pouvoir qu'il a de punir sa désobéissance, ni aussi parce qu'il le peut exhéréder, ains simplement parce qu'il est son père; en sorte qu'encore que le père seroit vieux, foible et pauvre, il ne laisseroit pas de le servir avec égale diligence; ains comme la pieuse cigogne, il l'assisteroit avec plus de soin et d'affection, ainsi que Joseph voyant le bon homme Jacob son père, vieux, nécessiteux et réduit sous son sceptre, il ne laissa pas de l'honorer, servir et révérer avec une tendreté plus que filiale, et telle que ses frères l'ayant reconnu, estimèrent qu'elle opéreroit encore après sa mort, et l'employèrent pour obtenir pardon de lui, disant : *Votre père nous a commandé que nous disions de sa part : Je vous prie d'oublier le crime de vos frères, et le péché et malice qu'ils ont exercés envers vous*; ce qu'ayant ouï, *il se print à pleurer*, tant son cœur filial fut attendri, les désirs et volontés de son père décédé lui étant représentés. Ceux-là donc craignent Dieu d'une affection filiale qui ont peur de lui déplaire purement et simplement, parce qu'il est leur père très-doux, très-benin et très-aimable.

Toutefois quand il arrive que cette crainte filiale est jointe, mêlée et détrempée avec la crainte servile de la damnation éternelle, ou bien avec la crainte mercenaire de perdre le paradis, elle ne laisse pas d'être fort agréable à Dieu, et s'appelle crainte initiale, c'est-à dire crainte des apprentis qui entrent ès-exercices de l'amour divin : car comme les jeunes garçons qui commencent à monter à cheval, quand ils sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoux, ains se prennent à belles mains à la selle; mais quand ils sont un peu plus exercés,

ils se tiennent seulement en leurs serres ; de même les novices et apprentis au service de Dieu se trouvant éperdus parmi les assauts que leurs ennemis leur livrent au commencement, ils ne se servent pas seulement de la crainte filiale, mais aussi de la mercenaire et servile, et se tiennent comme ils peuvent pour ne point décheoir de leur prétention.

CHAPITRE XIX.

Comme l'amour sacré comprend les douze fruits du Saint-Esprit avec les huit béatitudes de l'Evangile.

Le glorieux saint Paul dit ainsi : *Or, le fruit de l'esprit est la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté.* (*Gal.* 5. 22. 23.) Mais, voyez, Théotime, que ce divin apôtre comptant ces douze fruits du Saint-Esprit, il ne les met que pour un seul fruit ; car il ne dit pas : Les fruits de l'esprit sont *la charité, la joie*; mais seulement : *Le fruit de l'esprit est la charité, la joie.* Or, voici le mystère de cette façon de parler : *La charité de Dieu est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné.* (*Rom.* 5. 5.) Certes, la charité est l'unique fruit du Saint-Esprit ; mais parce que ce fruit a une infinité d'excellentes propriétés, l'apôtre qui en veut représenter quelques-unes par manière de monstre, parle de cet unique fruit comme de plusieurs, à cause de la multitude des propriétés qu'il contient en son unité, et parle réciproquement de tous ces fruits

comme d'un seul, à cause de l'unité en laquelle est comprise cette variété. Ainsi qui diroit : Le fruit de la vigne c'est le raisin, le moût, le vin, l'eau-de vie, la liqueur *réjouissant le cœur de l'homme*, le breuvage confortant l'estomac, il ne voudroit pas dire que ce fussent des fruits de différentes espèces, ains seulement qu'encore que ce ne soit qu'un seul fruit, il a néanmoins une quantité de diverses propriétés selon qu'il est employé diversement.

L'apôtre donc ne veut dire autre chose, sinon que le fruit du Saint-Esprit est la charité, laquelle est joyeuse, paisible, patiente, bénigne, honteuse, longanime, douce, fidèle, modeste, continente, chaste, c'est-à-dire que le divin amour donne une joie et consolation intérieure avec une grande paix de cœur qui se conserve entre les adversités par la patience, et qui nous rend gracieux et benins à secourir le prochain par une bonté cordiale envers icelui, bonté qui n'est point variable, ains constante et persévérante, d'autant qu'elle nous donne un courage de longue étendue, au moyen de quoi nous sommes rendus doux, affables et condescendans envers tous, supportant leurs humeurs et imperfections, et leur gardant une loyauté parfaite, témoignant une simplicité accompagnée de confiance, tant en nos paroles qu'en nos actions, vivant modestement et humblement, retranchant toutes superfluités et tous désordres au boire, manger, vêtir, coucher, jeux, passe-temps et autres telles convoitises voluptueuses par une sainte continence, et réprimant surtout les inclinations et séditions de la chair par une soigneuse chasteté, afin que toute notre personne soit occupée en la divine

dilection, tant intérieurement par la joie, paix, patience, longanimité, bonté et loyauté, comme aussi extérieurement par la bénignité, mansuétude, modestie, continence et chasteté.

Or, la dilection est appelée fruit, en tant qu'elle nous délecte et que nous jouissons de sa délicieuse suavité comme d'une vraie pomme de paradis, recueillie de l'arbre de vie, qui est le Saint-Esprit enté sur nos esprits humains, et habitant en nous par sa miséricorde infinie. Mais quand non seulement nous nous réjouissons en cette divine dilection, et jouissons de sa délicieuse douceur, ains que nous établissons toute notre gloire en icelle comme en la couronne de notre bonheur; alors elle n'est pas seulement un fruit doux à notre gosier; mais elle est une béatitude et félicité très-désirable; non seulement parce qu'elle nous assure la félicité de l'autre vie, mais parce qu'en celle-ci elle nous donne un contentement d'inestimable valeur, contentement lequel est si fort que les eaux des tribulations et les fleuves des persécutions ne le peuvent éteindre; ains non seulement il ne périt pas, mais il s'enrichit parmi les pauvretés, il s'agrandit ès-abjections et humilités, il se réjouit entre les larmes, il se renforce d'être abandonné de la justice et privé de l'assistance d'icelle, lorsque, la réclamant, nul ne lui en donne; il se récrée emmi la compassion et commisération, lorsqu'il est environné des misérables et souffreteux; il se délecte de renoncer à toutes sortes de délices sensuelles et mondaines pour obtenir la pureté et netteté de cœur; il fait vaillance d'assoupir les guerres, noises et dissensions, et de mépriser les grandeurs et réputations

temporelles; il se revigore d'endurer toutes sortes de souffrances, et tient que sa vraie vie consiste à mourir pour le bien-aimé.

De sorte, Théotime, qu'en somme la très-sainte dilection est une vertu, un don, un fruit et une béatitude. En qualité de vertu, elle nous rend obéissant aux inspirations intérieures que Dieu nous donne par ses commandemens et conseils, en l'exécution desquels on pratique toutes vertus, dont la dilection est la vertu de toutes les vertus. En qualité de don, la dilection nous rend souples et maniables aux inspirations intérieures, qui sont comme les commandemens et conseils secrets de Dieu, à l'exécution desquels sont employés les sept dons du Saint-Esprit; si que la dilection est le don des dons. En qualité de fruit, elle nous donne un goût et plaisir extrême en la pratique de la vie dévote, qui se sent ès-douze fruits du Saint-Esprit, et partant elle est le fruit des fruits. En qualité de béatitude, elle nous fait prendre à faveur extrême et singulier honneur les affronts, calomnies, vitupères et opprobres que le monde nous fait, et nous fait quitter, renoncer et rejeter toute autre gloire, sinon celle qui procède du bien-aimé crucifix, pour laquelle nous nous glorifions en l'abjection, abnégation et anéantissement de nous-mêmes, ne voulant autres marques de majesté que la couronne d'épines du crucifix, le sceptre de son roseau, le mantelet de mépris qui lui fut imposé, et le trône de sa croix, sur lequel les amoureux sacrés ont plus de contentement, de joie, de gloire et de félicité que jamais Salomon n'eût sur son trône d'ivoire.

Ainsi la dilection est maintefois représentée par la

grenade, qui, tirant ses propriétés du grenadier, peut être dite la vertu d'icelui, comme encore elle semble être son don qu'il offre à l'homme par amour, et son fruit, puisqu'elle est mangée pour récréer le goût de l'homme, et enfin elle est, par manière de dire, sa gloire et béatitude, puisqu'elle porte la couronne et diadème.

CHAPITRE XX.

Comme le divin amour emploie toutes les passions et afflictions de l'âme, et les réduit à son obéissance.

L'AMOUR est la vie de notre cœur. Et comme le contre-poids donne le mouvement à toutes les pièces mobiles d'un horloge, aussi l'amour donne à l'âme tous les mouvemens qu'elle a. Toutes nos affections suivent notre amour, et selon icelui nous désirons, nous nous délectons, nous espérons et désespérons, nous craignons, nous nous encourageons, nous haïssons, nous fuyons, nous nous attristons, nous entrons en colère; nous triomphons. Ne voyons-nous pas les hommes qui ont donné leur cœur en proie à l'amour vil et abject des femmes, comme ils ne désirent que selon cet amour, ils n'ont plaisir qu'en cet amour, ils n'espèrent ni désespèrent que pour ce sujet, ils ne craignent ni n'entreprennent que pour cela, ils n'ont à contre-cœur ni ne fuyent que ce qui les en détourne, ils ne s'attristent que de ce qui les en prive, ils n'ont de colère que par jalousie, ils ne triomphent que par cette infamie. C'en est de même des amateurs

des richesses et des ambitieux de l'honneur; car ils sont rendus esclaves de ce qu'ils aiment, et n'ont plus de cœurs en leur poitrine, ni d'âme en leurs cœurs, ni d'affection en leur âme que pour cela.

Quand donc le divin amour règne dans nos cœurs, il assujétit royalement tous les autres amours de la volonté, et par conséquent toutes les affections d'icelle, parce que naturellement elles suivent les amours; puis il dompte l'amour sensuel, et le réduisant à son obéissance, il tire aussi après icelui toutes les passions sensuelles; car, en somme, cette sacrée dilection est l'eau salutaire de laquelle notre Seigneur disoit : *Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, il n'aura jamais soif.* (*Joan.* 4. 18.) Non vraiment, Théotime, qui aura l'amour de Dieu un peu abondamment, il n'aura plus ni désir, ni crainte, ni espérance, ni courage, ni joie que pour Dieu, et tous ses mouvemens seront accoisés en ce seul amour céleste.

L'amour divin et l'amour-propre sont dedans notre cœur, comme Jacob et Esaü dans le sein de Rébecca; ils ont une antipathie et répugnance fort grande l'un à l'autre, et *s'entre-choquent* dedans le cœur continuellement, dont la pauvre âme s'écrie : Hélas! *moi misérable, qui me délivrera du corps de cette mort*, (*Ad Rom.* 7. 24.) afin que le seul amour de mon Dieu règne paisiblement en moi? Mais il faut pourtant que nous ayons courage, espérant en la parole du Seigneur qui promet en commandant, et commande en prometant la victoire à son amour, et semble qu'il dit à l'âme ce qu'il fit dire à Rébecca : *Deux nations sont en ton sein, et deux peuples seront séparés dans tes entrailles, et l'un des*

peuples surmontera l'autre, et l'aîné servira au moindre; car comme Rébecca n'avoit que deux enfans en son sein, mais parce que d'iceux devoient naître deux peuples, il est dit qu'elle avoit deux nations en son sein. Aussi l'âme, ayant dedans son cœur deux amours, a par conséquent deux grandes peuplades de mouvemens, affections et passions; et comme les deux enfans de Rébecca, par la contrariété de leurs mouvemens, lui donnoient des grandes convulsions et douleurs d'entrailles; aussi les deux amours de notre âme donnent des grands travaux à notre cœur; et comme il fut dit qu'entre les deux enfans de cette dame *le plus grand seroit le moindre*, aussi a-t-il été ordonné que les deux amours de notre cœur le sensuel servira le spirituel, c'est-à-dire que l'amour-propre servira l'amour de Dieu.

Mais quand fut-ce que l'aîné des peuples qui étoient dans le sein de Rébecca servit le puîné? Certes, ce ne fut jamais que lorsque David subjugua en guerre les Iduméens, et que Salomon les maîtrisa en paix. O quand sera-ce donc que l'amour sensuel servira l'amour divin? Ce sera lors, Théotime, que l'amour armé, parvenu jusqu'au zèle, asservira nos passions par la mortification, et bien plus, lorsque là-haut au ciel l'amour bienheureux possédera toute notre âme en paix.

Or, la façon avec laquelle l'amour divin doit subjuguer l'appétit sensuel est pareille à celle dont Jacob usa, quand pour bon présage et commencement de ce qui devoit arriver par après, Esaü sortant du sein de sa mère, Jacob *l'empoigna par le pied*, comme pour l'enjamber, supplanter et tenir sujet, ou, comme

on dit, l'attacher par le pied, à guise d'un oiseau de proie, tel qu'Esaü fut en qualité de *chasseur* et terrible homme; car ainsi l'amour divin voyant naître en nous quelque passion ou affection naturelle, il doit soudain la prendre par le pied et la ranger à son service. Mais qu'est-ce à dire la prendre par le pied? C'est la lier et assujétir au dessein du service de Dieu. Ne voyez-vous pas comme Moïse transformoit le serpent en baguette, le saisissant seulement par la queue? Certes, de même donnant une bonne fin à nos passions, elles prennent la qualité des vertus.

Mais donc quelle méthode doit-on tenir pour ranger les affections et passions au service du divin amour? Les médecins méthodiques ont toujours en bouche cette maxime : Que les contraires sont guéris par leurs contraires, et les Spagyriques célèbrent une sentence opposée à celle-là, disant que les semblables sont guéris par leurs semblables. Or, comme que c'en soit, nous savons que deux choses font disparoître la lumière des étoiles, l'obscurité des brouillards de la nuit, et la plus grande lumière du soleil; et de même nous combattons les passions, ou leur opposant des passions contraires, ou leur opposant des plus grandes affections de leur sorte. S'il m'arrive quelque vaine espérance, je puis résister, lui opposant ce juste découragement : O homme insensé! sur quels fondemens bâtis-tu cette espérance? Ne vois-tu pas que ce grand auquel tu espères est aussi prêt de la mort que toi-même? Ne connois-tu pas l'instabilité, foiblesse et imbécillité des esprits humains? Aujourd'hui ce cœur duquel tu prétends, est à toi, demain un autre l'emportera pour soi; en quoi donc prends-tu cette

espérance? Je puis aussi résister à cette espérance, lui en opposant une plus solide : Espère en Dieu, ô mon âme! *car c'est lui qui délivrera* tes *pieds du piége.* Jamais *nul n'espéra en lui qui aït été confondu.* Jette tes prétentions ès-choses éternelles et perdurables. Ainsi je puis combattre le désir des richesses et voluptés mortelles, ou par le mépris qu'elles méritent, ou par le désir des immortelles; et par ce moyen l'amour sensuel et terrestre sera ruiné par l'amour céleste, ou comme le feu est éteint par l'eau à cause de ses qualités contraires, ou comme il est éteint par le feu du ciel à cause de ses qualités plus fortes et prédominantes.

Notre Seigneur use de l'une et de l'autre méthode en ses guérisons spirituelles. Il guérit ses disciples de la crainte mondaine, leur imprimant dans le cœur une crainte supérieure : *Ne craignez pas*, dit-il, *ceux qui tuent le corps, mais craignez celui qui peut damner l'âme et le corps pour la gehenne.* Voulant une autre fois les guérir d'une basse joie, il leur en assigne une plus relevée : *Ne vous réjouissez pas*, dit-il, *de quoi les esprits malins vous sont sujets, mais de quoi vos noms sont écrits au ciel*; (*Luc.* 10. 20.) et lui-même aussi rejette la joie par la tristesse : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.* Ainsi donc le divin amour supplante et assujétit les affections et passions, les détournant de la fin à laquelle l'amour-propre les veut porter, et les contournant à sa prétention spirituelle. Et comme l'arc-en-ciel, touchant l'aspalatus, lui ôte son odeur et lui en donne une plus excellente, aussi l'amour sacré, touchant nos passions, leur ôte leur fin terrestre,

et leur en donne une céleste. L'appétit de manger est rendu grandement spirituel si avant que de le pratiquer on lui donne le motif de l'amour. Eh! non Seigneur, ce n'est pas pour contenter cette chétive nature, ni pour assouvir cet appétit que je vais à table, mais pour, selon votre Providence, entretenir ce corps que vous m'avez donné sujet à cette misère. *Oui*, Seigneur, *parce qu'ainsi il vous a plu.* Si j'espère l'assistance d'un ami, ne puis-je pas dire : Vous avez établi notre vie en sorte, Seigneur, que nous ayons à prendre secours, soulagement et consolation les uns des autres; et parce qu'il vous plaît, j'implorerai donc cet homme duquel vous m'avez donné l'amitié à cette intention. Y a-t-il quelque juste sujet de crainte? Vous voulez, ô Seigneur, que je craigne, afin que je prenne les moyens convenables pour éviter cet inconvénient, je le ferai, Seigneur, puisque tel est votre bon plaisir. Si la crainte est excessive, eh! Dieu, Père éternel, qu'est-ce que peuvent craindre vos enfans, et les poussins qui vivent sous vos ailes? Or sus, je ferai ce qui est convenable pour éviter le mal que je crains; mais après cela, Seigneur, *je suis vôtre, sauvez-moi*, s'il vous plaît, et ce qui m'arrivera, je l'accepterai, parce que telle sera votre bonne volonté. O sainte et sacrée alchimie! ô divine poudre de projection, par laquelle tous les métaux de nos passions, affections et actions sont convertis en l'or très-pur de la céleste dilection.

CHAPITRE XXI.

Que la tristesse est presque toujours inutile, ains contraire au service du saint amour.

On ne peut enter un greffe de chêne sur un poirier; tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un à l'autre : on ne sauroit certes non plus enter l'ire, ni la colère, ni désespoir sur la charité, au moins seroit-il très difficile. Pour l'ire, nous l'avons vu au discours du zèle; pour le désespoir, sinon qu'on le réduise à la juste défiance de nous-mêmes, ou bien au sentiment que nous devons avoir de la vanité, foiblesse et inconstance des faveurs, assistances et promesses du monde, je ne vois pas quel service le divin amour en peut tirer.

Et quant à la tristesse, comme peut-elle être utile à la sainte charité, puisqu'entre les fruits du Saint-Esprit la joie est mise en rang, joignant la charité? Néanmoins le grand apôtre dit ainsi : *La tristesse qui est selon Dieu, opère la pénitence stable en salut; mais la tristesse du monde opère la mort.* (2. *Cor.* 7. 10.) Il y a donc une *tristesse selon Dieu*, laquelle s'exerce ou bien par les pécheurs en la pénitence, ou par les bons en la compassion pour les misères temporelles du prochain, ou par les parfaits en la déploration, complainte et condoléance pour les calamités spirituelles des âmes; car David, saint Pierre, la Madeleine pleurèrent pour leurs péchés, Agar pleura voyant son fils presque mort de soif, Hiérémie sur la ruine de Hiérusalem, notre Seigneur sur les Juifs, et son grand apôtre gémissant,

dit ces paroles : *Plusieurs marchent, lesquels je vous ai souvent dit, et le vous dis derechef, qu'ils sont ennemis de la croix de Jésus-Christ.* (*Phil.* 3. 18.)

Il y a donc une *tristesse de ce monde* qui provient pareillement de trois causes;

Car, 1° elle provient quelquefois de l'ennemi infernal, qui, par mille suggestions tristes, mélancoliques et fâcheuses, obscurcit l'entendement, allangourit la volonté, et trouble toute l'âme. Et comme un brouillard épais remplit la tête et la poitrine de rhume, et par ce moyen rend la respiration difficile, et met en perplexité le voyageur; ainsi le malin remplissant l'esprit humain de tristes pensées, il lui ôte la facilité d'aspirer en Dieu, et lui donne un ennui et découragement extrême, afin de le désespérer et le perdre. On dit qu'il y a un poisson nommé pêcheteau, et surnommé diable de mer, qui, émouvant et poussant çà et là le limon, trouble l'eau tout autour de soi, pour se tenir en icelle comme dans l'embûche, de laquelle soudain qu'il aperçoit les pauvres petits poissons, il se rue sur eux, les brigande et les dévore, d'où peut-être est venu le mot de *pêcher en eau trouble*, duquel on use communément. Or, c'est de même du diable d'enfer comme du diable de mer; car il fait ses embûches dans la tristesse, lorsqu'ayant rendu l'âme troublée par une multitude d'ennuyeuses pensées jetées çà et là dans l'entendement, il se rue par après sur les affections, les accablant de défiances, jalousies, aversions, envies, appréhensions superflues des péchés passés, et fournissant une quantité de subtilités vaines, aigres et mélancoliques, afin qu'on rejette toutes sortes de raisons et consolations.

2° La tristesse procède aussi d'autres fois de la condition naturelle, quand l'humeur mélancolique domine en nous, et celle-ci n'est pas voirement vicieuse en soi-même, mais notre ennemi pourtant s'en sert grandement pour ourdir et tramer mille tentations en nos âmes; car comme les araignées ne font jamais presque leurs toiles que quand le temps est blafâtre et le ciel nubileux; de même cet esprit malin n'a jamais tant d'aisance pour tendre les filets de ses suggestions ès-esprits doux, benins et gais, comme il en a ès-esprits mornes, tristes et mélancoliques; car il les agite aisément de chagrins, de soupçons, de haines, de murmurations, censures, envies, paresse et d'engourdissement spirituel.

3° Finalement, il y a une tristesse que la variété des accidens humains nous apporte. *Quelle joie puis-je avoir*, disoit Tobie, *ne pouvant voir la lumière du ciel?* Ainsi fut triste Jacob sur la nouvelle de la mort de son Joseph, et David pour celle de son Absalon. Or, cette tristesse est commune aux bons et aux mauvais, mais aux bons elle est modérée par l'acquiescement et résignation en la volonté de Dieu; comme on vit en Tobie, qui, de toutes les adversités dont il fut touché, rendit grâces à la divine majesté, et en Job, qui en bénit le nom du Seigneur, et en Daniel, qui convertit ses douleurs en cantiques. Au contraire, quant aux mondains, cette tristesse leur est ordinaire, et se change en regrets, désespoirs et étourdissemens d'esprits; car ils sont semblables aux guenons et marmots, lesquels sont toujours mornes, tristes et fâcheux au défaut de la lune; comme au contraire, au renouvellement d'icelle, ils sautent, dansent et font leurs sin-

geries. Le mondain est hargneux, maussade, amer et mélancolique au défaut des prosprités terrestres, et en l'affluence il est presque toujours bravache, ébaudi et insolent.

Certes, la tristesse de la vraie pénitence ne doit pas tant être nommée tristesse que déplaisir, ou sentiment et détestation du mal, tristesse qui n'est jamais ni ennuyeuse ni chagrine, tristesse qui n'engourdit point l'esprit, ains qui le rend actif, prompt et diligent; tristesse qui n'abat point le cœur, ains le relève par la prière et l'espérance, et lui fait faire les élans de la ferveur de dévotion; tristesse laquelle au fort de ses amertumes produit toujours la douceur d'une incomparable consolation, suivant le précepte du grand saint Augustin : Que le pénitent s'attriste toujours, mais que toujours il se réjouisse de sa tristesse. La tristesse, dit Cassian, qui opère la solide pénitence et l'agréable repentance, de laquelle on ne se repent jamais, elle est obéissante, affable, humble, débonnaire, souefve, patiente, comme étant issue et descendue de la charité. Si que, s'étendant à toute douleur de corps et contrition d'esprit, elle est, en certaine façon, joyeuse, animée et revigorée de l'espérance de son profit, elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant en elle-même les fruits du Saint-Esprit que le saint apôtre raconte. *Or, les fruits du Saint-Esprit sont charité, joie, paix, longanimité, bonté, bénignité, foi, mansuétude, continence.* (*Gal.* 5. 22. 23.) Telle est la vraie pénitence, et telle la bonne tristesse, qui certes n'est pas proprement triste ni mélancolique, ains seulement attentive et affectionnée à détester, rejeter et empêcher le mal du péché pour le passé et pour l'a-

venir. Nous voyons aussi maintefois des pénitences fort empressées, troublées, impatientes, pleureuses, amères, soupirantes, inquiètes, grandement âpres et mélancoliques, lesquelles enfin se trouvent infructueuses et sans suite d'aucun véritable amendement, parce qu'elles ne procèdent pas des vrais motifs de la vertu de pénitence, mais de l'amour-propre et naturel.

La tristesse du monde opère la mort, dit l'apôtre. Théotime, il la faut donc bien éviter et rejeter selon notre pouvoir. Si elle est naturelle, nous la devons repousser, contrevenant à ses mouvemens, la divertissant par exercices propres à cela, et usant des remèdes et façon de vivre que les médecins mêmes jugeront à propos. Si elle provient de tentation, il faut bien découvrir son cœur au père spirituel, lequel nous prescrira les moyens de la vaincre, selon ce que nous en avons dit en la quatrième partie de l'introduction à la vie dévote. Si elle est accidentelle, nous recourrons à ce qui est marqué au huitième Livre, afin de voir combien les tribulations sont aimables aux enfans de Dieu et que la grandeur de nos espérances en la vie éternelle doit rendre presque inconsidérables tous les événemeus passagers de la temporelle.

Au reste, parmi toutes les mélancolies qui nous peuvent arriver, nous devons employer l'autorité de la volonté supérieure pour faire tout ce qui se peut en faveur du divin amour. Certes il y a des actions qui dépendent tellement de la disposition et complexion corporelle, qu'il n'est pas en notre pouvoir de les faire à notre gré. Car un mélancolique ne sauroit tenir ni ses yeux, ni sa parole, ni son visage

en la même grâce et suavité qu'il auroit s'il étoit déchargé de cette mauvaise humeur : mais il peut bien, quoique sans grâce, dire des paroles gracieuses, bonteuses et courtoises, et malgré son inclination faire par raison les choses convenables en paroles et en œuvres de charité, douceur et condescendance. On est excusable de n'être pas toujours gai, car on n'est pas maître de la gaîté pour l'avoir quand on veut; mais on n'est pas excusable de n'être pas toujours bonteux maniable et condescendant, car cela est toujours au pouvoir de notre volonté, et ne faut sinon se resoudre de surmonter l'humeur et inclination contraire.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

LIVRE DOUZIÈME.

Contenant quelques avis pour le progrès de l'âme au saint Amour.

CHAPITRE PREMIER.

Que le progrès au saint amour ne dépend pas de la complexion naturelle.

Un grand religieux de notre âge a écrit que la disposition naturelle sert de beaucoup à l'amour contemplatif, et que les personnes de complexion affective y sont plus propres. Or, je ne pense pas qu'il veuille dire que l'amour sacré soit distribué aux hommes ni aux anges, ensuite, et moins encore en vertu des conditions naturelles, ni qu'il veuille dire que la distribution de l'amour divin soit faite aux hommes selon leurs qualités et habilités naturelles : car ce seroit démentir l'écriture, et violer la règle ecclésiastique par laquelle les Pélagiens furent déclarés hérétiques.

Pour moi, je parle en ce Traité de l'amour surnaturel que Dieu répand en nos cœurs par sa bonté, et duquel la résidence est en la suprême pointe de l'esprit : pointe qui est au-dessus de tout le reste de notre âme, et qui est indépendante de toute complexion naturelle. Et puis, bien que les âmes enclines à la dilection aient d'un côté quelque disposition qui

les rend plus propres à vouloir aimer Dieu ; d'autre part toutefois elles sont si sujettes à s'attacher par affection aux créatures aimables, que leur inclination les met autant en péril de se divertir de la pureté de l'amour sacré par le mélange des autres, comme elles ont de facilité à vouloir aimer Dieu ; car le danger de mal aimer est attaché à la facilité d'aimer.

Il est pourtant vrai que ces âmes ainsi faites, étant une fois bien purifiées de l'amour des créatures, font des merveilles en la dilection sainte, l'amour trouvant une grande aisance à se dilater en toutes les facultés du cœur : et de là procède une très-agréable suavité, laquelle ne paroît pas en ceux qui ont l'âme aigre, âpre, mélancolique et revêche.

Néanmoins si deux personnes, dont l'une est aimante et douce, l'autre chagrine et amère, par condition naturelle, ont une charité égale ; elles aimeront sans doute également Dieu, mais non pas semblablement. Le cœur de naturel doux aimera plus aisément, plus amiablement, plus doucement, mais non pas plus solidement ni plus parfaitement ; ains l'amour qui naîtra emmi les épines et répugnances d'un naturel âpre et sec, sera plus brave et plus glorieux ; comme l'autre sera aussi plus délicieux et gracieux.

Il importe donc peu que l'on soit naturellement disposé à l'amour, quand il s'agit d'un amour surnaturel et par lequel on n'agit que surnaturellement. Seulement, Théotime, je dirois volontiers à tous les hommes : ô mortels, si vous avez le cœur enclin à l'amour, eh! pourquoi ne prétendez-vous pas au céleste et divin? Mais si vous êtes rudes et amers de cœurs, hélas! pauvres gens, puisque vous êtes privés de l'amour naturel, pourquoi n'aspirez-vous à l'a-

mour surnaturel qui vous sera amoureusement donné par celui qui vous appelle si saintement à l'aimer.

CHAPITRE II.

Qu'il faut avoir un désir continuel d'aimer.

THESAURISEZ *des trésors au ciel.* (*Matth.* 6. 20.) Un trésor ne suffit pas au gré de ce divin amant; ains il veut que nous ayons tant de trésors que notre trésor soit composé de plusieurs trésors; c'est-à-dire, Théotime, qu'il faut avoir un désir insatiable d'aimer Dieu, pour joindre toujours dilection à dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les avettes d'accroître leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour lui? O cœur de mon âme, qui es créé pour aimer le bien infini, quel amour peux-tu désirer, sinon cet amour qui est le plus désirable de tous les amours? Hélas! ô âme de mon cœur! quel désir peux-tu aimer, sinon le plus aimable de tous les désirs? O amour des désirs sacrés! ô désirs du saint amour! ô que *j'ai convoité de désirer* vos perfections!

Le malade dégoûté n'a pas appétit de manger, mais il souhaite d'avoir appétit; il ne désire pas la viande, mais il désire de la désirer. Théotime, de savoir si nous aimons Dieu sur toutes choses, il n'est pas en notre pouvoir, si Dieu même ne le nous revèle; mais nous pouvons bien savoir si nous désirons de l'aimer; et quand nous sentons en nous le désir de l'amour sacré, nous savons que nous commençons d'aimer. C'est notre partie sensuelle et animale qui demande à manger, mais c'est notre partie raison-

nable qui désire cet appétit, et d'autant que la partie sensuelle n'obéit pas toujours à la partie raisonnable, il arrive maintefois que nous désirons l'appétit et ne le pouvons pas avoir.

Mais le désir d'aimer et l'amour dépendent de la même volonté ; c'est pourquoi soudain que nous avons formé le vrai désir d'aimer, nous commençons d'avoir de l'amour : et à mesure que ce désir va croissant, l'amour aussi va s'augmentant. Qui désire ardemment l'amour, aimera bientôt avec ardeur. O Dieu qui nous fera la grâce, Théotime, que nous brûlions de ce désir, qui est *le désir des pauvres et la préparation de leur cœur* que Dieu *exauce* volontiers? Qui n'est pas assuré d'aimer Dieu, il est pauvre; et s'il désire de l'aimer, il est mendiant, mais mendiant de l'heureuse mendicité, de laquelle le Sauveur a dit: *Bienheureux sont les mendians d'esprit; car à eux appartient le royaume des Cieux.* (*Matth.* 5. 3.)

Tel fut saint Augustin, quand il s'écria : O aimer! ô marcher! ô mourir à soi-même! ô parvenir à Dieu ! Tel saint François, disant : que je meure de ton amour, ô l'ami de mon cœur qui as daigné mourir pour mon amour. Telles sainte Catherine de Gênes et la bienheureuse mère Thérèse, quand comme biches spirituelles, pantelantes et mourantes de la soif du divin amour, elles lançoient cette voix : Eh! *Seigneur, donnez-moi cette eau !*

L'avarice temporelle, par laquelle on désire avidement les trésors terrestres, est *la racine de tous maux*; mais l'avarice spirituelle par laquelle on souhaite incessamment le fin or de l'amour sacré, est *la racine* de tous biens. Qui bien désire la dilection,

bien la cherche ; qui bien la cherche, bien la trouve ; qui bien la trouve, il a trouvé la source de la vie de laquelle *il puisera le salut du Seigneur.* Crions nuit et jour, Théotime : Venez, ô Saint Esprit, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez en iceux le feu de votre amour. O amour céleste, quand comblerez-vous mon âme ?

CHAPITRE III.

Que pour avoir le désir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres désirs.

POURQUOI pensez-vous, Théotime, que les chiens, en la saison printannière, perdent plus souvent qu'en autre temps la trace et piste de la bête ? C'est parce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alors en leur vigueur ; si que la variété des odeurs qu'elles répandent, étouffe tellement le sentiment des chiens, qu'ils ne savent ni choisir ni suivre la senteur de la proie entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes, ces âmes qui foisonnent continuellement en désirs, desseins et projets, ne désirent jamais comme il faut le saint amour céleste, ni ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin bien-aimé, qui est comparé au *chevreuil et petit fan de biche.*

Le lis n'a point de saison, ains fleurit tôt ou tard selon qu'on le plante plus ou moins avant en terre : car si on ne le pousse que de trois doigts en terre, il fleurira incontinent ; mais si on le pousse six ou neuf doigts, il fleurira aussi toujours plus tard à même pro-

portion. Si le cœur qui prétend à l'amour divin, est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement; mais s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrez bientôt fleurir en dilection, et répandre son odeur agréable.

Pour cela les saints se retirèrent ès-solitudes, afin que dépris des sollicitudes mondaines, ils vacassent plus ardemment au céleste amour. Pour cela l'épouse sacrée fermoit l'*un de* ses *yeux*, afin d'unir plus fortement sa vue en l'autre seul, et viser plus justement par ce moyen au milieu du cœur de son bien-aimé qu'elle veut brûler d'amour. Pour cela elle-même tient sa perruque tellement plissée et ramassée dans sa tresse, qu'elle sembloit n'avoir qu'*un* seul *cheveu*, duquel elle se sert comme d'une chaîne pour lier et ravir le cœur de son époux qu'elle rend esclave de sa dilection.

Les âmes qui désirent tout de bon d'aimer Dieu, ferment leurs entendemens aux discours des choses mondaines pour l'employer plus ardemment ès-méditations des choses divines, et ramassent toutes leurs prétentions sous l'unique intention qu'elles ont d'aimer uniquement Dieu. Quiconque désire quelque chose qu'il ne désire pas pour Dieu, il en désire moins Dieu.

Un religieux demanda au bienheureux Gilles ce qu'il pourroit faire de plus agréable à Dieu. Il lui répondit en chantant : Une à un, une à un; c'est-à-dire, une seule âme à un seul Dieu. Tant de désirs et d'amour en un cœur sont comme plusieurs enfans sur une mamelle, qui ne pouvant téter tous ensemble, la pressent tantôt l'un, tantôt l'autre, à l'envi, et la

font enfin tarir et déssécher. Qui prétend au divin amour, doit soigneusement réserver son loisir, son esprit et ses affections pour cela.

CHAPITRE IV.

Que les occupations légitimes ne nous empêchent point de pratiquer le divin amour.

La curiosité, l'ambition, l'inquiétude avec l'inadvertance et inconsidération de la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, sont cause que nous avons mille fois plus d'empêchemens que d'affaires, plus de tracas que d'œuvre, plus d'occupation que de bésogne. Et ce sont ces embarrassemens, Théotime, c'est-à-dire, les niaises, vaines et superflues occupations desquelles nous nous chargeons, qui nous divertissent de l'amour de Dieu, et non pas vrais et légitimes exercices de nos vocations. David, et après lui saint Louis, parmi tant de hasards, de travaux et d'affaires qu'ils eurent, soit en paix, soit en guerre, ne laissoient pas de chanter en vérité :

Que veut mon cœur sinon Dieu,
De ce qu'au ciel on admire?
Qu'est-ce qu'emmi ce bas lieu
Sinon Dieu mon cœur respire?

Saint Bernard ne perdoit rien du progrès qu'il désiroit faire en ce saint amour, quoiqu'il fût ès-cours et armées des grands princes où il s'employoit à réduire les affaires d'état au service de la gloire de Dieu : il changeoit de lieu, mais il ne changeoit point de cœur,

ni son cœur d'amour, ni son amour d'objet; et pour parler son propre langage, ces mutations se faisoient en lui, mais non pas de lui, puisque bien que ses occupations fussent fort différentes, il étoit indifférent à toutes occupations, et différent de toutes occupations, ne recevant pas la couleur des affaires et des conversations, comme le caméléon celle des lieux où il se trouve, ains demeurant toujours uni à Dieu, toujours blanc en pureté, toujours vermeil de charité et toujours plein d'humilité.

Je sais bien, Théotime, l'avis des sages.

> Celui fuie la cour et quitte le palais,
> Qui veut vivre dévot : rarement ès-armées
> On voit de piété les âmes animées.
> La foi, la sainteté sont filles de la paix.

Et les Israélites avoient raison de s'excuser aux Babyloniens, qui les pressoient de chanter le sacré cantique de Sion :

> Hélas! mais en quelle musique,
> En ce triste bannissement,
> Pourrions-nous chanter saintement
> Du Seigneur le sacré cantique?

Mais ne voyez-vous pas aussi que ces pauvres gens étoient non seulement parmi les Babyloniens, ains encore captifs des Babyloniens. Quiconque est esclave des faveurs de la cour, du succès du palais, de l'honneur de la guerre, ô Dieu, c'en est fait, il ne sauroit *chanter le cantique* de l'amour divin. Mais celui qui n'est en cour, en guerre, au palais que par devoir, Dieu l'assiste, et la douceur céleste lui sert d'épithême sur le cœur pour le préserver de la peste qui règne en ces lieux-là.

Lorsque la peste affligea les Milanois, saint Charles ne fit jamais difficulté de hanter les maisons et toucher les personnes empestées : mais, Théotime, il les hantoit aussi, et touchoit seulement et justement autant que la nécessité du service de Dieu le requéroit, et pour rien il ne fût allé au danger sans la vraie nécessité, de peur de commettre le péché de tenter Dieu. Ainsi ne fut-il atteint d'aucun mal, la divine providence conservant celui qui avoit en elle une confiance si pure qu'elle n'étoit mêlée ni de timidité, ni de témérité. Dieu a soin de même de ceux qui ne vont à la cour, au palais, à la guerre sinon par la nécessité de leur devoir : et ne faut en cela ni être si craintif que l'on abandonne les bonnes et justes affaires faute d'y aller, ni si outrecuidé et présomptueux que d'y aller ou demeurer sans l'expresse nécessité du devoir et des affaires.

CHAPITRE V.

Exemple très-amiable sur ce sujet.

Dieu est *innocent à l'innocent*, bon au bon, cordial au cordial, tendre envers les tendres; et son amour le porte quelquefois à faire des traits d'une sacrée et sainte mignardise pour les âmes qui, par une amoureuse pureté et simplicité, se rendent comme petits enfans auprès de lui.

Un jour sainte Françoise disoit l'office de Notre Dame, et comme il advient ordinairement que, s'il n'y a qu'une affaire en toute la journée, c'est au temps de l'oraison que la presse en arrive, cette sainte dame fut appelée de la part de son mari pour un ser-

vice domestique; et par quatre diverses fois pensant reprendre le fil de son office, elle fut rappelée et contrainte de couper un même verset, jusques à ce que cette bénite affaire pour laquelle on avoit si empressément diverti sa prière, étant enfin achevée, revenant à son office, elle trouva ce verset, si souvent laissé par obéissance, et si souvent recommencé par dévotion, tout écrit en beaux caractères d'or, que sa dévote compagne madame Vannocie, jura d'avoir vu écrire par le cher ange gardien de la sainte, à laquelle par après saint Paul le révéla.

Quelle suavité, Théotime, de cet époux céleste envers cette douce et fidèle amante! Mais vous voyez cependant que les occupations nécessaires à un chacun selon sa vocation ne diminuent point l'amour divin, ains l'accroissent, et dorent, par manière de dire, l'ouvrage de la dévotion. Le rossignol n'aime pas moins sa mélodie quand il fait ses pauses, que quand il chante: les cœurs dévots n'aiment pas moins l'amour quand il se divertit pour les nécessités extérieures, que quand il prie: leur silence et leur voix, leur contemplation, leur occupation et leur repos chantent également en eux le cantique de leur dilection.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut employer toutes les occasions présentes en la pratique du divin amour.

Il y a des âmes qui font de grands projets de faire des excellens services à notre Seigneur par des actions éminentes et des souffrances extraordinaires;

mais actions et souffrances desquelles l'occasion n'est pas présente, ni ne se présentera peut-être jamais, et sur cela pensent d'avoir fait un traité de grand amour; en quoi elles se trompent fort souvent, comme il appert, en ce qu'embrassant par souhait, ce leur semble, des grandes croix futures, elles fuient ardemment la charge des présentes qui sont moindres. N'est-ce pas une extrême tentation d'être si vaillant en imagination, et si lâche en l'exécution?

Eh! Dieu nous garde de ces ardeurs imaginaires qui nourrissent bien souvent dans le fond de nos cœurs la vaine et secrète estime de nous-mêmes! Les grandes œuvres ne sont pas toujours en notre chemin, mais nous pouvons à toutes heures en faire des petites excellemment, c'est-à-dire avec un grand amour. Voyez ce saint, je vous prie, qui donne *un verre d'eau* pour Dieu au pauvre passager altéré; il fait peu de chose, ce semble, mais l'intention, la douceur, la dilection dont il anime son œuvre, est si excellente, qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie, et de vie éternelle.

Les avettes picotent dans les lis, les flambes et les roses; mais elles ne font pas moins de butin sur les menues petites fleurs du romarin et du thym; ains elles y cueillent non seulement plus de miel, mais encore de meilleur miel; parce que dedans ces petits vases le miel se trouvant plus serré, s'y conserve aussi bien mieux. Certes, ès-bas et menus exercices de dévotion, la charité se pratique non seulement plus fréquemment, mais aussi pour l'ordinaire plus humblement, et par conséquent plus utilement et saintement.

Ces condescendances aux humeurs d'autrui, ce

support des actions et façons agrestes et ennuyeuses du prochain, ces victoires sur nos propres humeurs et passions, ce renoncement à nos menues inclinations, cet effort contre nos aversions et répugnances, ce cordial et doux aveu de nos imperfections, cette peine continuelle que nous prenons de tenir nos âmes en égalité, cet amour de notre abjection, ce benin et gracieux accueil que nous faisons au mépris et censure de notre condition, de notre vie, de notre conversation, de nos actions; Théotime, tout cela est plus fructueux à nos âmes que nous ne saurions penser, pourvu que la céleste dilection le ménage; mais nous l'avons déjà dit à Philothée.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut avoir soin de faire nos actions fort parfaitement.

Notre Seigneur, au rapport des anciens, souloit dire aux siens : *Soyez bons monnoyeurs.* Si l'écu n'est de bon or, s'il n'a son poids, s'il n'est battu au coin légitime, on le rejette comme non-recevable. Si une œuvre n'est de bonne espèce, si elle n'est ornée de la charité, si l'intention n'est pieuse, elle ne sera point reçue entre les bonnes œuvres. Si je jeûne, mais pour épargner, mon jeûne n'est pas de bonne espèce; si c'est par tempérance, mais que j'aye quelque péché mortel en mon âme, le poids manque à cette œuvre, car c'est la charité qui donne le poids à tout ce que nous faisons; si c'est seulement par conversation et pour m'accommoder à mes compagnons, cette œuvre n'est pas marquée au coin d'une intention approuvée.

Mais si je jeûne par tempérance, et que je sois en la grâce de Dieu, et que j'aye intention de plaire à sa divine majesté par cette tempérance, l'œuvre sera une bonne monnoie propre pour accroître en moi le trésor de la charité.

C'est faire excellemment les actions petites, que de les faire avec beaucoup de pureté d'intention, et une forte volonté de plaire à Dieu; et lors elles nous sanctifient grandement. Il y a des personnes qui mangent beaucoup, et sont toujours maigres, exténuées et allangouries, parce qu'elles n'ont pas la force digestive bonne; il y en a d'autres qui mangent peu, et sont toujours en bon point et vigoureuses, parce qu'elles ont l'estomac bon. Ainsi y a-t-il des âmes qui font beaucoup de bonnes œuvres, et croissent fort peu en charité, parce qu'elles les font ou froidement et lâchement, ou par instinct et inclination de nature, plus que par inspiration de Dieu ou ferveur céleste; et au contraire il y en a qui font peu de besogne, mais avec une volonté et intention si sainte, qu'elles font un progrès extrême en dilection; elles ont peu de talent, mais elles le ménagent si fidèlement, que le Seigneur les en récompense largement.

CHAPITRE VIII.

Moyen général pour appliquer nos œuvres au service de Dieu.

TOUT *ce que vous faites*, et quoi que vous fassiez *en paroles et en œuvres, faites le tout au nom de Jésus-Christ. Soit que vous mangiez, soit que*

vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites le tout à la gloire de Dieu. (1. *Cor.* 10. 31.) Ce sont les paroles propres du divin apôtre, lesquelles, comme dit le grand saint Thomas en les expliquant, sont suffisamment pratiquées quand nous avons l'habitude de la très-sainte charité, par laquelle, bien que nous n'ayons pas une expresse et attentive intention de faire chaque œuvre pour Dieu, cette intention néanmoins est contenue couvertement en l'union et communion que nous avons avec Dieu, par laquelle tout ce que nous pouvons faire de bon est dédié avec nous à sa divine bonté. Il n'est pas besoin qu'un enfant, demeurant en la maison et puissance de son père, déclare que ce qu'il acquiert est acquis à son père; car sa personne étant à son père, tout ce qui en dépend lui appartient aussi. Il suffit aussi que nous soyons enfans de Dieu par dilection, pour rendre tout ce que nous faisons entièrement destiné à sa gloire.

Il est donc vrai, Théotime, que comme nous avons dit ailleurs, tout ainsi que l'olivier planté près de la vigne lui donne sa saveur; de même la charité se trouvant auprès des autres vertus, elle leur communique sa perfection. Mais comme il est vrai aussi que si l'on ente la vigne sur l'olivier, il ne lui communique pas seulement plus parfaitement son goût, mais la rend encore participante de son suc; ne vous contentez pas aussi d'avoir la charité, et avec elle la pratique des vertus, mais faites que ce soit par et pour elle que vous les pratiquiez, afin qu'elles lui puissent être justement attribuées.

Quand un peintre tient et conduit la main de l'ap-

prentif, le trait qui en provient est principalement attribué au peintre, parce qu'encore que l'apprentif ait contribué le mouvement de sa main et l'application du pinceau, si est-ce que le maître a aussi de sa part tellement mêlé son mouvement avec celui de l'apprentif, qu'imprimant en icelui, l'honneur de ce qui est bien au trait il lui est spécialement déféré, encore qu'on ne laisse pas de louer l'apprenti à cause de la souplesse avec laquelle il a accommodé son mouvement à la conduite du maître. O que les actions des vertus sont excellentes, quand le divin amour leur imprime son sacré mouvement! c'est-à-dire lorsqu'elles se font par le motif de la dilection; mais cela se fait différemment.

Le motif de la divine charité répand une influence de perfection particulière sur les actions vertueuses de ceux qui se sont spécialement dédiés à Dieu pour le servir à jamais. Tels sont les évêqnes et prêtres, qui, par une consécration sacramentelle, et par un caractère spirituel, qui ne peut être effacé, se vouent, comme cerfs stigmatisés et marqués au perpétuel service de Dieu. Tels les religieux, qui, par leurs vœux, ou solennels ou simples, sont immolés à Dieu en qualité d'*hosties vivantes et raisonnables*. Tels tous ceux qui se rangent aux congrégations pieuses, dédiés à jamais à la gloire divine. Tels tous ceux encore qui à dessein se procurent des profondes et puissantes résolutions de suivre la volonté de Dieu, faisant pour cela des retraites de quelques jours, afin d'exciter leurs âmes par divers exercices spirituels à l'entière réformation de leur vie, méthode sainte, familière aux anciens chrétiens, mais depuis presque

tout-à fait délaissée, jusqu'à ce que le grand serviteur de Dieu, Ignace de Loyola, la remit en usage du temps de nos pères.

Je sais que quelques-uns n'estiment pas que cette oblation si générale de nous-mêmes étende sa vertu et porte son influence sur les actions que nous pratiquons par après, sinon à mesure qu'en l'exercice d'icelles nous appliquons en particulier le motif de la dilection, les dédiant spécialement à la gloire de Dieu. Mais tous confessent néanmoins avec saint Bonaventure, loué d'un chacun en ce sujet, que si j'ai résolu en mon cœur de donner cent écus pour Dieu, quoique par après je fasse à loisir la distribution de cette somme, ayant l'esprit distrait et sans attention, toute la distribution néanmoins ne laissera pas d'être faite par amour, à cause qu'elle procède du premier objet que le divin amour me fit faire de donner tout cela.

Mais de grâce, Théotime, quelle différence y a-t-il entre celui qui offre cent écus à Dieu, et celui qui offre toutes ses actions? Certes, il n'y en a point, sinon que l'un offre une somme d'argent, et l'autre une somme d'actions. Et pourquoi donc, je vous prie, ne seront-ils l'un comme l'autre estimés faire la distribution des pièces de leurs sommes, en vertu de leurs premiers propos et fondamentales résolutions? Et si l'un distribuant ses écus sans attention, ne laisse pas de jouir de l'influence de son premier dessein, pourquoi l'autre, distribuant ses actions, ne jouira-t-il pas du fruit de sa première intention? Celui qui destinément s'est rendu esclave amiable de la divine bonté, lui a par conséquent dédié toutes ses actions.

Sur cette vérité chacun devroit une fois en sa vie faire une bonne retraite, pour en icelle bien purger son âme de tout péché, pour ensuite faire une intime et solide résolution de vivre tout à Dieu, selon que nous avons enseigné en la première partie de l'Introduction à la vie dévote; puis au moins une fois l'année faire la revue de sa conscience, et le renouvellement de la première résolution que nous avons marqué en la cinquième partie de ce livre-là; auquel pour ce regard je vous renvoye.

Certes, saint Bonaventnre avoue qu'un homme qui s'est acquis une si grande inclination et coutume de bien faire, que souvent il le fait sans spéciale attention, ne laisse pas de mériter beaucoup par telles actions, lesquelles sont annoblies par la dilection de laquelle elles proviennent comme la racine et source originaire de cette heureuse habitude, facilité et promptitude.

CHAPITRE IX.

De quelques autres moyens pour appliquer plus particulièment nos œuvres à l'amour de Dieu.

Quand les paonnesses couvent en des lieux bien blancs, les poulets sont aussi tout blancs; et quand nos intentions sont en l'amour de Dieu, lorsque nous projetons quelque bonne œuvre, ou que nous nous jetons en quelque vacation, toutes les actions qui s'en ensuivent prennent leur valeur et tirent leur noblesse de la dilection de laquelle elles ont leur origine; car qui ne voit que les actions qui sont propres

à ma vocation, ou requises à mon dessein, dépendent de cette première élection et résolution que j'ai faite.

Mais, Théotime, il ne se faut pas arrêter là; ains pour faire un excellent progrès en la dévotion, il faut non seulement au commencement de notre conversion, et puis tous les ans destiner notre vie et toutes nos actions à Dieu; mais aussi il les lui faut offrir tous les jours, selon l'exercice du matin que nous avons enseigné à Philothée; car en ce renouvellement journalier de notre oblation, nous répandons sur nos actions la vigueur et vertu de la dilection par une nouvelle application de notre cœur à la gloire divine, au moyen de quoi il est toujours plus sanctifié.

Outre cela, appliquons cent et cent fois le jour notre vie au divin amour par la pratique des oraisons jaculatoires, élévations de cœur et retraites spirituelles; car ces saints exercices lançant et jetant continuellement nos esprits en Dieu, y portent ensuite toutes nos actions. Et comme se pourroit-il faire, je vous prie, qu'une âme, laquelle à tous momens s'élance en la divine bonté, et soupire incessamment des paroles de dilection pour tenir toujours son cœur dans le sein de ce Père céleste, ne fût pas estimée faire toutes ses bonnes actions en Dieu et pour Dieu?

Celle qui dit : Eh! Seigneur, *je suis vôtre : Mon bien-aimé est tout mien, et moi je suis toute sienne* : Mon Dieu, vous êtes mon tout : O Jésus, vous êtes ma vie : Eh! qui me fera la grâce que je meure à moi-même, afin que je ne vive qu'à vous? O aimer! ô s'acheminer! ô mourir à soi-même! ô vivre à Dieu! ô être en Dieu! O Dieu, ce qui n'est pas vous-même, ne m'est rien : celle-là, dis-je, ne dédie-t-elle pas continuellement

ses actions au céleste époux? O que bienheureuse est l'âme qui a une fois bien fait le dépouillement et la parfaite résignation de soi-même entre les mains de Dieu, dont nous avons parlé ci-dessus! car par après elle n'a à faire qu'un petit soupir et regard en Dieu pour renouveler et confirmer son dépouillement, sa résignation et son oblation, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, et qu'elle ne s'aime, ni chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.

Or, cet exercice de continuelles aspirations est donc fort propre pour appliquer toutes nos œuvres à la dilection; mais principalement il suffit très-abondamment pour les menues et ordinaires actions de notre vie; car quant aux œuvres relevées et de conséquence, il est expédient, pour faire un profit d'importance, d'user de la méthode suivante, ainsi que j'ai déjà touché ailleurs.

Elevons en ces occurences nos cœurs et nos esprits en Dieu, enfonçons notre considération et étendons notre pensée dans la très-sainte et glorieuse éternité, voyons qu'en icelle la divine bonté nous chérissoit tendrement, destinant pour notre salut tous les moyens convenables à notre progrès en sa dilection, et particulièrement la commodité de faire le bien qui se présente alors à nous, ou de souffrir le mal qui nous arrive. Cela fait, déployant, s'il faut ainsi dire, et élevant le bras de notre consentement, embrassons chèrement, ardemment et très-amoureusement, soit le bien qui se présente à faire, soit le mal qu'il nous faut souffrir, en considération de ce que Dieu l'a voulu éternellement, pour lui complaire et obéir à sa providence.

Voyez le grand saint Charles, lorsque la peste attaqua son diocèse. Il releva son courage en Dieu, et regarda attentivement qu'en l'éternité de la Providence divine ce fléau étoit préparé et destiné à son peuple, et que emmi ce fléau, cette même Providence avoit ordonné qu'il eût un soin très-amoureux de servir, soulager et assister cordialement les affligés, puisqu'en cette occasion il se trouvoit le père spirituel, pasteur et évêque de cette province-là. C'est pourquoi se représentant la grandeur des peines, travaux et hasards qu'il lui seroit force de subir pour ce sujet, il s'immola en esprit au bon plaisir de Dieu, et baisant tendrement cette croix, il s'écria du fond de son cœur, à l'imitation de saint André : Je te salue, ô croix précieuse! je te salue, ô tribulation bienheureuse! O affliction sainte, que tu es aimable, puisque tu es issue du sein aimable de ce Père d'éternelle miséricorde, qui t'a voulu de toute éternité et t'a destinée pour ce cher peuple et pour moi! O croix! mon cœur te veut, puisque celui de mon Dieu t'a voulu. O croix! mon âme te chérit et t'embrasse de toute sa dilection.

En cette sorte devons-nous entreprendre les plus grandes affaires et les plus âpres tribulations qui nous puissent arriver. Mais quand elles seront de longue haleine, il faudra de temps en temps, et fort souvent, répéter cet exercice, pour continuer plus utilement notre union à la volonté et bon plaisir de Dieu, prononçant cette brièvе, mais toute divine protestation de son fils : *Oui*, ô *Père* éternel! je le veux de tout mon cœur, *parce qu'ainsi a-t-il été agréable devant vous.* (*Matth.* 11. 26.) O Dieu, Théotime, que de trésors en cette pratique!

CHAPITRE X.

Exhortation au sacrifice que nous devons faire à Dieu de notre franc arbitre.

J'AJOUTE au sacrifice de saint Charles celui du grand patriarche Abraham, comme une vive image du plus fort et loyal amour qu'on puisse imaginer en créature quelconque.

Il sacrifia certes toutes les plus fortes affections naturelles qu'il pouvoit avoir, lorsque oyant la voix de Dieu qui lui disoit : *Sors de ton pays et de ta parenté, et viens au pays que je te montrerai. Il sortit* soudain, et se mit promptement en chemin, *sans savoir où il iroit.* Le doux amour de la patrie, la suavité de la conversation des proches, les délices de la maison paternelle ne l'ébranlèrent point; il part hardiment et ardemment : et va où il plaira à Dieu de le conduire. Quelle abnégation, Théotime! quel renoncement! On ne peut aimer Dieu parfaitement, si l'on ne quitte les affections aux choses périssables.

Mais ceci n'est rien en comparaison de ce qu'il fit par après, quand Dieu l'*appelant* par deux fois; et ayant vu sa promptitude à répondre, *il lui dit : Prends Isaac ton enfant unique, lequel tu aimes, et va en la terre de vision, où tu l'offriras en holocauste sur l'un des monts que je te montrerai;* (*Genès.* 22. 1. 2 *et seq.*) car voilà ce grand homme qui part soudain avec ce tant aimé et tant aimable fils, fait trois journées de chemin, arrive au pied de la montagne, laisse là ses valets et l'âne, charge son

fils Isaac du bois requis à l'holocauste, se réservant de porter lui-même le glaive et le feu; et comme il va montant, ce cher enfant lui dit : *Mon père, et il lui répond : Que veux-tu, mon fils? Voici*, dit l'enfant, voici *le bois et le feu; mais où est la victime de l'holocauste*? A quoi le père répondit : *Dieu se pourvoiera de la victime de l'holocauste, mon enfant.* Et tandis *ils arrivent* sur le mont destiné, où soudain Abraham *construit un autel, arrange le bois sur icelui, lie son Isaac et le colloque sur le bûcher; il étend sa main* droite, *empoigne* et tire à soi *le glaive*, il hausse le bras, et comme il est prêt de décharger le coup pour *immoler* cet enfant, *l'ange crie* d'en haut : *Abraham, Abraham, qui répond : Me voici, et* l'ange lui *dit : Ne tue pas l'enfant*, c'en est asssez; *maintenant je connois que tu crains Dieu, et n'as pas épargné ton fils pour l'amour de moi.* Sur cela Isaac est délié, Abraham *prend un bélier, qu'il voit pris par les cornes aux ronces d'un buisson, et l'immole.*

Théotime, *qui voit la femme* de son prochain *pour la convoiter, il a déjà adultéré en son cœur*; et qui lie son fils pour l'immoler, il l'a déjà sacrifié en son cœur. Eh! voyez donc de grâce, quel holocauste ce saint homme fit en son cœur! Sacrifice incomparable! sacrifice qu'on ne peut assez estimer! sacrifice qu'on ne peut assez louer! O Dieu! qui sauroit discerner quelle des deux dilections fut la plus grande, ou celle d'Abraham qui pour plaire à Dieu immole cet enfant tant aimable; ou celle de cet enfant qui pour plaire à Dieu veut bien être immolé, et pour cela se laisser lier et étendre sur le bois, et

comme un doux agnelet attend paisiblement le coup de mort de la chère main de son bon père?

Pour moi, je préfère le père en la longanimité; mais aussi je donne hardiment le prix de la magnanimité au fils. Car d'un côté c'est voirement une merveille, mais non pas si grande, de voir qu'Abraham déjà vieil et consommé en la science d'aimer Dieu, et fortifié de la récente vision et parole divine, fasse ce dernier effort de loyauté et dilection envers un maître duquel il avoit si souvent senti et savouré la suavité et providence. Mais de voir Isaac au printemps de son âge, encore tout novice et apprentif en l'art d'aimer son Dieu, s'offrir sur la seule parole de son père au glaive et au feu, pour être un holocauste d'obéissance à la divine volonté; c'est chose qui surpasse toute admiration.

D'autre part néanmoins, ne voyez-vous pas, Théotime, qu'Abraham remâche et roule plus de trois jours dans son âme l'amère pensée et résolution de cet âpre sacrifice? N'avez-vous point de pitié de son cœur paternel, quand montant seul avec son fils, cet enfant, plus simple qu'une colombe, lui disoit : *Mon père, où est la victime?* et qu'il lui répondoit : *Dieu y pourvoira, mon fils.* Ne pensez-vous point que la douceur de cet enfant, portant le bois sur ses épaules et l'entassant par après sur l'autel, fit fondre en tendreté les entrailles de ce père? O cœur que les anges admirent, et que Dieu magnifie! Eh, Seigneur Jésus! quand sera-ce donc que vous ayant sacrifié tout ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes? Quand vous offrirons-nous en holocauste notre franc arbitre,

unique enfant de notre esprit? Quand sera-ce que nous le lierons et étendrons sur le bûcher de votre croix, de vos épines, de votre lance; afin que comme une brebiette il soit victime agréable de votre bon plaisir, pour mourir et brûler du feu et du glaive de votre saint amour?

O franc arbitre de mon cœur! que ce vous sera chose bonne d'être lié et étendu sur la croix du divin Sauveur! Que ce vous est chose désirable de mourir à vous-même, pour ardre à jamais en holocauste au Seigneur! Théotime, notre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonté de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert à notre propre volonté : jamais il n'a tant de vie que quand il meurt à soi-même, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soi.

Nous avons la liberté de faire le bien et le mal : mais de choisir le mal, ce n'est pas user, ains abuser de cette liberté. Renonçons à cette malheureuse liberté; et assujettissons pour jamais notre franc arbitre au parti de l'amour céleste : rendons-nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les rois. Que si jamais notre âme vouloit employer sa liberté contre nos résolutions de servir Dieu éternellement et sans réserve; ô alors pour Dieu sacrifions ce franc arbitre, et le faisons mourir à soi, afin qu'il vive à Dieu. *Qui* le *voudra garder* pour l'amour propre en ce monde, le *perdra* pour l'amour éternel en l'autre; *et qui* le *perdra* pour l'amour de Dieu en ce monde, *il* le *conservera* pour le même amour en l'autre. Qui lui donnera la liberté en ce monde, l'aura serf et esclave en l'autre; et qui l'asservira à la croix en ce monde,

l'aura libre en l'autre, où étant abîmé en la jouissance de la divine bonté, sa liberté se trouvera convertie en amour, et l'amour en liberté; mais liberté de douceur infinie, sans effort, sans peine et sans répugnance quelconque : nous aimerons invariablement à jamais le Créateur et Sauveur de nos âmes.

CHAPITRE XI.

Des motifs que nous avons pour le saint amour.

Saint Bonaventure, le père Louis de Grenade, le père Louis du Pont, F. Diegue de Stella, ont suffisamment discouru sur ce sujet : je me contenterai de marquer seulement les points que j'en ai touchés en ce Traité.

La bonté divine considérée en elle-même n'est pas seulement le premier motif de tous, mais le plus noble et le plus puissant : car c'est celui qui ravit les bienheureux, et comble leur félicité. Comme peut on avoir un cœur, et n'aimer pas une si infinie bonté? Or ce sujet est aucunement proposé au chap. 1 et 2 du second livre, et dès le chap. 8 du troisième livre jusqu'à la fin, et au chap 9 du livre dixième.

Le second motif est celui de la providence naturelle de Dieu envers nous, de la création et conservation, selon que nous disons au chap. 3 du second livre.

Le troisième motif est celui de la providence surnaturelle de Dieu envers nous, et de la rédemption qu'il nous a préparée, ainsi qu'il est expliqué aux chap. 4, 5, 6 et 7 du second livre.

Le quatrième motif c'est de considérer comme Dieu pratique cette providence et rédemption, fournissant à un chacun toutes les grâces et assistances requises à notre salut; de quoi nous traitons au second livre dès le chapitre 8, et au livre troisième dès le commencement jusqu'au chapitre 6.

Le cinquième motif est la gloire éternelle que la divine bonté nous a destinée, qui est le comble des bienfaits de Dieu envers nous, dont il est aucunement discouru dès le chapitre 9 jusqu'à la fin du livre troisième.

CHAPITRE XII.

Méthode très-utile pour employer ces motifs.

Or pour recevoir de ces motifs une profonde et puissante chaleur de dilection, il faut, 1°. qu'après en avoir considéré l'un en général, nous l'appliquions en particulier à nous-mêmes. Par exemple : O qu'aimable est ce grand Dieu, qui par son infinie bonté a donné son fils en rédemption pour tout le monde. Hélas! oui pour tous en général, mais en particulier encore pour moi *qui suis le premier des pécheurs.* Ah! *il m'a aimé;* je dis, il m'a aimé moi, mais je dis moi-même tel que je suis, *et s'est livré* à la passion *pour moi.*

2°. Il faut considérer les bénéfices divins en leur origine première et éternelle. O Dieu! mon Théotime, quelle assez digne dilection pourrions-nous avoir pour l'infinie bonté de notre créateur, qui de toute éternité a projeté de nous créer, conserver, gouverner,

racheter, sauver et glorifier tous en général et en particulier ! Eh! qui étois-je, lorsque je n'étois pas ? moi, dis-je, qui étant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple chétif vermisseau de terre ? et cependant Dieu dès l'abîme de son éternité *pensoit* pour moi *des pensées* de bénédictions! Il méditoit et désignoit, ains déterminoit l'heure de ma naissance, de mon baptême, de toutes les inspirations qu'il me donneroit, et en somme tous les bienfaits qu'il me feroit et offriroit, Hélas ! y a-t-il une douceur pareille à cette douceur !

3°. Il faut considérer les bienfaits divins en leur seconde source méritoire. Car ne savez-vous pas, Théotime, que le grand prêtre de la loi portoit sur ses épaules et sur sa poitrine les noms des enfans d'Israel, c'est-à-dire, des pierres précieuses, èsquelles les noms des chefs d'Israel étoient gravés ? Eh! voyez Jésus, notre grand *évêque*, et regardez-le dès l'instant de sa conception, considérez qu'il nous portoit sur ses épaules, acceptant la charge de nous racheter par sa mort, *et la mort de la croix.* O Théotime, Théotime ! cette âme du Sauveur nous connoissoit tous par nom et par surnom ; mais surtout au jour de sa passion, lorsqu'il offroit ses larmes, ses prières, son sang et sa vie pour tous, il lançoit en particulier pour vous ces pensées de dilection : Hélas! ô mon père éternel, je prends à moi et me charge de tous les péché du pauvre Théotime pour souffrir les tourmens et la mort, afin qu'il en demeure quitte et qu'il ne périsse point, mais qu'il vive. Que je meure, pourvu qu'il vive; que je sois crucifié, pourvu qu'il soit glorifié. O amour souverain du cœur de Jésus, quel cœur te bénira jamais assez dévotement !

Ainsi dedans sa poitrine maternelle son cœur divin prévoyoit, disposoit, méritoit, impétroit tous les bienfaits que nous avons, non seulement en général pour tous, mais en particulier pour un chacun; et ses mamelles de douceur nous préparoient le lait de ses mouvemens, de ses attraits, de ses inspirations et des suavités par lesquelles il tire, conduit et nourrit nos cœurs à la vie éternelle. Les bienfaits ne nous échauffent point, si nous ne regardons la volonté éternelle qui les nous destine, et le cœur du Sauveur qui les nous a mérités par tant de peines, et surtout en sa mort et passion.

CHAPITRE XIII.

Que le mont Calvaire est la vraie académie de la dilection.

Or, enfin, pour conclusion, la mort et la passion de notre Seigneur est le motif le plus doux et plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle; et c'est la vérité, que les *abeilles* mystiques font leur plus excellent miel dans les plaies de ce *Lion de la tribu de Juda*, égorgé, mis en pièces et déchiré sur le mont du calvaire : et les enfans de la croix le glorifient en leur admirable *probléme* que le monde n'entend pas. De la mort qui dévore tout, *est sortie la viande* de notre consolation; et de la mort plus *forte* que tout, *est issue la douceur* du miel de notre amour. O Jésus mon Sauveur! que votre mort est amiable, puisqu'elle est le souverain effet de votre amour!

Aussi là-haut en la gloire céleste, après le motif de

la bonté divine connue et considérée en elle-même, celui de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les esprits bienheureux en la dilection de Dieu; en signe de quoi, en la transfiguration, qui fut un échantillon de la gloire, Moïse et Elie *parloient* avec notre Seigneur *de l'excès qu'il devoit accomplir en Jérusalem.* Mais de quel excès, sinon de cet excès d'amour par lequel la vie fut ravie à l'amant pour être donnée à la bien-aimée? Si que au cantique éternel je m'imagine qu'on répétera à tous momens cette joyeuse acclamation :

Vive Jésus, duquel la mort
Montra combien l'amour est fort.

Théotime, le mont Calvaire est le mont des amans. Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur est frivole et périlleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur : malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur. L'amour et la mort sont tellement mêlés ensemble en la passion du Sauveur, qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre. Sur le Calvaire on ne peut avoir la vie sans l'amour, ni l'amour sans la mort du rédempteur. Mais hors de là tout est ou mort éternelle, ou amour éternel : et toute la sagesse chrétienne consiste à bien choisir; et pour vous aider à cela, j'ai dressé cet écrit, mon Théotime.

Il faut choisir, ô mortel,
En cette vie mortelle,
Ou bien l'amour éternel,
Ou bien la mort éternelle :
L'ordonnance du grand Dieu
Ne laisse point de milieu.

O amour éternel ! mon âme vous requiert et vous choisit éternellement. Eh ! venez, Saint Esprit, et enflammez nos cœurs de votre dilection. Ou aimer ou mourir : mourir et aimer. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celui de Jésus, afin que nous ne mourions point éternellement ; ains que vivans en votre amour éternel, ô Sauveur de nos âmes, nous chantions éternellement : Vive Jésus! J'aime Jésus : vive Jésus que j'aime. J'aime Jésus qui vit et règne ès-siècles des siècles. *Amen.*

Ces choses, Théotime, qui par la grâce et faveur de la charité ont été écrites à votre charité, puissent tellement s'arrêter en votre cœur, que cette charité trouve en vous le fruit des saintes œuvres, non les feuilles des louanges. *Amen.* Dieu soit béni. Je ferme donc ainsi tout ce Traité par ces paroles par lesquelles saint Augustin finit un sermon admirable de la charité qu'il fit devant une illustre assemblée.

FIN.

APPROBATION.

Le beau titre de ce livre, la belle réputation et la sainte doctrine du révérendissime Prélat, auteur d'icelui, le grand profit qu'en rapporteront les belles et chrétiennes âmes de toutes qualités de personnes, et le temps qui s'est écoulé depuis qu'on a desiré qu'il vît le jour, font qu'il le doit voir, et il le mérite : car ce n'est rien que doctrine orthodoxe et catholique qu'il enseigne.

Fait à Lyon, ce 20 mai 1616.

Fr. Robert Berthelot,
évêque de Damas.

TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE SEPTIÈME.

De l'oraison de l'âme avec son Dieu, qui se parfait en l'oraison.

CHAP. I. COMME l'amour fait l'union de l'âme avec Dieu en l'oraison. Page 1

II. Des divers degrés de la sainte union qui se fait en l'oraison. 7

III. Du souverain degré d'union par la suspension et ravissement. 12

IV. Du ravissement, et de la première espèce d'icelui. 18

V. De la seconde espèce de ravissement. 20

VI. Des marques du bon ravissement, et de la troisième espèce d'icelui. 24

VII. Comme l'amour est la vie de l'âme, et suite du discours de la vie extatique. 28

VIII. Admirable exhortation de saint Paul à la vie extatique et sur-humaine. 32

IX. Du suprême effet de l'amour affectif qui est la mort des amans, et premièrement de ceux qui moururent en amour. 39

X. De ceux qui moururent par l'amour et pour l'amour divin. 40

XI. Que quelques-uns entre les divins amans moururent encore d'amour. 42

XII. Histoire merveilleuse du trépas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet. 46

XIII. Que la très-sacrée Vierge mère de Dieu mourut d'amour pour son fils. 51

XIV. Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extrêmement doux et tranquille. 55

LIVRE HUITIEME.

De l'amour de conformité, par lequel nous unissons notre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandemens, conseils et inspirations.

CHAP. I. De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaisance. 61
II. De la conformité de soumission qui procéde de l'amour de bienveillance. 64
III. Comme nous nous devons conformer à la divine volonté, que l'on appelle signifiée. 67
IV. De la conformité de notre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver. 70
V. De la conformité de notre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandemens. 74
VI. De la conformité de notre volonté à celle que Dieu qui nous a signifiée par ses conseils. 77
VII. Que l'amour de la volonté de Dieu signifiée ès-commandemens, nous porte à l'amour des conseils. 82
VIII. Que le mépris des conseils évangéliques est un grand peché. 86
IX. Suite du discours commencé. Comme chacun doit aimer, quoique non pas pratiquer tous les conseils évangéliques ; et comme néanmoins chacun doit pratiquer ce qu'il peut. 90
X. Comme il se faut conformer à la volonté divine qui nous est signifiée par les inspirations ; et premiérement de la variété des moyens par lesquels Dieu nous inspire. 95
XI. De l'union de notre volonté à celle de Dieu, ès-inspirations qui sont données pour la pratique extraordinaire des vertus ; et de la persévérance en la vocation, première marque de l'inspiration. 99
XII. De l'union de la volonté humaine à celle de Dieu ès-inspirations qui sont contre les lois ordinaires ; et de la paix et douceur de cœur, seconde marque de l'inspiration. 104

XIII. Troisième marque de l'inspiration, qui est la sainte obéissance à l'Eglise et aux supérieurs.
XIV. Brève méthode pour connoître la volonté de Dieu. 112

LIVRE NEUVIÈME.

De l'amour de soumission, par lequel notre volonté s'unit au bon plaisir de Dieu.

CHAP. I. De l'union de notre volonté avec la volonté divine, qu'on appelle volonté de bon plaisir. 116
II. Que l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu se fait principalement ès-tribulations. 116
III. De l'union de notre volonté au bon plaisir divin, ès-afflictions spirituelles, par la résignation. 124
IV. De l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu, par l'indifférence. 127
V. Que la sainte indifférence s'étend à toutes choses. 131
VI. De la pratique de l'indifférence amoureuse ès-choses du service de Dieu. 134
VII. De l'indifférence que nous devons pratiquer en ce qui regarde notre avancement ès-vertus. 139
VIII. Comme nous devons unir notre volonté à celle de Dieu en la permission des péchés. 144
IX. Comme la pureté de l'indifférence se doit pratiquer ès-actions de l'amour sacré. 148
X. Moyen de connoître le change au sujet de ce saint amour. 151
XI. De la perplexité du cœur qui aime, sans savoir qu'il plaît au bien-aimé. 154
XII. Comme, entre ces travaux intérieurs, l'âme ne connoît pas l'amour qu'elle porte à son Dieu, et du trépas très-aimable de la volonté. 158
XIII. Comme la volonté étant morte à soi, vit purement en la volonté de Dieu. 162
XIV. Eclaircissement de ce qui a été dit touchant le trépas de notre volonté. 165
XV. Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmi les peines intérieures et extérieures de cette vie, en suite de l'indifférence et trépas de la volonté. 169

XVI. Du dépouillement parfait de l'âme unie à la volonté de Dieu. 174

LIVRE DIXIEME.

Du commandement d'aimer Dieu sur toutes choses.

CHAP. I. De la douceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aimer sur toutes choses. 179
II. Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel, mais est toutefois donné aux fidèles de ce monde. 183
III. Comme tout le cœur étant employé en l'amour sacré, on peut néanmoins aimer Dieu différemment, et aimer encore plusieurs autres choses avec Dieu. 185
IV. De deux degrés de perfection, avec lesquels ce commandement peut être observé en cette vie mortelle. 190
V. De deux autres degrès de plus grande perfection avec lesquels nous pouvons aimer Dieu sur toutes choses. 194
VI. Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amans. 200
VII. Eclaircissement du chapitre précédent. 202
VIII. Histoire mémorable pour faire bien concevoir en quoi gît la force et excellence de l'amour sacré. 206
IX. Confirmation de ce qui a été dit par une comparaison notable. 212
X. Comme nous devons aimer la divine bonté souverainement plus que nous-mêmes. 217
XI. Comme la très-sainte charité produit l'amour du prochain. 220
XII. Comme l'amour produit le zèle. 224
XIII. Comme Dieu est jaloux de nous. 226
XIV. Du zèle ou jalousie que nous avons pour notre Seigneur. 232
XV. Avis pour la conduite du saint zèle. 236
XVI. Que l'exemple de plusieurs saints, qui semblent avoir exercé leur zèle avec colère, ne fait rien contre l'avis du chapitre précédent. 242

XVII. Comme notre Seigneur pratiqua tous les plus excellens actes de l'amour. 249

LIVRE ONZIÈME.

De la souveraine autorité que l'amour sacré tient sur toutes les vertus, actions et perfections de l'âme.

CHAP. I. Combien toutes les vertus sont agréables à Dieu. 254
II. Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus agréables à Dieu qu'elles ne le sont par leur propre nature. 258
III. Comme il y a des vertus que la présence du divin amour relève à une plus haute excellence que les autres. 262
IV. Comme le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont pratiquées par son ordonnance et commandement. 265
V. Comme l'amour sacré mêle sa dignité parmi les autres vertus, en perfectionnant la leur particulière. 269
VI. De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de lui-même, et à celles qui procèdent des autres vertus. 274
VII. Que les vertus parfaites ne sont jamais les unes sans les autres. 279
VIII. Comme la charité comprend toutes les vertus. 284
IX. Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré. 289
X. Digression sur l'imperfection des vertus des Païens. 293
XI. Comme les actions humaines sont sans valeur, lorsqu'elles sont faites sans le divin amour. 300
XII. Comme le saint amour revenant en l'âme fait revivre toutes les œuvres que le péché avoit fait périr. 305
XIII. Comme nous devons réduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour. 310
XIV. Pratique de ce qui a été dit au chapitre précédent 314
XV. Comme la charité comprend en soi les dons du Saint-Esprit. 317

XVI. De la crainte amoureuse des épouses : suite du discours commencé. 321
XVII. Comme la crainte servile demeure avec le divin amour. 324
XVIII. Comme l'amour se sert de la crainte naturelle, servile et mercenaire. 328
XIX. Comme l'amour sacré comprend les douze fruits du Saint-Esprit avec les béatitudes de l'Evangile. 334
XX. Comme le divin amour emploie toutes les passions et afflictions de l'âme, et les réduit à son obéissance. 338
XXI. Que la tristesse est presque toujours inutile, ains contraire au service du saint amour. 344

LIVRE DOUZIÈME.

Contenant quelques avis pour le progrès de l'âme au saint Amour.

CHAP. I. Que le progrès au saint amour ne dépend pas de la complexion naturelle. 350
II. Qu'il faut avoir un désir continuel d'aimer. 352
III. Que pour avoir le désir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres désirs. 353
IV. Que les occupations légitimes ne nous empêchent point de pratiquer le divin amour. 356
V. Exemple très-amiable sur ce sujet. 358
VI. Qu'il faut employer toutes les occasions présentes en la pratique du divin amour. 359
VII. Qu'il faut avoir soin de faire nos actions fort partement. 361
VIII. Moyen général pour appliquer nos œuvres au service de Dieu. 362
IX. De quelques autres moyens pour appliquer plus particulièrement nos œuvres à l'amour de Dieu. 366
X. Exhortation au sacrifice que nous devons faire à Dieu de notre franc arbitre. 370
X. Des motifs que nous avons pour le saint amour. 374
XII Méthode très-utile pour employer ces motifs. 375
XIII. Que le mont Calvaire est la vraie académie de la dilection. 377

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

oduction à la vie dévote, p
ois de SALES, évêque de Genève.
s avons déjà p
prise vr
s qui